N° 627 35e Année. Tome CLXXIII 1er Août 1924

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France....... 3 fr. 50 | Étranger .... 4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ART ET CRITIQUE

—

L'Art est l'expression sensible du Beau...
La critique est la conscience de l'Art.

(ERNEST HELLO : *L'Homme*, pp. 281, 295).

Mars autrefois mit tout l'air en émeute...

Ce n'était point Mars, mais Minerve ; ce n'était pas autrefois, et il faudrait trouver un mot qui tînt le milieu entre naguère et jadis, puisque cela se passait au mois de janvier de l'année 1912. Dans le ciel noir, comme dit *la Toussaint* de Lacôme, on entendit « des cris de commandement et des chocs de baïonnettes », du boulevard Poissonnière à la rue Louis-le-Grand. Personne ne pensa que ce fût le prélude de la grande guerre. Ce n'était qu'une de ces escarmouches de flancs-gardes à quoi l'on commençait à s'accoutumer, et dont d'autres combats plus meurtriers ne nous ont pas fait perdre l'habitude. Pourquoi faut-il qu'André du Fresnois ait été une des victimes de ceux-ci ? Précisément, il était ce flanc-garde qui bataillait avec Louis Nazzi, disparu lui aussi, mais en 1913. Ils ne faisaient, au surplus, l'un et l'autre, que reprendre pour leur propre compte une très ancienne querelle, celle-là même que M. Gabriel Brunet se flattait de vider ici (n° 622, du 15 mai 1924), à lui tout seul.

Nazzi affirmait ne voir de créateurs que parmi les

romanciers à tendances sociales, c'est-à-dire socialisantes, c'est-à-dire, somme toute, faubouriennes. Du Fresnois réservait et proclamait les droits de l'intelligence pure en matière de création. Il écrivait, le vendredi 26 janvier 1912 :

Je me soucie moins d'avoir raison contre M. Louis Nazzi, désormais, que de distinguer, dans ses deux feuilletons de *Comœdia*, les traces d'une esthétique détestable et dont la malice est telle que, si grand que soit le talent de ceux qui la professent et [si grande] la générosité de leur intention, je la tiens pour responsable de toute la part la plus basse, la plus matérielle et la plus révoltante de l'art et de la littérature contemporains. Je lui en veux surtout d'avoir répandu contre l'intelligence, contre sa précellence et son règne, les préjugés les plus haineux.

Il soutenait que Saint-Beuve fut « un exemplaire d'humanité un peu plus achevé que Flaubert », en quoi, parlant des personnes plutôt que des œuvres, il déraillait un peu, et se réclamait d'une lettre de M. René Boylesve et d'une étude de Remy de Gourmont, dont voici les passages essentiels :

Je ne crois pas beaucoup à la distinction hiérarchique convenue, en littérature, entre les critiques et les créateurs ; il m'est difficile d'admettre que Taine ait été moins créateur que son contemporain dans le temps, Octave Feuillet, ou, si l'on veut s'élever aux sommets, qu'Aristote ait été moins créateur que Shakespeare, son contemporain dans l'espace.... Pour être plus clair.... mettons en parallèle un romancier et un critique. L'un prétend toucher d'une manière nouvelle notre sensibilité, l'autre prétend intéresser d'une manière nouvelle notre intelligence. Les deux ouvriers exercent des métiers différents, mais ils ont ce trait commun d'être condamnés à être originaux chacun dans leur métier, ou à n'être rien du tout. Ils devront l'un et l'autre être créateurs de valeurs... En résumé, il faut autant de génie pour être un grand critique que pour être un grand romancier.

C'est l'évidence même, et le parti-pris seul, ou le défaut d'intelligence, peut faire que l'on conteste le titre d'esprits créateurs à un Taine, à un Renan, sous le prétexte

qu'ils n'ont pas écrit de romans, ou que leurs essais, du moins, n'en furent pas des plus réussis. Il n'y a pas aujourd'hui un « honnête homme », au sens où l'entendit le XIXe siècle, pour qui la question se pose, en tout cas sous cette forme. On ne doit même pas hésiter à reconnaître que, l'intelligence étant infiniment diverse quant à ses manifestations, il est possible qu'elle s'impose plus chez un Taine, chez un Renan, que chez tel romancier, poète ou auteur dramatique, et que ceux-ci, absorbés par d'autres préoccupations, contractent une facilité moindre à jongler avec les idées générales qui ont cours en esthétique et, accessoirement, en philosophie, en exégèse sacrée, en histoire, en sociologie, etc. Et après ?



Lorsqu'elle parle d'elle-même, la critique a tendance à faire avancer son artillerie lourde ; quant aux créateurs, — et je donnerai à ce mot, jusqu'à ce que nous nous en soyons expliqués, une signification légèrement ironique, comme elle fait elle-même, — quant aux créateurs, elle considère, par artifice, qu'ils ne disposent que de quelques vieux canons depuis longtemps encloués et hors de service. Nous avons vu M. Brunet se réclamer de Renan et de Taine et donner aux romanciers, pour répondants, Dumas et Sue, et Remy de Gourmont opérer de la même manière avec Taine, pour la seconde fois cité, et Feuillet. Certes, M. Brunet nous parle plus loin de Shakespeare, de Molière et de Balzac, et Remy de Gourmont, de Shakespeare pour la seconde fois cité, mais ce sont bien les canons encloués qui ont été chargés de répondre aux pièces les meilleures du camp adverse, et l'effet est produit, et il est déplorable.

Or, quand on nous donne comme critiques Aristote, Taine, Renan, je ne dis pas que tout exprès on nous trompe, mais que, ne fût-ce que dans le subconscient, on se rend compte que, parmi les esprits qui ne furent

que critiques, on n'en pourrait égaler aucun à Shakespeare, ni à Molière, ni à Balzac, pour ne citer que ces trois noms.

Dans un article antérieur à celui que j'ai cité, Du Fresnois disait :

Nos éberlués juchent sur un piédestal tel poète amorphe, tandis qu'ils envoient au panier Sainte-Beuve, qu'ils ont eu grand soin de ne pas lire. Et je ne vois pas d'autre réponse à faire à quiconque nie l'utilité de la critique. Il suffit de citer un nom, quelques noms, pas beaucoup, j'en conviens, mais il n'importe. N'aurions-nous que Sainte-Beuve, cela devrait empêcher de parler avec tant de mépris d'un genre qui nous a valu les *Causeries du lundi.*

Retenons objectivement l'aveu : Du Fresnois trouverait peu de noms à citer. Ce n'est pas que les critiques professionnels aient jamais manqué : c'est tout simplement que, de la plupart d'entre eux, la postérité n'a point gardé les œuvres, et qu'à peine le nom. Et retenons surtout le nom de Sainte-Beuve, que Du Fresnois jette dans le débat, de préférence à ceux de Taine et de Renan.

§

Aux temps lointains — c'était vers la fin du siècle dernier, — où déjà il pensait à la politique, mais où elle ne l'accaparait pas encore tout entier, M. Léon Blum feignait que Gœthe vînt de lire *les Déracinés* et formulât ainsi une partie de son jugement sur ce livre :

Pour caractériser en quelques mots le livre de Barrès, j'aimerais dire qu'il rappelle les *Origines de la France contemporaine,* mais retournées. C'est un effort analogue à la méthode de Taine, mais inverse. Je veux dire que Taine, dans un ensemble de faits donnés, cherchait à démêler un système de causes, tandis que Barrès, nanti des causes, cherche à les exprimer dans un système de faits. C'est la plus grande difficulté de l'art. Rien n'est plus difficile que de découvrir les faits caractéristiques qui rendent une idée sensible et vivante.

Et c'est exactement dans le même sens que Marcel Schwob écrivait, à la même époque :

La vie n'est pas dans le général, mais dans le particulier. L'art consiste à donner au particulier l'illusion du général.

Il est dommage que cette vérité première ait été formulée à l'aide de mots : « particulier » et « général », qui prêtent à plaisanterie ; mais on comprend. Et voilà de quoi ne paraissent point s'aviser ceux qui, reprenant l'éternel plaidoyer, s'obstinent à comparer créateurs et critiques. Il ne s'agit pas, pour moi, de discuter de leur intelligence respective, ni de contester à la critique qu'elle crée à sa façon ; il s'agit de déterminer les plans différents sur lesquels se meuvent ceux-ci et ceux-là.

Or, on les confond comme à plaisir. Et pourquoi ? M. de La Palisse lui-même, s'il n'était pas mort, — on me dit qu'il ne l'est point ? Merci ! — se fût avisé de cette distinction qui s'impose, et qu'il importe de faire entre la littérature de sentiment et d'imagination et la littérature d'idées. Sous cette dernière rubrique je range les philosophes, les historiens, les orateurs, les pamphlétaires, les sociologues, les critiques professionnels, tous ceux d'entre eux, du moins, dont les œuvres témoignent d'une conception personnelle, sinon originale, du sujet dont ils traitent, et dont le style n'a nullement besoin d'être harmonieux ni fleuri d'images superflues : il me suffit qu'il soit clair, net, et qu'il dise exactement ce que l'auteur se propose de conter ou de démontrer.

Je dirai même que, sur le plan de la littérature d'idées, un Renan, un Taine, sont supérieurs à un Dumas, à un Sue, à un Feuillet sur le plan de la littérature de sentiment et d'imagination, mais je dirai aussi qu'ils ne sont les égaux ni d'un Balzac, ni même du Barrès que situait si bien M. Léon Blum par le truchement de Gœthe.

Taine, à la fin de sa Préface à *l'Ancien Régime*, parlant de ses recherches aux Archives et des hommes disparus dont il y retrouvait trace, disait :

Plus d'une fois, suivant sur le papier jauni leurs vieilles écritures, j'étais tenté de leur parler.

Aveu aussi discret qu'émouvant, certes, et que nous n'oublierons pas ; mais procédons avec méthode.

L'imagination de Taine s'exerçait sur des documents écrits. Pour leur discrimination, pour leur classement, son intelligence n'intervenait pas moins que celle du romancier dans son domaine propre. Et l'objet était le même : de décrire l'animal humain d'hier, d'aujourd'hui ou de demain. Mais un Taine ne cherche pas, ou ce n'est qu'accidentellement, à nous donner l'illusion de la vie agissante et complexe. Ce n'est pas la fin essentielle de son travail : d'un amas de faits, il se propose avant tout de tirer des conclusions et des lois, tandis qu'un Barrès, et surtout un Balzac, malgré ses interventions personnelles et ses explications, qui ne me gênent pas, s'en tiennent à la démonstration par la vie même, c'est-à-dire à montrer. L'un passe du concret à l'abstrait, les autres de l'abstrait au concret. Dans le premier cas, il y a création sur le plan de l'intelligence, de l'art dans le second, et je crois que celui-ci reste supérieur à celui-là, moins pour ses vertus intrinsèques que pour les puissances de raccourci et de généralisation dont il est seul à disposer.

Je demeure étonné qu'on n'ait pas fait appel à une comparaison qui, pourtant, elle aussi s'impose. Entre la peinture et la musique, d'une part, et la critique picturale et musicale, d'autre part, les rapports sont les mêmes qu'entre la littérature de sentiment et d'imagination représentée par la poésie, le roman et le théâtre, et la littérature d'idées représentée, ici, par la critique littéraire et il y a la même différence entre le compte rendu d'une exposition et d'un concert et cette exposition et ce concert mêmes, qu'entre le compte rendu d'un roman et ce roman même. Ce qui prête à confusion, dans ce dernier cas, c'est l'emploi du même outil, c'est-à-

dire des mêmes mots formés des mêmes lettres ; mais qui ne sent, s'il veut y réfléchir, que les cadences d'un Chateaubriand ne se retrouvent pas chez un Sainte-Beuve ? Et, quand je dis : comptes rendus, je pense aussi bien à de longues dissertations, à des aperçus nouveaux qui établissent, entre différentes formes d'art, des « correspondances » que le vulgaire, et souvent les vrais créateurs eux-mêmes, ne soupçonnaient pas : fêtes de l'esprit, où le cœur aussi trouve son compte, jeux subtils où l'imagination n'est certes pas déshéritée, mais imagination autre que celles à qui nous devons ces toiles, cette symphonie, ce roman.

§

Taine, Renan, lorsqu'ils interprètent Robespierre, Napoléon, Jésus, ce ne sont pas des figures qu'ils créent. J'entend bien qu'ils ne nous les peignent que suivant leurs conceptions personnelles. J'entends bien qu'ils ont pu les renouveler, mais on voudra bien admettre, aussi, qu'ils ne les ont pas créées, tandis qu'avant Shakespeare n'existait ni Ophélia, ni le roi Lear, avant Molière, ni le Misanthrope, ni Tartuffe, avant Balzac ni le père Goriot, ni la duchesse de Maufrigneuse, ni Rastignac. Et je ne dis pas que M. Brunet n'ait pas *compris,* mais il me semble qu'il n'a pas vraiment *senti* quel abîme sépare la création vraie de la création purement intellectuelle, lorsqu'il nous dit que « les romans les plus romanesques sont peu de chose à côté du romanesque de la vie elle-même », et surtout lorsqu'il ajoute que « le don créateur consisterait parfois à appauvrir la réalité qui est trop touffue et trop encombrée ». Oh ! Alors c'est très simple : que tous nos critiques se munissent d'une hache, et qu'ils élaguent ! *Appauvrir !* Me tromperais-je en pensant que M. Gabriel Brunet n'a jamais écrit de romans, même avec une hache, — *Pas si... naïf !* me me répondra-t-il, — et surtout qu'il n'a jamais réfléchi

beaucoup à l'esthétique particulière à ce genre littéraire ?

D'abord, qu'appelle-t-il « réalité » ? Est-ce bien lui qui écrira plus loin : « Une œuvre n'existe pas en soi » ? Et l'autre réalité, brute, existe-t-elle davantage en soi ? Et je ne comprends plus lorsque, parlant de la création romanesque, M. Brunet dit qu'on pourrait « ne pas y attacher une bien extraordinaire valeur... s'il n'est pas absurde de prétendre que toutes les imaginations de l'homme sont assez humbles auprès de ce qu'élabore la réalité ». On n'a point de peine à deviner les noms d'auteurs et les titres d'œuvres auxquels pense M. Brunet, mais ce n'est pas de jeu : la comparaison n'est permise qu'à valeurs sensiblement égales. S'il parle Taine, parlons Balzac, pour ne pas sortir de chez nous. Aussi bien est-ce Balzac lui-même qui va dire à M. Brunet s'il est absurde, ou s'il ne l'est pas, de prétendre que l'Art soit inférieur à la vie.

Gozlan raconte qu'étant allé voir Balzac à Passy, il le trouva qui achevait de dîner en compagnie de Vidocq. Celui-ci disait à Balzac :

Vous vous donnez bien du mal pour créer des histoires de l'autre monde quand la réalité est là, sous votre main.

Balzac lui répondit :

Je ne vous aurais pas supposé si naïf. C'est nous qui la faisons, la réalité... Voyez-vous, la vraie réalité, c'est cette belle pêche de Montreuil. Celle que vous appelleriez réelle vous, pousse naturellement dans la forêt, sur le sauvageon. Elle ne vaut rien ; elle est petite, aigre, amère, impossible à manger. Mais voici la réelle, celle que je tiens, qu'on a cultivée cent ans, qu'on a obtenue par certaine taille à droite ou à gauche, par certaine transplantation dans un terrain sec ou léger, par certaine greffe. C'est nous qui l'avons faite : elle est la seule réelle. Même procédé chez moi : j'obtiens la réalité dans mes romans comme Montreuil obtient la réalité dans ses pêches. Je suis jardinier en livres. Quand des gens sont venus me dire : « J'ai un superbe sujet de roman à vous confier », si le fait y est, les détails qui sont tout, manquent complètement ; si les détails y sont le sujet n'existe pas.

On me permettra de dire ici entre parenthèses que Flaubert n'était qu'en apparence fondé à écrire à Goncourt, le 31 décembre 1876, à propos de Balzac : « Mais quelle préoccupation de l'argent et quel peu d'amour de l'Art ! Avez-vous remarqué qu'il n'en parle *pas une fois ?* » Il s'agit de la Correspondance de Balzac. Evidemment, non : il n'en parlait point par lettres, plus ou moins écrites pour la postérité ; mais il n'était pas, lui non plus, un « ignorant dont les Muses ont ri » , et il en parlait de vive voix, et je ne crois pas que, dans toute la Correspondance de Flaubert, il y ait une indication aussi précieuse que celle que nous ne devons d'avoir recueillie qu'au hasard de cette visite de Goslan.

Balzac l'a dit : si le sujet, emprunté à un fait-divers, y est, les détails manquent, et, par détails, entendons les motivations d'ordre psychologique et moral qui, évidemment, sont intervenues dans ce fait-divers, mais qui, transportées telles quelles, même avec des rectifications, dans le roman, perdraient jusqu'au peu de valeur humaine qu'elles avaient déjà : elles ne s'appliquent strictement qu'à ce cas particulier. S'il veut garder le sujet, le romancier digne de ce nom doit en repousser l'intrigue et la conclusion primitives, et je connais nombre de cas où il est préférable, du point de vue esthétique que je ne sépare pas du point de vue humain, d'inventer de toutes pièces, depuis le thème général jusqu'à l'intrigue.

Quand les détails y sont, — et ils n'y sont jamais dans l'exacte quantité qu'il faudrait : tantôt en surabondance,tantôt trop peu nombreux, — on a l'anecdote contée brillamment par un « causeur » professionnel, l'histoire populaire, la légende de folklore presque toujours mauvaise, la « bonne blague » de table d'hôte *inter pocula* : essayez de transporter cela en vraie littérature ! Dix-neuf fois sur vingt, de dégoût ou d'indifférence, la plume vous tombera de la main. Il est bien entendu, n'est-ce pas ?

que nous ne parlons, M. Brunet et moi, que de la bonne critique et que du bon roman. Que si l'on m'objectait qu'il existe de mauvais romanciers et de mauvais conteurs, il me serait facile de démontrer qu'il existe de non moins mauvais critiques ; et, si l'on me disait que, pour s'établir romancier sans même payer patente, les frais de première installation se réduisent à un crayon et à une rame de papier, je répondrais que, pour le critique, ils sont moindres encore : un crayon et un bloc-notes. Mais laissons ces misères.

Il me paraît donc incontestable qu'un Balzac crée vraiment, même quand il transforme un sujet qui lui fut indiqué par la vie brute, même lorsque, à un sujet inventé par lui, il adapte tels détails qui lui seront fournis par la vie brute. Dans les deux cas il y a fusion et transformation telles que, devant ce miroir, la vie recule étonnée de se voir si belle, puisque l'Art confère une beauté à l'horreur même.

§

Est-ce à une opération de ce genre que se livre la littérature d'idées, représentée ici par la critique, lorsqu'elle devient, comme nous l'affirme M. Gabriel Brunet, créatrice d'attitudes, de caractères, et même de physionomies nouvelles des œuvres d'autrefois ? Je ne le crois pas. Il n'y a là, pour ainsi dire, qu'une création de seconde main. Ce n'est pas elle qui serait obligée d'élaguer : le travail a été fait avant elle. Ces œuvres, ces personnages qu'elle étudie, représentent toute une série d'éliminations préexistantes. Ce n'est plus dans la forêt vierge qu'elle se promène, mais dans les jardins de Versailles, tout au plus dans les parties les plus fréquentées de la forêt de Fontainebleau. Les possibilités de mystère n'y habitent point, et le champ des découvertes y est circonscrit. D'un Pascal et d'un Chateaubriand, par exemple, ne savons-nous pas, pour le tenir d'eux-mêmes,

un peu plus que l'essentiel ? Et c'est dans un parc que la critique les retrouve, dans un parc dont ils ont, eux premiers, tracé les avenues principales : il ne lui en reste, à elle, que les espaces intermédiaires où il faut bien qu'elle se cantonne. Certes, elle y pourra défricher, émonder, sarcler, tracer des allées nouvelles et des sentiers : nous n'aurons pas, cependant, la joie, ni elle le bénéfice de la surprise émouvante parce que totale. Ces grands hommes, déjà, n'ont pas pu ne point jalonner de poteaux indicateurs leur vie aussi bien que leurs œuvres : la critique pourra les déplacer, mais non pas les supprimer, et c'est dans ce sens que ses possibilités de création sont moins restreintes que limitées. Au contraire l'invraisemblance même est du domaine de l'Art, à charge pour lui de la dépouiller de son caractère.

Que la critique crée des attitudes et des caractères, je ne demande pas mieux. Je veux bien que ce genre de travaux nous renseigne autant sur le critique que sur Pascal lui-même, en vertu de ce principe que toute connaissance d'un objet par le sujet est une relation de celui-ci à celui-là. Il est possible, cependant, qu'on abuse de cette faculté, à telles enseignes que nous faisons déjà la critique de la critique, et qu'on en viendra bientôt à la critique de la critique de la critique, et je me demande si cela ne s'est pas déjà vu à Byzance. Je veux bien, encore, que tous les commentateurs de Pascal soient des personnages considérables ; on pourrait souhaiter, cependant, qu'ils fussent d'accord sur les seules dominantes de ce grand homme, mais ce serait encore être trop exigeant. Résignons-nous donc à ce que, comme la médecine, la critique ne soit qu'un art.

Prenons un autre exemple, celui de Chateaubriand, le plus grand écrivain du XIX[e] siècle, et du nôtre. Grand voluptueux des nobles mélancolies, magnifiquement désenchanté, dit avec raison M. Gabriel Brunet, car cela est conforme à la psychologie de Chateaubriand lui-

même. Mais combien de critiques se sont évertués à ne découvrir chez lui que pose ! Lemaître n'a-t-il pas parlé de « sa vanité monstrueuse » ? Quel prodigieux comédien n'aurait-il pas fallu qu'il fût pour soutenir ce personnage, sans se démentir, tout au long des *Mémoires d'Outre-Tombe,* sans même parler de René, d'Aben-Hamet et d'Eudore en qui successivement il s'est incarné ! Et puis, eût-il été ce prodigieux comédien, qu'est-ce que cela peut nous faire, à un siècle de distance de son apogée ? S'il n'y a pas plus de grand homme pour ses contemporains que pour son valet de chambre, la critique aurait avantage à se défaire de ces sentiments de laquais. Allant plus loin encore, je dirai que, si vraiment Chateaubriand fut ce prodigieux comédien, cette attitude faisait partie intégrante de lui-même, et qu'elle devient, de ce fait, aussi naturelle que le naturel opposé de Stendhal, et que sa sincérité n'est pas moindre. Et puis, et surtout, la sincérité n'a rien à voir avec l'Art : le mensonge y est plus vrai, et plus beau.

En ce qui touche à la création par la littérature d'idées, je m'étonne que M. Gabriel Brunet n'ait point cité, de préférence à ceux de Taine et de Renan, le nom de Michelet, qui a considéré l'histoire — c'est-à-dire, dans sa sphère à lui, la littérature d'idées, — comme une résurrection ; et il n'y a pas loin de là à la création. Nous avons eu, nous avons encore d'excellents historiens, et c'est un délice pour moi que de les relire. Nous n'en avons qu'un grand, et qui est Michelet, parce que ce nom signifie enthousiasme, dont la pitié n'est qu'un des aspects, et qu'il n'y a pas création sans enthousiasme, au sens étymologique d'inspiration divine. Comme Taine, il a pâli sur des documents d'Archives, mais avec lui ce ne sont pas des froissements de parchemins que nous entendons : c'est la vie innombrable des siècles révolus, avec ses rires et ses cris. Michelet n'a pas créé, dans le

même sens que Balzac, des individus si chargés de significations multiples — même s'ils ressemblent à l'âne porteur de reliques, — qu'ils deviennent des types : un Grandet, les deux Birotteau : le curé et le parfumeur, un Gobseck, un Crevel, etc. Comme un Taine, il ne s'est attaqué à la vie qu'étendue dans ces cimetières que sont les manuscrits, et même les livres ; mais il avait, lui aussi, ce don mystérieux que la plus formidable érudition ne supplée pas, et qui fait que l'histoire à la Michelet, littérature d'idées, rejoint le roman à la Balzac, littérature de sentiment et d'imagination.

Eh ! quoi ? dira-t-on. Ah ! pardon. Je ne prétends pas qu'entre l'une et l'autre il y ait cloison étanche. D'un poète tout enthousiasme, comme Verlaine, à un critique tout raisonnement, comme nous en avons toujours eu, les nuances par dégradation sont aussi nombreuses que les individus, et j'aurai garde d'oublier que « la géométrie même devient sentiment ». L'exaltation n'est le monopole de personne ; des esprits avant tout critiques l'éprouvent, et, quant aux créateurs, — dont je parle maintenant sans ironie, — M. Gabriel Brunet dit très justement qu'ils ne sont pas dépourvus de facultés critiques, c'est-à-dire de réflexion objective et froide ; et il semble, en effet, que, pour le parfait équilibre des facultés critiques et des facultés d'enthousiasme, il faille citer au tout premier rang ces classiques que sont La Fontaine, Racine, Gœthe et Baudelaire ; mais il demeure que, par définition, la critique soit dépourvue de cet enthousiasme particulier qui fait les créateurs.

Elle juge, du moins elle devrait juger en toute impartialité et en toute connaissance de cause. Mais je crois nécessaire de réduire le parti que M. Gabriel Brunet tire des facultés critiques lorsqu'il veut qu'en soit pourvu le créateur. Il n'y a pas un romancier, pas un poète, pas un auteur dramatique digne de ce nom qui ne possède la technique de son art, du plus infime détail de métier

aux grandes lois essentielles. (Si l'on m'objectait qu'il ne devrait, dans ces conditions, produire que des chefs-d'œuvre, je répondrais, sans le moindre paradoxe, que de connaître le processus de la tuberculose n'empêche pas un médecin d'être lui-même tuberculeux ni, davantage, de la diagnostiquer chez autrui. J'ajouterais bien qu'il peut s'en guérir lui-même sans préjudice d'autrui, mais ma comparaison cesserait d'être valable.) De ces facultés critiques, nos classiques ont été mieux nantis que nos romantiques ; mais M. Gabriel Brunet aurait tendance à légèrement exagérer dans le besoin qu'il éprouve de conclure à la réciproque : si le créateur est aussi critique, pourquoi le critique ne serait-il pas aussi créateur ?

Mais débarrassons-nous, d'abord, d'une objection spécieuse. « Si vous dénommez création », nous dit M. Gabriel Brunet, « les caractères de La Bruyère, nés de la patiente observation des hommes du temps, pourquoi refuserez-vous même gloire à Sainte-Beuve, qui nous a laissé la plus riche galerie psychologique » ? Je vois, quant à moi, peu de points de contact entre les *Causeries du Lundi* et *les Caractères*. Sainte-Beuve a fait surtout de la critique littéraire, La Bruyère de la critique morale. Comme il n'y a pas, ici non plus, de cloison étanche, il est arrivé à Sainte-Beuve de faire de la critique morale, à La Bruyère, de la critique littéraire, mais leurs champs d'action respectifs ne sont pas les mêmes. Ensuite, et surtout, La Bruyère a fait précéder son *Ménalque* d'une note très significative :

« Cecy est moins un caractère particulier qu'un recueil de faits de distraction ; ils ne sçauroient être en trop grand nombre s'ils sont agréables, car, les goûts étant différens, on a à choisir. »

Si nous traduisons, nous obtiendrons ceci : « Il ne s'agit pas ici d'un caractère particulier, c'est-à-dire d'un individu vivant de la vie supérieure de l'Art ; les faits

groupés ici sont en trop grand nombre pour pouvoir être imputés tous même au plus grand distrait du monde. C'est un schéma très détaillé : ce n'est pas un portrait, encore moins un caractère ; ce serait plutôt une caricature et, en quelque sorte, une démonstration par l'absurde, ou par le ridicule. » S'il y a création, ce n'est donc pas davantage sur le plan de la littérature de sentiment et d'imagination.

Revenant au créateur, il me paraît clair que, chez lui, l'exercice des facultés critiques n'est qu'accessoire. Un abominable préjugé, qui n'a pas cessé d'avoir cours, mais qui fut plus d'une fois formulé avant 1914, exigeait que, pour conquérir les suffrages de certains snobs, une œuvre littéraire fût aussi « mal fichue » que possible, et, comme il fallait à tout prix des « Barbares » , on allait les chercher en Russie : il apparaît bien, aujourd'hui, qu'on ne s'était pas trompé. Or, il est certain qu'il n'y a point d'œuvre littéraire réussie — même en Russie, — où les proportions ne sont pas respectées, et la syntaxe elle-même. Il n'est pas interdit, cependant, d'imaginer une œuvre géniale qui ferait fi de toute règle, et presque de celles mêmes de la grammaire.

Parlant de Vauvenargues critique, Nisard se reprenait ainsi :

Critique n'est peut-être pas le mot juste : spéculatif littéraire conviendrait mieux. C'est à la fois quelque chose de plus, et quelque chose de moins : de moins, parce que Vauvenargues n'a pas la science du critique ; de plus, parce qu'il a ce que la science ne donne pas et ce qu'elle ôte parfois : la naïveté du sentiment.... Le sentiment est un excellent juge des beautés littéraires ; c'est même le meilleur, je le veux bien. Mais, s'il nous découvre ce qu'il y a de plus admirable dans les livres, il ne nous avertit pas de tout ce qui est à admirer. Il est la partie la plus exquise du jugement dans la critique : il n'est pas tout le jugement... Il y a des beautés qui se sentent et d'autres qui se voient, et il se trouve beaucoup plus de gens pour les secondes que pour les premières. Le critique supérieur est celui que touchent les unes comme

les autres. Mais, à une époque où l'on voyait tant et où l'on sentait si peu, cette prérogative donnée au sentiment fait de Vauvenargues un critique supérieur.

On en pourrait dire autant des créateurs qui jugent leurs pairs ou les critiques eux-mêmes, ce qui n'est pas interdit. Sans aller jusqu'à maudire ses juges, on peut les juger à leur tour, comme nous y convie la justice démocratique. Ils sont des « spéculatifs littéraires » plutôt que des critiques ; ceux-ci, en retour, sont des spéculatifs créateurs ; en termes plus précis, sinon plus élégants, ils restent candidats, jamais élus, à la vraie création.

Enfin, et sans attacher à cette question d'antériorité plus d'importance qu'elle n'en a *en soi,* il ne faudrait pas oublier que le créateur préexiste au critique. Homère, ni les lyriques, ni les tragiques grecs n'ayant apparu, de qui eussent écrit Zoïle et Aristarque ? — Et j'espère bien qu'on va de nouveau me confirmer que M. de la Palisse n'est pas mort ; et j'affirmerai moi-même que telles de ses réflexions, si pleines de bon sens, ne sont dédaignées que comme les raisins. — Il n'est ni tout à fait exact, ni tout à fait faux que l'antiquité ait été faite pour être le pain des professeurs, mais il est certain que les créateurs sont la raison d'être des critiques ; un rabelaisien irrévérencieux, que je ne suis pas, ne manquerait pas de dire qu'ils pullulent « comme mousches sur charongnes ». Par déduction, il est certain qu'une littérature serait vite épuisée, d'où disparaîtraient les créateurs, même de qualité inférieure. On me dira que nous ne sommes pas menacés de cette calamité. J'en suis persuadé. Mais, admise l'hypothèse, et supposé qu'il ne lui reste plus que la philosophie, l'histoire, l'art oratoire, la sociologie, le pamphlet et la critique, — sa part serait encore magnifique, me dit-on, et j'en conviens, — ne sent-on pas qu'amputée de la poésie lyrique et dramatique, du roman multiforme et du théâtre non moins

divers, telle forme de la vie se serait retirée d'elle ? Et, cette forme de vie, il n'y a que les vrais créateurs, que les créateurs *directs*, qui la lui intègrent.

Et, maintenant, disons les choses telles qu'elles sont.

Nous avons d'excellents critiques. Un Paul Souday était, avant la guerre, le premier que possédât le journalisme, et il fallait lui ajouter André du Fresnois. Tous ceux dont M. Paul Souday ne fait pas de suffisants éloges ou dont il s'abstient de parler peuvent crier au parti-pris, à l'intransigeance, à l'ignorance même : ce fut de tout temps monnaie courante. Pour moi, qui ne m'arrête point à des détails d'aussi peu de valeur, il est évident que de tels défauts, à supposer qu'ils soient siens, ce que je ne crois absolument pas, ne seraient que la rançon d'une forte personnalité qui s'impose.

En très peu de temps, M. Jean de Pierrefeu s'est hissé, le plus naturellement du monde, à une place considérable. Esprit plus souple, plus fin peut-être que M. Paul Souday, il admet les formes d'art les plus diverses, à la condition qu'elles soient réceptrices de talent.

André Billy, qui connaît à merveille les trois ou quatre générations d'écrivains qui aujourd'hui se bousculent, tant par leurs personnes que par leurs œuvres, parlerait d'eux beaucoup mieux encore qu'il ne fait s'il disposait toujours du temps et de la place nécessaires pour motiver tant ses impressions que ses jugements.

Mais, à côté d'eux et de quelques autres, mais, au-dessous d'eux, quelle racaille infatuée de soi et qui souvent opère sous le couvert d'un anonymat plus ou moins collectif ! Ils s'imaginent, pour avoir fait le tour d'un livre en une demi-heure, qu'ils en tiennent dans le creux de la main l'auteur responsable, et qu'ils lui sont infiniment supérieurs, parce qu'incapables de rien produire de personnel, même dans leur spécialité qui serait, à les en croire, la critique littéraire, ratés prétentieux, pleins d'une morgue insupportable, criant *urbi et orbi*

qu'ils ne peuvent lire Virgile que dans le texte original — plût aux dieux qu'ils se rapprochassent du texte ! — et Ronsard que dans une première édition, tas de grandes âmes qu'agrandit encore, là, sur la droite,... non ! vous n'y êtes pas,... là, nous y sommes, une jolie petite poche à fiel à remplissage automatique.

Mais les créateurs eux-mêmes ont le plus grand tort de se plaindre de la critique, soit qu'ils estiment qu'elle ne leur décerne que d'insuffisants éloges, soit qu'ils constatent qu'elle ne parle pas d'eux. Comme il y en a peu qui ne soient persuadés d'avoir du génie, comme, d'autre part, ils manquent singulièrement de dignité, ils n'hésitent pas à solliciter, à circonvenir ou à faire directement circonvenir la critique par tous les moyens imaginables. Par un directeur, par un administrateur de journal ou de revue, par Mme A... qu'ils reçoivent, par Mme Z... chez qui ils sont reçus, par B... avec qui ils déjeunent parfois, par Y... avec qui ils dînent à l'occasion, ils ne rougissent pas de forcer la main à la critique et de lui imposer des éloges qu'elle aurait tendance à leur refuser. Car on pense bien que, s'ils implorent qu'on parle d'eux, c'est qu'il ne se présente même pas à leur esprit qu'on le puisse faire autrement que sur le ton du dithyrambe. Il me semble que la politesse la plus vulgaire, laissant même de côté toute question de dignité, devrait nous faire un devoir absolu de laisser à chacun sa liberté de parole et d'action, c'est-à-dire, dans d'assez nombreux cas, de silence et d'abstention. Mais le monde des Lettres est ainsi fait, et ce n'est ni moi, ni personne, qui le réformerons.

§

Nous en sommes encore, et surtout la critique universitaire et professorale, à une conception assez étroite du Beau. On dirait que ses canons aient été une fois pour toutes fixés. Louis XIV les a résumés d'un mot lorsqu'il

exigea qu'on retirât de sa vue les *magots* de Téniers. Ce sont leurs frères que La Bruyère, avec quelque mélancolie, vit dans leurs tanières. Pas plus que les esclaves grecs dans les tragédies, la littérature du XVIIe siècle ne les accueillit. Les canons du Beau ne faisaient pas mention d'eux : ils ne parlaient que de l'humanité, c'est-à-dire que des princes, des rois.... et des dieux.

Ne médisons pas trop, pourtant, de la critique universitaire. Dans son ensemble, elle n'admet que les œuvres consacrées par le temps ; de plus, elle fait souvent preuve d'un goût exécrable en décernant des éloges sans réserve à des œuvres contemporaines, vers et prose, sans originalité, parce qu'elle y trouve de puérils échos de voix autrement fortes. Mais il y a, chez elle, — il y en a partout, — des esprits d'avant-garde ; ils sont eux-mêmes en retard d'un demi-siècle, en moyenne, sur les créateurs, mais ne nous moquons pas d'eux : ce ne sont pas des carabiniers. D'être en retard ne signifie pas qu'on arrive trop tard. Brunetière écrivait donc :

> Quand le célèbre *Essai* de Taine, aussi vigoureux que brillant, n'eût fait que donner le signal de l'adoption de Balzac par la critique universitaire, c'eût été déjà quelque chose. En France, depuis une centaine d'années, l'adoption d'un écrivain par la critique universitaire est, ordinairement, sa consécration, et, en tout cas, c'est elle qui le met en passe de devenir classique.

Les *Nouveaux Essais* avaient paru en 1865, quinze ans après la mort de Balzac. Taine n'avait donc un retard que de quinze années : il était donc en avance, de quoi personne ne s'étonnera. Quarante ans après, Brunetière revint à la charge, et ce fut tout un livre qu'il écrivit, autant sur le réalisme que sur Balzac. (Et il est à noter que le livre, trop peu connu, de Proudhon : *Du principe de l'Art et de sa destination sociale,* écrit à propos de Courbet et du réalisme, parut également en 1865.)

On peut dire que, depuis Taine, Proudhon et Brunetière, un paragraphe a été ajouté aux canons du Beau. Il est admis aujourd'hui, du moins par les meilleurs esprits, que, l'Art devant évoluer avec la société, depuis l'avènement du Tiers-Etat il ne saurait plus faire abstraction de ce Tiers-Etat, y compris le menu peuple. Il est admis qu'un classicisme purement formel est vide de substance et que l'Art peut, sans déchoir, — peinture et littérature ,— accueillir toutes les professions et toutes les catégories sociales, y compris les plus humbles, *à l'autre condition expresse qu'il ne le fasse pas avec une arrière-pensée de démonstration ni de thèse.* Il doit se contenter de montrer, et la littérature qui ne se modèle pas sur la peinture, — je renvoie aux magnifiques commentaires que fit Proudhon des *Paysans de Flagey*, de *l'Enterrement à Ornans* et du *Retour de la Conférence*, — n'est qu'un bâtard et horrible mélange de littérature de sentiment et d'imagination et de littérature d'idées.

N'allons pas croire que les canons du Beau soient immuables comme ceux du concile de Trente ; et qu'est-ce, au surplus, qu'une stabilité de cinq siècles ? Le classicisme a méprisé les églises gothiques, comme de vulgaires magots.

Si j'ai cité Hello, ce ne fut qu'à la condition implicite, donc, de le rectifier, car il ajoute : « Il [l'Art] est, dans l'ordre naturel, la manifestation de l'idéal », et l'on sait que les « idéalistes » de la catégorie d'Hello contestent absolument que le réalisme ait droit de cité en Art : il en est pour eux la négation même. Ainsi jugent-ils beaucoup plus en polémistes et en croyants qu'en artistes. Pour moi, une Madone que peignit Raphaël avec tous les attributs de son temps à lui est, essentiellement, aussi « réaliste » qu'une cabaretière de Téniers.

Si l'Art a pour mission de nous mettre en contact

avec la vie transfigurée, c'est-à-dire embellie, mais non pas comme l'entendent Hello et ses « idéalistes », s'il est l'expression sensible du Beau, je crois fermement que la Critique est la conscience de l'Art. Hello planait volontiers sur les sommets : on peut l'y rejoindre, ne fût-ce que pour quelques instants. La critique, poursuivait-il, vit « d'enthousiasme et non de négation. On se la figure toujours tournée vers le néant : je la vois tournée vers l'être. Il est temps qu'elle admire. Une des prérogatives du génie, c'est que l'enthousiasme, qui seul a le don de le sentir, a seul aussi le droit de le juger ». On devine bien de qui Hello parlait en ces termes : de lui-même. Il en avait un peu le droit, un peu seulement. Quant à ce qu'il dit, une fois redescendu du Thabor, de la critique de son temps, ce pourrait être daté de ce mois de juin de l'année 1924.

Se dérobe-t-elle toujours à la mission que lui assignait ce visionnaire ? Se contenterait-elle, aujourd'hui, d'être la conscience de l'Art d'aujourd'hui ? Elle dira qu'il existe à peine, comparé à celui d'hier et d'avant-hier. Admettrait-elle qu'elle soit incapable de créer au même titre que ceux qu'un peu dédaigneusement elle nomme créateurs ? Eux-mêmes reconnaîtraient-ils qu'on puisse être critique sans être impuissant à créer à sa manière, à l'encontre de ce qu'affirmait Balzac ?

A eux de répondre, dirais-je si je ne savais qu'ils ont trop à faire pour s'en inquiéter et que ces ascensions vers l'absolu ont passé de mode. Les avions en ont assumé le soin, à cent mètres près.

HENRI BACHELIN.

L'ORGANISATION DE LA PROPAGANDE ALLEMANDE

S'il est un terme qui, depuis la guerre mondiale, défraye les rubriques des gazettes, alimente les discussions et les débats des parlements, c'est bien celui de « propagande ». Et de plus en plus ce terme a pris une signification toute différente de celle qu'on lui donnait autrefois. Avant le conflit qui a déchiré l'Europe, la propagande n'était rien d'autre qu'une publicité plus ou moins bien agencée ; les grands Etats ne se souciaient guère d'y dépenser leurs deniers et ne songeaient nullement à créer certains services chargés de l'organiser. La propagande se faisait toute seule, elle était, imaginait-on, le rayonnement même de la civilisation ou de l'activité économique d'un pays. Il n'y avait ni fonds spéciaux de propagande, ni propagandistes spécialisés.

La guerre a bouleversé tous ces errements et la *Gründlichkeit* allemande, locution que l'on peut rendre assez exactement par méticulosité, en même temps qu'elle s'attaquait à bien des questions techniques et militaires, pour les solutions desquelles elle a parfois opéré de véritables révolutions (1), s'appliquait à transformer les procédés rudimentaires de la propagande d'autrefois afin d'en faire un objet d'enseignement qui aurait ses instituts, ses chaires et ses professeurs dans les universités. En un mot l'Allemagne s'efforçait d'ériger la *Pro-*

(1) Par exemple dans la guerre sous-marine et les canons à longue portée, genre « grosse Bertha ». N'oublions pas le raid extraordinaire, aller et retour, d'un zeppelin en Afrique centrale.

pagande en science, et ses érudits osent affirmer à présent qu'ils y sont parvenus.

L'Allemagne vaincue ne se console pas de sa défaite. Elle sait quel puissant instrument de tyrannie morale la propagande fut pendant la guerre. Cette propagande, qui a empoisonné l'opinion publique de tous les neutres et au premier chef de l'Allemagne, propagande tellement vaste, tellement ramifiée et tellement mensongère que son chef, le centriste catholique Erzberger, assassiné depuis par la Réaction, mérita le sobriquet d'*Erzlügenberger* (montagne de minerais de mensonges), loin d'être amoindrie par le traité de Versailles, s'est encore agrandie et aujourd'hui elle est cultivée dans les universités allemandes à l'instar d'une science. Elle a ses théoriciens et ses praticiens.

En effet, les Allemands ont formé des professeurs de propagande à la même enseigne que des professeurs de philosophie ou de tactique. Ils ont leurs théoriciens de la propagande comme ils ont leurs théoriciens du *Kriegsbrauch* (coutumes de guerre), leurs manuels de propagande et leurs cours de propagande.

La théorie de la propagande allemande est exposée tout au long dans plusieurs ouvrages dont les deux plus typiques sont le livre de Stern-Rubarth, édité à Berlin en 1921, sur *la Propagande, instrument politique,* et celui du professeur Plenge, édité à Brême en 1921 : *Théorie de la propagande allemande comme instrument de sociologie pratique.*

Le professeur Plenge est un personnage particulièrement autorisé, puisque c'est lui qui dirige l'enseignement de la propagande à l'Institut des Sciences politiques de Munster, fondé par l'industrie allemande en 1920 et dont l'un des buts est de créer un personnel de propagandistes destinés à porter à travers le monde la bonne parole allemande.

Puisque la grande industrie l'a désigné pour inculquer

aux jeunes gens les principes de la propagande germanique, c'est à lui que nous aurons recours pour définir ces principes.

En tout premier lieu Plenge déclare que, *pour le moment*, la propagande est « la seule arme laissée à l'Allemagne vaincue pour préparer sa revanche ». Que ces choses sont dites clairement ! Que voilà un but parfaitement défini ! Il s'agit donc de l'atteindre par le moyen de la propagande. Mais d'abord écoutons la définition du terme propagande :

« La propagande, dit Plenge, c'est l'art de créer les suggestions sociales. »

Ce n'est donc pas, comme nous l'entendons ingénument, l'obligation de rétablir la vérité, de la proclamer toujours. Que non ! l'Allemagne abandonne ces soucis aux peuples candides qui, envers et contre tout, persistent à avoir foi en ces deux dogmes : vérité et justice. Disciple de Nietzsche, qui caractérisait ainsi la vérité : « la forme la moins efficace de la connaissance », Plenge affirme que la propagande ne doit être qu'une manière de suggestion, les propagandistes des hypnotiseurs, les peuples des sujets malléables que l'on endort sans difficulté. L'invasion morale doit succéder à l'invasion commerciale et à l'invasion militaire.

Comment la propagande doit-elle se manifester ? Le professeur Plenge envisage six manières différentes de « créer des suggestions sociales ».

La première, la plus rudimentaire, souvent aussi la plus efficace, c'est celle qui consiste à lancer une idée simple, une formule facile à retenir, que l'on énonce à la manière d'un dogme irréfutable et qui fait sûrement son chemin dans le monde ; avant la guerre, c'était celle de la décadence irrémédiable de la France, depuis la guerre celle de l'impérialisme et du militarisme français.

Un autre procédé, c'est tout bonnement celui de la réclame : l'éloge du propagandiste par lui-même, la

proclamation des vertus allemandes, du bon droit allemand, du vif désir qu'a l'Allemagne de faire face à ses engagements.

La troisième manière de créer des suggestions sociales se rapproche du cynisme : c'est la calomnie, que le professeur Plenge envisage et recommande froidement. Puisqu'il y a des mensonges pieux, que n'y aurait-il des calomnies pieuses ?

Quand une revue allemande accuse la France d'avoir dévasté volontairement ses provinces du Nord et de l'Est, ou de laisser, à dessein, subsister ses ruines, ne sont-ce pas là des calomnies pieuses ? Et quand la *Deutsche Allgemeine Zeitung,* à laquelle font chœur tous les journaux de droite, accuse de tous les crimes les officiers français en Rhénanie, qu'elle les intitule « buveurs de sang » ou « vampires », que ce même journal affirme que les soldats français dans la Ruhr mangent la cervelle des enfants, quand toute la presse allemande déclare, chaque fois qu'un soldat français est tué, que les assassins sont des camarades du malheureux, ne sont-ce pas là de pieuses calomnies, de patriotiques calomnies, dont on pourrait multiplier les exemples à l'infini ? Elles font honneur à l'imagination fertile de nos voisins de l'Est.

Une quatrième catégorie de suggestions sociales ressort à la propagande économique : la baisse artificielle d'une monnaie étrangère, témoin les récentes spéculations sur le franc, qui se sont retournées contre leurs fauteurs ; la grève que l'on suscite à l'étranger au nom de l'intérêt ouvrier ; le lock-out que l'on fait exercer par les coalitions patronales. Bref, peu importe l'objet du conflit, qu'il émane des patrons ou des ouvriers : il importe uniquement de jeter du trouble dans la vie économique ou financière d'un pays rival, et de l'affaiblir au moment voulu. Certaines grèves de la Sarre et aussi de notre marche frontière orientale n'ont sans doute pas d'autre origine. C'est à bon escient que la social-démo-

cratie allemande a tenté d'accaparer la direction du mouvement socialiste international, et ce n'est pas sans raison que le magnat industriel Hugo Stinnes, qui vient de mourir, poussa ses tentacules sur tous les pays d'Europe.

Le cinquième procédé, le levain qui est indispensable pour que gonflent les autres moyens, c'est la corruption. On sait avec quelle prodigalité les Allemands en ont fait usage pendant la guerre.

Enfin, comme dernier moyen, le professeur Plenge recommande de varier le mensonge. Les différentes versions, en langues étrangères, du tract publié en 1922, par l'Association Fichte de Hambourg, sur la « Honte Noire », c'est-à-dire l'emploi de coloniaux dans nos troupes d'occupation, sont particulièrement édifiantes : les formes de la honte y changent selon la langue que l'on emploie.

En résumé ces théories du professeur Plenge sont depuis longtemps mises en pratique ; en les rédigeant, il n'a fait qu'extraire la quintessence des méthodes appliquées sans scrupules par ses compatriotes.

§

L'enseignement que donne le professeur Plenge à l'Université de Munster, d'autres le donnent à l'Institut des hautes études politiques à Berlin, à l'Institut pour l'*Auslandsdeutschtum* (germanisme de l'étranger) de l'Université de Leipzig, qui forme des techniciens de la propagande pour la Russie et les Balkans, à l'Institut ibéro-américain de Hambourg qui a pour mission de travailler l'Espagne et l'Amérique latine, aux instituts de Francfort dont l'un s'occupe de l'Alsace-Lorraine, l'autre des Pays-Bas ; à l'Institut économique et maritime de Kiel, dont les élèves sont destinés aux pays scandinaves ; aux instituts de Munich, l'un voué comme celui de Francfort aux choses d'Alsace et de Lorraine, l'autre à l'Autriche, que les Allemands persistent à appeler « alle-

mande » ; à l'Institut de Stuttgart où l'on s'oriente vers les questions se rattachant à la Rhénanie, la Sarre et encore à nos trois départements recouvrés.

A côté de ses écoles militaires, de ses écoles de commerce, de ses écoles techniques et polytechniques, l'Allemagne a donc créé des écoles de propagande dont le but est de former des voyageurs en germanisme, des voyageurs qui, lâchés dans le vaste monde, y porteront la bonne parole germanique. Nous les retrouverons plus tard dans la presse étrangère (voir la Suisse), dans les banques et les universités étrangères ; et les Allemands nous les découvrirons non seulement dans les colonnes des journaux étrangers, dans l'opinion publique, mais jusque sur les bancs des parlements étrangers.

Toute cette organisation grandiose a été constituée pour défendre non pas les intérêts de telle ou telle firme particulière, de tel ou tel puissant « konzern », mais bien ceux de la raison sociale « Allemagne » en premier lieu, en deuxième lieu pour grouper, défendre et armer pour l'attaque toute l'armée des Allemands résidant à l'étranger : ce gigantesque *Auslandsdeutschtum* dont les ramifications recouvrent le monde entier.

L' « Association pour le germanisme à l'étranger », qui est placée sous la direction du professeur Nawianski, a publié en 1922 à Munich un *Aperçu général des effectifs du germanisme hors des frontières du Reich.* Ce germanisme vorace réclame, outre les 70 millions d'Allemands du Reich (qui ne sont plus que 64), 40 millions d'Allemands du dehors, répartis en deux groupes de 20 millions chacun. Le premier de ces groupes se compose de colonies d'Allemands installés dans les deux Amériques et en Asie, surtout en Amérique, le deuxième embrasse les minorités allemandes éparses dans les pays limitrophes du Reich : Alsace et Lorraine (qui, aux yeux des pangermanistes,demeurent *kerndeutsch,* allemandes de souche), Malmédy, Slesvig, Pays Baltes, Prusse Occidentale, Pos-

nanie, Haute-Silésie, Tchéco-Slovaquie, Autriche, Tyrol italien, etc.

Les sociétés d'expansion du germanisme vouent leur activité au premier groupe, les sociétés de protection du germanisme s'occupent du second.

§

L'assemblée annuelle de l'Institut allemand de l'étranger à Stuttgart a bien marqué la volonté d'expansion de l'Allemagne. Le président du comité, le consul Dr Wanner, a insisté sur la nécessité de représenter à l'étranger le commerce et l'industrie allemande par des délégués. Le nombre des membres de l'Association pour le germanisme à l'étranger s'est encore accru depuis l'an dernier. D'après le dénombrement qui a été lu, il existe à l'étranger plus de 15.600 sociétés allemandes dont 8.200 sont en rapport avec l'Association. L'Institut est énergiquement soutenu par les gouvernements des pays et du Reich. Du reste les séances ont eu lieu sous la présidence de l'ancien secrétaire d'Etat von Hintzen, pangermaniste notoire, et plusieurs ministres y participaient, en particulier Bolz pour le Wurtemberg et le président du Conseil bavarois von Knilling.

Le *Verein* (1) pour le germanisme à l'étranger, dont cet institut n'est qu'une émanation, a organisé avec le *Deutsche Schutzbund* (ou ligue de protection allemande) un congrès à Hambourg et à Flensburg. L'union de ces deux ligues est caractéristique : en effet la première association se propose essentiellement de défendre les intérêts de l'Allemagne à l'étranger, alors que la seconde a pour but de maintenir vivace l'esprit germanique dans les régions que l'Allemagne a dû céder ou rétrocéder à ses voisins victorieux ; elle est essentiellement d'esprit irrédentiste.

(1) Ou Association.

Le « Congrès allemand », puisque c'est ainsi qu'il s'est intitulé, siégeait simultanément à Flensburg, à la frontière danoise, et à Hambourg, le *Schutzbund,* comme il sied, dans la première de ces villes, le *Verein* dans l'autre.

Fidèle à ses traditions, le *Verein für das Deutschtum im Auslande* a continué l'an dernier sa politique scolaire qui vise à rattacher à l'Allemagne tous les émigrés, créant des écoles dans tous les pays, y envoyant des maîtres, du matériel et des livres, voire de l'argent. Les congressistes ont manifesté clairement leurs tendances pangermanistes et réactionnaires en reprochant au gouvernement ses dernières propositions aux Alliés et en condamnant la révolution « antinationale » et la république qui ont rendu l'Allemagne sans défense.

Le *Deutsche Schutzbund* a pris une part très active avec le *Heimatdienst* dans la préparation des plébiscites qui ont eu lieu après la guerre en Prusse Orientale, en Silésie et au Slesvig. Le fait même que son congrès se réunissait à Flensburg, naguère tant disputé entre l'Allemagne et le Danemark, capitale de la marche du Nord germanique, est symptomatique. Il s'agissait en effet, nonobstant les périls que court l'Allemagne à l'Est et à l'Ouest, d'attirer son attention sur le Nord. Le Congrès a souligné que les frontières qui séparent l'Allemagne du Danemark sont artificielles et qu'en particulier la situation de Flensburg, à quelques kilomètres du confin, est intolérable. Les habitants de Flensburg ne peuvent plus se promener dans leur forêt devenue danoise et son hinterland n'existe pour ainsi dire plus.

Le premier bourgmestre de Flensburg, le Dr Todsen, a déclaré que, depuis le plébiscite, le Danemark avait réalisé des progrès à Flensburg même et que de nombreux Allemands envoyaient leurs enfants à l'école danoise qui prospère.

Le *Schutzbund* qui — il convient de le souligner —

est présidé par le professeur autrichien Patterer de Graz, a créé un mouvement juvénile extrêmement remuant.

La question du fascisme dans les régions frontières a donné lieu à de longues controverses, les uns opinant pour des méthodes terroristes à l'endroit des minorités, les autres, avant tout le pasteur Schmidt-Wodder, chef du parti allemand au Danemark, faisant valoir que l'application des méthodes fascistes en Allemagne se retournerait automatiquement contre les nombreuses minorités allemandes à l'étranger. Finalement, c'est ce dernier point de vue qui l'a emporté.

De multiples questions d'ordre pratique ont été abordées à huis clos, en particulier la question de la propagande nationale dans les régions perdues par l'Allemagne. Nous retenons du compte rendu que, « grâce à cette propagande, les minorités allemandes sont toutes représentées dans les assemblées législatives et administratives des pays voisins ».

Des milliers de délégués, venus de toutes les parties de l'Allemagne, assistaient aux deux congrès de Flensburg et de Hambourg, dont le retentissement a été considérable au dedans des frontières allemandes et surtout dans les marches du Reich.

§

Il est malaisé d'énumérer toutes les associations qui se groupent autour des Instituts et des deux grandes fédérations dont nous avons esquissé le rôle. Mentionnons encore le *Heimatdienst*, d'inspiration officielle, chargé surtout de préparer les plébiscites, le *Notbund gegen die schwarze Schande* ou ligue contre la honte noire, spécialement dirigé contre la France, et *les Amitiés allemandes avec les pays étrangers*. Citons aussi, inspirée par le *Pressebüro* du ministère des Affaires étrangères (1), véritable sous-secrétariat d'Etat, les agences

(1) Au Bureau de presse sont occupés exactement 26 directeurs ministériels,

d'informations qui ont nom *Deutscher Uberseedienst* (service allemand d'outre-mer) qui se consacre à l'Amérique, le *Telegraph Union*, le *Mirbach Telegraphen Büro* à Cologne, officines de déformation pour toutes les nouvelles ayant trait à la Rhénanie.

Faut-il rappeler la « Fédération des Silésiens fidèles au Reich », dont le centre principal est à Breslau et qui, lors du plébiscite, a pu transporter 200.000 Allemands en Haute-Silésie, la Ligue de secours pour les Sudètes et la Bohème allemande, qui a monopolisé la Tchécoslovaquie et aussi la Hongrie, la Ligue de Slesvig-Holstein qui manifesta son activité, également pendant le plébiscite ? Faut-il mentionner aussi la Ligue nationale de secours pour les Alsaciens-Lorrains, sous le patronage de laquelle ont été créés les instituts d'Alsace-Lorraine, le *Saarbund* (Ligue de la Sarre) et l'*Ostbund* pour la Pologne ? Faut-il enfin énumérer toutes les associations universitaires, foisonnant en Allemagne et y recrutant de l'argent pour les instituts, des troupes pour la campagne de propagande ?

Le grand centre, le temple de la propagande, c'est le ministère des Affaires étrangères, qui a complètement réorganisé ses services en vue de cette nouvelle adaptation. Désormais tout y est classé, catalogué suivant la conception géographique, qui s'est substituée aux divisions politiques, commerciales ou techniques. Chaque pays ou chaque région dispose d'un service de spécialistes qui s'occupe uniquement de ce pays ou de cette région. Bref, tout comme il y a des régions militaires, il y a des régions de propagande.

Et le général en chef de tous les bataillons de propa-

conseillers de légation ou conseillers de gouvernement (*Regierungsraete*), ainsi que 730 fonctionnaires de toute envergure. Et l'on s'étonne encore que le monde entier soit inondé de nouvelles fausses ou frelatées, fabriquées à la grosse dans cette officine officielle qui, par surcroît, fournit à la plupart des Gazettes allemandes des articles tout confectionnés sur des sujets d'actualité. C'est proprement dans le *Pressebüro* que se fait l'opinion publique allemande.

gandistes, c'est le ministre des Affaires étrangères en personne, actuellement le Dr Gustav Stresemann. C'est lui, dès 1921, qui s'est appliqué à mettre de l'ordre dans toutes les associations, à les regrouper méthodiquement, assignant à chacun un but clairement formulé, puis à s'y faire représenter, officieusement pour ne pas s'y compromettre.

En juillet 1922, les efforts des Affaires étrangères aboutissaient à un résultat magnifique : la constitution du grand cartel des sociétés libres pour la défense du germanisme qui embrasse 95 pour cent des sociétés de propagande.

C'est à la suite de cette constitution que les sociétés furent classées dans les deux grandes divisions auxquelles nous avons fait allusion, et qui, dans leur insatiable appétit, se donnent pour fin dernière et de garder tout ce qui est allemand et de reprendre tout ce qui ne l'est plus.

§

Veut-on à présent se rendre compte de la puissance de l'organisation de la propagande allemande à l'étranger et des moyens d'action dont elle dispose ? Un simple coup d'œil sur la place que cette propagande tient en Argentine (nous pourrions aussi bien choisir l'Espagne ou le Brésil) nous permettra d'en juger.

Sait-on combien de sociétés allemandes de toute nature, sociétés d'assistance publique, associations scientifiques, sportives, musicales et politiques il y a dans la seule ville de Buenos-Ayres ? Exactement 68 ; et sait-on quelle est la somme énorme qu'y consacre tous les ans la colonie allemande aux dépenses d'assistance ?... Plus d'un million de pesos !

Voilà qui nous donne un aperçu de l'activité extraordinaire déployée par l'Allemagne depuis la guerre en

Amérique du Sud. Cette activité a son corollaire en Allemagne même, dans des instituts tels que l'Athénée germano-sud-américain qui vient d'être inauguré à Berlin, l'Institut scientifique ibéro-américain déjà cité, fondé à Hambourg en 1917, et l'Institut de Cologne créé en janvier 1921.

En tête des associations allemandes de l'Argentine il convient de signaler le *Deutsche Volksbund für Argentinien,* fondé pendant la guerre, et dont les rameaux s'étendent par tout le pays. Le but essentiel de cette ligue est d'ailleurs d'établir des liens de solidarité entre tous les Allemands vivant en Argentine. Elle dispose à Buenos-Ayres d'un bureau de renseignements et de placement pour les immigrants. Une commission scolaire fournit gratuitement livres et matériel aux nouvelles écoles. Le *Volksbund* édite un organe intitulé *Der Bund.*

Une autre association qui, sous une appellation différente, poursuit le même but et qui a été fondée également pendant la guerre, la « Société de bienfaisance allemande » s'efforce de venir en aide aux Allemands nécessiteux et de leur procurer du travail.

Le « *Verein* pour la protection des immigrants allemands » s'est donné essentiellement pour mission de trouver des emplois aux nouveaux venus.

Le *Deutsche Theaterverein* vient en aide non seulement aux acteurs et actrices, mais encore aux représentants des classes libérales et aux étudiants. Du reste il existe encore deux associations spéciales qui vouent toute leur sollicitude aux étudiants et aux ingénieurs.

Le *Deutsche Schulverein* (Association scolaire allemande) entretient à ses frais sept écoles allemandes à Buenos-Ayres. Il se propose de donner un enseignement gratuit en allemand à tous les enfants de familles allemandes. Les principales écoles sont l'école de Germania et l'école Belgrano qui préparent l'*abiturium* ou baccalauréat des gymnases allemands. Les élèves sont

obligés de parler allemand entre eux. Il y a déjà vingt-cinq ans que cette association pangermaniste déploie son activité en Argentine. C'est elle qui a le plus contribué à sauvegarder la langue, les mœurs et les traditions des immigrants, en un mot à les empêcher de se dénationaliser. Parmi les associations scientifiques les plus actives mentionnons la « Société scientifique allemande » et le « *Verein* argentin des ingénieurs allemands ».

C'est le *Deutsche Hospitalverein* qui subvient aux besoins pécuniaires de l'hôpital allemand où sont soignés gratuitement tous les Allemands sans ressources. Quatorze médecins et trente-deux sœurs, tous Allemands, y sont occupés. Les Allemands en sont particulièrement orgueilleux et le considèrent comme une institution modèle.

Egalement dans le domaine religieux nous rencontrons des sociétés allemandes : la Communauté évangélique allemande et le *Verein* des catholiques allemands. Parmi les associations purement récréatives nous citerons : le *Deutsche Club* et la *Société de chant germanique.*

Le *Deutsche Kriegerverein,* ou Société des Combattants allemands fondée après la guerre de 1870, donne des réunions patriotiques en faveur des anciens combattants allemands. Il y a quelques mois il organisait, à l'occasion du passage du lieutenant Udet, aviateur de l'armée allemande, une grande fête en l'honneur de l'aviation de nos voisins. Plusieurs officiers supérieurs allemands y assistaient.

Sous le nom de *Deutscher Tag* (journée allemande) toutes ces associations célèbrent avec pompe le 18 janvier.

Il nous reste à parler des sociétés politiques dont on trouve un grand nombre de spécimens correspondant à la bigarrure même des partis allemands. Voici la société social-démocratique *Vorwaerts,* baptisée ainsi d'après le titre de l'organe fameux du parti ; voici l'Association

républicaine allemande, qui coudoie l'Union noir-blanc-rouge, l'une, comme l'indique son appellation, à tendances démocratiques et républicaines, l'autre fidèle à l'ancien drapeau et à la monarchie. Ces deux tendances se manifestent dans l'*Argentinische Tageblatt*, feuille de gauche et la *Plata Zeitung*, gazette de droite.

Cette magnifique organisation de la colonie allemande fraye la voie aux émigrants allemands qui affluent dans le pays depuis que l'Amérique du Nord a contingenté sévèrement le nombre des immigrants dont elle autorise annuellement l'entrée.

Actuellement l'Argentine et le Brésil sont les deux grands déversoirs du trop-plein de la population allemande. Ne nous étonnons donc pas d'y voir croître l'influence de nos voisins dans la même mesure où leur immigration y augmente.

§

L'organisation impeccable de la propagande allemande, dont nous n'avons examiné que l'un des côtés, — car il conviendrait également d'étudier la propagande économique et d'analyser les tonnes d'ouvrages et de brochures que l'Allemagne déverse sur le monde entier, — les innombrables ramifications dont elle dispose ne sont que l'une des faces de la puissance d'expansion germanique.

Cette propagande même, le fait qu'elle existe, qu'elle travaille à plein rendement et qu'elle donne des résultats certains, est la preuve tangible que l'Allemagne ne désespère pas de son avenir, que sa foi en son relèvement demeure entière et que la guerre ne l'a pas blessée mortellement dans son exubérante vitalité.

Les pionniers de l'idée allemande sont pour nous un beau modèle d'énergie. Certes, nous ne conseillons pas d'adopter sans discrimination leurs méthodes qui souvent aboutissent à un résultat tout à fait opposé au but

escompté, néanmoins leur confiance dans le succès, leur volonté d'agir et leur ténacité sont dignes d'être prises en considération. Il faut que leur exemple même soit pour nous un stimulant, qu'il fouette notre nonchalance en face des grands problèmes internationaux et de la vie des peuples étrangers. Depuis la guerre bien des fenêtres, naguère fermées ou obstruées, se sont entr'ouvertes. Faisons en sorte qu'elles s'ouvrent à larges battants afin que nos regards aillent partout et aussi que l'idée française puisse prendre librement son essor et combattre efficacement, sur tous les terrains, les efforts inlassables de nos voisins, soit pour masquer ou dénaturer la vérité, soit pour nous éliminer et établir leur emprise morale et intellectuelle, avant-garde de la conquête économique. N'oublions pas que les pionniers des doctrines germaniques ne sont que les avant-coureurs des produits allemands, et que les victoires morales ne font que précéder les invasions commerciales.

AMBROISE GOT.

POÈMES

—

PRÉLUDE

Rêve ! Si tout est rêve, excepté ma douleur,
Quand elle me redit un deuil irréparable,
Et ma cime tranchée, et mon été sans fleur,
Ah ! n'ôtez pas le rêve à ce cœur misérable !

Laissez un dernier songe, à l'heure du couchant,
Émerveiller mes yeux de sa beauté fragile,
Et que, jailli de ma tendresse, un dernier chant
Mêle aux cris de Sapho la flûte de Virgile.

Un dernier chant d'amour pour Myrto, le dernier !
Et qu'à la fin ce cœur fatigué se repose
De toujours refleurir et de toujours saigner,
Et s'éteigne, — en donnant une dernière rose.

—

L'EMBARQUEMENT

C'en est fait : Mai sourit et la Mort ressuscite.
L'Amour soulève encor la pierre du tombeau.
Rallume-toi, cœur d'homme, à l'éternel flambeau !
Le dieu passe : reçois sa suprême visite.

Debout sur le rivage, il secoue, il excite
Sa torche qui frissonne au vent comme un drapeau.
Ses traits sont graves et charmants, son corps, plus beau
Que la courbe qui tourne aux flancs purs du lécythe.

L'Amour prit ton beau front, Myrto, tes yeux ardents,
Sa grâce à la Jeunesse et sa fougue au Printemps.
Donne-lui, donne-lui ton cœur ferme et sincère.

Myrto, la nef est prête, et l'amant est venu :
Le gouvernail frémit dans ma main qui le serre,
Et j'embarque avec toi vers le vaste inconnu.

—

LES DEUX ABIMES

Myrto, mon cœur te rit comme cette eau nacrée,
Que plisse doucement la brise du matin ;
Mais peut-être qu'à l'heure où la clarté s'éteint,
L'ouragan gonflera sa robe déchirée.

Ne crains-tu pas les vents, les écueils, la marée ?
Non ! La vague est paisible et l'orage lointain.
Livrons-nous, sans pâlir, au souffle du destin,
Et qu'un astre clément guide la nef sacrée !

Des jours mystérieux ne scrutons pas le cours.
M'aimeras-tu demain, si je t'aime toujours ?
Demain je serai vieux, et toi tu seras belle...

Myrto, prends mes baisers, ma force, ma langueur,
Si ton rêve me veut, si mon désir t'appelle.
— Tu peux croire à la mer, quand je crois à ton cœur.

—

LA HALEUSE

Le mât roidi vibre à l'effort de la voilure.
Le navire qui fuit d'un mouvement léger
Sur les flots bondissants n'a pas l'air de bouger,
Tant la côte est lointaine et la mer sans mesure.

« Pilote, ne peut-on accélérer l'allure ?
— Vois donc : Toute la toile est tendue, Étranger.
La brise est vive : avant l'étoile du Berger,
Tes yeux découvriront le rivage ligure. »

— Ah ! près de mon désir, que ce navire est lent !
Souffle, vent du désert ! Tu n'es pas si brûlant
Que le sang furieux qui dans mon cœur circule.

Le désir de Myrto m'appelle à l'autre bord ;
Et je sens son regard, dans le lent crépuscule,
Tirer la nef rétive, ainsi qu'un long fil d'or.

—

VATIS AUGURIA

Myrto, prends garde à toi ! Les Dieux t'ont faite belle.
Mais d'un don plus fatal encor que la beauté,
Ils ont, de sens trop fins, de goûts trop purs, doté
Ton âme curieuse, attendrie et rebelle.

Tu souffriras, Myrto, car la vie est cruelle,
Et ton rêve, trop haut pour la réalité.
Amour t'appellera dans son ciel enchanté,
Mais au vitrail menteur, crains de froisser ton aile !

Pourtant, il faut marcher où le dieu nous conduit.
Le monde, sans l'amour, n'est pour nous que la nuit,
Dût la chair se brûler à la torche fumante.

Myrto, tu souffriras, et tu feras souffrir.
Es-tu prête ? Alors, viens ! Voici, ma jeune amante,
Mon cœur pour y rêver, mes bras pour y mourir.

—

L'ILE FORTUNÉE

A travers maint récif et sous la nue hostile,
Nous errâmes longtemps, l'un de l'autre écartés.
L'ouragan balançait nos vaisseaux démâtés ;
Mais le Notus enfin nous poussa vers cette Ile.

Ah ! quels mots en diraient l'air pur, le sol fertile,
Les rivages fleuris, les prodigues étés,
Les silences, les chants, l'ombre, les voluptés,
Et le ciel transparent, et la mer qui scintille ?

Là, tout était ivresse, harmonie et splendeur.
La rose et la caresse avaient la même ardeur,
Sachant qu'elles mourraient seulement pour renaître.

Nous regardions tourner dans le soir bleu le chœur
Des astres frissonnants, sans pouvoir reconnaître
S'ils montaient de ton sein, Mer, ou de notre cœur.

—

L'IMMORTEL

Comme un dieu fugitif qui va sous la tempête,
Exilé de l'Olympe et des splendeurs du ciel
(Zeus lui-même obéit au destin sans appel,
Et des bergers divins ont servi chez Admète) :

Ainsi, cherchant sur terre un abri pour sa tête,
Notre amour, pourchassé par un amour cruel,
Cache comme un impur et comme un criminel,
Sous des haillons grossiers sa royauté secrète.

Sur un esquif léger que balancent les flots,
D'île en île, à travers les cris et les sanglots
De la mer furieuse ou soupirante, il erre.

Toujours quelque astre ami le guide de son feu ;
Et quand le vent rugit, quand roule le tonnerre,
Il va, sûr d'être auguste et de porter un dieu !

MAURICE POTTECHER.

SOUVENIRS DE POLICE

LE TSAR NICOLAS II A PARIS

—

Le 1er octobre 1896, c'est-à-dire le jour même où l'Empereur Nicolas II et l'Impératrice de Russie s'apprêtaient à quitter leur capitale pour venir en France, je recevais, comme officier de paix, avis de mon changement d'arrondissement. Du XIIe je me voyais promu au VIIe, en la même qualité. J'allais donc être chargé de la garde des souverains, puisque l'Ambassade de Russie, où ils devaient descendre, faisait partie de mon nouveau territoire. C'était me mettre à l'honneur, outre que la simple attribution de ce poste constituait déjà une faveur appréciable, par cela seul qu'il mettait son titulaire en rapports constants avec le monde du Palais-Bourbon, des ministères et des ambassades. Je ne l'avais pas sollicité. J'y avais été, à mon insu, nommé par arrêté spécial de M. Lépine, ce qui était contraire à l'usage. D'ordinaire les Préfets de Police laissaient le Directeur de la Police municipale (alors M. Gaillot) maître de ses choix, en pareille matière, et se bornaient à enregistrer ses décisions. Si M. Lépine avait jugé ici nécessaire d'intervenir, c'est qu'il avait sans doute ses raisons qu'il ne m'a jamais dites. Je suppose qu'il avait voulu, par une résolution subite, soit étouffer dans l'œuf le marchandage des compétitions autour d'un poste trop convoité, soit barrer la route à quelqu'un. Et je suppose, encore, que s'il m'avait choisi, ce n'était pas, comme le prétendait un journaliste des *Débats*, à l'imagination trop ornée, par une sorte de coquetterie à l'adresse des souverains russes, ni le souci de les mettre, en leur déléguant un fonction-

naire-poète, sous la protection des Muses, mais parce qu'il me savait d'humeur paisible, dénué de tout esprit de cabale et d'intrigue, incapable de me faire un marche-pied de mes relations pour décrocher un crédit personnel, susceptible de lui créer des difficultés.

Je n'avais donc que cinq jours pour m'aboucher avec les autorités de mon arrondissement, m'initier aux rouages de mon nouveau service de façon à pouvoir prendre, en connaissance de cause, toutes dispositions utiles en vue des cérémonies projetées. Paris s'était déjà pavoisé et avait pris son air de fête. Ce n'étaient partout que mâts d'oriflammes, trophées de verdures, girandoles et motifs lumineux. Les ouvriers avaient pris possession de l'Ambassade comme si cet hôtel somptueux n'eût été qu'une bicoque inhabitable, où tout était à refaire. Le garde-meuble national y avait versé les plus belles pièces de ses collections en mobilier et en tapisseries. La cour d'honneur, transformée en jardin, offrait un coup d'œil féerique avec ses parterres de fleurs de nuances variées, où le mauve des iris, des violettes, des cyclamens, des lilas, couleur préférée de l'Impératrice, dominait. De chaque côté du portail, se dressaient de hauts pylônes, surmontés d'une boule dorée, reliés par un lacis de glycines dont les fleurs retombaient en lourdes grappes ; un vrai décor d'opéra.

Je n'avais à me préoccuper que du service extérieur et des abords de l'ambassade. M. André, commissaire de police aux brigades de recherches, homme de confiance de M. Puybaraud, était, sous la haute direction du Préfet de Police, chargé de tout ce qui concernait la surveillance intérieure. C'était l'homme indiqué, puisqu'il était commis spécialement à la surveillance des anarchistes. Il avait réputation de fin matois et de bon vivant, et promenait en tous lieux, avec satisfaction, une corpulence replète, une mine éveillée, et une magnifique barbe blonde à la Gambrinus. Au demeurant, un franc luron, alerte

et cordial, et dont je n'eus qu'à me louer dans la circonstance. Il se mit avec bonne grâce à mon entière disposition et s'employa à me faciliter ma tâche. On avait pris des mesures de sûreté rigoureuses. On était allé jusqu'à faire évacuer les caves des immeubles voisins pour y installer des agents et, par excès de précaution contre tout attentat possible, André avait incorporé, parmi le personnel de l'Ambassade, des hommes de sa brigade, travestis en valets, en garçons de cuisine et en maîtres d'hôtel, recrutés, suivant leurs aptitudes, parmi ceux qui avaient quelques lueurs de ces métiers.

J'étais littéralement sur les dents, et je n'avais pas seulement à me préoccuper des choses de service, j'avais encore à subir l'assaut des quémandeurs de coupe-file, pour la durée des fêtes. Il va sans dire que le souci de ma responsabilité m'inclinait à la prudence et que j'évinçais sans pitié la majeure partie des solliciteurs, mais comment ne pas faire plier la consigne, quand ces solliciteurs étaient le prince Bonaparte, le marquis de Montesquiou ou la duchesse de Magenta. Tout le faubourg Saint-Germain était en effervescence, et ceux dont les fenêtres ne donnaient pas sur le parcours du cortège, voulaient prendre aussi leur part du spectacle. Les plus huppés de mes administrés à particules se faisaient un point d'honneur d'affirmer, par leur présence, leur attachement au principe d'autorité. Ce n'était pas tous les jours qu'il leur était donné de pouvoir impunément crier « Vive l'Empereur ! » à gorge déployée, ni d'afficher leur foi royaliste en acclamant deux têtes couronnées.

Enfin, le mardi 6 octobre 1896, à 10 heures du matin, leurs Majestés débarquaient à la gare du Ranelagh. Le Président de la République, M. Félix Faure, était allé au devant d'elles à Cherbourg, accompagné des membres de sa maison militaire et de sa maison civile, du président du Conseil, M. Méline, de M. Hanotaux, ministre des

Affaires étrangères, et du comte de Montebello, ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg.

De la gare à l'Ambassade, à travers les Champs-Elysées et le boulevard Saint-Germain, la chaussée avait été déblayée. Une double haie de soldats d'infanterie maintenait sur les trottoirs la foule frémissante. J'arpentais en tous sens la portion du boulevard confiée à ma vigilance, lorsqu'une immense clameur m'avertit de l'apparition du cortège. Je tournai la tête. Je vis flamboyer, à l'horizon, les premiers casques de l'escorte. Un soleil radieux venait de percer les nuages, juste à point, comme au théâtre au lever du rideau, le jet puissant d'un projecteur électrique, pour illuminer la scène. La marche s'ouvrait par un escadron de gardes républicains, centaures géants, s'avançant au pas, dans un ordre si parfait que l'on eût dit un bloc homogène, une machine de guerre, prête à tout broyer sur son passage pour aplanir et assurer les voies, mais les voies sont libres et le cortège n'est plus, à leur suite, qu'un déroulement d'apothéose.Partout éclatent des musiques, des fanfares de cuivre et des sonneries de tambours. Une allégresse gonfle les poitrines, fait claquer les drapeaux et palpiter les façades pavoisées. C'est un tonnerre d'acclamations où se mêle, par instants, celui des canons du Mont Valérien, car les hommes n'ont rien imaginé de mieux, pour exalter leurs joies, que d'y mêler le bruit de la mort. Ils veulent, pour ragoût suprême de leurs réjouissances, y respirer l'odeur de la poudre homicide et revivre, avec les pétards et les flammes de bengale, l'émoi des sinistres et la panique des villes incendiées. Mais à vrai dire, cette ivresse populaire est contagieuse, et voici que je sens frémir en moi, à la vue de nos soldats, les aspirations de ma race, un long passé de fièvre chauvine et belliqueuse. Quelle mâle prestance ils ont, ces cuirassiers qui succèdent aux gardes républicains, casqués à la façon des guerriers antiques, dont l'armure étincelle au soleil et dont les crinières noires

flottent au vent ! C'est l'espoir de la Revanche que m'apportent ces fils et ces petits-fils des héros de Reichshoffen. On dirait qu'un air de défi les redresse sur leur selle et je ne sais ce que je dois le plus admirer de la vigueur ou de l'aisance de leurs mouvements.

Derrière les cuirassiers, symphonie rouge et or, déferle un flot de cavalerie légère, hussards aux dolmans bleus soutachés d'un treillis blanc ; dragons aux lances ornées de flammes multicolores, et c'est dans l'air comme un ballet de couleurs chatoyantes. Les escadrons défilent, que relient, dans les intervalles, comme le fil de soutien d'un collier, la silhouette isolée d'un officier.

A l'armée métropolitaine, l'armée d'Afrique a voulu s'associer (touchante fraternité d'armes) pour rendre hommage à nos illustres visiteurs.

Voici les chasseurs bleus et les spahis rouges, traînant avec eux, sous le ciel de Paris, la vision du désert et des villages nègres. Et voici les cavaliers arabes dont la figure de bronze, la barbe vierge et l'ample burnou blanc gardent un reflet des temps bibliques. Ils encadrent le groupe des Caïds et des chefs tunisiens. C'est tout l'Orient qui s'offre avec ces seigneurs à turbans, aux longs cimeterres recourbés, aux armes orfévrées, incrustées de pierreries, impassibles sur leurs petits chevaux nerveux, fils des vents, harnachés et caparaçonnés d'étoffes de soie lamées d'or. Quelques-uns de ces guerriers portent, lié aux épaules comme une sorte d'emblême héraldique, l'énorme chapeau de plumes d'autruche qu'ils nomment *l'arrouich,* et, à l'arçon, une peau de tigre ou de panthère, signe distinctif de leur grade ou de leur valeur. On songe au cortège des rois Mages en route vers Béthléem. On songe plus exactement encore, devant ce déploiement de richesses, aux fastes des Mille et une Nuits.

Et voici (autre miracle !) avec les équipages armoriés, les cochers à perruques, les valets en livrée de gala, la reconstitution des splendeurs auliques de l'ancienne

France, et comme un rappel des beaux jours de Versailles.

En tête des équipages, caracole, sur son superbe alezan, le piqueur Montjarret, en habit bleu à galons d'argent, qui semble surgi tout frais d'une vieille gravure du temps de Louis XV.

Il précède le landau impérial, attelé à la Daumont de quatre chevaux, montés de postillons aux casaquins de couleur. Ce landau n'est plus qu'une corbeille de fleurs. Félix Faure s'y tient à l'avant, en habit noir, la poitrine barrée du cordon bleu de l'ordre de Saint-André. En face de lui, le fond de la voiture est occupé par les puissants souverains du vaste empire du Nord. Le Tsar porte l'uniforme de Colonel du régiment Préobrajenski, vert à aiguillettes d'or, avec la *chepsia* d'astrakan et, en sautoir, le grand cordon rouge de la Légion d'honneur. La tsarine est en robe blanche, à collet de satin de même couleur, garnie, à l'ourlet, de trèfles d'or brodés, avec boa de plumes. Lui, souriant, répond aux vivats par le salut militaire. Elle, s'incline gracieusement sous son ombrelle de dentelles blanches et, derrière eux, se profile la silhouette énorme de deux cosaques rouges, faisant l'office de valets de pied, image de la Russie violente et barbare, subitement dressée dans ce concert d'élégances et d'artifices de Cour.

Et les landaus succèdent aux landaus, où la suite des souverains a pris place, mêlée aux ministres et aux personnages officiels, escortés d'officiers d'ordonnance et d'un détachement de cuirassiers. Les toilettes fleuries des dames, les fracs brodés des diplomates, les épaulettes dorées, les dolmans blancs, verts ou écarlates des gradés militaires, s'exaltent à côté du sévère habit noir. Les chapeaux haut de forme, voisinant avec les aigrettes, les bicornes à cocarde, les schapskas de fourrure et les casques où s'éploie au cimier, l'aigle bicéphale, en soulignent la magnificence et en avivent la splendeur. La foule,

en veine d'acclamations, acclame tout le monde. Le cortège se disloque à l'entrée de la rue Saint-Simon, qui mène à l'ambassade. Là, tout le personnel est sur pied. Le vestibule est encombré d'une foule de gens chamarrés, d'huissiers parés et pomponnés comme des pages. Un Suisse, vêtu de couleurs tendres, sa hallebarde en main, s'y tient sur le perron, en haut des marches, avec un nœud de rubans bleus sur l'épaule, et, sur la poitrine, une écharpe de soie rose à glands d'or. Sa haute silhouette se découpe sur un fond de palmes vertes et de gerbes fleuries, et ce décor pastoral accentue sa ressemblance avec un berger de Florian.

S. E. le baron de Morenheim est aussi là, en costume d'apparat, entouré de l'élite de la colonie russe à Paris. C'est un grand vieillard sec, à monocle, luisant et cosmétiqué, avec un long nez et des favoris blancs en côtelettes à la François-Joseph. Il se porte en avant pour recevoir ses souverains et, dès qu'ils ont mis pied à terre, leur présente, suivant le rite, le pain et le sel. Puis, l'intendant de la maison impériale, M. Béranger, offre à l'Impératrice une énorme gerbe de fleurs, aux couleurs de la ville de Paris, rouges et bleues. C'est l'hommage du Conseil municipal et de son président, M. Baudin. Nos hôtes prennent alors congé du président de la République et pénètrent à l'intérieur de l'Ambassade, devenue, pour la durée de leur séjour, palais impérial et sur lequel on vient de hisser le pavillon jaune orné de l'aigle noir.

Quelques instants après, survenait, par la rue de Rennes et le boulevard Saint-Germain, un autre cortège également acclamé, celui de la grande-duchesse Olga, bébé de six mois, que ses parents avaient quittée à Versailles, pour se rendre à la gare du Ranelagh, la laissant, avec sa nourrice, ses demoiselles d'honneur et sa gouvernante, la baronne générale Frédérickz, continuer sa route jusqu'à la gare Montparnasse. Tout le personnel de sa maison la suivait, sans compter *Lofki*, le chien fami-

lier du Tsar, qui, l'œil émerillonné, semblait très satisfait de son voyage et prendre sa part des acclamations.

Alors, commence un va-et-vient de notabilités venant saluer les souverains : Mme et Mlle Félix Faure ; Mme Carnot, impressionnante en costume de deuil, et son fils, en uniforme de capitaine, le prince de Joinville, le duc de Penthièvre, le duc d'Alençon, le comte d'Eu...

A ce moment la foule, refluée des autres points, se faisait plus dense sur les trottoirs de la rue Saint-Simon et de la rue de Grenelle, touchant l'ambassade. On savait qu'après déjeuner, leurs Majestés se rendraient à l'église russe de la rue Daru, d'où elles reviendraient pour recevoir les ministres , le président du Sénat (M. Loubet), celui de la Chambre (M. Brisson), et le corps diplomatique, puis la réception terminée, s'en iraient dîner à l'Elysée, non plus dans des landaus découverts, mais dans des carosses dorés, et cela suffisait pour tenir les curiosités en éveil.

Après le passage du premier cortège, on avait laissé la circulation se rétablir ; il fallait l'endiguer à nouveau pour la visite à l'église russe.Tandis que je m'y employais sur le boulevard Saint-Germain, à hauteur du ministère de la Guerre, j'aperçus un jeune homme, perdu dans la foule, qui faisait de vains efforts pour s'en dégager et parvenir jusqu'au premier cordon d'agents. C'était le prince Henri d'Orléans. Il n'y avait pas d'homme plus simple de façons, et la manière dont j'avais fait sa connaissance donne assez la caractéristique de son humeur. Il était venu au commissariat de la porte Saint-Martin (lorsque j'y étais encore secrétaire), comme un vulgaire particulier, solliciter mon intervention dans une affaire d'ordre privé. Il m'avait tendu sa carte le plus naturellement du monde et m'avait exposé son cas avec une netteté à laquelle j'étais peu habitué de la part de ma clientèle ordinaire. Pas un mot inutile, pas une observation déplacée, pas le moindre souci de m'éblouir ou de me

prévenir en sa faveur, pas une allusion à sa situation privilégiée. Il réclamait son droit strict de citoyen lésé, et cette détermination qu'il avait prise de s'adresser directement à un fonctionnaire obscur, mais seul capable de lui faire obtenir prompte satisfaction, était un signe de la qualité de son jugement. Un autre aurait perdu son temps et laissé s'envenimer les choses à mettre en branle toute la hiérarchie administrative ; lui, avait agi comme un homme de bon sens qui, pour éteindre un commencement d'incendie, appelle les pompiers de la caserne la plus proche, sans se donner répit de les faire prévenir par l'état-major de la place, sous prétexte qu'il y a ses entrées.

La promptitude avec laquelle le danger fut conjuré lui prouva qu'il avait été bien inspiré, et il avait poussé la courtoisie jusqu'à me faire une visite de remerciement. Depuis, je l'avais rencontré, à deux ou trois reprises, flânant seul, sur les boulevards, où il se figurait passer inaperçu, bien que nul ne trahît plus que lui l'éclat d'une haute naissance, par le charme et la distinction de sa personne. J'en avais reçu l'impression en le voyant entrer, pour la première fois, dans mon cabinet. Pâle, svelte et dégagé, un fil de soie blonde aux lèvres, il était surtout reconnaissable au bleu de ses yeux, un bleu si pâle qu'il prêtait à son regard, étonné et rêveur, quelque chose d'émouvant. C'était bien là le prince charmant, celui qu'imaginent les jeunes pensionnaires de couvent, dans leurs rêveries au clair de lune. Je lui fis ouvrir passage. Il me dit qu'il venait déposer sa carte à l'ambassade et, pour qu'il pût s'y rendre sans encombre, je m'offris à l'accompagner. « Je n'osais pas vous en prier », me répondit-il courtoisement et nous voilà cheminant ensemble comme deux amis. Il rentrait d'un voyage aux Pyrénées, peut-être de plus loin encore, car c'était un hardi explorateur. Il me parla de ses impressions de touriste et d'un littérateur connu, avec lequel

il s'était rencontré à Biarritz. Sa carte déposée, après m'avoir serré la main, il s'éloigna par la rue de Grenelle, tandis que je regagnais mon poste d'observation par la rue Saint-Simon, traversant cette foule blasonnée, tout ce petit précis de l'armorial de France qui y stationnait, affrontant, pour l'amour du Tsar, les inconvénients de la cohue. Cette foule, qui me voyait d'ordinaire passer avec un regard indifférent ou distrait, m'accueillit cette fois avec une explosion de sourires et de murmures flatteurs. J'ai cru qu'elle allait me faire une ovation. C'était à qui m'adresserait une révérence. Ces dames s'écriaient : « Comment, vous connaissez le Prince ? » — « Ah ! ma chère, il connaît le prince ! » Je me sentais du coup monté en grade dans leur estime et parvenu au zénith de la considération. « Un joli chapitre, pensais-je, à écrire sur la vanité du monde, si j'avais la plume de Saint-Simon ! » Ce nom de Saint-Simon brillait inscrit en lettres blanches aux quatre coins de la rue, sur une plaque d'émail bleue, et je m'égayais du hasard qui le faisait témoin de cette petite émeute. Si quelque chose du grand historien vivait encore dans son nom, il pouvait constater combien les préjugés sont tenaces, et que les descendants des nobles qu'il a connus restent toujours obsédés de questions de préséance. Et je me récitais les vers de Bois-Robert à Richelieu, disant des hobereaux normands :

> Tant qu'ils ont vu que faveur m'a duré,
> Dieu sait comment, ils m'ont tous honoré...
> On me tirait le chapeau dans la rue
> On m'adorait, et les plus apparents
> Payaient d'Hozier, pour être mes parents.
> J'ai vu tel noble, illustre de naissance,
> Qui se vantait d'être en mon alliance,
> Et me disait, venant m'entretenir,
> L'Honneur que j'ai de vous appartenir.

Le ridicule est incorrigible et je venais d'éprouver que, plus d'un siècle après la Révolution, c'est toujours à la faveur que se mesurent les hommes.

§

Du séjour impérial à Paris, j'ai, en dehors des faits publiquement connus et relatés, gardé mémoire de deux incidents particuliers, de nature dissemblable. Voici le premier.

Les souverains ne devaient rester à Paris que trois jours. On voulait les mener partout, et l'on avait surchargé le programme à tel point qu'il ne leur restait plus un moment de loisir. Songez que la seule matinée du 7 octobre comprenait, entre 9 heures et midi, visite à Notre-Dame, visite au Palais de Justice et à la Sainte-Chapelle, visite au Panthéon, visite aux Invalides. On ne pouvait voir tout cela qu'en courant. Aux Invalides, le Tsar s'était attardé au musée d'artillerie qui l'intéressait spécialement et à interroger de vieux soldats hospitalisés. Il avait même tenu, peut-être pour donner une leçon à ses guides et se dédommager de la vue des trophées de Sébastopol et de Crimée, qu'ils lui avaient infligée, à faire un tour à l'infirmerie, tour non prévu par le protocole, de sorte qu'il ne rentra, pour déjeuner, au palais impérial, qu'avec un retard déjà appréciable, et il traitait à déjeuner, ce matin-là, la fine fleur de l'aristocratie française : la princesse Mathilde, le duc et la duchesse de Chartres, le duc d'Aumale, la princesse Marguerite d'Orléans, la duchesse d'Uzès, le duc et la duchesse de Luynes, le duc et la duchesse de Rohan, sans compter d'autres seigneurs de moindre importance. En tout, quarante couverts, que l'on avait dû dresser dans la salle des maréchaux. Si économe qu'il lui fallût se montrer du temps, le Tsar, retiré dans ses appartements pour se déséquiper, surmené par sa randonnée du matin, jointe aux fatigues du voyage, se laissa choir sur une chaise longue et s'y endormit. On n'osait le réveiller.. Quand on s'y résolut, une demi-heure s'était écoulée, et l'on ne disposait plus que de vingt minutes de grâce avant de

remonter en voiture, pour se rendre à la pose de la première pierre du pont Alexandre, puis à la Monnaie, puis à l'Hôtel de Ville, puis au dîner de l'Elysée et enfin à la soirée du Théâtre-Français. Les vingt plats du menu passèrent sous les yeux des convives avec la célérité d'une rame de *métro*. Ce fut un déjeuner à la vapeur. On eut à peine le temps de goûter à quelques mets, et l'on se leva de table sans avoir attaqué le dessert, demeuré intact.

En compagnie du commissaire de police Belouino et de mon inspecteur principal Duponnois, je surveillais, dans la cour de l'ambassade, le départ des voitures. La dernière n'avait pas disparu que, surgi du vestibule, André nous faisait signe d'approcher : « Venez voir, nous dit-il, ce coup d'œil ! » Et il nous poussait dans la salle à manger, éblouissante avec ses trois lustres, sa verrerie, ses plantes vertes, ses corbeilles de fleurs et son service de table, prêté par le garde-meuble (un *surtout* doré, style empire, chef-dœuvre de fine ciselure), ses compotiers et ses plateaux vermeils, soutenus par des groupes de personnages mythologiques en biscuit de Sèvres. Il y avait là des fruits de tous les climats et de toutes les saisons, un vrai musée fruitier, tout l'empire de Pomone, des fruits dont j'ignorais jusqu'au nom et, parmi les fruits que je connaissais, des spécimens fabuleux, des fraises phénoménales, des grains de raisins gros comme des prunes, des pêches d'un coloris si éclatant qu'il semblait que s'y fût épuisée une palette de génie, et à côté de tout cela, un tas de friandises soigneusement triées, enveloppées de collerettes ajourées, comme des joyaux précieux et qui appelaient les dents.

Le spectacle était si merveilleux que, pressé de faire partager son admiration, André continuait d'appeler tout ce qui passait dans le vestibule de gens de sa connaissance, deux gradés de son service qu'il avait surnommés « Poil et Plume » (parce qu'ils étaient toujours ensemble

et que l'un portait une broussaille de cheveux et de sourcils, en poils de sanglier, tandis que l'autre n'offrait plus, autour des oreilles, qu'une sorte de duvet rare), un lieutenant de vaisseau et un capitaine d'infanterie, officiers de liaison entre l'ambassade et le ministère de la Guerre, deux *reporters* de journaux venus aux nouvelles ; et bientôt, c'était toute une petite compagnie rassemblée là, communiant dans le même éblouissement.

Il n'y avait plus que nous de qualifiés, en ce moment, dans l'ambassade, désertée de son haut personnel. André pouvait y parler en maître.

— Si nous nous mettions à table ? proposa-t-il soudain.

Et comme l'on se récriait, il ajouta :

— Nous ne ferons tort à personne. Ce qui est servi une fois ici ne peut l'être deux. Considérez ce qu'il en reste comme sacrifié.

La lecture du menu était tout un poème, plein d'un attrait mystérieux et troublant. Il y était question de « nids de Salanganes », de « selle de faon aux graines de pin », et de bien d'autres choses, aussi riches de secrets qu'une formule magique.

J'avais déjeuné, mais, la curiosité l'emportant, je me mis à table comme les autres. André n'avait eu qu'un signe à faire au maître d'hôtel, son subordonné, et bientôt ce fut, comme dans les tables d'hôte, le « second service ». A vrai dire, il n'y eut là, encore, qu'un simulacre de repas, car la plupart des convives s'étaient, comme moi, déjà restaurés, et ils n'entendaient se faire servir qu'un mince échantillon de chaque mets. Seuls, André et ses deux gradés, qui étaient à jeun et qui avaient le droit de se nourrir à l'ambassade, éprouvaient le besoin de s'alimenter copieusement, et il faut croire que cette cuisine raffinée, à l'usage des princes, ne voulait, pour être appréciée à son prix, que des palais d'élite et des estomacs choisis, car j'entendais bientôt l'un se

plaindre que la « barquette d'ortolans des Landes » ne valût pas une portion de « cassoulet », l'autre que les « bartavelles de Sologne » ne lui offrissent point le régal d'une assiettée de soupe aux choux et le troisième proclamer hautement préférable au salmigondis truffé et quintessencié qu'on lui servait, une simple tranche de gigot « à la Bretonne ». Et moi, qui m'étais réservé pour les fruits, j'étais bien obligé d'avouer que ces raisins énormes et ces maîtresses fraises où je mordais, dans l'attente d'une volupté inconnue, ne me faisaient pas oublier la saveur sucrée du vulgaire chasselas de Fontainebleau, ni l'arome exquis et glacé de nos petites fraises des bois.

§

On parlait des événements du jour, de l'enthousiasme soulevé par la visite du Tsar et de l'éclat de sa réception, éclat tel que la troisième République n'en avait pas encore connu.

— Vous oubliez, dis-je, celle du Shah de Perse, en 1873. J'étais enfant, alors, mais elle m'a laissé un éblouissement et il y eut une fête de nuit à Versailles, dont le Shah disait qu'elle avait fait pâlir ses diamants. C'était sous la présidence du maréchal de Mac-Mahon. On sortait à peine du désastre de 1870. La France se reprenait à vivre et les esprits aspiraient à changer d'air. Ils avaient, avec empressement, saisi cette occasion de se détendre. C'étaient les mêmes drapeaux, les mêmes orchestres, le même déluge d'acclamations.

— Oui, répondit le capitaine d'infanterie, mais ce n'était là qu'un divertissement passager. L'enthousiasme d'aujourd'hui a des racines plus profondes. On y sent vibrer la corde patriotique.

— Il est vrai, concéda quelqu'un, qu'il n'y a pas de peuple plus prompt à s'émouvoir que les Parisiens. Vous les avez vus, sous Carnot, acclamer le roi nègre Dinah-Salifou et hier ce vieux poussah de Li-hung-Chang.

— Et ce matin encore, observa Duponnois, on ne sait lequel ils acclamaient, avec le plus de frénésie, du Tsar ou de Montjarret.

— Ah ! ce Montjarret ! glissa l'un des *reporters*. Quel culot ! Savez-vous ce qu'il disait, tout à l'heure, en descendant de cheval, dans la cour de l'Elysée ?

— Non.

— Il disait : J'ai épaté le Tsar !

— Il faut bien avouer, dit André, qu'il a été épatant. Engagé pour la circonstance, il a réalisé un véritable tour de force, en improvisant en quelques jours ce défilé de style dont il a dû créer les éléments de toutes pièces. Il n'y avait rien de propre à l'Elysée, ni comme cavalerie, ni comme carrosserie, ni comme personnel. On avait perdu la tradition. C'est déjà quelque chose de l'avoir rétablie.

Et l'on parlait de nos hôtes :

— L'Empereur, disait l'officier de marine qui avait assisté à la réception de Cherbourg, l'Empereur, avec son nez prêt à s'envoler et son bleu regard d'enfant, est, au fond, d'une nature débonnaire. On sent que sa grandeur l'importune, qui lui impose un masque de froideur officielle. Il n'est pas toujours maître de réprimer des accès d'humeur joviale et sait condescendre à la familiarité. L'Impératrice est plus distante. Elle est jolie, elle a de la grâce, mais une grâce un peu hautaine, et elle a beau sourire, son front reste préoccupé. Il y a toute apparence qu'elle ne se sent pas en sûreté chez nous et qu'elle redoute un attentat. Elle a refusé, à Cherbourg, de monter dans le train français qui lui était destiné. Elle avait fait venir de Russie un train spécial avec son personnel technique. Elle craint surtout pour les jours de la grande-duchesse Olga et se méfie du lait étranger. Imaginez-vous qu'elle s'est fait suivre, dans son voyage, d'une vache laitière ! Je présume que la pauvre bête, secouée par les

émois de la traversée et les trépidations du train, est dans un triste état et que son lait doit s'en ressentir.

— Du moins, déclara celui qu'on appelait M.Poil, ces Majestés-là savent se plier à nos usages et répondre aux amabilités. Il en est d'autres, dont il faut essuyer les insolences et les incongruités. Vous parliez tout à l'heure du Shah de Perse, Naser-ed-Din. Il est revenu à l'exposition de 1889. Même à l'Elysée, il mangeait avec ses doigts, qu'il essuyait sur la nappe et jetait ses os à la volée, autour de lui. Vous parliez aussi de Li-hung-Chang. Encore un original fieffé qui, derrière ses lunettes, avait l'air de se moquer du monde. Lui, ne touchait à rien de ce qu'on lui servait, ni aux repas officiels, ni à celui, plus intime, que le ministre Hanotaux lui offrit sur la plateforme de la Tour Eiffel. Il ne mangeait que des œufs de poules blanches, d'une race spéciale, qu'il avait apportées dans une cage, comme la Tsarine a apporté sa vache. On l'avait installé au Grand-Hôtel, où l'on avait retenu, pour lui et sa suite, soixante appartements luxueusement meublés pour la circonstance. Il laissait ses poules courir là-dedans, picorer les tapis, grimper sur les fauteuils et y déposer leurs crottes. Etrange manie pour un souverain !

— Comment un souverain ? s'étonna l'un des convives. Li-hung-Chang n'était qu'un envoyé extraordinaire.

— Mais il était vice-roi du Petchili, fit observer un autre.

— Pète-Chili, rectifia M. Plume, en jouant sur les mots. Vous l'avez dit. Aucune province ne pouvait mieux lui convenir. Tudieu ! quel baryton ! Cet homme-là devait avoir une maladie d'intestins. J'avais consigne de me tenir derrière lui, à la dernière revue de Longchamps, au 14 juillet, dans la tribune présidentielle. Il ne cessait de gazouiller sous lui en sourdine et, finalement, il se lesta d'une déflagration telle que le nez m'en siffle encore.

Et comme on riait, Belouino feignant, par jeu, de se scandaliser, lança à M. Plume :

— Vous n'auriez pas osé lâcher ça tout à l'heure devant le sénat d'altesses qui nous a précédés.

Mais le second des *reporters* s'insurgea :

— On en lâchait de plus raides, jadis, à la cour de Russie, devant la grande Catherine et à la cour de France, devant François Ier, qui se faisait lire Rabelais, et même devant Louis XIV, qui applaudissait le *Cocu imaginaire*, mais tout dégénère, et nous sommes submergés d'une vague de puritanisme. Les rois n'osent plus suivre leurs inclinations, ni avouer leurs maîtresses. Ils tremblent devant l'opinion. Ils se font chattemites, et la noblesse, à leur exemple, s'embourgeoise. C'est à qui se donnera des allures de petit saint. J'admirerais cela, si je n'y flairais un relent d'hypocrisie. Le duc d'Aumale, encore qu'en souvenir de ses campagnes d'Afrique, il aime à jouer au vieux briscard et se promène à Chantilly, en savates et la pipe à la bouche, se serait peut-être importuné de nos propos, mais pas son aïeule, la Palatine, ni le Régent, ni Philippe-Egalité.

Les Luynes, qui étaient assis là tout à l'heure, auraient sans doute protesté, mais pas ce joli dégourdi de Cadenet devenu connétable de Luynes, qui fut la source de leur fortune, ni sa femme, plus tard duchesse de Chevreuse, dont Bussy-Rabutin écrit qu'elle avait fait de son corps « le temple des plaisirs ». On la vit déguisée en garçon, pour dépister la police de Richelieu, tirer pays et s'attabler à toutes les auberges, frayant par nécessité avec la racaille, sans s'effaroucher de rien. Et ce n'est pas non plus son second mari qui nous eût imposé silence, ce duc de Chevreuse qui, à 70 ans, entretenait encore à Dampierre un sérail de jolies filles qu'il congédiait, chaque année, la veille du Vendredi-Saint, pour prendre le temps de se confesser et de faire ses Pâques, et qu'il réassem-

blait le lendemain. Celui-là aussi pétait partout sans s'en apercevoir.

Pour les Rohan actuels, qui sont la décence et la correction mêmes, s'ils avaient protesté, nous aurions pu les renvoyer à cette fière et héroïque Catherine de Parthenay, mère du premier duc de Rohan à qui elle ne pardonnait pas d'avoir, en acceptant ce titre de duc, fait mentir le cri de sa maison : « Roi ne puis, duc ne daigne, Rohan suis. » Celle-là n'était pas bégueule. Elle savait user du vert parler pour clouer le bec des médisants. Elle s'estimait sans reproche, parce que n'ayant jamais qu'un amant à la fois, elle les choisissait tous de bon lieu. Et sa fille, mariée à Chabot, n'était pas davantage une sainte nitouche, elle qui, dès sa plus tendre jeunesse, faisait litière des préjugés, pour s'ouvrir la route au pays des chimères, et affrontait bravement les orages du cœur. Il y a aussi une Henriette de Rohan, l'amie de la reine de Pologne, qui, restée fille, criait partout qu'on lui ôtât « l'opprobre de virginité ».

— Je vous accorde, dis-je, qu'il y avait jadis au monde plus de verdeur, de pittoresque et de fantaisie. Ces grands seigneurs d'autrefois, la plupart morts à la guerre ou en duel, avaient du cran. Ils étaient souvent batailleurs, grands bretteurs, grands buveurs et, comme on disait alors, grands « abatteurs de bois ». Leur vie privée n'était pas toujours édifiante, mais ils avaient du sang dans les veines et savaient jouir de l'existence. Ils s'habillaient de soie et de velours et s'entouraient, dans leurs châteaux, de trésors d'art dont nous sommes heureux de pouvoir recueillir les restes, pour nous faire, dans la tristesse des temps présents, un coin d'air respirable. Leurs descendants s'habillent en croque-morts, comme le commun des hommes. J'en connais qui s'accommodent de la camelote des bazars, et se fournissent de meubles chez Dufayel. J'eusse préféré vivre au temps de leurs aïeux.

— Qui vous auraient fait bâtonner par leurs laquais, me cria André.

— Ou pensionné comme homme de lettres, pour une dédicace, et attaché à leur suite !

Mais l'heure s'avançait. Chacun de nous était requis par une obligation urgente. Il fallait songer au départ. Le Devoir avant tout.

— Je gage, dit André, que le premier service fut moins gai.

— Pour ça, patron, approuva le maître d'hôtel, vous avez raison.

— Et la société était plus mêlée, fit remarquer Belouino. Il n'y a pas chez nous de Capulet ni de Montaigu. J'imagine que la princesse Mathilde et le duc d'Aumale devaient se regarder en chiens de faïence.

— Le duc d'Aumale n'a pas d'opinion politique, à ce qu'il prétend. Il ne veut être que soldat français.

— Il y a pourtant, entre eux, le cadavre du duc d'Enghien.

— Bah ! Tout s'arrange avec le temps !

— Messieurs, dit André en se levant, n'oublions pas que nous sommes les hôtes de leurs Majestés impériales et qu'il serait inconvenant de quitter ces lieux sans avoir levé nos coupes en leur honneur !

— Et en l'honneur de Félix Faure !

— Et de l'armée française !

— Et de M. Lépine.

Ce qui fut fait de plein cœur. Et l'on se sépara.

§

Ceci n'est que badinage. L'autre incident est d'ordre plus sérieux. Leurs Majestés, après avoir assisté, le soir du même jour, à la représentation du Théâtre-Français, étaient rentrées à l'Ambassade et s'étaient mises au lit, car elles n'avaient jamais consenti à faire chambre à part. L'Impératrice s'éveilla en sursaut de son premier som-

meil, criant qu'elle avait entendu des coups de feu tirés du dehors et dirigés contre ses fenêtres. Ce ne pouvait être qu'une hallucination ou l'effet d'un cauchemar,mais, en dépit de toutes les protestations, elle n'en voulait pas démordre, et ses alarmes étaient telles qu'on prit le parti, pour les dissiper, de m'envoyer chercher, comme le seul chef de service de police que l'on eût sous la main et parce que son entourage estimait prudent de ne pas ébruiter l'affaire ailleurs par crainte des commentaires fâcheux. On se reprochait déjà d'avoir alerté, à tort, la nuit précédente, l'Elysée et le haut personnel gouvernemental, pour une légère indisposition du Tsar, dont la Tsarine s'était affolée comme d'une tentative d'empoisonnement. On voulait garder l'incident secret, et c'est la première recommandation que l'on me fit en arrivant. Un chambellan m'attendait dans le vestibule éclairé à toutes lumières, comme le voulait l'étiquette et où, toute la nuit, veillait un personnel renouvelé à tour de rôle. Le chambellan me guida à travers les corridors de l'aile droite de l'Ambassade, où étaient installés les appartements de leurs Majestés, et m'introduisit près d'elles, dans le grand salon rouge, précédant leur chambre à coucher, dont la porte ouverte laissait entrevoir les panneaux blancs et les draperies mauves. On avait écarté les valets. L'impératrice, en peignoir de nuit, était là, effondrée sur un fauteuil, autour de qui s'empressaient un vieux monsieur à lunettes que je supposais être un médecin, la baronne de Mohrenheim et la princesse Obolensky.

L'empereur, debout, la considérait, un pli au font. Il se dérida en m'apercevant et, sans attendre que mon introducteur eût achevé de me présenter, il me tendit la main et daigna s'excuser de m'avoir fait déranger, puis il me présenta à l'impératrice qui fit effort pour sourire, mais qui montrait quelque chose d'égaré dans le regard. L'empereur, qui parlait un français très pur, me ques-

tionna, devant elle, sur l'organisation du service de police et, après s'être informé s'il n'y avait pas eu de rixe dans la rue, sur ma réponse négative, il me pria de donner à S. M. l'Impératrice l'assurance qu'elle n'avait rien à craindre, ce que je fis avec d'autant plus de fermeté que j'en avais l'intime conviction ; et, comme à son tour l'empereur l'engageait à reprendre confiance :

— O lumière de mes jours, lui dit-elle, excusez mes craintes, mais sachez que si je tremble, c'est moins pour moi que pour votre auguste personne et pour Olga, ce don précieux du ciel.

Et penchée alternativement vers les deux dames, elle leur murmura quelques mots, à l'une en russe, que je ne pus saisir, à l'autre en allemand, où elle revenait sur le bruit de la fusillade (*Schiesserei*) qu'elle avait cru entendre.

Et, tout à coup, ses sens entièrement recouvrés, elle se leva et s'inquiéta d'Olga. On lui dit que l'enfant dormait paisiblement, sous la garde de sa nourrice, mais elle était prise d'une envie irrésistible de la voir et, se faisant ouvrir la porte, elle me pria de la suivre dans la chambre de la grande-duchesse, comme pour me prendre à témoin de sa grâce fragile et mieux m'attendrir en sa faveur, ou comme si elle estimait que ma présence dût suffire pour lui conférer, durant leur séjour, à elle et aux choses qui l'entouraient, une sorte d'immunité. La chambre de la grande-duchesse était située au deuxième étage et nous y accédâmes par l'escalier dérobé qui le faisait communiquer avec les appartements de leurs Majestés. L'enfant reposait dans un petit lit de cuivre, à rideaux blancs, sa mignonne bouche « riant aux anges », ses cheveux blonds noués en houppe sur le front d'une faveur bleue. Près du sien, était posé le lit de la nourrice. Cette dernière levée précipitamment au bruit de l'alerte, comme l'indiquait le désordre des couvertures, était venue nous accueillir sur le seuil. L'Impératrice échangea

avec elle quelques mots en anglais, à voix basse, par crainte de réveiller l'enfant, puis, s'approchant du berceau, elle s'y renversa dans un élan de tendresse passionnée, et le Tsar qui l'accompagnait en fit de même, mais la place étant étroite, il dut, pour y réussir, se presser contre son épouse et l'enlacer du bras, et je vis leurs deux fronts, un instant, se mêler. Je me figurais assister aux effusions intimes d'un ménage bourgeois. La banalité du décor se prêtait à l'illusion. Rien de moins somptueux que cette petite chambre, tapissée d'un vulgaire papier gris, avec ses deux lits de cuivre, sa carpette en *linoléum*, sa toilette laquée, ses chaises paillées, ses joujoux épars et son paravent de bambou, tendu de cretonne blanche à fleurs.

L'Empereur et l'Impératrice s'étaient évanouis pour faire place à deux époux quelconques inclinés sur le fruit de leurs amours, et je pense même qu'ils m'avaient oublié dans la vivacité de leur transport. Il n'y avait plus, devant moi, que deux pauvres créatures, semblables à nous, parce que, même au faîte de la puissance humaine, et la tête pleine du bruit des acclamations triomphales, elles se sentaient nues, faibles et désarmées devant l'énigme redoutable du Destin.

Cette scène intime me revient plus émouvante encore, depuis que ces trois personnages ont payé leur tribut à la Fatalité, et qu'un massacre effroyable leur a cloué au front l'auréole des martyrs. Il était naturel que la Tsarine eût l'appréhension d'un attentat auquel n'avait pu échapper l'empereur précédent, mais il me semblait qu'elle dût rester surtout obsédée des bombes, arme spéciale des nihilistes, et non d'une « fusillade » dont l'idée ne s'expliquait guère. C'est pourtant une fusillade qui devait mettre fin à ses jours et anéantir la dynastie des Romanoff. Sa vision était donc prophétique, ce qui semble établir qu'il ne nous arrive rien d'important dont le Ciel ne nous ait donné un secret avertissement.

Leurs Majestés auraient pu lire aussi un mauvais présage dans la catastrophe qui se produisit aux fêtes de leur couronnement et qui renouvelait celle des fêtes du mariage du Dauphin (depuis Louis XVI) avec Marie-Antoinette, si leur entourage n'avait jugé à propos de la leur laisser ignorer. Car elles n'en ont jamais rien su (1).

Et cela prouve encore que nul de nous ne peut échapper à son Destin.

Que reste-t-il aujourd'hui de cette allégresse publique, de ces vœux prononcés d'un cœur si confiant qu'ils semblaient devoir enchaîner l'Avenir ? Quelle mélancolie j'éprouve à relire ce *toast* du Président de la République au dîner de l'Elysée :

La présence de votre Majesté parmi nous a scellé, aux acclamations de tout un peuple, les liens qui unissent les deux pays dans une harmonieuse activité et dans une mutuelle confiance dans leurs destinées. L'union d'un puissant Empire et d'une République laborieuse a pu déjà exercer une action bienfaisante sur la paix du monde. Fortifiée par une fidélité éprouvée, cette union continuera à répandre partout son heureuse influence.

Interprète de la nation toute entière, je renouvelle à Votre Majesté les souhaits que nous formons pour la grandeur de son règne, pour le bonheur de S. M. l'Impératrice, pour la prospérité du vaste Empire dont les destinées reposent entre les mains de Votre Majesté impériale.

Hélas ! la paix du monde, nous savons ce qu'il en est advenu depuis, et ce qu'il est advenu, comme de la nôtre, de la prospérité de la vaste Russie et du bonheur de leurs souverains.

De tout ce faste que l'on se flattait d'inscrire dans l'airain, il ne demeure plus que ce qui demeure des lampions consumés et des feux d'artifice éteints. De cette apothéose qui fit vibrer deux peuples transportés d'enthousiasme, comme s'ils y voyaient luire une ère nouvelle, et

(1) C'est du moins ce qui m'a été affirmé par des gens qualifiés de la cour de Russie, le comte de Nesselrode, notamment.

y saluaient le retour de l'Age d'or sur la terre, il ne demeure plus qu'un vague souvenir qui disparaît de jour en jour, avec ses derniers témoins, un vague souvenir, déjà presque effacé sous un torrent de boue, de flammes et de sang.

ERNEST RAYNAUD.

LES TENDANCES ACTUELLES DE LA LITTÉRATURE TURQUE

—

C'est sous le nom artificiel de littérature ottomane qu'on désignait, jusqu'à ces temps derniers, l'ensemble des productions littéraires en langue turque.

Pour rendre compréhensible au lecteur étranger l'exposé des tendances actuelles de la *littérature turque*, il serait donc nécessaire de donner quelques explications préliminaires sur les étapes que cette littérature a dû parcourir, dans sa récente évolution, avant de prendre le nom qu'elle porte aujourd'hui.

En 1839, l'Empire ottoman, inaugurant une politique d'européanisation, décrète une série de réformes connue dans l'Histoire sous le nom de *Tanzimat* (organisation). Le Tanzimat ne constitue pas l'aboutissement logique d'une évolution nationale, au sens propre du mot, mais une simple modernisation administrative engendrée sous l'impulsion de quelques esprits supérieurs familiarisés avec les idées du monde occidental.

Cependant, en politique, comme en littérature, il est le point de départ d'une ère de rénovation. L'idée réformatrice qui ose ainsi se manifester au grand jour ne s'attaque pas seulement au système administratif. Elle exerce parallèlement son influence dans le domaine des lettres et donne naissance à une pléiade de poètes, d'écrivains et d'idéologues qui s'appellent : Chinassi (1825-1871), Namic Kémal (1840-1887), Abdul Hak Hamid (1851), Sézaï (1861) et Ekrem (1847-1913) qui seront les véritables précurseurs de la renaissance moderne turque. Cette pléiade fait rompre à la littérature « ottomane » ses attaches avec les traditions

orientales, périmées à force d'être intangibles, et lui impose, en revanche, avec la manière de voir et de penser de l'Occident, son esthétique et ses méthodes littéraires.

Les formes de la poésie changent, la prose littéraire est créée, et, avec elle, naissent — à l'état embryonnaire — le roman, la nouvelle, le théâtre et la critique.

Bien que la littérature d'avant le Tanzimat eût souvent porté le verbe à sa plus haute expression, élevant ainsi la langue turque au rang des langues immortelles; bien qu'elle eût compté parmi ses représentants d'illustres poètes comme le noble et mélancolique Fuzouli (mort en 1563), le majestueux et sonore Néfi (pendu en 1634), le voluptueux et harmonieux Nédim (mort en 1731) (1), on peut dire qu'à l'avènement du Tanzimat, elle était déjà virtuellement morte, ensevelie dans le passé avec les temps héroïques et les magnifiques Sultans. Car, dans cette littérature, la vie, et la nature, aussi agréables que les formes et les paysages peints sur une estampe persane, étaient néanmoins conventionnelles, fausses et primitives. La sève ardente de la vie y était étouffée sous les artifices verbaux, les allusions mystiques et les lieux communs religieux. Ses images et ses métaphores étaient toutes empruntées à la mythologie et à la légende arabe ou persane. La langue elle-même n'avait de turc que la construction de la phrase. Les trois quarts des termes employés étaient puisés dans le vocabulaire persan ou arabe dont l'intarissable trésor d'épithètes ronflantes cadrait bien avec la pompe de l'époque. La littérature issue du Tanzimat, pareille à l'homme qui vient de secouer un lourd cauchemar, ouvre ses paupières pesantes encore de sommeil, se rend lentement compte de ce qui l'entoure, commence à percevoir la vie, en une vision confuse et à palper la Réalité avec des doigts inhabiles.

Les promoteurs de ce mouvement littéraire sont tous des

(1) Malheureusement on ne connaît pas la date exacte de la naissance de ces poètes. Toutes les données à ce sujet qui figurent dans certaines anthologies sont approximatives.

gens plus ou moins familiarisés avec la langue et la culture françaises. Leur pays d'esprit, c'est la patrie de Voltaire et de Rousseau.

Aussi au lendemain des Réformes, la modernisation de la littérature « ottomane » se manifeste-t-elle sous la forme d'une tendance à la francisation. L'ère du Tanzimat coïncide d'ailleurs avec l'essor du mouvement romantique en France; c'est pourquoi nombreux sont les traits caractéristiques du romantisme littéraire français qui se retrouvent dans la littérature en langue turque de cette époque : même parade de termes pompeux et de phrases cabrées, même tendance maladive au grossissement et à l'exagération ; même profusion d'images bouillonnantes où, tels que des métaux en fusion, les eaux, les astres, les hommes et les bêtes brûlent pêle mêle, avec un fracas propre plutôt à étourdir qu'à charmer le lecteur. Malgré la diversité de leur génie, le grand patriote Namic Kémal est une sorte de Victor Hugo prosateur, et l'exotique et puissant Abdul Hak Hamid a plus d'une ressemblance avec Victor Hugo poète. De même, il n'est pas difficile de découvrir certaine affinité entre Ekrem et Sézaï, d'une part, et Lamartine et Musset, de l'autre.

La littérature du Tanzimat, perdant, peu à peu, en l'espace d'un demi-siècle, ses particularités asiatiques, donne naissance vers 1897 à une littérature d'imitation européenne: elle est dénommée « Nouvelle Littérature » par ses partisans et « Littérature décadente » par ses détracteurs.

Dans le but de simplifier la langue, les adeptes de cette école abandonnent l'emploi abusif des mots arabes et persans dont même la littérature précédente continuait à être saturée. Mais la plupart d'entre eux n'hésitent pas à la compromettre par des mots étrangers empruntés surtout au français et à l'anglais. Ceux-ci poussent souvent l'hérésie moderniste jusqu'à composer des phrases turques selon les règles de la syntaxe française.

Ce brusque passage d'un extrême à l'autre n'est pas dicté cependant par un idéal linguistique : il est simplement dû

à l'ignorance qu'avait de la langue et de la syntaxe turques la majorité des écrivains de cette génération. Ils semblent en effet regretter d'être astreints à écrire en turc et ils éprouvent un orgueil maladif à faire sentir, par la négligence de leur style, qu'ils connaissent mieux la langue française ou anglaise que leur langue maternelle. On dirait que le défaut de la forme constitue à leurs yeux l'indice d'une supériorité de culture.

Les principaux représentants de cette littérature sont Tevfik Fikret et Djenab Chéhabeddine, dans la poésie, Halid Zia et Mehmed Réouf dans le roman.

Tevfik Fikret (1870-1915) rappelle par plus d'un côté son contemporain François Coppée. C'est Fikret qui, le premier, a acclimaté dans la littérature en langue turque le vers prosaïque, le conte rimé et l'enjambement.

Son art qui fut, à un moment donné, très goûté par l'élite et qui secoua souvent l'âme de la jeunesse, parce qu'il traduisait, sous des allusions transparentes, courageuses pour l'époque, la révolte et l'indignation d'une âme noble contre la tyrannie administrative et sociale du Sultan Rouge, ne dénote cependant, pas plus que l'art de Coppée, une sensibilité vibrante, ni une imagination riche et originale. Sa poésie laborieuse est d'une correction bourgeoise, simple, digne, dépourvue de cet attrait pervers qui caractérise celle de Djénab Chéhabeddine (né en 1867), l'autre grand poète de l'école.

Celui-ci faisait ses études à Paris à l'époque où le symbolisme était fort en vogue. Aussi sa poésie est-elle toute imprégnée de l'influence de Moréas, de Mallarmé, de Raymond de la Tailhède. Son style, sans se défaire du luxe de l'ancienne langue, réalise pourtant une rénovation hardie : des idées et des sensations neuves et originales serties dans de vieux mots arabes ou persans, semblables à d'anciens bijoux.

La poésie de Fikret, comme celle de Djénab, est intéressante en tant qu'elle marque un stade dans l'évolution de la littérature turque ; mais plus ou moins artificielle quant au

fond, elle est, aujourd'hui, peu goûtée par les lettrés, bien qu'elle date à peine d'une vingtaine d'années.

Fikret est mort jeune, dégoûté de ses compagnons de lutte qui s'étaient tous laissés entraîner par les passions politiques.

Djénab, qui ne compose presque plus de vers, s'est transformé de nos jours en un publiciste qui écrit, d'un style à la fois traditionaliste et moderne, coloré et précieux, des articles encyclopédiques sur presque tous les sujets.

Dans le roman, Halid Zia bey, dont les modèles en France sont Alphonse Daudet et les frères Goncourt, est celui dont le talent n'a pas encore été surpassé jusqu'aujourd'hui, malgré l'immense progrès qu'ont réalisé l'esprit, le goût et la langue depuis l'apparition du chef-d'œuvre de cet écrivain, *l'Amour défendu*, qui éblouit ses contemporains à l'égal d'une œuvre féerique.

Mehmed Réouf bey (né en 1881), dont l'œuvre principale, son roman *Septembre* n'a pas cessé de plaire au public, est l'écrivain qui a introduit chez nous le roman psychologique et analytique de Paul Bourget.

Cette littérature hybride, dont nous venons de donner un rapide aperçu, ne mérite pas encore le nom de littérature turque. Comme celles qui l'ont précédée, elle est étrangère à la sensibilité nationale.

§

Après la restauration du régime constitutionnel, en 1908, la littérature dénommée « Nouvelle » semble se continuer par les œuvres d'un groupe de jeunes qui s'affublent de cette étiquette ridicule : l'*Aurore de l'Avenir* (1908). Pour certains, la littérature de ce groupe ne représente que le faible prolongement de celle qui la précède. Considérée dans ses principales productions, elle lui est cependant bien supérieure au point de vue de l'assimilation de l'esprit littéraire occidental. La compréhension des adeptes de la « Nouvelle Littérature » s'arrête aux Bourget et aux

Maupassant, alors que les écrivains de « l'Aurore de l'Avenir » sont pénétrés jusqu'à la moelle de la poésie de Baudelaire, d'Heredia, de Moréas, de Régnier et de Verhaeren ; de la prose d'Anatole France, de Barrès, de Maeterlinck et de Mirbeau ; et des idées de Remy de Gourmont. Ils adaptent à la littérature turque la subtilité de l'art symboliste. La langue poétique s'enrichit de demi-tons, elle acquiert une beauté pâle et maladive et une musicalité fluide et pénétrante. Les frontières de la poésie sont élargies jusqu'aux ténèbres de la subconscience. Le vers libre, instrument si riche entre les mains de Régnier et de Verhaeren, est adopté avec succès. Les jeunes prosateurs de ce clan produisent, en une langue assouplie, des contes dénotant une observation locale aiguë, un pessimisme cruel à l'imitation de Mirbeau, de Maupassant et des romanciers russes.

Au nombre de ces jeunes, *Réfik Halid*, nouvelliste et pamphlétaire qui, instinctivement, a donné à la langue turque une forme populaire, s'était révélé, dès le début, comme le plus talentueux écrivain du mouvement littéraire nationaliste qui devait plus tard jeter le discrédit sur tous les mouvements antécédents.

N'est-il point paradoxal cependant que cet écrivain, nationaliste inné en littérature, ait mérité plus tard d'être chassé de sa patrie pour avoir lâchement trahi le mouvement national d'Anatolie ?

L'Aurore de l'Avenir, en tant qu'école, eut la vie courte, parce qu'elle aussi ne répondait point aux aspirations profondes qui bouillonnaient dans les âmes et qui ne devaient s'extérioriser et prendre un nom que quelques années plus tard.

Le vent révolutionnaire, soufflant des montagnes de la Roumélie, qui balaya l'abominable régime hamidien, avait provoqué un profond enthousiasme national dans les jeunes classes éclairées. Les explosions sanguinaires de nationalisme bulgare et grec en Macédoine, la guerre balkanique

qui s'ensuivit en 1912, et la débâcle tragique des armées turques qui la termina, achevèrent de dessiller les yeux de la jeunesse rouméliste. Celle-ci comprit que la nation turque, enlisée dans les rêves dorés des règnes glorieux d'antan, était menacée dans son existence même par des ennemis implacables.

Il fallait tirer cette nation de sa léthargie, réveiller en elle le sentiment engourdi de sa dignité, la rendre consciente des dangers qui l'entouraient, la mettre en état de défense. Mais la dualité de la langue écrite et parlée était de nature à faire échouer tous les efforts qui seraient tentés, la langue littéraire n'étant pas encore un véhicule allant à l'âme populaire.

Dans la phrase turque, les mots arabes et persans, toujours en excès, continuaient d'être régis par leur syntaxe d'origine, de sorte que, pour un Turc, la langue littéraire constituait une langue intermédiaire, ne pouvant être apprise qu'après l'arabe et le persan. Il est vrai que depuis le mouvement littéraire du Tanzimat, cette langue s'était allégée et rapprochée considérablement du parler vivant, grâce aux ouvrages de quelques écrivains de talent, — véritables pionniers du nationalisme turc. Au nombre de ces novateurs, il convient de citer en premier lieu l'illustre Chinassi et son disciple, l'éditeur et vulgarisateur Ebuzzia Tewfik (1849-1913), puis Véfik pacha (1818-1894) ambassadeur de Turquie à Paris, sous Napoléon III, adaptateur génial du théâtre de Molière ; Suléïman pacha (1839-1891) professeur de philosophie de l'histoire à l'Académie de guerre ; le poète Moualim Nadji (1849-1893), considéré à tort comme l'ennemi acharné de l'esprit d'innovation et comme le continuateur des traditions littéraires d'avant le Tanzimat — à qui l'on doit cependant une prose d'une simplicité, d'une clarté et d'une correction que n'eût pas désavouée le sévère Boileau ; et enfin l'inépuisable chroniqueur populaire, Ahmed Rassim bey (1866), seul dépositaire vivant de l'esprit du dialecte constantinopolitain.

Mais c'étaient là des tentatives isolées, ne présentant aucun caractère d'ensemble, de précision, de méthode. Elles semblent dictées plutôt par une inclination personnelle que par le souci de faire de la langue un instrument de renaissance nationale.

La jeunesse littéraire de la Roumélie, inspirée et guidée par Zia Gueuk Alp bey, disciple lucide de Durkheim, se défendit, elle, comme par une loi sévère, l'emploi non motivé des mots et surtout des règles grammaticales arabes et persans. Elle ne toléra que les vocables assimilés et appropriés par la langue turque et dont l'équivalent n'existait pas chez elle.

Ce mouvement réfléchi de simplification eut pour résultat de modifier la versification et la prosodie jusqu'alors en usage.

Les Turcs, en faisant leur la religion musulmane, avaient adopté du même coup la culture et la civilisation islamiques. A l'instar de leur langue, leur goût aussi était devenu un amalgame de goûts étrangers.

Le vers métrique des Arabes et des Persans, qui est basé sur l'accent tonique que les mots turcs n'ont pas, avait, en déformant la prononciation de ces mots, supplanté le vers syllabique inhérent au génie de la race et que l'on retrouve dans le folklore de toutes les tribus turques échelonnées jusqu'aux confins de l'Asie. Alors que toute la poésie de la période littéraire « ottomane » est métrique, la chanson populaire et rustique n'a cessé, à aucun moment de l'histoire, d'être uniquement syllabique. Vrai produit de l'harmonie instinctive turque, le vers syllabique se perpétuait en dehors des villes, comme ces fleurs des champs, simples et naïves, qui poussent dans les prairies, au bord des sources chantantes. La jeunesse roumélioté, remontant le cours des vieilles traditions nationales, alla cueillir dans la campagne et dans l'histoire cette fleur méconnue pour la cultiver en pleine terre et régénérer de son parfum, léger et doux, l'art poétique turc.

Dès lors, toute littérature à tendance cosmopolite fut bannie et tous les efforts convergèrent à créer une littérature nationaliste dans l'esprit et dans la forme. C'est pourquoi, on exhuma les fables, les mythes et les proverbes, dont personne n'avait entendu parler depuis des siècles ; on ressuscita les poèmes des troubadours Achik Kérem, Chah Ismaïl et Keur-oghlou, et on secoua la poussière des œuvres des mystiques populaires tels que Younous Imré, Karadja Oghlan, Derdli, etc.

§

C'est la revue *Guendj-Kalemler*, paraissant à Salonique quelque temps avant la Constitution de 1908, qui, sous l'impulsion de Zia Gueuk Alp bey, déjà cité, promulgua pour la première fois les principes de cette nouvelle formule linguistique.

Elle fut soutenue plus tard par la revue *Yéni-Medjmoua*, qu'avait fondée à Constantinople le Siège central du comité Union et Progrès, ainsi que par la revue *Turk-Yourdou*, organe littéraire du Foyer Turc, — institution créée au lendemain du rétablissement du régime constitutionnel, en vue de lutter contre « l'ottomanisme », qui avait tué chez les Turcs la conscience nationale. La propagande active du Foyer Turc, animée par le souffle du vigoureux orateur Hamdoullah Soubhi ben, contribua grandement, de son côté, à la diffusion des données théoriques sur la simplification de la langue dans un sens national.

Cependant, ces théories, n'étant mises en avant que sous forme d'une simple abstraction et n'étant pas illustrées par les œuvres d'un artiste de génie, eurent à soutenir les attaques, dès le début, d'une foule d'adversaires.

Tous les ennemis politiques de l'Union et Progrès, tous les partisans de l'ottomanisme et du panislamisme, tous les écrivains célèbres des générations précédentes, qui se sentaient reniés par ce mouvement, le dénigrèrent à qui mieux

mieux et présentèrent cette simplification comme une dégénérescence du goût et un enlaidissement de la langue.

Ainsi, le romancier Yacoub Cadri et le professeur d'histoire littéraire turque Keuprulu zadé Fouad bey qui, dans la suite, devaient adhérer au mouvement et en être même les plus zélés défenseurs, le combattirent de toutes leurs forces à son origine.

Avouons que cette tendance, heureuse et esthétique en elle-même, ne comptait parmi ses promoteurs aucun écrivain doué d'un véritable tempérament artistique, sauf l'auteur du roman turquiste *Yéni-Touran*, Halidé Edib hanem, qui d'ailleurs, en tant que femme, n'avait pas l'autorité nécessaire pour accréditer ces idées nouvelles. On hissait bien au pinacle Mehmed Emine bey qui, le premier, avait, au moment de la guerre turco-grecque de 1897, publié un recueil de vers de forme syllabique et de fond populaire, on faisait même de lui le Virgile lauré d'or de la renaissance littéraire turque, mais Mehmed Emine bey n'avait de poète que le nom. Son souffle court, son esprit plat, sa sensibilité médiocre, son imagination nulle, annihilaient les efforts de ceux qui s'obstinaient à faire de lui un barde national. Et son art antipathique rendait également antipathique le mouvement qu'il était censé représenter.

Un autre facteur qui contrecarra l'essor de ce mouvement ce fut la diversité de son interprétation dans la pratique, sort qui attend d'ailleurs toutes les idées neuves avant leur consécration. Certains ont compris la simplification de la langue comme un retour à l'idiome provincial et villageois. Entre leurs mains, le turc se réduisit à un pauvre vocabulaire d'un millier de mots environ, pouvant à peine suffire au parler domestique. Etendant au fond la simplicité requise dans la forme, ils publièrent, dans des revues sérieuses, des vers syllabiques qui, sous prétexte d'être mis à la portée du peuple, ne parlaient que de landes, de brebis et de fades amours de bergers. Ces poésies faussement naïves discréditèrent le mouvement auprès des vrais artistes.

D'autres, adeptes du panturquisme et qui s'intitulaient « touranistes », alourdirent le parler constantinopolitain d'une foule de mots bizarres empruntés aux dialectes des tribus de l'Extrême-Asie, et allèrent chercher leurs inspirations dans la mythologie et la légende des Turcs préislamiques. A côté de la littérature et de la langue constantinopolitaines, produits d'une civilisation mûre, raffinée et douce, ce nouveau langage, tout hérissé de mots tartares, apparut sous l'aspect hirsute et repoussant d'un étranger farouche.

On en était là quand survint le cataclysme mondial dans lequel fut entraînée la Turquie.

Après la défaite où faillit sombrer le pays, les intellectuels turcs, jugeant plus raisonnable de renoncer aux rêves panislamiques, panturquistes, se consacrèrent à des réalités plus tangibles et plus prenantes. Avant les Turcs irrédimés, il importait de rallier et de sauver les Turcs de la Turquie. Avec le rêve de panturquisme se dissipèrent, du même coup, les aspirations touraniennes de la littérature. Aujourd'hui la langue et la littérature continuent, entre les mains de turquistes raisonnables et réalistes, leur développement méthodique.

Les intellectuels turquistes, afin d'assurer une base solide à la culture nationaliste en laquelle ils placent le salut suprême de la race, ont recours aux données des nouvelles recherches historiques.

Partant de l'œuvre d'érudition de Léon Cahun : *L'Introduction à l'Histoire de l'Asie*, et se basant sur les travaux d'autres savants français, allemands, russes et danois, ils inculquent à la jeunesse l'idée que la nation turque est issue d'une noble race dont les ramifications vont jusqu'à la Chine ; que la vraie civilisation turque est bien antérieure à la période ottomane, les Turcs, avant leur conversion à l'islamisme, possédant déjà un art original propre à eux, une poésie, une architecture et une musique purement nationales ; que l'art ottoman, en général, emprunté aux

Byzantins par le canal des Arabes, est opposé, en son essence, au caractère psychologique de la race turque ; que la civilisation atavique de celle-ci, loin de se développer dans l'ottomanisme, y a plutôt sombré ; qu'il importe donc pour les Turcs d'aujourd'hui de retourner aux vieilles sources nationales restées pures, pour y puiser de nouvelles forces et se développer, dans le cadre du génie et de l'âme de la race, selon la formule de la civilisation actuelle de l'Europe ; que cette civilisation technique et scientifique, sans aucun caractère religieux, il conviendrait aux Turcs de se l'assimiler franchement, sans arrière-pensée et avec toutes ses conséquences sociales et politiques.

Ces paroles, basées sur des faits incontestables, étayées d'arguments scientifiques et historiques, ont insufflé une nouvelle vie aux jeunes générations qui se sentaient l'âme accablée comme dans une lourde et orageuse nuit d'été. La victoire miraculeuse des armées anatoliennes, formées exclusivement d'éléments turcs, outillées et commandées selon les règles les plus modernes de la technique et de la stratégie occidentales, raffermit la confiance de la nation aussi bien dans les vertus inaltérées de la race turque, que dans la force de la science européenne.

Les événements, tragiques et glorieux à la fois, de la guerre de l'Indépendance finirent par donner raison au mouvement turquiste dans le domaine de la langue et de l'esthétique, comme d'ailleurs sur le terrain social et politique. La théorie turquiste était définitivement consacrée.

Mais est-elle enfin née cette littérature que sollicitaient à la fois la langue simplifiée, la conscience nationale réveillée, l'état social engendré dans les malheurs, la ruine et la victoire de la patrie ; cette littérature idéale qui réunirait en elle les beautés de la tradition turque et les richesses de la civilisation occidentale ?

Hélas ! pas encore...

La vie sociale turque offre, à l'heure présente, l'aspect d'un vaste chantier où s'élèvent, de toutes parts, dans les

airs, l'immense arabesque que dessinent les échafaudages des constructions futures. Mille forces obscures travaillent obstinément sur ce chantier, sapant les fondements des institutions surannées, brisant les difficultés surgies, maîtrisant la réaction à l'affût, sculptant les marbres sacrés et forgeant, dans les flammes de la foi, l'armature de la société future. Tout se cherche : l'homme, la femme et l'enfant, l'intellectuel comme l'ouvrier, le romancier comme le poète.

A défaut d'un ordre établi qui subjugue et canalise tous les courants, de multiples tendances, en littérature comme en tout, se heurtent et s'enchevêtrent, offrant ainsi à l'œil non prévenu le spectacle d'une anarchie intellectuelle.

Il ne faut pas s'en étonner, car cette littérature idéale est encore en gestation.

A l'instar des écrivains des peuples heureux, les romanciers et les poètes turcs produisent aujourd'hui des œuvres ayant pour thème l'amour, la passion et l'adultère.

Dans le roman, les ouvrages qui, au cours de ces dernières années ont remporté le plus grand succès de librairie ne sont que deux romans d'amour : la *Fauvette*, de Réchad Nouri bey, et *Nour Baba*, de Yacoub Cadri bey.

Le premier est l'aventure sentimentale d'une jeune fille turque ayant fait ses études au Pensionnat de Notre-Dame de Sion de Constantinople qui, désillusionnée de son fiancé, se rend en Province où elle accepte un poste d'institutrice d'école et qui, après mille péripéties, finit, comme presque toutes les héroïnes de roman, par retrouver son fiancé et se marier avec lui.

Ce sujet, qui paraît superficiel, est traité avec maîtrise dans un style clair et agréable.

Nour Baba, ouvrage éminemment littéraire au point de vue du style, fut considéré à tort comme un roman à scandale, ce qui d'ailleurs en augmenta le succès en provoquant dès son apparition des polémiques violentes et des haines implacables. C'est l'étalage des mœurs secrètes des Bekta-

chis, secte religieuse islamique, panthéiste, et épicurienne, qui tolère, chose inadmissible dans l'Islam, la présence de la femme dans l'exercice du culte et fait de la boisson une pratique de dévotion. Les deux principaux personnages de ce roman sont un monstrueux Baba Bektachi (Chef de Couvent) et une dame du meilleur monde constantinopolitain qui subit l'attirance de ce monstre et déchoit dans le plus abject des vices. Dans ce livre, d'une beauté émouvante, Stamboul paraît autrement captivant que le Stamboul de Pierre Loti. Yacoub Cadri bey, créateur d'une prose mystique plus harmonieuse que le vers, a étalé dans cette œuvre une éblouissante richesse orientale.

En dehors de ces deux romans que la littérature nationaliste revendique, il y aurait lieu de mentionner le succès de vente remporté par les romans *Sermed* et *Contraste* d'Izzet Melih bey.

Dans la littérature féminine la célèbre romancière Halidé Edib hanem reste toujours la représentante non encore surpassée. Parmi les nombreux noms de femmes que l'on rencontre ces derniers temps dans les revues et dans les journaux, aucun d'eux, sauf peut-être la jeune Suad Derviche hanem, auteur d'un petit roman qui fut fort remarqué, ne s'est imposé à l'attention publique par quelque écrit de valeur. Ceux qui connaissent de près les aptitudes de la femme turque ne peuvent se contenter de ces productions inconsistantes, vouées à l'oubli.

Quant au théâtre, il est loin encore d'avoir produit une œuvre originale. Les pièces représentées sur la scène du théâtre quasi officiel de la Ville, le Dar-ul-Bédaï, dont les fondements ont été jetés par Antoine, à la veille de la Guerre générale, ne sont que de pâles adaptations des comédies parisiennes. Le seul progrès qui mérite d'être signalé au point de vue théâtral, c'est l'apparition de la femme turque sur la scène. Ce qui, pour le moment, mérite d'être signalé à ce propos, c'est l'audace et non la valeur. On peut néanmoins considérer comme une promesse pour l'avenir

cette voix chantante et ce doux parler qui se font entendre depuis quelque temps sur la scène turque.

Dans la poésie, malgré les tentatives signalées plus haut en faveur du rétablissement définitif du vers syllabique, le vers métrique continue à vivre d'une belle vie, et même les pastiches néo-classiques du poète Yahia Kémal bey, Albanais naturalisé turc — habitué des Closeries des Lilas, au temps où Jean Moréas y tenait cénacle — semblent tenir en échec la poésie syllabique. qui se révèle ainsi d'une vitalité très médiocre, du moins pour le moment. Au point de vue de l'esprit, la jeune poésie turque n'a pu encore se défaire de le mièvrerie des poètes de la *Nouvelle Littérature* et de l'*Aurore de l'Avenir*. La voix d'airain de la Révolution, son sang bouillonnant n'ont pas encore vivifié la nouvelle poésie turque, qui en est encore à un stade d'évolution linguistique.

A la faveur du désarroi qui règne dans le domaine des lettres, se fait entendre encore, — à côté de la voix vibrante d'idéal d'un Falih Rifki, jeune et puissant écrivain de race, du langage imagé et nostalgique d'un Rouchen Echref, — l'âcre rhétorique d'un certain Suléïman Nazif, vide et tumultueux imitateur attardé des écrivains de 1839.

Enfin, pour terminer, on peut dire que la littérature turque de l'heure présente ressemble à un champ de fin d'hiver qui s'étend, vide et morne à perte de vue, et sur lequel volettent tantôt de vieux corbeaux au croassement lugubre et tantôt de jeunes passereaux égarés. Néanmoins, ce champ porte dans son sein les graines de l'espoir. Fécondé par le soleil de la Révolution, tôt ou tard il offrira au monde le spectacle d'un paradis insoupçonné.

AHMED HACHIM.

DU PASTICHE ET DES INFLUENCES LITTÉRAIRES

AVANT LE NATURALISME

—

Paul de Kock voulant tracer le portrait d'un romancier, tel vraisemblablement qu'il se voyait lui-même, d'après son talent et sa position littéraire en 1838, le présentait ainsi :

Il s'était dit : « Je peindrai les hommes tels qu'ils sont ; mais je choisirai de préférence des caractères comiques et francs... » Il voulait retracer avec leurs moindres détails les tableaux de mœurs, les scènes populaires, les portraits d'originaux, les sociétés bourgeoises, les ridicules de toutes les classes, les amours de la grisette et de la femme du monde, les contemporains enfin, tels qu'on les rencontre à chaque pas dans la vie, et non avec ces passions forcées, ces beautés idéales qu'on ne trouve que dans l'imagination. Ses romans eurent un succès que lui-même était loin d'espérer. Leur plus grand mérite était d'être vrais ; mais dans tous les arts, c'est toujours au vrai qu'il faut revenir. Aussi fut-il impitoyablement critiqué dans les journaux, dans les revues ; alors, il reçut des lettres anonymes et pseudonymes où on lui demandait de quel droit il se permettait d'avoir du succès et d'être lu plus que les autres, lui, écrivain obscur, sans style, sans couleur, sans portée, sans mission, sans nerf, sans élévation et surtout sans coterie. Alors on lui apprit qu'il n'était que le romancier des cuisinières et des écaillères, ce qui lui fit penser que le nombre de ces dames était devenu assez considérable. Comme il faisait parler un ouvrier comme parle un ouvrier, une grisette comme parle une grisette, on lui dit qu'il ne savait pas écrire... (*Moustache,* Paris, Barba, 1838 ; 2 vol. in-8).

Ne croirait-on pas lire, plutôt que du Paul de Kock, un manifeste de cette école réaliste dont Champfleury,

Duranty, Assézat et quelques autres furent, entre 1850 et 1860, les grands-prêtres ?

« L'art vrai, proclamait Champfleury dans sa lettre à Ampère, consiste à rendre des idées sans les faire danser sur la phrase », et, provocation à ses adversaires romantiques, il ajoutait :

L'art vrai dédaigne de vains ornements de style ; il est une utile réaction contre les faiseurs de ronsardisme, de gongorisme, les faiseurs de mots, les chercheurs d'épithètes, les architectes en antithèses.

Si l'on joint à cette déclaration de principes le conseil donné par Duranty et souvent rappelé par Paul Alexis de « laisser passer dans la bouche de ses personnages solécismes et barbarismes afin de se rapprocher davantage de la naïveté et de l'abandon du réel » (1), on aura tout ensemble un résumé de la doctrine réaliste dans ce qu'elle doit à Paul de Kock, et une idée de ce que le Naturalisme — héritier le plus direct du Réalisme — a su en tirer.

Sans adopter entièrement la thèse soutenue par Brunetière dans son *Roman naturaliste*, il faut, comme lui, reconnaître que certaines « situations burlesques dont s'égayait jadis avec plus de verve que de style le toujours populaire auteur de *la Pucelle de Belleville* et de *Monsieur Dupont* » furent reprises par les Naturalistes, qui en dégagèrent, non pas la « solennité » que leur attribuait le critique de la *Revue des Deux Mondes*, mais plutôt, avec une goguenardise quelque peu féroce, toute l'amertume de l'existence.

Paul de Kock serait-il donc, comme son maître Pigault-Lebrun (esprit vigoureux que la Restauration réussit à déconsidérer en lui créant une réputation de pornographe) une manière de méconnu ? Nous ne se-

(1) *Le Malheur d'Henriette Gérard*, Paris, Poulet-Malassis, 1860 ; in-12, préface.

rions pas éloignés de le penser. D'ici un siècle ou deux, les curieux du passé iront, peut-être, chercher des traits caractéristiques d'une époque attendrissante et bouffonne dans ces romans où, bonnetiers et merciers en goguette, des boutiquiers de la rue Saint-Denis, poursuivent, le dimanche, des grisettes sans malice, par les bois « remplis d'agréments » d'une banlieue que la prose et les vers de Murger n'avaient point encore rendue odieuse.

On a essayé de copier son naturel, disait justement, dans sa biographie de Paul de Kock (1), Timothée Trimm, journaliste populaire qui, au *Petit Journal*, empruntait volontiers ses alinéas, en les exagérant, à Emile de Girardin. Et, modestement, « il y a loin, confessait-il, de la copie à l'original », Timothée Trimm reproduisait quelques pages, imitées du romancier de Romainville, lesquelles faisaient partie d'un volume de pastiches littéraires, demeuré à l'état de projet.

LES BONNES DE MADAME GALUCHARD

Muse ! inspire-moi !

Je vais chanter les infortunes d'une femme de bien — d'une chrétienne fervente — d'une ménagère forte sur les confitures de coings et les devoirs sociaux...

De Mme Galuchard, bourgeoise du Marais, qui eut à souffrir plus de tribulations qu'un martyr du temps de Néron ou de Dioclétien.

Mme Galuchard, quand je la vis et que je reçus ses confessions, faisait son pot-au-feu elle-même, et jetait, de ses blanches mains, les feuilles de thé sur les tapis qu'elle balayait.

Elle se demandait à elle-même si elle était visible pour les visiteurs.

En un mot, Mme Galuchard était sans bonne !...

La bonne d'une maison, quel baromètre pour nous, garçons participants de tous les écots, les hôtes de tous les foyers.

(1) *La Vie de Ch. Paul de Kock*, par Timothée Trimm, Paris, Collection Georges Barba, 1873 ; in-12, pages 158 et s.

C'est la bonne qui désigne votre âge. En annonçant, elle dit :

« C'est un *homme* », quand on est mal mis.

« C'est ce *petit monsieur* », quand on est jeune.

« C'est ce *monsieur* », quand on a l'âge de raison et celui de donner.

« C'est ce *vieux monsieur* », quand on porte sur ses cheveux blancs et noirs le demi-deuil de sa jeunesse.

La figure de la bonne qui m'ouvre m'indique immédiatement l'accueil qui m'attend dans un logis.

Si la bonne a la mine renfrognée, on a dit du mal de moi la veille.

Si la bonne n'est que sérieuse, ma visite sera agréée, pourvu qu'elle soit courte.

Si la bonne rit... oh ! pour le coup... je puis rester à dîner et après le dessert... faire un nœud à ma serviette... en signe de revenez-y prochain.

J'aime bien les bonnes avec leurs boucles d'oreilles de couleurs voyantes, leur anneau d'argent et leur tablier blanc qui a l'air de la nappe ôtée de la table des amours...

Mme Galuchard ne partage pas ma sympathie pour ces filles d'Eve qu'on paye cinq cents francs par an et deux bouteilles de vin par semaine dans la maison du Tiers Etat.

Il est vrai que Mme Galuchard, qui atteint sa cinquante-deuxième année, est sans enfants, quinteuse et maigre comme saint Siméon Stylite.

Tandis que M. Galuchard qui, dans son temps, *a fait dans la cassonnade,* est une pelote de graisse voltairienne et souriante.

Le moyen pour une fille de service de satisfaire ces antipodes, unis depuis un quart de siècle par la mairie des Petits-Pères.

J'ai interrogé le cœur de l'étique Mme Galuchard, ce qui était d'autant plus facile que l'embonpoint n'en cachait pas les multiples pulsations.

— Vous avez donc été bien malheureuse ?

— Par mes bonnes, oui, monsieur, et si jamais vous voulez faire un article sur mes tortures, voici la liste au complet avec notes biographiques.

Suivent, tracés de la même encre, Timothée Trimm s'efforçant de pasticher Paul de Kock, les portraits de :

« La bonne qui aime l'esprit ; La bonne qui accuse le chat ; La bonne qui a l'amour de la famille ; La bonne qui n'avait qu'un cousin ; La bonne qui dit toute la vérité ; La bonne qui n'était pas née pour cela ; La bonne qui aime les bons auteurs ; La bonne qui fait son salut. »

Mœurs de province ou mœurs domestiques, les romans de Champfleury sont aujourd'hui pénibles à relire. *Bourgeois de Molinchart, Souffrances du professeur Deltheil, Amoureux de Sainte-Périne,* etc., etc., tout cela est écrit à la diable, sans que l'auteur ait fait le moindre effort de composition, et témoigne de sa haine congénitale pour le style et la littérature. Puis, vraiment, les histoires qu'il raconte sont par trop dépourvues d'intérêt, de distinction, et les personnages n'en valent guère mieux.

Seuls, de petits récits comme *Chien-Caillou* (que goûta Hugo) et *le Violon de faïence,* supportent encore la lecture : ils offrent le charme poussiéreux de bibelots d'étagère qui, longtemps, auraient séjourné au milieu du bric-à-brac d'une arrière-boutique. On y trouve on ne sait quel reflet ayant perdu la couleur et la netteté des contours, de Balzac, de Dickens et d'Hoffmann et cela sans doute suffit à provoquer l'indulgence de Sainte-Beuve, qui voulut bien juger ces pauvres choses d'une « qualité saine, nullement frelatée ni mélangée et parfois réconfortante au cœur ».

M. Anatole France n'a pas toujours dédaigné, on le sait, de prêter, par son style, la parure qui manquait à ces fantoches.

Dans ses *Amis de la Nature,* plus que partout ailleurs, Champfleury se rapprocha de Paul de Kock et, ce jour-là, atteignit à l'humour. Un mercier et quelques maniaques de sa connaissance, ayant découvert une forêt connue de tout le monde, l'ont accommodée à leur goût personnel. Ils ont décoré de noms flambants rochers et clairières, pour s'apercevoir, avec la solennité impartie

à leur race, que « rien n'est plus doux aux yeux des habitants des grandes villes que le vert et ses variétés innombrables ».

Cela est vraiment drôle et on pressent, dans cette fantaisie, le mystificateur qui devait fournir de pantomimes le théâtre des Funambules.

A part ces quelques nouvelles, que reste-t-il du Réalisme ? Deux romans de Duranty : *Le malheur d'Henriette Gérard* et *la Cause du beau Guillaume* et, peut-être, de Max Buchon, cet autre roman : *Le fils de l'ex-maire.* Là, au moins, se trouve une scène amusante, la prise de bec suivie d'un crêpage de chignons entre la Brousse et la Bougeaillère. Emile Zola pouvait fort bien ne pas l'avoir oubliée, lorsque, dans *l'Assommoir,* il écrivit la scène magistrale du lavoir.

En dépit de son peu de relief, Champfleury compta cependant, à défaut d'un pasticheur, un parodiste indulgent : Lemercier de Neuville. Le « revuiste » pour marionnettes visait, à vrai dire, l'actualité dont la vogue devait être passagère, plus que l'écrivain.

Les Réalistes, scènes de la vie de convention : sous ce titre, le *Figaro* du 15 septembre 1861 publia une série de onze petites pièces, dont sept étaient dialoguées. Elles portaient ces sous-titres :

Réalisme d'antichambre ; réalisme de boudoir ; réalisme à huis clos ; réalisme de l'amour ; réalisme de l'amitié ; réalisme champêtre ; réalisme antigrammatical ; réalisme bourgeois ; réalisme artistique ; réalisme animal ; réalisme d'amour-propre.

Ce n'était ni méchant, ni très fin, mais par contre légèrement poussé à la charge, tel ce réalisme grammatical ; mais aussi bien dans le journal qu'au théâtre, ne faut-il pas le plus souvent grossir les effets pour être compris du public ?

CHAMPFLEURYPOPÉE

Champfleury, Madame, permettez-moi d'écrire dans son style pour vous faire son *panégyrique,* est un homme de beaucoup de talent. *L'idée lui a pris d'écrire à bonne heure.* D'abord il s'est fait remarquer par ses *pantomimes,* qu'il faisait *à la perfection,* et dont les libretti étaient *saupoudrés* de mots spirituels. En cela je ne le crois pas *réprimandable,* et, quant au succès, il *a rempli son but.* Mais, le genre du roman était plus *tentatif,* parce qu'il rapporte plus, et, *comme de juste,* il l'adopta. Tout d'abord, le public ne trouva pas *qu'il avait bien enseigné,* il y avait trop *d'embrouillamini* dans son style et pas assez dans ses fictions et on le *gouaillait* dans les journaux ; mais le public fut *forcé malgré lui* de revenir sur son opinion. Aujourd'hui, c'est un maître, nombre de jeunes plumes sont ses *apprentisses* et ne *décessent* d'écrire ses louanges. Devant une réputation aussi *géane* on peut dire qu'au jeu de la célébrité, *il a fait la volte.*

Ne pas écrire, ou plutôt ne pas écrire correctement, — ce qui revient au même — ce fut toujours le gros reproche que l'on adressa à l'auteur des *Bourgeois de Molinchart,* lequel feignait d'ignorer les règles élémentaires de la syntaxe et maniait le solécisme avec désinvolture.

Monselet lui-même, malgré sa bienveillance et les liens d'amitié qui l'unissaient à Champfleury, n'a pas craint de lui adresser ce reproche justifié, lorsque, dans sa *Lorgnette littéraire,* il déplorait que, excessif, comme tous les réactionnaires, il conduisît « trop loin son mépris de la rhétorique en l'étendant jusqu'à la grammaire ».

— J'ai fait *Madame Bovary,* disait Flaubert, pour embêter Champfleury. J'ai voulu montrer que les tristesses bourgeoises et les sentiments médiocres peuvent supporter la belle langue.

Cette démonstration ne fit aucun plaisir à Champfleury ni à ses amis et la collection du *Réalisme* témoignage de leur mésestime pour le grand écrivain. Plus tard, en exceptant Duranty qui devint un ami pour Zola et pour Paul Alexis, ils affichèrent, avec non moins d'entrain, un mépris analogue à l'encontre des Naturalistes, trou-

vant les mêmes accents qu'Albert Wolff pour s'indigner contre les audaces de ces jeunes présomptueux.

Ainsi, en mars 1888, un écrivain de la nouvelle école, Lucien Descaves, ayant eu l'audace de se présenter à la société des Gens de lettres, Champfleury, qui était alors membre du comité, ne se contentant pas de voter contre le candidat, ponctua son vote de cette prud'hommesque interrogation :

— Si le marquis de Sade se présentait, que feriez-vous ?

Ce sont là des mots qui restent. Néanmoins, le futur auteur de *Sous-Offs* ne fut pas admis cette année-là.

En littérature, comme en politique, les révolutionnaires n'admettent pas aisément qu'il y ait des révolutionnaires après eux ; puis, on n'aime jamais ses successeurs.

On peut, fort heureusement, attribuer au Naturalisme des précurseurs d'une toute autre qualité. Les écrivains du groupe de Médan se réclamaient avant tout de Stendhal, de Balzac, de Flaubert et des Goncourt. Il ne convient pas de chercher à approfondir ici les rapports de leur art avec celui d'un Stendhal et d'un Balzac, également inimitables, l'un par la sécheresse volontaire de son génie, l'autre, par le caractère universel et surhumain de sa vision. Puis, n'auraient-ils pas pu se réclamer aussi de Diderot, de Restif de la Bretonne et même remonter à Charles Sorel avec son *Francion* et à Furetière avec son Roman *bourgeois,* si ce n'est à Pétrone ?

Le Gustave Flaubert de *Madame Bovary* et de l'*Education sentimentale,* les Goncourt de *Germinie Lacerteux* furent les maîtres dont, plus directement, ils subirent l'influence. Malgré les expresses réserves qu'il ait formulées touchant la doctrine naturaliste (une lettre qu'il écrivit à Huysmans est, à cet égard, caractéristique), Flaubert fut leur ami, leur conseil bienveillant et tous

cherchèrent plus ou moins à retrouver le balancement et les sonorités de sa phrase, ses comparaisons, qui, comme celles de Baudelaire, entrent dans l'esprit.

Dans un ouvrage qui n'a jamais été imprimé, *Le vin en bouteilles,* M. Gabriel Thyébaut, grand ami des écrivains de Médan et souvent leur inspirateur, s'est amusé, sur des rythmes flaubertistes, à reprendre, avec plus d'ironie que de conviction, les motifs pessimistes de Flaubert. A la fois lyrique et comique, le style du *Vin en bouteilles* n'est pas sans rappeler, par moments, celui de *la Tentation de saint Antoine.* Entre parenthèses, figure une notation telle : « Il mâche un bouchon », ou c'est une indication précise et brève : « Le froid aux pieds me gagne et la lampe à pétrole répand une infection plus forte. » De même que, dans la *Tentation,* à la vue du catoblépas, saint Antoine s'écriait : « Sa stupidité m'attire », à l'apparition d'une servante faite pour inspirer le dégoût, l'homme qui met du vin en bouteilles ne peut retenir cette exclamation : « Sa laideur me séduit » ; et on pourrait multiplier ces exemples (1).

Allant plus loin, M. Max Daireaux a imaginé cette fable amusante que publia l'*Indépendance* et que devraient lire tous les flaubertistes. Un brave imbécile, navré de voir inachevé *Bouvard et Pécuchet,* a résolu d'y mettre lui-même la dernière main, et, mécontent du plan laissé par Flaubert, le modifie, pour aboutir à un pastiche de la plus spirituelle fantaisie. MM. Reboux et Muller n'auraient su faire mieux ; cela finit ainsi :

Alors ils émirent cette idée : Pécuchet qui était libre-penseur épouserait Victorine civilement, et Bouvard qui avait de la religion l'épouserait à l'église.

Le curé leur expliqua qu'il faudrait pour cela une dispense du Vatican. La dépense effraya Pécuchet ; ils y renoncèrent.

(1) Cf. Remy de Gourmont : *Promenades littéraires,* IVe série. Paris, « Mercure de France » 1912, in-12, p. 136. — Léon Deffoux et Emile Zavie : *Le Groupe de Médan,* Paris, Payot, 1920, in-12, de 310 p., plus 1 p. pour la table, p. 175-192, « L'auteur du vin en bouteilles. ».

Alors, il fut décidé qu'ils épouseraient Victorine tour à tour, et pour une durée de trois ans, après quoi ils divorceraient.

Bouvard commença, puis Pécuchet prit sa place.

Ils furent très heureux et ils eurent un enfant, ce qui, pour l'époque, était beaucoup.

Ernest Feydeau n'avait pas essayé, lui, de donner une suite à *Madame Bovary*, mais il sut profiter du bruit fait autour du roman de Flaubert, pour lancer *Fanny*, qui ne fut pas sans bénéficier du scandale qu'il désirait. Ce n'était pas la même qualité, mais qu'importait ?

Madame Bovary avait été le premier roman à parler crûment de l'adultère et cette hardiesse avait assuré son succès, bientôt décuplé auprès de la masse des lecteurs, par les poursuites maladroites qu'avaient provoquées quelques scènes prétendues suspectes, tandis que « le public lettré avait apprécié, par surcroît, le travail du style et l'effort d'art ». Ces qualités manquaient à *Fanny* : Feydeau, bien incapable de comprendre, aux dîners de Mme Sabatier, la part de vérité et de mystification qui entrait dans les paradoxes de Baudelaire, n'avait guère cure de ce qu'il considérait comme des contingences, mais par contre il avait surenchéri. Adoptant la recette et y apportant des perfectionnements de détail,

il se hâta de faire un roman d'armature pareille ; l'adultère en était l'unique objet, et un adultère renforcé, si je puis dire, par ceci que c'était l'amant qui se tourmentait de jalousie, et non le mari ; de même que Flaubert avait écrit la scène du fiacre, il écrivit la scène du balcon. (Martino : *Le roman réaliste sous le second Empire*. Hachette, 1913, in-12.)

Comme il arrive souvent, la contrefaçon pour être venue à son heure, et grâce aux polémiques dont elle fut l'objet, provoqua plus de bruit que l'original et son auteur lui dut une notoriété éphémère, alors que plus

tard seulement la célébrité devait venir au véritable écrivain.

Très justement, Sainte-Beuve a pu noter :

Après le succès de *Madame Bovary*, après tout le bruit qu'avait fait ce remarquable roman..., il semblait que tout le monde fût d'accord et unanime pour demander à M. Flaubert d'en recommencer aussitôt un autre... Depuis que *Madame Bovary* avait paru, la question du réalisme revenait perpétuellement sur le tapis... Un écrivain de talent, mais d'un talent moindre, venu après M. Flaubert et sur ses traces, parut un moment recueillir tout cet orage de bruits et de clameurs qu'avait soulevé le premier. Il se livra autour du nom de M. Feydeau un combat très vif qui aurait dû, plus légitimement, s'engager autour d'une œuvre de M. Flaubert ; mais celle-ci manquant et se faisant attendre, la critique et le public excités se jetèrent, à son défaut, sur ce qui se présentait, et se substituait à elle en quelque sorte.

Les phrases flaubertistes de M. Henry Céard dans *Une belle journée* et dans *Terrains à vendre* semblent parfois l'écho de certaines phrases de *l'Education sentimentale.* Il arrive même qu'elles donnent l'impression d'y faire suite.

Il y a un moment dans les séparations, écrivait Flaubert (*l'Education sentimentale*), où la personne aimée n'est déjà plus avec nous...

Et c'est l'irrémédiable misère des liaisons, poursuit M. Henry Céard (*Une belle journée*), que cette fugacité des traits où les amants eux-mêmes ne se démêlent plus.

C'est là un exemple, on en pourrait citer bien d'autres, empruntés tant à M. Henry Céard, qu'à Paul Alexis ou qu'à Léon Hennique, dont la *Madame Meuriot* et *l'Accident de M. Hébert* semblent comme des reflets atténués de la Bovary.

Dans une lettre datée de novembre 1891 et publiée par l'*Intransigeant* du 22 mai 1907, Huysmans ne reconnaissait-il pas, au surplus, que

le roman de l'être médiocre, de la majorité des gens, l'analyse de M. Tout le monde... Flaubert l'a fait de telle façon

dans l'*Education sentimentale* — qui est le vrai, le seul livre naturaliste — qu'après ce chef-d'œuvre nous devrions bien nous taire.

Quant à *Germinie Lacerteux*, ce roman des Goncourt que Zola préférait entre tous, parce qu'il y trouvait la note la plus aiguë et la plus personnelle dans l'étude d'un cas pathologique du peuple et des faubourgs, son influence fut si forte sur le groupe, que tout le naturalisme semblait bien, comme l'écrivait Remy de Gourmont (*Revue des Revues*, 1er août 1896) venir de *Germinie Lacerteux* et que Jules de Goncourt ne se trompait pas, quand, au cours d'une promenade avec son frère, il déclarait qu'un jour il faudrait reconnaître que leur roman (1865) avait été le livre-type qui avait « servi de modèle à tout ce qui avait été fabriqué depuis eux sous le nom de réalisme, naturalisme, etc. » (1).

Bien que Flaubert et les Goncourt, ces grands précurseurs du Naturalisme, aient été plus souvent imités que pastichés, Marcel Proust a fait un pastiche excellent de Flaubert —son meilleur peut-être — et divers passages du *Flaubert à Paris* de M. Louis Bertrand ne lui sont pas inférieurs.

Prenant pour thème l'extraordinaire aventure du sieur Lemoine — cet aigrefin qui, prétendant fabriquer du diamant, était parvenu à escroquer la forte somme à ses concurrents en « vrai » — Marcel Proust avait imaginé de la faire raconter dans le *Figaro* (Supplément littéraire, 1910) par divers écrivains, à commencer par Balzac (2).

Gustave Flaubert n'eût sans doute pas exprimé en d'autres termes que l'a fait pour lui son pasticheur, la psychologie, la mélancolie et les regrets, des oisifs qui forment l'ordinaire public des tribunaux et qui, au Pa-

(1) *Préfaces et manifestes littéraires* (*Chérie*), par Edmond et Jules de Goncourt, Paris, Charpentier, 1881 ; in-12, p. 75.

(2) Ces pastiches ont été publiés en volume. Marcel Proust : *Pastiches et Mélanges*. Paris, Nouvelle Revue Française, 1919, in-8.

lais, venaient d'assister aux débats de l'affaire Lemoine, quand l'heure fut venue pour cet inventeur astucieux de rendre des comptes.

Quelques-uns, en songeant que la richesse aurait pu venir à eux, se sentaient prêts à défaillir ; car ils l'auraient mise aux pieds d'une femme dont ils auraient été dédaignés jusqu'ici, et qui leur aurait enfin livré le secret de son baiser et la douceur de son corps. Ils se voyaient avec elle, à la campagne, jusqu'à la fin de leurs jours, dans une maison toute en bois blanc, sur les bords tristes d'un grand fleuve. Ils auraient connu le cri du pétrel, la venue des brouillards, l'oscillation des navires, le développement des nuées, et seraient restés des heures avec son corps sur leurs genoux, à regarder monter la marée et s'entrechoquer les amarres, de leur terrasse, dans un fauteuil d'osier, sous une tente rayée de bleu, entre les boules de métal. Et ils finissaient par ne plus voir que deux grappes de fleurs violettes, descendant jusqu'à l'eau rapide qu'elles touchent presque, dans la lumière crue d'un après-midi sans soleil, le long d'un mur rougeâtre qui s'effritait. A ceux-là la force de leur détresse ôtait la force de maudire l'accusé ; mais tous le détestaient, jugeant qu'il les avait frustrés de la débauche, des honneurs, de la célébrité, du génie, parfois de chimères plus indéfinissables, de ce que chacun recélait de profond et de doux, depuis son enfance, dans la niaiserie particulière de son rêve.

Il n'est pas de flaubertiste plus fervent que M. Louis Bertrand. Ses travaux sur le maître de Croisset ne sont pas moins précieux pour les érudits que pour le public. *Flaubert à Paris ou le Mort vivant* (Paris, Bernard Grasset, 1921 ; in-12) est bien l'œuvre de l'écrivain qui a publié, — « sans prévenir », bougonne gentiment Flaubert ressuscité, — la première *Tentation* et la première *Education*. Il y a quelque chose d' « hénaurme » et qui eût réjoui le bon géant, dans cette idée de le faire venir à Paris pour son centenaire.

La pittoresque promenade va du Palais Mazarin au jardin du Luxembourg, en passant chez l'abbé X.., dont le toupet rebelle ressemble étrangement à celui de l'abbé Mugnier, — « Riquet à la houppe », disait Huysmans.

Ah ! M. Louis Bertrand connaît bien son sujet : il doit savoir la *Correspondance* par cœur pour en pasticher avec tant d'habileté les accents les plus caractéristiques.

— Je vous présente *Sous Napoléon III, ou Un ménage parisien,* me dit-il, d'un petit air satisfait. C'est la suite de mon *Education sentimentale,* le procès du monde moderne, civilisation, politique et tout... C'est autre chose que les Rougon-Macquart de mon ami Zola. Ce Zola, un benêt qui croyait dur comme fer à la science et au progrès des lumières !... Moi, au contraire, j'ai étalé, avec l'enfantine sottise du XIXe siècle, toute l'ignominie du monde actuel. Vous connaissez mes trois grandes divisions de l'histoire universelle : *paganisme, christianisme, mufflisme...* Eh bien, c'est l'épopée du mufflisme que j'ai écrite dans ce fort bouquin. Bien entendu, je m'y suis ménagé quelques petits divertissements égoïstes, des endroits propres, des paliers, où un homme comme moi peut respirer... Tout le côté fête et représentation mondaine m'a vivement amusé. Le bon Zola, lui, qui, sous le second Empire, pondait de la copie dans une mansarde, entre un pot de chambre et un saucisson attaché à un clou par une ficelle, le bon Zola n'a rien soupçonné de toutes ces gentillesses... Vous y retrouverez, dans ce fort bouquin, la figuration de Compiègne et de Fontainebleau, les gondoles et les violons du Bassin aux Carpes, le beau chevalier Nigra, et ce petit cuistre de Mérimée, et la clique Metternich et Galiffet, — sans oublier la Païva, — la Païva, Juive effrayante, qui, une des premières, vint essayer, sur nos nigauds de gens de lettres et de politiciens, la fascination du fameux « charme slave »... Cette Païva, une femme barbare, une sauvagesse sous les dehors de la civilisation la plus raffinée ou la plus pourrie, — l'aïeule de toutes les aventurières moscovites, polonaises ou tcherkesses, qui infectent périodiquement vos salons parisiens...

MM. de Goncourt, puis Edmond de Goncourt seul, ont exercé, par leur goût du néologisme et le tarabiscotage de leurs phrases, une influence parfois fâcheuse sur les débutants qui, à leur suite, visèrent à l' « écriture artiste ».

On a pu voir, naguère, à la faveur d'une mode heureusement passagère, un certain impressionnisme litté-

raire s'imposer aux snobs comme une nouveauté : mais, pourquoi faut-il que les écrivains assez naïfs pour sacrifier l'ordre et la logique à la singularité, arrivent toujours après quelqu'un ? Les précieux d'avant-hier avaient eu un précurseur en la personne de Francis Poictevin, romancier généralement oublié (1) qui, dans des livres aujourd'hui difficilement intelligibles, cultivait, vers 1883, des « épithètes nuancées », dont le survivant des Goncourt s'effarait lui-même.

Il y avait de quoi, ainsi que permettra de s'en rendre compte ce passage de *Ludine* (Bruxelles, Kistemaeckers, 1883 ; in-12).

L'auteur y montre son héroïne jouant, à la lueur de bougies, avec des pierres précieuses non serties :

De ces diversités, de ces contraires combinés, elle se forgeait une harmonie. Une manière de musique, mélodies arc-en-cielées, tons de pastel soupirant l'ombre, champs perdus d'hyacinthe à la bleuâtre ourlure... Mais quelquefois dans la flamme épandue, tournante, la fille incrédule guignait l'opale comme voulant lui ravir le mystère lilas de ses teintes. Involontairement, elle se préoccupait de l'indistinct de cette blancheur, celle-ci lui semblait la nuance d'un rêve conçu à l'aube... Sur sa main, l'opale jetait des rougeurs de soir, des feux de vitraux qui s'allument dans une nuit d'abside. C'était plein d'attraits, sans doute ; mais elle refusait crédit à une pierre qu'on dit exercer d'occultes influences. Et, en même temps, elle lui en voulait de concentrer en soi une énigme, sur soi l'œil alors moins caustique de la manieuse... (*Ludine*, pp. 84-85).

Un pastiche — plus volontaire celui-là — du fameux *Journal des Goncourt* fut publié en 1922, lors des polémiques provoquées par la non publication de la partie inédite, déposée à la Bibliothèque Nationale, de ces mémoires. Tiré à 1.000 exemplaires, il fut ainsi annoncé

(1) Sur ce Francis Poictevin qui peut-être autant que Robert de Montesquiou aurait fourni à Huysmans le prototype de son des Esseintes, se reporter à l'article de M. René Martineau publié dans le *Mercure de France* du 15 novembre 1921, p. 114-130 : *Un oublié : Francis Poictevin.*

dans le feuilleton de la *Bibliographie de la France* du 31 mars 1922 :

Journal des Goncours (sic), *Mémoires de la vie littéraire, par un groupe de curieux* (*partie inédite*). Avec un autographe d'Edmond de Goncours et la reproduction en facsimilé d'une page du manuscrit. Année 1896. Paris, Renaissance du Livre, s. d. ; couverture imprimée. (In-8, de 109 pp., plus 1 p. pour la table).

Une note de la *Bibliographie de la France* ajoutait :

Il y a tant de révélations piquantes dans ce singulier pastiche d'écrivains dont tout Paris murmure déjà les noms qu'on doute que l'authentique Journal puisse apporter plus d'imprévu.

Parmi ces noms que « tout Paris murmurait » figurait celui de M. Pierre Benoît, mais les gens bien renseignés n'étaient pas éloignés de se rallier à l'opinion de M. Paul Lombard, qui, ayant eu, par l'éditeur, communication des bonnes feuilles, avait écrit dans l'*Homme libre* du 16 décembre 1921 :

Nous faisons toutes réserves sur la réalité d'une collaboration de M. Pierre Benoit au *Journal des Goncours*. Il nous paraît bien plus plausible que certains membres de l'Académie Goncourt ne sont pas étrangers à cette publication.

Ce fut aussi l'opinion de l'*Œuvre* (18 janvier 1922) :

Cette stratégie compliquée serait assez dans la manière des Dix. Ne ressemblent-ils pas tous plus ou moins à ce personnage de Toppfer qui « feint de feindre afin de mieux dissimuler » ? Mais, direz-vous, quel intérêt ces membres de l'Académie Goncourt ont-ils à faire paraître un pastiche du fameux Journal ? Parbleu, pour « dissimuler » encore quelque temps le vrai, celui qu'ils redoutent de voir paraître.

Un hasard, sur les circonstances duquel nous ne pouvons nous expliquer plus longuement, nous permet de reproduire cette page inédite du *Journal des Goncours*.

3 janvier. — Zola vient me voir, l'air plus morose, plus grognonant que jamais, après huit jours d'enfermement occupé dans un logis pas très éloigné du sien, rue Saint-

Lazare, chez une dame Rozerot qui fut sa cuisinière, et dont il a, dit-on, deux enfants, à soigner la gale qu'il a attrapée en se documentant pour son prochain roman.

Il croit que le mal lui a été donné par un prêtre italien qui, au cours de son voyage à Rome, lui aura glissé le sarcopte mâle (c'est le nom du parasite de la gale) et aura obtenu ici la complicité de Séart qui possédait le sarcopte femelle.

Zola est persuadé, d'après les dernières découvertes de son ami le docteur Toulouze, que la contagion ne s'opère que de cette façon ; il voit, dans la manigance pour obtenir l'accouplement des sarcoptes, le méthodisme habituel aux « bons pères », comme il dit avec une ironie assez lourde et où se sent l'influence de ses nouveaux amis athées, révolutionnaristes et qu'il croit à toutes les prêcheries sur la fraternité des peuples. Comme il me nervosifie quelque peu avec cette histoire, je lui jette le mot de Vallès à Baudelaire : « Vous êtes bien guéri, au moins ? »

6 janvier. — A la demande de Mme Daudet, j'atténue, au mois de juin 1894 de mon Journal, la silhouette d'Alphonse Daudet malade. Au lieu de « visage torturé », je mets : « visage ravagé ».

LÉON DEFFOUX et PIERRE DUFAY.

GUINOISEAU

OU

LE MOYEN DE NE PAS PARVENIR[1]

—

CHAPITRE XIV

ABSCOC RENTRÉ CHEZ LUI REÇOIT LA PETITE TOINETTE A LAQUELLE IL NE FAIT AUCUN MAL, LA GROSSE LORIS A LAQUELLE IL NE FAIT AUCUN BIEN, SE DÉSOLE, SE CONSOLE ET VA AU CINÉMA.

Guinoiseau rentra chez lui en proie à la mélancolie. La demande en mariage d'Adrienne lui tenait plus au cœur qu'il ne voulait le dire. Chaque fois qu'il entrevoyait un foyer paisible, des enfants, son vieil instinct bourgeois lui faisait mesurer le vide de sa vie. Un autre instinct, non moins bourgeois, de sagesse l'avait décidé immédiatement à repousser la tentation de bouleverser trop tard son exisence. Il se plaisait néanmoins à se dire que la décision ne dépendait que de lui, qu'il pouvait accepter de fonder enfin une famille et atteindre à cet équilibre, à cette stabilité auxquels il avait toujours aspiré et que l'apparence d'ordre qu'il avait mis dans sa bohème ne remplaçait que mal.

Il détourna le cours un peu pénible de ses réflexions en se lançant à corps perdu dans les projets voluptueux qu'avait fait naître en lui la proche venue de la fille d'Adèle. Pour que sa mère, après les confidences que, suivant son habitude, Abscoc ne lui avait pas épargnées,

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 623, 624, 625 et 626.

l'envoyât seule rapporter le linge qu'elle eût pu si bien rendre elle-même le lendemain matin, il fallait qu'elle eût une arrière et complaisante pensée. En ce cas, la petite ne devait pas en être à son coup d'essai, ce qui épargnait à l'ironiste tout scrupule et tout remords : occasion magnifique pour Abscoc de réaliser enfin une de ces scènes lubriques dont en théorie il se prétendait depuis si longtemps amateur, contredisant lui-même, par cette affirmation publique de goût, un principe de psychologie qu'il avait découvert et formulé : les grands vices sont aussi rares et aussi secrets que les grandes vertus.

La fille d'Adèle, la petite Toinette ! Il passait dans sa tête d'intellectuel, qui, en dépit d'un goût physique pour certaines formes, ne fait l'amour qu'avec son cerveau, des visions et des mots qu'il n'osait même pas formuler : car il était presque toujours timide en face de lui-même. Mais ces voluptés en expectative déchaînaient en même temps un vague malaise d'inquiétude... Il essayait de se faire une raison : à quinze ans, on n'est plus une gosse et les enfants modernes en savent à peu près autant qu'un corps de garde de Louis XV... Ce n'était pas la première fois sans doute que Toinette rapportait du linge à un vieux célibataire. Il prendrait prétexte de ce que ses chemises ne seraient pas bien raccommodées pour la gronder et la corriger... comme une petite fille ; et puis... ne lui avait-il pas, un jour, effleuré la joue sans qu'elle s'y opposât ? Son imagination galopait, évoquant, au milieu de scrupules persistants et de craintes angoissantes, des scènes de plaisir...

Tout à coup, Toinette, à qui sa mère avait confié les clefs de l'appartement, fut devant lui, sans s'être le moins du monde annoncée par un bruit quelconque, les bras chargés de chemises sur lesquelles une pile de mouchoirs, des faux-cols et des chaussettes étaient équilibrés.

Guinoiseau mâchonna plus violemment sa cigarette.

Pour masquer sa gêne, il imita l'accent enfantin, marmonnant ses mots avec une brusquerie feinte :

— Brou ! qu'elle est gentille de rapporter le linge au gros monsieur. Posez tout cela sur la chaise, Mam'zelle Toinette.

Il se tenait timidement éloigné d'elle. Et comme la petite, d'elle-même, se rapprochait de lui et, perfidement, cherchait dans la pièce sombre un endroit mieux éclairé où elle pût bien montrer ses jambes qu'elle savait jolies, il ne savait que dire ni que faire, subitement paralysé par le respect invincible qu'il avait de l'enfance, par l'évocation de la fille de cet âge qu'il pourrait avoir. Il lui tapotait les joues du bout des doigts, avec précaution, retirant vivement la main, comme s'il se fût brûlé :

— Mou ! on est sage ? on ne fait pas trop enrager maman Adèle ? on travaille bien à l'école ? Attends, mon fi... je n'ai pas de bonbons, je vais te donner de l'argent pour en acheter.

Cette scène en se prolongeant, l'embarrassait horriblement et, bien qu'il prît un plaisir qu'il n'osait pas traduire en actes, à voir les jolies jambes nues dans les chaussettes et le bout de pantalon qui dépassait la robe tête de nègre, il souhaitait, tant il se sentait bête, tant il se prenait en flagrant délit d'impuissance à réaliser les rêves qui venaient gentiment se couler dans sa vie à portée de sa main, tant il se sentait enchaîné bourgeoisement par toutes ses vieilles traditions et ses vieux instincts, que la petite disparût le plus vite possible.

Un coup de sonnette le délivra de cette pénible situation. Il ne vit pas bien d'abord qui entrait dans son cabinet. Il distingua, parbleu, que ce n'était pas un homme, mais dans l'ombre qui, en toute saison, se blottissait obstinément dans cette pièce sur cour, il ne découvrit pas de visage.

— Quelque cabotine en mal de cinéma ou d'engagement de caf'conc', pensa-t-il.

Il recevait chaque semaine des visites de professionnelles, ou qui ne demandaient qu'à le devenir, qui quêtaient une recommandation. En tout cas c'était un témoin qui le mettait définitivement à l'abri de ses propres tentations, voire même des entreprises possibles de Toinette. La pensée que tout danger était écarté lui rendit son audace. Il poussa doucement la jeune fille — dépitée d'ailleurs — vers la porte en lui malaxant les épaules et en déposant sur son front un paternel baiser. Puis, en se retournant, il fit remarquer à sa visiteuse :

— Quelles jambes pour les générations montantes !

Peu à peu, à mesure que la visiteuse s'approchait de la fenêtre, son ombre noire se modelait en frisettes blondes derrière un voile flottant, en formes empâtées.

— Tu ne me reconnais pas ? Vingt-sept ans... il n'y a rien de surprenant.

Soudain, il murmura, les larmes brusquement aux yeux :

— Loris !

Le passé le submergea d'un coup, sans prévenir, comme une avalanche roule, aveugle, asphyxie un grimpeur... Encore une revenante ! Loris ! Les vingt ans ! La passion ! Les réveils dans le vieux lit ! Les retours de Chaville dans l'embarras odorant des brassées de lilas !

Il la revoyait étendue, nue et frémissante dans les beaux draps familiaux. Sa façon de subir le plaisir le ravissait alors. Tout palpitait en elle, les mains, les pieds, les cuisses... Sa volupté l'enchantait... et lui donnait un peu envie de rire...

— Vous ne pensiez pas me revoir aujourd'hui... Vous me trouvez changée ?

— Non, épanouie.

A la vérité, c'était maintenant une grosse dame, épaissie et, en proportion de son embonpoint, devenue trop courte. Mais les yeux visionnaires d'Abscoc redessinaient

dans la masse moelleuse et trinqueballante les formes de jadis. Elle devina sa pensée :

— Si vous voyiez ma grande fille, vous retrouveriez votre Loris d'autrefois.

— Votre grande fille ?

— Oui, ami, je suis mariée et j'ai deux enfants.

Déjà revenu à sa sensualité intellectuelle, maintenant qu'il n'avait plus sous la main de quoi la satisfaire, il eut envie de dire :

— Vous auriez mieux fait de l'envoyer à votre place.

Il répondit seulement avec non moins de sincérité :

— Vous avez été mieux avisée que moi.

— J'ai eu envie de vous revoir. Je vous lis chaque dimanche dans le *Courrier*...

— Je suis tout ému de vous retrouver.

— Vous vous rappelez ?... On n'avait pas beaucoup d'argent pour s'aimer ?

— Je n'en ai pas beaucoup plus aujourd'hui.

Elle garda un instant le silence.

— Je vous en ai voulu...

— A moi ? Pourquoi ? Grand Dieu !

— Parce que, quand vous avez eu assez de moi, vous m'avez, pour ainsi dire, passée à votre ami Pâquis.

— Je me suis conduit en ami et en homme du monde. Il vous désirait.

Il fut heureux que cette affirmation de principes personnels vînt couper une émotion qui l'envahissait.

Il profita de cette détente pour ramasser au coin de son poêle une bouteille de Chambertin à moitié pleine. Il trouva dans son garde-manger une tasse qu'il remplit pour Loris. Il se contenta, lui, de son verre à dent.

Elle eut peut-être une seconde la tentation d'accomplir un geste... en souvenir du passé. C'est probablement ce désir fugitif qui lui inspira la réflexion contraire qu'elle formula :

— C'est drôle pourtant ! On se retrouve sans avoir la

moindre idée de... Celui qui nous aurait prédit il y a vingt-sept ans une telle indifférence aurait pris quelque chose...

— Oui, il y a une mort du cœur, murmura Guinoiseau.

Sans aucun doute, puisqu'il la vit fermer la porte sans regrets.

Quand elle fut au bas de l'escalier il se demanda seulement :

— Comment a-t-elle trouvé mon adresse ?

Cette visite cependant l'avait refoulé vers le passé, brusquement, comme un de ces voiliers en miniature que, du bout d'une baguette, un enfant ramène contre le courant du ruisseau qu'il vient de descendre. La rupture avec Loris, on s'en souvient, avait été décidée le jour même où Cramlott avait fait paraître sous son nom la *Chronique du Faublas*. Ainsi leur amour avait péri à la même minute que ses rêves de gloire, que sa foi aux lettres, que son enthousiasme de l'avenir ! Et depuis... La valeur de trente bouquins de chroniques, d'articles, de menues choses éparpillées au hasard... au milieu de cette poussière, deux livres de lui, des œuvres écrites pour d'autres et sous le nom d'autres : cinq bons romans, les plus grands succès de Cramlott, une histoire javanaise pour le prince d'Eurasie, les mémoires d'un cabot, les souvenirs d'un boxeur, les aventures d'une étoile, de la critique, des contes... Et le bruit courait qu'il était paresseux ! Lui qui, depuis sa seconde ruine, avait uniquement vécu de sa plume et par sa plume, ce qui, au tarif de la littérature, représente un joli tour de force ! Il était simplement victime de son anonymat, de sa nonchalance, de sa facilité à se blaguer lui-même, de son aspect gras ! Ses efforts, son labeur étaient ensevelis sous la renommée d'autres noms ; même ceux qui le savaient ne se souvenaient plus qu'il était le réel auteur de tant de volumes. Ayant trop travaillé pour avoir eu le temps d'écrire, c'est-à-dire de laisser une œuvre personnelle,

conçue par lui, édifiée suivant son goût et son talent propres, il arrivait à l'âge où une sorte de lassitude, fille de la vie désordonnée et épicurienne, paralyse la puissance de créer. On avait oublié l'ouvrier véritable quoique officiellement anonyme de tant de livres, pour ne plus voir en lui que le pauvre homme fatigué qui, maintenant, peinait toute une nuit sur trois pages de copie, devenu incapable de tout effort prolongé, usé par l'existence et vaincu par ses habitudes.

Ah ! la maudite visite qui avait débondé le tonneau des souvenirs et des amertumes ! N'aurait-elle pas pu rester en son royaume des ombres, cette revenante de cent kilos qui, par la portière de leurs amours oubliées, avait fait repasser tout le paysage de ruines, de fantômes, l'œuvre qu'on a toujours remise au lendemain et qu'on n'a jamais faite et qu'on ne fera jamais, des châteaux déserts, des parcs en friches, des cimetières...

Ces réflexions, qui attestaient que Guinoiseau se connaissait bien lui-même s'il livrait difficilement, même à ses intimes, les résultats de son introspection, ces réflexions l'avaient enveloppé de tristesse. On ne constate jamais sans amertume qu'on se trouve devant la cinquantaine pauvre, réduit au gain quasi-quotidien, à la merci de n'importe quelle déchéance, après avoir travaillé pour les autres et avoir distribué aux autres une bonne part de sa fortune, sans reçu et sans intérêt. Pourtant Abscoc, ironiste non de commande et de métier, mais de tempérament, éprouvait toujours une aigre jouissance qui le consolait, à vérifier, même à ses dépens, la sottise et l'injustice de la vie. Il souriait et grinçait des dents en pensant que son honnêteté, son labeur, sa générosité, l'avaient conduit à une maturité, en somme, lamentable. Il éprouvait une sorte d'orgueil et de satisfaction à constater que son pessimisme avait raison. Et c'était toujours par ce singulier détour que, même aux heures les plus navrantes, il revenait à cet apaisement, sinon humain,

du moins métaphysique, de l'ironie. S'il était capable de tisser sa vie de mille inquiétudes secondaires, il ne s'attardait jamais dans un état général de mélancolie.

Il se ressaisit donc assez vite pour se réjouir à l'idée qu'il avait devant lui une bonne soirée, une soirée à passer seul. Quoi qu'il arrivât, quelles que fussent les invitations qu'il recevait, il consacrait, sans capitulation, le jeudi soir à sa passion secrète : il le réservait au cinéma.

Il s'en alla, non chez Jean où il connaissait trop de monde, mais dans un restaurant de la rue Saint-Denis où la cuisine était confortable et la cave bien fournie en vins d'Anjou. Il avait le dessein, après l'Armagnac, d'aller voir un film américain au Marivaux. Il dîna copieusement de soupe grasse, de turbot au beurre fondu, de gigot bretonne, de volaille bouillie froide, roulant dans sa cervelle quelques dernières houles des événements de l'après-midi.

Suivant un penchant auquel il s'abandonnait volontiers, son esprit se mit à somnoler devant la table saccagée. Il abandonna définitivement les considérations philosophiques et le compte des articles qu'il avait à toucher pour se représenter, figées en des poses voluptueuses, ses contemporaines qui dînaient autour de lui. L'une d'elles qui venait d'arriver le réveilla et fixa son attention. Elégante et distinguée, auréolée d'un chapeau de paille bleu foncé ceint de roses effeuillées, elle « travaillait », il l'apprit par sa conversation.

Elle énumérait à son amant — dont le profil était napoléonien, espagnol, américain ou jockey à volonté — les noms importants de sa clientèle. Sa bouche était énorme et sensuelle, son nez sans forme définie, ses yeux — tout en longueur — pourvus de paupières charnues et rieuses. Elle étalait de beaux bras à travers les crevés d'une manche de soie. Comment aimait-elle, celle-là, quand la volupté tordait ses membres, affolait cette tête curieuse,

se coulait dans ces chairs tendres ? Avec des cris ? Avec des silences ? Avec des soupirs ? Avec des invocations ?

Il demanda une crême fraîche et des fraises.

Il avait, en ce moment, en face de tant de gracilités, de mièvreries, l'orgueil de son rabelaisianisme puissant, seul capable de pénétrer à fond le sens de la vie, après tout grasse et féconde. Il aurait volontiers recommencé à dîner. Il s'amusa de ce que la cigarette du jockey napoléonien, posée sur un étui magnifique, commençât à en brûler le cuir.

Le Quart-de-Chaume mettant sa solitude en gaîté, il commença à penser à la mort. Quarante-neuf ans ! Le vestibule du caveau de famille ! Ce qu'il craignait surtout dans la mort, c'était le lendemain. Ce qu'il n'aimait pas, c'était d'y pénétrer seul et privé de ses mille objets familiers, sans son Gilette, sans ses bouquins, sans sa valise en vache... Il était d'un caractère si sociable qu'il souhaitait mourir en compagnie, dans une catastrophe de chemin de fer par exemple, son bagage et son parapluie à la main, afin de continuer autre part la conversation et de ne pas arriver isolément dans une planète peut-être inconnue. Y trouverait-il son tub quotidien ?

CHAPITRE XV

DÉBARQUÉ A ANGERS, LE HÉROS DE CE LIVRE Y EST, UNE FOIS DE PLUS, LA PROIE D'UN FAUX-COL. — IL EST FORTEMENT TIRAILLÉ ENTRE ABSCOC ET GUINOISEAU. — UNE SOIRÉE DE TACHES ET DE CONFIDENCES — MOINS UNE.

La cinquantaine avait amené dans l'humeur d'Abscoc quelques modifications, invisibles pour ceux qui ne le connaissaient que superficiellement, mais réelles. L'idée qu'il avait vraisemblablement vécu bien plus que la moitié de son existence le poursuivait plus âprement qu'il ne voulait l'avouer. Encore que ses opinions sur le néant,

l'immortalité, la métempsychose, la réincarnation, la transformation, fussent essentiellement soumises à la qualité des vins, à la valeur du repas et à l'heure à laquelle il s'était levé, c'est vers la réincarnation qu'il inclinait de la manière la plus constante. C'était la plus fixe de ses idées flottantes. Il était moins tourmenté par l'idée de la mort elle-même que par le souci de savoir comment il y arriverait. Il priait souvent ses intimes de lui épargner la souffrance avec la morphine. Bien qu'il n'en eût fait l'aveu à personne, il est certain qu'il entrevoyait, avec son habitude d'attendre le pire, une longue et douloureuse maladie, sans argent, sans ressources, oublié de tous dans son obscur logis. Il pensait bien qu'un ou deux de ses amis ne l'abandonneraient pas complètement. Sa fierté souffrait parfois de cette espérance ; mais la pauvreté lui avait appris à n'avoir pas trop de vergogne, un vieux communisme latent lui conseillait de ne pas trop s'étonner d'un partage en quelque sorte légitime et le souvenir de ce qu'il avait lui-même prodigué généreusement aux autres lui faisait accepter avec plus de désinvolture ce qu'il avait à en recevoir.

Après les fêtes du cinquantenaire qui furent célébrées à midi, dans l'intimité, chez Jean et le soir chez la fille Lolo, comme le printemps était chaud et clair, Abscoc proposa à Pâquis de passer avec lui quelques jours à Angers. Des sentiments obscurs poussaient l'ironiste à retourner, en cette année solennelle, aux lieux de sa naissance. Ce pèlerinage prenait dans son esprit une certaine gravité. Il en parlait avec Pâquis, comme d'une promenade mélancolique parmi des souvenirs, entremêlant leurs projets d'excursions et de visites d'anecdotes salées et de tendres récits de jeunesse, organisant d'avance leurs déplacements suburbains suivant l'itinéraire des étapes de son enfance. Assurément, le déjeuner à Saint-Georges, la visite aux caves du Layon étaient prévus dans le programme. Mais, contrairement aux habitudes résolument

gastronomiques de Guinoiseau, ils n'en constituaient pas l'essentiel.

Cette disposition d'esprit imprévue frappa Pâquis. Son ami se sentait-il malade ? Eprouvait-il quelqu'atteinte dont il ne parlait pas ? Ce qui l'inquiétait plus qu'il ne se l'avouait, c'est qu'Abscoc ne faisait même plus allusion aux espérances qu'il caressait pour sa vieillesse, à cette bibliothèque ou à ce musée provincial dont il rêvait de devenir conservateur. Depuis de nombreuses années il parlait parfois, sans préciser, des défectuosités de son cœur. Cette maladie imaginaire allait probablement de pair avec sa sénilité précoce. En réalité il souffrait uniquement d'emphysème et de rhumatismes. Evidemment son hygiène était plutôt rudimentaire et extérieure, réduite au seul tub quotidien. Il s'empâtait et d'une graisse qui lui faisait un teint gris. Il n'opposait aucun remède anti-urique, dépuratif ou hépatique, aucun exercice physique à l'assaut de trente années de restaurants, d'invitations, de longues veillées, d'alcools divers, de femmes au lit, d'excès de chair, de travail nocturne, de vie dans des appartements sombres, poussiéreux, mal aérés. Le fait est que, depuis un an, il manquait quelques-uns de leurs rendez-vous, terrassé par des crises d'étouffements nocturnes. Pâquis en rentrant chez lui trouvait un pneumatique désolé : « Vieux frère, je me suis réveillé d'un sommeil de 17 heures, consécutif à une crise d'emphysème n° 1... C'est à se foutre dans les douanes. Mon concierge a-t-il pu au moins te téléphoner à temps ? J'avais essayé de m'habiller à 6 heures. J'ai dû y renoncer. Je n'ai repris haleine que vers 10 heures du soir. Quel avertissement ! Je te serre sur mon emphysème. — Abscoc. » Ces excuses masquaient parfois une aventure intime ou le lâchage de l'ami de trente ans pour une bordée avec l'auto et les actrices de Battifo. Elles étaient souvent l'expression de la triste réalité.

Mais enfin il était robuste et l'appétit, sûr indice d'un

équilibre inattaqué, ne faiblissait pas. Il avait des digestions excellentes. Deux semaines encore avant son anniversaire, après un fort déjeuner, il se réjouissait du dîner auquel il était convié dans une maison pantagruélique :

— Je mange le matin, mais je bouffe le soir, ajoutait-il. Le déjeuner, c'est pour m'ouvrir l'appétit.

Les deux amis débarquèrent à Angers par un de ces beaux soirs où l'humidité blonde qui monte de la Loire semble accueillir, dans une coupe irisée, les roseurs mauves du soleil couchant. Une poussière fine flottait sur la ville comme soulevée par le piétinement d'une foule en fête. Ils s'installèrent à l'hôtel, dans deux chambres contiguës qui prenaient vue sur le mail et l'entrée du jardin public. Par dessus le feuillage luisant et sombre des grands magnolias, les toits de la ville dévalaient vers les lointains coteaux, vers la campagne dorée et claire. Les valises vidées, les ablutions terminées, ils allaient se diriger vers le café Gasnault quand Guinoiseau, en éternuant, suivant la règle constante qu'il avait introduite dans ses rapports avec son linge, fit sauter la boutonnière de son faux-col. Le mal était moins grave à portée de sa garde-robe que quand il fondait sur lui dans la rue, aucun chemisier n'ayant en magasin un objet de l'envergure de son tour de cou actuel. Chez lui, en pareille occasion, il ne manquait jamais de se recoucher. Mais en voyage !... Le désastre entraîna pourtant des conséquences imprévues, car, aussitôt qu'il fut redevenu l'impeccable gentleman que l'on sait, Abscoc éprouva au ventre quelques inquiétudes et annonça qu'il allait se retirer dans les « locaux disciplinaires ». Mais il n'accomplissait jamais cette excursion sans prendre ses plus grandes aises, c'est-à-dire sans se déshabiller complètement, tenue négligée dont la commodité l'incitait généralement à se raser au retour de cette retraite. D'ailleurs, il ne répondait jamais aux sollicitations de la nature sans emporter avec lui, pour charmer sa solitude, outre sa pipe, deux ou trois

journaux du jour et un illustré. Il en avait donc en tout pour une bonne heure.

Pâquis, qui connaissait à fond ses habitudes, avait posé canne et chapeau et s'était installé à sa correspondance. Il en fut tiré, après trente minutes, par une bordée pittoresque d'interjections. Il pénétra chez son voisin. Celui-ci était en caleçon et la proie de malheurs variés. Déjà tout le contenu de sa valise était épars sur la commode, sur les chaises, sur la table de nuit. Une pantoufle gisait sur le fauteuil et l'autre sur la toilette. La table était couverte du contenu d'un paquet de tabac crevé, le tapis éclaboussé d'eau pure et d'eau dentifrice répandue hors d'un flacon cassé. Le savon, les mouchoirs et une des deux chaussures demeuraient introuvables tandis que le bâton de Gibbs avait été englouti par l'appareil à vider la cuvette qu'il avait obstrué. Ses bretelles avaient sauté ; le fond postiche du pantalon — le seul, l'autre ayant été oublié rue de Stockholm — avait cédé et bâillait, quant aux boutons — les boutons de Panurge, disait-il, — ils s'étaient donné le mot pour se découdre tous ensemble. Au milieu de ces catastrophes, Abscoc tournoyait dans sa chambre, les jambes molles et comiquement gâteuses dans des espèces de housses bleu passé que formait la toile de son caleçon, à la recherche avant tout de son lorgnon qui lui était indispensable pour tenir tête à la destinée. Il brandissait de la main droite un chausse-pied trouvé près de son lit et qui l'intriguait :

— Où se met-on ça, demanda-t-il à Pâquis ?

A huit heures moins un quart pourtant, ils étaient enfin installés devant le Guignolet local au café Gasnault.

Visiblement, depuis qu'ils avaient mis le pied dans la rue,l'âme d'Abscoc était les champs catalauniques où s'affrontaient deux influences : à cent petites choses, à sa façon d'être chez soi dans ce café, de fraterniser avec un vieux garçon, à sa connaissance du chemin des cabinets, à sa manière déjà, en gagnant la place du Ralliement, de

marcher dans les rues, d'annoncer la succession des boutiques, de conter l'histoire, édifiante ou scandaleuse, des locataires des principaux hôtels et des plus belles maisons, on sentait que, brusquement, en deux heures, il avait été repris — et complètement — par l'âme de sa province. Ses yeux, semblait-il, étaient devenus plus bleus ; en tous cas sa parole était déjà colorée par le plus pur accent de la campagne angevine. Tout à coup, tout ce qui était demeuré en lui du bourgeois régional et qui, même à Paris, organisait et, si l'on ose dire, ordrait sa bohème, remontait à la surface et reprenait la direction de son cerveau. Mais pourtant il avait trop et trop longtemps mariné dans le parisianisme boulevardier, montmartrois, montparnassien pour qu'il n'en restât pas malgré tout imprégné jusqu'aux moelles. Il ne pouvait retenir un petit sourire, léger, léger, à contempler cette vie mesquine et rétrécie à laquelle il recommençait à participer plus qu'il ne s'en doutait : « On voit la caille dans l'œil de son voisin et pas la loutre qui est dans le sien », disait un vieux trappeur.

Guinoiseau cependant commençait à manifester une certaine nervosité, ce qui se traduisait chez lui simplement par une mastication plus effrénée du bout de sa cigarette dont il secouait la cendre toutes les trente secondes. Pâquis, à la suite d'une longue expérience, connaissait à ces signes que le besoin urgent des journaux de Paris se mettait à le tourmenter. Tandis que lui-même se désintéressait complètement des feuilles de la capitale aussitôt qu'il l'avait quittée, Abscoc était incapable de s'endormir s'il n'avait lu au moins quatre grands quotidiens depuis le sommaire jusqu'à la signature du gérant. Il reprenait d'ailleurs la même lecture le lendemain matin, à la garde-robe. Peu lui importait ce qu'il lisait pourvu qu'il lût. En effet, après deux minutes de pudique hésitation et ayant commandé un second Guignolet, Guinoiseau ne put plus se contenir :

— L'*Intran* et la *Liberté*, le *Temps* et les *Débats* doivent être arrivés. Mais tous les kiosques vont être fermés. Si j'envoyais le garçon les chercher.

Etant essentiellement velléitaire, il formula deux ou trois fois ce projet sans le réaliser.

— Qu'est-ce que je vais lire ce soir dans mon lit ? se lamentait-il.

Il fut bientôt accaparé par d'autres ennuis. Ayant ruminé sa cigarette et voulant en allumer une autre, il s'aperçut que, naturellement, son étui et ses allumettes étaient restés dans son pardessus, accroché assez loin, au porte-manteau. Sa vie de fumeur n'était qu'une interminable et coûteuse suite de déboires : Quand il n'avait pas son pardessus sur le dos, c'est toujours dans une des poches de ce vêtement qu'il avait laissé ses appareils indispensables. Quand il l'avait, c'était sur la commode de sa chambre, sur la table d'un café ou d'un restaurant qu'il avait oublié son matériel. Aussi chipait-il la boîte de suédoises de tous ses amis. Il ne reculait même pas devant les tisons et les allumettes bougies. Mais il ne jouissait pas longtemps de ces larcins, car ils disparaissaient, comme par enchantement, dans des coins obscurs de ses vêtements où il ne les retrouvait plus jamais. Il lui arrivait d'acquérir à prix d'or, dans la journée, tout un stock de boîtes d'allumettes, de le renforcer de celles qu'il dérobait par mégarde ou volontairement et de ne plus en posséder une seule pour allumer sa pipe le soir quand il rentrait dans ses appartements.

Mais tout à coup, il dressa l'oreille. Il entendait crier devant la terrasse les journaux de Paris, objets de son plus ardent désir par où, malgré la sève provinciale qui gonflait tout à coup son cœur, il tenait profondément encore à cet asphalte qui va de la Madeleine à la rue Drouot.

Il bondit — c'est-à-dire qu'il se hâta de ces petits pas

menus transportant un gros corps maladroit — vers le vendeur trois fois béni :

> Qu'il seront beaux les pieds de celui qui viendra
> Lui vendre les journaux que ce soir il lira !

Muni de ces feuilles vespérales, un des pôles de sa vie, le tub matutinal étant l'autre, il revint s'asseoir :

— Tiens, fit-il en jetant sur les colonnes un premier coup d'œil explorateur, on va reprendre *la Grande Duchesse* avec Giralda.

Et tout en continuant sa lecture de myope, les yeux à côté de son lorgnon, il ajouta :

— Quelles jambes, il y a vingt ans ! Et elle avait le culot de porter des chaussettes écossaises et jamais de pantalon.

Comme il parlait haut, deux timides Angevins, cramponnés à la table d'à côté, le regardaient avec un air d'effroi panique, ce dont il s'apercevait bien sans en avoir l'air.

— Mlle Sorel a fait semer une robe de vraies perles...

Il s'intéressait réellement à ces petites nouvelles. C'était comme une bouffée de « générale » qu'il respirait : il avait la nostalgie, après dix heures d'absence, de toutes ces menues choses dont est tissée la vie de la capitale ; il les détestait et les adorait à la fois. Comme d'autre part il chérissait ardemment sa ville natale et haïssait le bruit, les fatigues, les difficultés de Paris, il portait en lui un chaos inextricable de sentiments et d'impressions contradictoires qu'il aimait mieux ne pas tenter de débrouiller.

Ayant épuisé les « échos de théâtre », du moins superficiellement, car il se réservait d'y revenir dans son lit, les faits divers, les nouvelles mondaines, ses yeux tombèrent au hasard sur une phrase d'un grand reportage : « Une foule immense ovationna le ministre. » Il la lut à Pâquis avec un contexte du même style.

— Nos confrères, dit-il, écrivent vraiment le plus mau-

vais français de toute l'histoire de la langue. Quand on pense pourtant que Mme de Sévigné et Saint-Simon n'ont été que des chroniqueurs et des échotiers !... Quelle déchéance ! Vois-tu un journal rédigé par des bougres comme le duc ou la marquise ! Personne ne le lirait d'ailleurs et aucun directeur ne voudrait de Mme de Sévigné comme dactylo ni de Saint-Simon pour faire les commissariats. Il n'y a pas que les journalistes, malheureusement, qui aient adopté la langue de Georges Ohnet. Lis donc les romans modernes... Des phrases sans verbe, des verbes actifs sans complément pour équilibrer les verbes neutres à qui on en concède maintenant suivant la coutume lancée par Samain...

> Samain, mauvais poète aux assonances pleutres
> Et qui foutait des compléments aux verbes neutres...

Il n'y a guère que trois hommes par génération qui sachent écrire. Et encore ! Quel métier que la littérature et comme je suis fier de n'avoir jamais compromis sérieusement mon nom ni même mon pseudonyme dans cette basse industrie ! C'est mon orgueil à moi qui m'efforce d'écrire mieux qu'eux, d'avoir composé dans un français passable des catalogues de tailleurs,de conserves et de pneus. C'est plus honorable.

Il y avait de tout dans cette tirade, un peu injuste pour les autres, très injuste pour lui-même : l'amertume de n'avoir pas produit une œuvre digne de son talent, du paradoxe, de la vérité, des relents des vieux Angevins, ses ancêtres qui méprisaient tout ce qui n'était pas marchand, paysan ou d'église, l'amour de la belle langue pure et noble que ses grandes lectures lui avaient appris à aimer.

Ayant parlé, il se remit à parcourir le journal.

Pâquis lui demanda ce qu'on avait « fait » à la Chambre.

— Quoi, quoi, lui répondit Abscoc, tu crois que je lis cela ? J'adore perdre mon temps, mais pas à m'occuper

des fantaisies et des balivernes de tous ces avocats. Rien ne m'a jamais paru plus ridicule qu'un discours d'homme politique, si ce n'est l'esprit des diplomates. Je ne puis concevoir qu'un homme s'affuble d'un vêtement doré et d'un chapeau à plumes pour dire à un autre déguisé : « Je te donne le joli petit et je garde le vilain gros. » Autrefois il n'y avait que le Roi, qui parlait peu, nous volait beaucoup, mais gouvernait bien. Maintenant ils sont six cents qui parlent tout le temps, qui volent six cents fois plus et qui ne fichent plus rien. Moi, je veux bien qu'un homme politique soit riche. On ne peut pas pas lui demander d'être pauvre, c'est contradictoire... On n'exige pas d'une putain qu'elle soit vierge. Mais en faisant leurs affaires, que les politiciens fassent en même temps celles de la France, et tout ira bien. Quand le Roi administrait mal son royaume, on lui coupait simplement la tête. Va donc guillotiner aujourd'hui six cents députés ! Ça n'en finirait plus. N'oublie jamais — je te l'ai souvent répété — que je suis royaliste parce que le Roi, c'est une tête qu'on coupe et que je tiens à ma religion parce que c'est la seule qui ait le sens du music-hall : un office, va, est une affaire mieux réglée et depuis plus longtemps qu'une revue des Folies-Bergères. Allons dîner..... au Cheval Blanc ?

Les deux amis se remirent en route le long des rues mortes, emplies de cette paix et de cette nuit provinciales, intimes et confortables. Ils musaient sur les vieux pavés, entre les vieux hôtels bien clos, d'ou émanait un parfum de repos. Pourtant par la fenêtre de l'un d'eux leur vint, comme dans une bouffée, quelques mesures d'un *Soir dans Grenade*. Abscoc s'arrêta. Il écouta, puis se remit à marcher et à parler d'une voix sincèrement mélancolique :

— As-tu entendu cela ! Et c'était bien joué ! C'est une de mes tristesses à cinquante ans de ne pas avoir entendu plus de musique ! Pourtant j'avais commencé à l'école

de Debussy... Que veux-tu ? La vie est trop courte !

Et il garda un moment le silence, un silence plein de regret : ce grand curieux de tous les aspects de la pensée et de l'art, cet amoureux de toute l'existence, enfermé par le Destin et la Nécessité dans son bagne de l'Ironie stipendiée, s'était soudain senti loin des seules choses dont il n'eût pas plaisanté.

Les deux amis firent un excellent repas dans la vieille et célèbre hôtellerie du Cheval Blanc. Cependant la petite dimension des plats les incita à faire venir, après la volaille froide, des gogues locales, sorte de boudin liquide et parfumé. Ce fut une occasion pour Guinoiseau d'ajouter à la magnifique collection de taches qui nimbaient son assiette, pâles, irrisées, ambrées, suivant qu elles provenaient de la soupe, de la sauce verte ou du jus de rôti, les teintes plus foncées de la gogue noire et coulante. On ne prêta aucune attention à sa tentative d'unifier toute cette gamme de nuances en l'aspergeant de vin rouge renversé — du vin ordinaire, bien entendu, — car un moment solennel était arrivé : le sommelier apportait la Coulée de Serrant ! Quant Abscoc porta les lèvres à son verre plein de cette blondeur dorée qui se balançait dans le cristal avec une singulière et large majesté, des larmes montèrent à ses lourdes paupières, buée heureuse qui estompa l'allégresse de ses pupilles bleues. La Coulée de Serrant, le plus glorieux poème des coteaux de la Loire, un des seuls vins qui possèdent la vertu de confidences propre au Bourgogne ! En effet un flot de souvenirs intimes lui vint aux lèvres en même temps que ce miel fluide. Il parla de sa mère : « Ma petite Maman », disait-il avec une adorable inflexion de pureté tendre sur sa bouche tannée par tant de campagnes gastronomiques, par tant d'histoires obscènes ou sceptiques, par tant d'autres choses encore... Sa mère tuée six jours après sa naissance en même temps que cinq autres jeunes femmes par l'imprudence d'un médecin de la ville ! Il essayait

d'animer le beau portrait qu'il en possédait, de se la représenter vivante, de se rattacher intellectuellement à cet amour essentiel qu'il n'avait pas connu. Puis il se rappela des souvenirs de son père et de sa maîtresse. Contre cette femme qui l'avait ruiné, qui avait ravi toute affection paternelle à sa jeunesse, qui avait bouleversé sa vie, il ne manifestait nulle amertume. Il lui accordait cette pitié, cette espèce de confraternelle compréhension qu'il dispensait du fond de son bon cœur à tous les pauvres êtres obligés, comme lui, de se « débrouiller » dans la vie aux dépens des autres, même quand les autres étaient lui-même. Bien longtemps après la mort de son père, emporté par la noce qu'elle lui avait imposée, les soucis, l'alcoolisme, il y avait une dizaine d'années, elle l'avait fait demander. Il l'avait trouvée dans une petite chambre d'hôtel meublé, vieille dame usée, en camisole de nuit, dans un lit suspect, par un triste jour de novembre pluvieux qui mettait dans la pièce et sur son habitante un crépuscule de détresse. Elle lui avait parlé d'une voix canaille où grinçait toute l'absinthe bue en compagnie du Guinoiseau défunt. Elle lui demanda l'adresse d'une femme d'Angers. Le trouvant sans rancune et sans défense, elle en profita pour le braver encore, lui reprochant presque de ne pas avoir abandonné à son amant les quelques milliers de francs qu'il avait pu sauver de la fortune maternelle après avoir payé les dettes du couple. Abscoc n'aimait pas à se vanter de ses élans de cœur, mais Pâquis, en l'écoutant, comprit qu'il avait laissé quand même, ce jour-là, sur la cheminée de la misérable, le billet de cinq louis sur lequel il comptait pour finir le mois.

La Coulée de Serrant sur sa douceur parfumée avait, comme le tapis magique, emporté Guinoiseau dans l'univers des souvenirs. Pâquis l'écoutait en silence en tirant sur sa pipe, dans la salle à manger où ils étaient maintenant seuls. Il aimait revivre, en suivant leurs paroles, le

passé le plus intime des quelques êtres qu'il aimait. Il lui semblait, en les entendant, qu'il les ignorait un peu moins. Il échappait ainsi, du moins partiellement, à cette horrible hantise de l'abîme d'inconnu sans communication possible qui sépare inéluctablement les cœurs les plus proches.

A la vérité, il attendait de cet instant rare, et depuis longtemps espéré, une confidence plus secrète et plus décisive encore. Guinoiseau, qui s'abandonnait en somme assez peu, qui maintenait toujours ses amis à la superficie de son individu et, par sa manière ironique de parler de lui-même, les forçait à un effort pour franchir l'écran de scepticisme qu'il interposait entre eux et son âme réelle, Guinoiseau avait pourtant, à deux ou trois reprises tout au plus, en trente-trois ans, fait devant Pâquis, et devant lui seul, des allusions assez mystérieuses à la vie sentimentale de sa jeunesse. Son ami, sans en connaître bien long en savait assez pour supposer qu'un événement avait détourné le cours de son existence tel que son cœur avait commencé à le tracer. Il flottait dans son aurore un ou deux noms de jeunes filles de la Loire, Nantaises ou Angevines, que Guinoiseau avait rarement prononcés, mais avec une émotion suffisante pour que Pâquis ait compris que l'une d'elles au moins avait été pour sa sensibilité naissante plus qu'une camarade de printemps. Sa délicatesse s'était abstenue d'interroger sur ce qu'on ne lui disait pas. Mais ce soir !... Alors que la reprise de contact avec la terre angevine — et l'or de la Coulée de Serrant — brassait le fond trouble de l'âme de Guinoiseau et ramenait à sa surface, comme des cadavres de fleurs d'eau fanées, les amertumes et les tendresses, les joies et les rancœurs, ce soir où quelqu'un de ces obscurs pressentiments contraignait Guinoiseau à se livrer à lui comme s'il eût vu venir une heure grave et irréparable, Pâquis attendait le nom ..., l'histoire..., le drame.

Le maître d'hôtel posa sur la table une corbeille éclatante de magnifiques poires : sur des formes rebondies et pures de tendres roseurs émaillaient l'or mat des fruits.

— Hum ! fit Guinoiseau en caressant ces merveilles d'un mouvement maladroit du bout de ses doigts, elles sont à l'ordinaire plus belles que bonnes.

Il en entama une, la respira, la goûta et roula des yeux d'allégresse, déjà débarrassés de leur brouillard mélancolique :

— Oh ! oh ! Elle est parfaite !

Le jus parfumé coulait de sa bouche, cascadant au petit bouton violacé de sa lèvre inférieure. Il ajouta :

— Les Angevins savent choisir les poires... il est vrai qu'on le leur rend bien.

Puis il se mit à bourrer sa pipe, ce qui lui fournit l'occasion d'éparpiller la moitié de son paquet de tabac sur la nappe à dessert, déjà inondée de café, suivant son invariable coutume.

Au seuil de sa chambre, en souhaitant le bonsoir à son ami, Abscoc eut l'idée de tâter ses poches :

— N... de D... ! j'ai oublié ma pipe, mon tabac, mes allumettes au Cheval blanc !

Etant habitué à cet incident quotidien qui lui avait appris à ne s'attacher à aucune chose périssable... ou perdable, il en prit vite son parti. Et soudain redevenu sérieux :

— Si tu veux, demain, nous déjeunerons à Bouchemaine. Je t'invite.

CHAPITRE XVI

PROFESSION DE FOI DEVANT DES TAPISSERIES. — LA JEUNESSE ENTRE LES PAVÉS. — DES CHEVEUX SUR L'EAU ET LA VIE DE GUINOISEAU A L'EAU : LA CONFIDENCE.

Le lendemain matin, Pâquis fut très étonné de trouver

dès neuf heures et quart un Abscoc prêt de pied en cap, c'est-à-dire qui n'avait plus qu'à trouver des manchettes, son épingle de cravate et à fermer la partie la plus délicate et la plus intime de son pantalon, soin qu'il remettait toujours au dernier moment comme s'il eût eu besoin d'une longue aération. A l'ordinaire, en voyage, Abscoc se faisait réveiller à neuf heures par le garçon d'étage, ouvrait un œil inquiet sur une chambre inconnue, se retournait et se rendormait paisiblement jusqu'à onze heures. C'est alors qu'en pénétrant dans ses appartements on le trouvait nu ou plus exactement en gilet de flanelle, luttant contre un savon sournoisement embusqué derrière la commode, contre son Gilette dont le manche, en une cabriole, avait disparu comme par enchantement, contre son lorgnon, dissimulé entre deux journaux, sur sa table de nuit. En proie à l'hostilité des objets, il promenait sa nudité malheureuse sur le champ de bataille de sa chambre, parmi le caleçon frippé, avachi sur le tapis, le couple de bottines désunies par une séparation de corps, les vêtements épars sur les chaises, sur la valise, sur le plancher, les bretelles projetées contre l'encrier, les boîtes d'allumettes, le tabac répandu, les semis de cigarettes, les illustrés et les sacs à éponges.

Ce matin-là, superbe dans ce noble désordre, Abscoc était presque prêt. Pâquis en fut stupéfait au point de se demander si la solennelle soirée de la veille n'inaugurait pas une ère nouvelle de l'existence de son ami.

— Hier au soir en rentrant, j'ai trouvé sur ma table, lui dit Guinoiseau, un mot de mon vieux Lignolon. Il met son auto à notre disposition pendant toute la journée. Nous avons le temps de partir à midi pour Bouchemaine. Je me suis préparé parce que j'aimerais aller jeter un coup d'œil avec toi sur les tapisseries de l'Evêché.

Ce projet souriait à Pâquis.

Ils passèrent dans les hautes salles du palais épiscopal

des heures lumineuses : leurs âmes se fondaient en une joie fraternelle, teintées du même reflet des douces couleurs anciennes émané des tapisseries. Les délicates nuances s'évadaient de la trame où on les avait enserrées et, à travers la caresse veloutée des siècles, les roulaient tous deux, délicieusement, dans leurs vagues colorées. Les véhémences calmées de l'Apocalypse, les tendresses encore fraîches du Christ devant Pilate, le charme subtil de la dame de Rohan jouant de l'orgue, les berçaient et les ravissaient dans une sorte d'euphorie artistique, hors des contingences de la vie, vers le rêve. Deux ouvriers, à côté d'eux, traînaient devant les hautes lisses, les mains aux poches, exprimant leur confuse admiration en termes rudes qui choquaient Guinoiseau. Il se pencha vers Pâquis :

— J'aime le peuple quand il fait la Révolution, parce que c'est sa façon de rigoler, ou quand il fait l'amour. Je ne l'aime pas quand il s'occupe d'art... ni quand il voyage, parce qu'il sent mauvais...

En sortant du palais, ils musèrent par les rues, en quête de vieilles maisons,de vieux murs. Le printemps les inondait de ses tiédeurs languissantes et de ses énervements. La joie du soleil revenu faisait passer comme un silence doré sur les choses. Abscoc goguenardait toujours, mais sur un mode inaccoutumé. Son cœur percevait dans l'air d'Angers de subtiles émotions, comme une atmosphère d'impalpables mystères. Sur un figuier verni tombant d'une vieille terrasse, sur un toit d'ardoises roussies, contre un porche, il cueillait soudain, en passant, des coups de lumière familière qui se rallumaient du fond de sa jeunesse, et où dansaient, comme de la poussière dans un rayon, de vieux êtres et de vieilles choses.

Par la porte ouverte d'une antique épicerie de la rue Raugeard se glissait une odeur de moisi, de hareng, de sucre candi, de paillasson et de poires tapées, odeur éternelle qui flottait là depuis les origines de la Cité,

que Guinoiseau reconnaissait au passage pour l'avoir respirée au temps des jeux de son enfance, comme son père, son grand'père, comme tous ceux de sa race. Et ce vieil hôtel au fond de son jardin encombré d'arbres trop puissants pour ses dimensions réduites, avec son petit pavillon qui surplombait au coin de la place Marguerite-d'Anjou et de la rue Toussaint ! C'était le décor de cette fête morose des dimanches de sa petite adolescence, encore planté, mais vide de ses acteurs ! Pendant combien d'années avait-il aperçu au bout de cette allée herbeuse, toute prête, la table de famille où, après la messe, à midi, la grand'mère Guinoiseau accueillait deux générations ! Il entrait par ce grand porche. Tandis qu'il batifolait dans les buissons et sur les boulingrins abandonnés avec ses cousins et ses cousines, son père et les autres hommes de la famille « faisaient l'absinthe » dans le petit pavillon d'où ils suivaient le mouvement de la rue, d'où ils contemplaient, en face d'eux, le Château et le décor lointain et heureux de la prairie de la Basse-Chaîne, du Bon Pasteur et le clocher de Saint-Jacques. Sa jeune sensibilité, il s'en souvenait d'autant mieux qu'il éprouvait encore, dans un autre ordre, les mêmes sensations, se plaisait à ce que cette cérémonie gastronomique et familiale marquât ce jour qu'elle rendait exceptionnel. Mais de quel après-midi vide était-elle suivie ! Quelle mort dans ces rues de la ville, emplies d'un soleil qui paraissait inutile puisqu'il n'illuminait que les volets gris des boutiques closes, des gens désœuvrés traînant au hasard des pas lents pour qu'ils remplissent mieux une journée sans but !

Les odeurs et les lumières de cette journée de pèlerinage vers l'autrefois semblaient attendre quelqu'un qui, enfin, les reconnût et, voyant venir de loin leur vieil enfant, faisaient surgir des pavés de chaque rue un peuple de fantômes. Et Guinoiseau, devant ses propres yeux, s'apercevait lui-même en silhouettes qui s'étio-

laient, à chaque âge de son destin, jusqu'aux plus enfantines images.

Même en cette heure d'émotions spéciales et mélancoliques, sans effort apparent, rien que par le jeu de son indolence, il paraissait dominer ses sentiments ou, du moins, il parvenait à les cacher encore avec une pudeur qui ne se démentait pas. Il mâchait énergiquement sa cigarette et lançait quelques phrases courtes où s'entremêlaient les mots de son cœur et les mots de son esprit.

Ils débouchèrent par la rue Saint-Evroult sur la place Saint-Maurice, en face de la cathédrale :

— C'est ici que j'ai fait ma première communion, dit-il, en désignant le puissant et glorieux agglomérat de roman et de gothique, et depuis le moment où j'ai pour la première fois absorbé la chair de son Fils, Dieu, dans sa bonté infinie, s'est plu comme tu le sais à m'envoyer tous les malheurs dont il dispose en faveur des pauvres humains. Je peux dire qu'il n'a pas raté une occasion de m'em... bêter, le bougre... on dirait qu'il n'attendait que le signal de ce beau jour...

Pâquis était gêné. Il essaya de le reprendre :

— Pense, mon vieux que tu parles à un déiste, et profondément convaincu.

— Oui, je sais : tout hérétique que tu sois, tu es bien plus chrétien que moi. Mais je crois que c'est affirmer l'existence de Dieu et en donner une preuve nouvelle que faire l'inventaire de toutes les catastrophes dont il inonda sa lamentable humanité... D'ailleurs, ça a commencé le jour où il a envoyé son anarchiste de Fils qui devait avoir les pieds sales et qui est venu renverser cet admirable paganisme où l'on prenait des bains toute la journée, où l'on buvait, où l'on bouffait, où l'on..., tu comprends, où l'on faisait la fête enfin, avec de braves dieux sans morgue qui se changeaient en cygnes, en taureaux, en menue monnaie pour ravir des pucelages et cocufier des maris. Ça, c'était la vie. « Regrettez-vous le temps

où les dieux sur la terre... » Mais ce que nous a apporté ton sans-culotte Jésus... C'est lui qui me rendrait antisémite si je devais l'être !... Heureusement que saint Paul qui était un as et, après lui, nos princes de l'Eglise ont mis ordre aux élucubrations de ce chemineau odieux et ridicule qu'on ne recevrait pas au Vatican s'il revenait !

Ils entraient dans la cathédrale.

— On ne peut même pas fumer dans ces machins-là, grogna Abscoc en secouant sa bouffarde.

Mais il trempa ses doigts dans l'eau bénite et se signa.

— Comment ! murmura Pâquis, après ce que tu viens de proférer !...

— Parfaitement, et j'espère bien mourir muni des sacrements de ma mère, la Sainte Eglise. Dieu, ça n'est rien, mais l'Eglise, c'est quelque chose...

Ils ressortirent sur la place.

— Je n'aime au monde, dit Guinoiseau, que ce qui est réglé et traditionnel : le Judaïsme, par exemple, qui est une des plus vieilles fois de l'humanité, professée par des gens qui, à travers vents et marées, sont restés dans la tradition. Pour leur constance à la règle, je pardonne aux Juifs d'avoir inventé le monothéisme. J'ai horreur du christianisme bêlant et triste, c'est vrai. Mais j'aime de tout mon cœur le catholicisme qui s'est constitué dans l'effort suivi des siècles, qui est une magnifique machine de précision remontée pour l'éternité, qui forme à lui seul une société complète et universelle avec ses lois, ses règlements, ses cadres, sa hiérarchie, sa mise en scène. Quant au protestantisme qui a été la rupture de la tradition et de l'ordre au profit de l'anarchie du libre examen et au nom d'une conception stupide qui prétend concilier la foi et la raison, a-t-il jamais été capable d'organiser sur ses terres un carnaval organisé comme celui de Nice ou un spectacle réglé comme ceux du Casino de Paris ? Il n'est de belles revues qu'en pays catholiques, aposto-

liques et romains. Un office protestant, c'est une représentation dans un théâtre pauvre de banlieue.

Paradoxes, contradictions et injustices éclataient brillamment dans sa voix calme, posée et d'un seul registre.

A midi, ils filèrent en auto vers la Pointe-Bouchemaine, à travers une campagne de douceur et de paix ; ils longèrent le pied de l'harmonieuse colline de Pruniers, du rocher de la Baumette. Au restaurant, on les installa sur la terrasse, près de l'eau, en face de la langue de terre battue en tous sens par les ondes de la Maine et celles de la Loire. Le fleuve, gonflé de son affluent, était, devant eux, puissant et laissait couler avec une majesté royale ses eaux lourdes et dorées. Elles défilaient dans un tumulte ordonné, comme à une parade accélérée, fières d'être un instant, d'exister, de glisser d'un mouvement plein de noblesse avant d'aller se perdre, plus loin, dans les sables et de déchoir en canaux, en bras, en mares, en flaques, en ruisseaux enlisés dans un lit stérile. La longue île de Saint-Jean-de-la-Croix semblait à l'ancre au milieu du fleuve, sorte de grand crocodile sur la carapace duquel aurait poussé une végétation d'arbres et de boqueteaux. En aval, on découvrait Béhuart pleine encore de l'ombre de Louis XI. Derrière les îles, la Loire n'apparaissait plus, à travers les branches et dans des échancrures de la côte insulaire, qu'en taches mouvantes et lumineuses. Au delà de la Pointe, en allant vers Savennières, on découvrait la route barrée par le menhir de la Pierre Bécherelle.

On leur servit un déjeuner en harmonie avec la douceur de cette nature si française : le beurre blanc, le poulet sauté, le veau à l'Angevine, les crêmes ; les lignes et les couleurs du repas s'incorporaient tendrement au paysage ; on comprenait que le vin en était issu. Abscoc mangeait en silence, lentement, posément, suivant sa coutume. Seulement, contre son habitude, il avait choisi sa place avec soin. A l'ordinaire, il s'asseyait n'importe

où, pourvu qu'il « fût sur son oreille droite » la seule qui fonctionnât normalement. En ce jour, il avait déplacé sa chaise et son couvert, s'installant de façon à avoir en face de lui la jonction des deux fleuves.

Tout en dégustant l'excellente cuisine de sa province, il considérait attentivement le confluent. Il buvait beaucoup, mais à larges lampées, à verres entiers, ce qui n'était pourtant pas sa méthode. Il parlait peu et uniquement du passé :

— En ai-je fait des parties dans ce patelin ! Ah ! mon pauvre vieux ! Où sont les braves gens avec qui j'ai joué ici !... Lucas, mort à Madagascar... Roucheau, tué à Verdun... Choubil, tué à Crouy et tant d'autres, sombrés dans l'alcool, la vie et la guerre ! Pierre Lanonche, qui est colon dans le Haut-Tonkin et moi, sommes les seuls survivants de la bande et nous avons franchi la cinquantaine ! Ça n'est pas drôle. On avait dix ans, douze ans, quand ma grand'mère nous conduisait tous goûter ici. Je t'assure qu'on se foutait de l'avenir. On le savait là. Et nos petites amies... Blanche de Vernier, une vieille dame aujourd'hui, aveugle, ruinée et solitaire, Suze Lancy morte en couches, Yvette Prébelende, tué dans une chute de cheval, quel déchet ! quel déchet !

Il se lamentait en réalité plus sur lui-même que sur ses anciens compagnons, sur sa cinquantaine chargée, sur sa vie qui descendait la pente : il sentait peser sur lui tous les malheurs, toutes les déchéances, toutes les maladies de sa génération !

Il restait immobile, les jambes un peu écartées, la main figée sur sa cuisse, faisant le seul geste de porter sa pipe ou son verre de marc à la bouche, les yeux fixés sur l'eau jaune, mué tout à coup en une sorte de bouddha angevin. Le grain de tabac encastré dans sa lèvre avait pris une teinte plus violacée, comme une petite tumeur.

Tout à coup, il dit doucement :

— Le même remous !... C'est étrange que les remous ne bougent pas.

Pâquis releva la tête qu'il avait baissée, comptant les cailloux pour dissimuler à la fois la gêne qu'il éprouvait à écouter cet inventaire d'outre-tombe, cette plainte attendrie et son dépit touchant d'entendre évoquer des jours où il n'était pas encore entré dans la vie de cet ami fraternel. Il se doutait bien que cette façon assez sibylline de s'exprimer sur le compte des remous n'était point, en ce moment, une imitation de la manière chère aux romanciers scandinaves et à quelques dramaturges de France et de Belgique.

— Tu vois, continua Guinoiseau, là, en avant de la pointe de la barque, ces remous, ces vagues lisses qui montent l'une sur l'autre comme des glissements d'huile... là, tu vois bien, on dirait des plans solides qui se recouvriraient en se superposant... Il y a trente-deux ans, Arielle de Bouchère a disparu là-dedans...

Pâquis touchait au grand secret de ce cœur pudique. Cette émotion, cette fixité du regard qui scrutait depuis deux heures le chaos liquide, ce nom sorti, jailli hors de la fosse commune des souvenirs et présenté à part...

— Si le 7 juillet 1890, poursuivit Guinoiseau, Arielle de Bouchère, belle gosse de Nantes, venue tout exprès pour me voir, ne s'était pas baignée là, je serais à cette heure installé dans une belle maison quelque part, dans cette campagne, je cultiverais mes terres, j'aurais des enfants, j'attendrais la mort dans le soleil de leurs cheveux blonds et dans l'ombre de ses cheveux blancs. Je l'ai vue... ou plutôt... Non, je n'ai rien vu, hors de ce bouillonnement, qu'un bras, qu'une main qui me disaient « adieu », qu'une chevelure étalée pendant une demi-seconde sur cette surface luisante et tout mon amour, toute ma jeunesse, tout mon bonheur ont coulé dans cette eau d'or... Quinze jours plus tard, je partais pour Paris. Un mois après, je plongeais, moi aussi, mais dans la littérature et

le pseudonymat. Voilà... Depuis ce jour tu sais le cas que j'ai fait de la femme... Une belle paire de seins, des fesses hautes, des mollets ronds. Je ne lui ai plus rien demandé d'autre. C'est ce jour-là, 7 juillet, que j'ai appris à mettre les choses de l'amour à leur place, au-dessous de l'estomac...

Il finit d'un seul coup un demi-verre de marc. Et il ajouta :

— Inutile de te dire qu'elle était blonde. Tu connais mes goûts. Pauvre gosse ! Voilà, mon vieux ! Entre la chevelure que j'ai vue, là, flottant sur ce jus et les crins de mon Cochon blond, il y a toute une vie que je n'aurais fichtre pas organisée comme elle l'a été, si Dieu, dans son ineffable bonté, n'en avait pris soin. Mais je te raconte là de vieilles balivernes... Trente-trois ans ! Je pourrais avoir une fille mariée !... Dans trente-trois ans d'ici, je ne te raconterai certainement pas la même chose au même endroit car je n'aurai le courage ni d'enrayer ni de maigrir pour devenir octogénaire... Peut-être autre part... On ne sait jamais.

Et appelant la servante, il prit une décision pour la première fois de sa vie :

— Dites au chauffeur que nous partons...

Puis, se retournant vers Pâquis qui n'était pas homme à le contredire :

— Je n'ai jamais senti un tel besoin de passer quelques heures dans une cave du Layon.

CHAPITRE XVII

GUINOISEAU AYANT, MALGRÉ SON EMPHYSÈME, RATTRAPÉ LA CINQUANTAINE, SE LIVRE A LA DOUCE PASSION DU VOYAGE : IL N'HÉSITE PAS A PASSER PAR BIARRITZ POUR RETROUVER PAQUIS A BELLEY. — AU COURS DE CES PÉRÉGRINATIONS SON CARACTÈRE, SES MANIES ET SES COLLECTIONS SE DÉVELOPPENT.

Guinoiseau a toujours été un grand curieux, par conséquent un grand voyageur. Il est de la race de ces romantiques qui n'hésitaient pas à monter en berline à Rome pour venir embrasser leur maîtresse à Paris, puis s'en retournaient par Prague vers la Ville Eternelle. Assurément, il ne voyage pas comme le vicomte René de Chateaubriand qui n'a couru la terre que pour y retrouver l'auteur d'Atala qui, naviguant dans les parages les plus merveilleux du monde, ne regardait que « son » étoile et ne cherchait sur les rivages que le fantôme de Nathalie de Noailles : « Les regards attachés sur l'étoile du soir, je lui demandais des vents pour cingler plus vite, de la gloire pour me faire aimer »... Pourtant, tout objectif et bon observateur qu'il soit, tout amoureux de la province qu'il se proclame, Abscoc transporte partout avec lui son esprit propre et son ironie. C'est le fait des fortes personnalités. Il n'y a guère que les Germains pour s'adapter aux mœurs, coutumes et mentalités des pays qu'ils traversent.

Les contradictions foncières du caractère de Guinoiseau trouvent, quand il les emmène en voyage, maintes occasions de s'affirmer. Ainsi, il contemplera avec l'émotion la plus spontanée, avec l'esprit le plus grave et le plus sérieux, avec le plus profond élan du cœur la procession du Vendredi-Saint à Fontarabie, la Fête des Vignerons à Vevey, une cérémonie populaire en Camargue, un pardon en Bretagne et il ne trouvera comme terme de comparaison, pour mesurer et exprimer ses sensations, que les costumes de Ba-ta-clan et le réglage d'un défilé du bal des Quat' Z'arts, ce qui représente pour lui la perfection humaine en matière de spectacles.

La curiosité de son esprit, qui le porte à lire et à relire avec frénésie, est très surexcitée à l'idée de visiter de nouvelles cités et de nouveaux paysages. Il n'est pas une ruine qu'il ne souhaite contempler, pas une bourgade où il ne soit tenté de s'arrêter. A mesure que sa vie

se précipite vers sa conclusion, il semble être possédé d'un besoin impérieux de connaître le plus possible de la planète où il vient de passer quelques années. Il rêve d'Italie, d'Espagne... Mais à l'exception de rapides pointes vers Genève et vers Saint-Sébastien pour rejoindre Pâquis ou son *adulter ego,* il circule uniquement à travers la France qu'il a l'ambition et la prétention de bien posséder. Ce n'est pas que de temps à autre il ne soit brusquement agrippé par la nostalgie de l'Extrême-Orient, car il flotte, là comme ailleurs, sans pouvoir choisir entre ses désirs.

— C'est quand même un pays que celui qui réunit la pointe du Raz, le Montavers et la côte des Basques !... Le premier pays du monde !

Il a raison, mille fois raison... Ce qui ne l'empêche pas tout à coup de voir se dresser, magnifiques dans son souvenir et amers dans ses regrets, Hué, le Col des Nuages, Bénarès, Darjeling... Le choix de son cœur ne contient pas toujours l'immensité de ses tentations. Parfois, au moment où il déclare — et sincèrement — que les plus splendides paysages de l'Inde ne valent pas un coin de la Loire, il a un brusque besoin de retrouver l'odeur des rues orientales et de contempler leur brouhaha et leur couleur.

Toujours est-il qu'il est très heureux de découvrir sans cesse des beautés nouvelles dans sa patrie et qu'il ne se lasse pas d'y voyager. Il ressent avec tout son être la volupté, unique au monde, de la province française. Il sait mieux que personne s'y enivrer des traditions qu'on y respire, du parfum des vies sages, méthodiques, limitées et confortables qui y est épars. Il n'est à peu près point de villes entre les Alpes et l'Océan, les Pyrénées et le Rhin où il n'ait choisi la maison où il voudrait vivre et mourir : toujours la belle maison simple, cossue, bourgeoise où l'apéritif des dimanches est frais, la

semaine sans heurt et sans tempête. Il met sa gloire à bien connaître et à bien comprendre son pays.

Le train roule à travers la Normandie grasse. La fille Lolo qui, depuis longtemps, est casée auprès d'un gros éleveur, suppute la valeur nutritive des prairies du Calvados et les considère en fonction de l'amélioration de la race chevaline. Pâquis remarque mélancoliquement que les plus beaux paysages sont ceux qui passent en un quart de seconde aux portières des wagons et où on n'abordera jamais. Abscoc décrit à ses compagnons les splendeurs de Caen qui les attendent :

— Je connais Caen comme Angers. N'était mon dénuement — entre autres choses — du sens de l'orientation, je vous conduirais... Vous allez voir l'Abbaye aux hommes, les maisons de bois de la rue...

Il cherche et ne retrouve plus le nom de la rue dans le magasin encombré, mais bien organisé pourtant, de sa mémoire...

— Vous allez voir surtout « le paddock ». C'est une promenade charmante, verte, paisible... « Le paddock »...

Il disait « le paddock » en vieil habitué et en parfait connaisseur de la langue anglaise. Ce nom sportif plaît à la fille Lolo parce qu'il rentre dans le cadre de ses actuelles préoccupations. Mais pourquoi se teinte-t-il instantanément dans son esprit et dans celui de Pâquis de vagues reflets comiques ? Le mot « paddock » finit par leur paraître si grotesque au milieu de cette province, par toutes ses fibres, française, qu'ils en arrivent à douter de l'existence de ce qu'il désigne. Abscoc s'obstine et s'emballe. « Le paddock », devant l'hilarité de ses compagnons, devient pour lui, dans ses descriptions, une sorte de parc féerique. Jardins de l'Alcazar !...

— Vous pouvez rire, je connais bien Caen. J'y suis chez moi.

Les trois amis, aussitôt installés à l'hôtel, envahissent

un taxi caennais, un de ces taxis de millionnaire qui roulent à cent francs le kilomètre.

— Au paddock ! crient-ils au chauffeur d'un seul cœur.

En entendant ce mot barbare, celui-ci stupéfait arrête net son moteur, déjà au ralenti :

— Vous dites ?... Au quoi ?...

— Au paddock, voyons... vous savez bien...

Abscoc pense le convaincre en affectant le ton d'un vieil habitant de la ville qui s'entretiendrait avec un ami de lieux bien connus.

— Voyons, la belle promenade.... vers le... le paddock ?...

— Connais pas, s'entête le chauffeur, et pourtant j'suis du patelin depuis cinquante-deux ans.

Guinoiseau fait demi-tour et entre chez une mercière.

— La route du « paddock » je vous prie. Cet idiot de chauffeur ne sait pas nous y conduire.

La vieille Normande, les deux mains installées sur son ventre, roule des yeux bleus en répétant sans s'arrêter :

— Le paddock !... le paddock !... le paddock !

Pâquis et la fille Lolo qui, de leur côté, se sont élancés aux renseignements, abrutissent successivement un charcutier, une modiste, un marchand de tabac et un bandagiste en proférant le nom inconnu du seuil de leurs boutiques.

Il fallut se rendre à l'évidence : bien qu'Abscoc connût à fond la ville de Caen, le paradisiaque « paddock » annoncé n'existait pas.

Depuis cet incident Pâquis se méfiait un peu de la science touristique de son ami. La suspicion qu'il entretenait à l'égard de sa connaissance des villes de France ne diminuait du reste en rien le plaisir profond et complexe qu'il éprouvait à voyager avec lui. Il se plaisait à rechercher en sa compagnie les vieux quartiers, amateurs qu'ils étaient l'un et l'autre et par réaction contre

un temps affairé et « affairiste », de la vie du passé. Une même sensation imaginative présidait à leurs communes évocations. Au retour de leurs balades vers les échoppes moyenâgeuses et les anciens logis, ils s'attablaient avec délices dans quelque café provincial,dans son atmosphère d'habitudes et de manille quotidienne, au milieu de ce décor planté pour des sensations et des idées rétrécies ; puis, tout à coup, ils s'amusaient à reprendre contact avec la vie moderne en un cliquetis de moqueries, d'à-peu-près et de parisianismes.

L'humeur de Guinoiseau dissolvait toutes les mille difficultés du voyage. Il avait accoutumé de les exagérer d'abord, de cristalliser autour d'un départ trop matinal, de l'éventualité de wagons pleins, de la possibilité de rater une correspondance, tout son pessimisme foncier ; mais soudain, au milieu de ces trémolos de basse, il jetait le pizzicato de son ironie consolatrice ; sa disposition à tout blaguer, surtout les angoisses, se conciliait très bien avec sa noire conception du monde puisqu'elle signifiait au Destin que ses embûches étaient loin d'avoir l'importance qu'il leur attribuait.

Et puis, pour charmer leurs pérégrinations, les deux amis étaient quotidiennement soulevés par l'espoir de chaque nouveau repas. L'âge — en apaisant d'autres passions — avait développé démesurément en eux le goût de la table.

Ah ! La table, la table !... « La seule passion qui survive à l'espoir ! » Ils trouvaient dans ses splendeurs et ses succulences une communion exaltée ! Ils avaient acquis, pour juger les mets et les vins, une expérience et une virtuosité incroyables, source pour eux de quelques déboires mais aussi de jouissances transcendantes. Il faut bien avouer qu'ils voyageaient pour « voir » mais aussi pour « déguster ». Ils n'abordaient jamais un restaurant ou une auberge, après s'être entourés de cent renseignements, sans se préparer à de possibles joies pantagrué-

liques, à la découverte d'un grand artiste de gueule inconnu...

Deux fois chaque jour, ils frémissaient en s'attablant, dans l'attente de quelque sensationnelle trouvaille !

Chaque soir espérant quelque repas épique,
Les poissons succulents de la mer des tropiques
Enchantaient leur sommeil d'un mirage doré...

D'ailleurs, usés par ces émotions, Pâquis et Abscoc avaient fini, après de nombreux essais passionnés, par se concentrer dans la région de Belley où, du moins, leurs cœurs, assurés de grandes réjouissances gastronomiques régulières, goûtaient enfin la joie dans le calme.

C'est donc dans la ville de Brillat-Savarin qu'ils avaient rendez-vous le 7 août 19...

Assis sur le vieux banc, devant l'hôtel illustre de Pernollet, Pâquis, partagé entre le souvenir récent d'incomparables chaussons aux écrevisses dont il venait de s'enivrer et la perspective des allégresses de toutes sortes qu'allait lui apporter l'arrivée imminente d'Abscoc, réglait la succession de ses rêves à l'allure ralentie de la petite ville. Les idées au fond de son cerveau coulaient lentement,au rythme de l'animation urbaine, des passants sans hâte qui défilaient un à un. La brise balsamique du Jura frilottait aux feuilles des ormes, sur le mail. Pâquis tenait les yeux à la limite de la place, au débouché de la rue qui monte de la gare. Abscoc, se hâtant, les jambes écartées sous son ventre confortable, allait paraître de ce côté. Mais pourquoi, se demandait Pâquis avec obstination, pour le rejoindre en cette Capitale du monde gastronomique qui est la frontière de la France, du côté de l'Est, Abscoc avait-il passé par Biarritz, Bilbao et Irun ?

Evidemment, il y avait l'attrait de la belle balade à travers la France dans l'auto de Battifo qui, par ailleurs, aux étapes du soir et aux auberges du déjeuner, avait su ne faire qu'une seule note pour Abscoc, lui-même et toute sa suite... Il était hors de doute qu'après avoir été si

longtemps exploité, tapé, dupé, tondu, transporté en seconde classe, le cinquantenaire éprouvât une jouissance subtile et profonde à rétablir l'équilibre, à voyager en milliardaire, débarrassé des contingences qui l'avaient si longtemps tenu en esclavage. Secrètement, de cet agriculteur assez riche pour se payer le luxe de l'emmener, lui, Abscoc, comme bouffon intime et personnel dans ses déplacements, il faisait, renversant les rôles, son intendant et son trésorier. Quand il racontait un bon repas très cher, fait en cours de route, il ajoutait parfois — avec un geste de grand seigneur : « Je ne me suis intéressé en aucune façon à cette note qui me répugnait ». L'instinct si légitime de la revanche le portait assez à mesurer désormais son amitié à la puissance de l'auto à bord de laquelle on lui offrait une place et au faste généreux de son propriétaire. Après tout, n'eût-il pas été trop injuste que ce pauvre ne se dédommageât pas sur les profiteurs et les patrons de ce qu'il avait perdu avec Rouclett et tant d'autres ! Assurément, mais cet essai de psychologie n'éclairait pas complètement Pâquis sur les motifs réels de l'étrange itinéraire d'Abscoc. Peut-être ne se fût-il même pas posé la question si son ami n'eût mis à Paris une certaine insistance à lui donner spontanément et à maintes reprises des explications — qu'il ne lui devait d'ailleurs en aucune façon. Tantôt il allait outre-Pyrénées chercher un décor de film, tantôt il devait traiter une affaire, tantôt il s'était engagé à y aimer la dame mariée de Limoges... Enfouir une réalité sous des fictions, fournir des prétextes volontairement ou involontairement divers, mêler et entremêler autour de la vérité des fables interchangeables, tels étaient quelques-uns des procédés diplomatiques d'Ascoc quand il pensait avoir à sauvegarder une indépendance que, le plus souvent, personne ne menaçait.

Mais le voici ! Il se laisse tomber, les bras ouverts, de la voiture commune arrêtée devant l'hôtel. Les pans de sa

vieille houppelande brune pendent et flottent comme des ailes qui lui auraient poussé autour des cuisses. Le chapeau, en roulant dans le ruisseau de concert avec le parapluie, découvre le large front couronné des restes grisonnants d'une chevelure follette. L'auréole renversée que fait le bourrelet de graisse de son cou autour de son menton s'est fortifiée durant le voyage. Ah ! oui... Pendant les quelques secondes où les deux vieux frères s'étreignent, il est bien question de raisons, de motifs, d'itinéraires, d'agriculteurs !...

Mais déjà l'inquiétude aux doigts verdâtres saisit Abscoc et triture son beau front : y a-t-il encore dans l'hôtel une chambre avec salle de bain ou, tout au moins, y aura-t-il demain, à l'aube, vers les dix heures, une salle de bains libre sur son étage ? Va-t-il, en quittant Belley, trouver à Virieu une correspondance de trains qui le mettra le 12 août à Paris à une heure convenable pour dîner avec des gens de cinéma qui lui promettent — après tant d'autres — une grosse commande ?... A-t-il du courrier ? Il est depuis cinq jours sans nouvelles de la fille Lolo qui a pu être tuée d'un coup de pied de cheval. Et encore, lui restera-t-il une somme suffisante pour prendre au retour les premières classes qui, seules, conviennent à son âge respectable et fatigué ?

L'apparition du génial Pernollet met un frein à ce débordement d'inquiétudes. Une vague de joie envahit Abscoc en retrouvant le grand artiste :

— Mon bon maître... Nous voilà... Les deux petits maigres. La vie n'est plus possible sans vous. Mme Pernollet va bien ? Et les petits ? Pas de nouveau ? Non. Enfin, maintenant la succession est assurée ! J'ai soif, je prendrais bien une anisette à l'eau.

Quand il s'installait dans une chambre d'hôtel, Abscoc éprouvait instantanément le besoin — si l'on ose dire — de se déshabiller, d'empoigner trois ou quatre journaux et de se précipiter... vers un isolement momentané. Ah !

les beaux intestins que les siens ! Les plus libres de sa génération ! C'est par eux qu'il tenait encore... Mais un nouveau tourment le tenaille et occupe son intellect : celui de soulager sa valise en expédiant à Paris son linge sale. Simple opération, semble-t-il, mais qui se complique singulièrement. D'abord, en extrayant ledit linge du tohu-bohu de son bagage, il constate qu'il a oublié à Biarritz : 1° son paquet de faux-cols (et il lui faut du 48 qu'on ne trouve que rarement chez les chemisiers de province) ; 2° sa brosse à habits ; 3° ses pantouffes.

Ayant pris son parti de ces malheurs intimes, il tire son éponge d'une boîte en fer qui contint des biscuits Lefèvre et son savon d'une autre boîte en fer qui recéla des chocolats.

Mais la confection d'un paquet de linge sale nécessite un papier fort et une ficelle de calibre convenable. Leur recherche occupe l'après-midi d'Abscoc et la matinée du lendemain. Il n'a d'ailleurs pas trop de tout ce temps pour tenir avec Me Pernollet quelques conciliabules angoissés et tirer des plans pour mener à bien cette expédition de chemises, de mouchoirs et de caleçons. Aussitôt le paquet confié à la poste, l'ironiste est pris d'une terreur folle. Il tâte ses poches, fouille son portefeuille...

— J'ai perdu la feuille d'expédition... Où l'ai-je mise ?.. Ce paquet n'arrivera jamais... C'est du linge à racheter dès mon retour...

Ce souci fut, cette fois, allégé par une promenade aux environs. Pas très longue, pas très pénible, car le sport intensif n'était plus de saison pour les deux amis gastronomes. Mais l'optimisme reprenait le dessus dans l'esprit tourmenté d'Abscoc. Il trouvait tout admirable : le moindre et banal bout de champ, la maison la plus vulgaire, un chien galeux...Rasséréné, il profita sans arrière-pensée du charme vieillot et endormi de la ville minuscule, imprégnée des effluves de la campagne verte et fraîche, bercée par l'ombre de la montagne irisée qui la baignait

de toutes parts ; il savoura la paix de la cité confite en dévotion autour de la solide maison massive et trapue de Brillat-Savarin qui la fit glorieuse. Abscoc en admira le confortable bourgeois et l'envia.

Le bonheur lui ayant suggéré le dessein d'allumer une pipe, il s'aperçut qu'il avait naturellement perdu les trois boîtes d'allumettes acquises le matin même. Il emprunta celle de Pâquis et la fourra négligemment dans sa poche. Cependant la moitié de son paquet de caporal gisait sur le trottoir, éparpillé durant l'opération du bourrage.

Par association d'idées, ces menus incidents remenèrent son esprit dont la tranquillité était instable vers les amertumes et les embûches de l'existence : nécessité de trouver un marchand de tabac, urgence de se faire raser, hostilité d'un faux-col mou, à raies noires, le premier employé d'une série démodée qu'il venait d'acquérir, et qu'il avait boutonné à l'envers la patte en dessus, ce qui avait fait rater l'effet dont il comptait éblouir Pâquis.

Ayant pris la résolution d'affronter toutes ces difficultés, en les sériant et en commençant par en résoudre une quatrième, il entra chez un papetier pour enrichir son musée de cartes postales. Il en réunit trois douzaines. On lui rendit comme monnaie une grande quantité de billets locaux dont il choisit soigneusement les quatre moins crasseux pour sa collection. Car Guinoiseau avait l'âme d'un collectionneur : outre ses milliers de cartes postales, il gardait tous les programmes de théâtre, les menus, la série hebdomadaire de trois illustrés, les moindres billets de ses amis, les entrées d'exposition, les tickets de tramways. Depuis la guerre, il empilait méticuleusement dans une boîte en laque des spécimens de francs-papier de chaque province. Tandis qu'il installait les coupures réservées dans une poche spéciale de son portefeuille, il leva tout à coup des yeux effarés sur Pâquis :

— Nom de Dieu ! J'ai oublié de prévenir ma concierge !

— De quoi ?

— De l'expédition de mon linge sale... et j'ai oublié aussi de demander un bain à l'hôtel pour demain matin...

C'en était fait : le torrent des inquiétudes se ruait une fois de plus dans l'âme d'Abscoc, heureusement endigué bientôt dans son œuvre dévastatrice par les ironies sur lui-même et sur la destinée qui jaillissaient naturellement de ces flots amers.

Malgré les angoisses dont son âme était pleine, il fit pouffer le tout-Belley qui attendait, résigné, sur les chaises du coiffeur qu'on eût fini de « lui faire une physionomie ». Il avait entrepris l'artiste occupé de sa chevelure et lui tirait les adresses gastronomiques de la vallée de la Saône et du Rhône :

— Vous avez d'abord à Lyon, lui répondait celui-ci, Garcin...

— Ah ! oui, je le connais, interrompait Abscoc. Garcin... un grand chef... Lazare Garcin...

On a l'esprit prompt à Belley et trois des Bugistes sourirent en saisissant l'allusion à une des plus célèbres gares de Paris. Et ce fut une série éblouisante d'à-peu-près pittoresques.

Il fut enfin libéré de la serviette du Figaro. En boutonnant son faux-col, il essuya son front moite :

— Je transpire comme un secret, déclara-t-il.

Pâquis alla l'attendre au café d'en face, le café des finances, de la mairie, des trois femmes douteuses qui représentaient la haute-noce dans la ville, de la douane et des contributions. Il savait par expérience que l'opération de payer au comptoir d'un magasin était toujours pour Abscoc longue et laborieuse. Il éprouvait quelque pudeur à donner simplement son billet et à recevoir la monnaie qui lui était due. Cela lui semblait sec et bien

brutal. Aussi accompagnait-il cette cérémonie de discours amènes et charmants : il s'informait des enfants de la boutiquière, de la mère du coiffeur et transformait cette transaction commerciale en conversation mondaine. Combien de fois Pâquis avait-il passé un quart d'heure à faire les cent pas sur le trottoir alors que son ami achetait simplement une boîte d'allumettes-tisons. Les deux voyageurs se trouvèrent réunis à la terrasse, devant une « demi-Vichy » qui préparait les voies aux œuvres de Pernollet. Tout à coup, sans raison, Abscoc éprouva le besoin de revenir une fois de plus à son voyage. Sans doute redoutait-il en lui-même d'en voir le mystère éventé, percé à jour, déchiré. Il s'embrouillait d'ailleurs dans ses allées et venues, prétendant que l'auto de X... l'avait conduit à Saint-Sébastien quand il avait écrit à Pâquis qu'il avait été convoyé par Y... et qu'il lui avait confié la veille qu'il y était seul avec sa maîtresse.

Toutes ces explications fantaisistes et contradictoires étaient entremêlées de vitupérations contre la cuisine ibérique et contre la nouvelle architecture hispano-boche, vitupérations qui révélaient à quel point il était sensible aux beautés de la forme.

A le voir à son aise dans ce café, déjà pris dans un réseau d'habitudes, harmonisé déjà avec le diapason de cette petite ville, incorporé à son atmosphère, familier avec ses pavés, Pâquis constatait une fois de plus la forte survivance du provincial en ce boulevardier. Bien qu'il ne fût pas assez dénué de goût pour apprécier les figures minables et le luxe de bazar des trois hétaïres locales qui circulaient au milieu des viveurs de la cité, il subissait pourtant, en une certaine mesure, le charme de leur laideur et de leur misère : il avait, en effet, une sorte d'affection étrange pour les épaves et la grue de petite ville lui plaisait à l'ordinaire pour ce qu'elle apporte de régularité, d'ordre, de minutie et de routine dans sa débauche au rabais.

En ce crépuscule bugiste et limonadier, il s'épanouissait, comme s'il eût retrouvé une patrie morale, et son bien-être se manifestait par un singulier retour à une des joies de sa jeunesse : il faisait pleuvoir les distiques et les parodies de vers d'une manière ininterrompue. De simples réclames placardées au mur l'inspiraient :

> Pour manger le dîner de l'aimable succube
> Vêtons-nous de Viandox et coiffons-nous de Kub.

Les souvenirs de son récent et obsédant voyage qui, un peu malgré lui, revenaient sans cesse à ses lèvres, s'y pressaient en versifications cocasses :

> Tu peux chercher dans tout Larousse et tout Littré,
> Rien ne peut exprimer le charme de Vitré.

Mais aussi l'épouvante des nourritures dégustées aux confins de la Bretagne faisait chanter dans sa verve poétique les noms des grands chefs bourguignons :

> Il ne manque à l'antique et sublime Fougères
> Que Budin, Racouchot, Pernollet et Surgères.

Et il concluait par une réminiscence gastronomico-baudelairienne :

> Mais l'appétit en moi monte comme la mer.

Déclaration qu'il appuyait et précisait en prose en faisant claquer ses lèvres et en affirmant mystérieusement à Pâquis :

— Oui, je sens comme une espèce de faim.

Heureusement, car le couvert des deux habitués était mis dans le petit salon de Pernollet, ce petit salon où si souvent leurs âmes ferventes avaient tremblé d'émotion, et ils savaient par expérience qu'ils allaient avoir à affronter un impressionnant menu. Après le potage, les chaussons aux écrevisses et le lavaret du lac du Bourget apparut le canard à la Brillat-Savarin, un des triomphes du Maître-cuisinier. En contemplant ses grasses rotondités et en brandissant son couteau impuissant, Abscoc s'écria :

— C'est un Fénimore Découpeur qu'il faudrait !

On vint à son aide.

Ce fut dans un ordre magnifique que défilèrent le veau aux morilles noires du Valromey, qu'Abscoc attaqua fortement en déclarant qu'il constituait « un repos d'estomac », le gâteau de foies blonds de volailles de Bresse... qu'il proclama essentiellement « apéritif ». Et les Maretels mielleux au fond des verres chantaient, pages blonds!

Ces puissantes et savoureuses nourritures étayaient l'âme chancelante d'Abscoc. Il se livrait en lui une lutte épique entre son pessimisme naturel et sa non moins naturelle faculté d'enthousiasme. Le poulet à la crême, chef-d'œuvre incomparable de Pernollet, le souleva hors de lui-même, comme eussent fait une toile du Vinci ou une page de Debussy. Mais à peine ses reliefs étaient-ils emportés, à peine eut-il constaté, non sans orgueil, qu'ils n'en avaient pas laissé « pierre sur pierre », que le tourment aigu le reprit :

— Tu disais, demanda-t-il à Pâquis, que mon train doit arriver... s'il arrive... si j'y trouve de la place...

D'ailleurs,depuis un instant, une névralgie coutumière, fille de trente années d'excès, passait et repassait, voyageuse encore discrète, dans sa mâchoire. Mais le buisson d'écrevisses et une nouvelle bouteille vinrent à point réagir fortement et déchirèrent de nouveau les brumes montantes. Guinoiseau s'abandonnait, soudain jovial et apaisé, au fil de son épicurisme. Tout en décortiquant les bêtes et en s'arrosant de leur bouillon, il remarqua simplement :

— Quand on pense que Dieu eût pu les créer sans carapaces ! C'est comme le homard à l'armoricaine. On devrait toujours avoir un scaphandrier et un parapluie pour manger ces plats.

Sa bonne humeur avait triomphé. Ce dîner de grand style, le cadre un peu suranné, cette ville déjà endormie, le beau soir du Bugey nacré et grave, la perspec-

tive d'une soirée paisible autour de bouteilles de Chevelu pétillant, en compagnie de M. et Mme Pernollet, dans la cour envahie d'ombre où l'on attendait d'une minute à l'autre le roulement de la diligence, tout cela composait un décor physique et moral essentiellement favorable à l'épanouissement de l'amitié. Or l'amitié était, de tous les sentiments, celui qui tenait le mieux au cœur de Guinoiseau. Il en dégustait profondément tous les charmes, toutes les nuances, toutes les douceurs. Il goûtait en elle tout ce qu'elle offre de quiétude, de sécurité, de confiance, par quoi elle diffère de l'amour. Il prisait le charmant mélange qu'elle comporte de dévouement, de générosité et d'égoïsme.

Il se laissait donc aller aux voluptés des abandons intimes quand, tout à coup, il se redressa, épouvanté :

— On supprime à Paris tous les billets de un franc... et j'ai oublié d'en garder un pour ma collection !

Et comme un malheur ne vient jamais seul, cette idée terrible fut accompagnée d'un redoublement d'assaut névralgique contre deux molaires :

— Ah ! déclara-t-il à Pâquis, je vais écrire cette nuit « les soirées de mes dents » !

CHAPITRE XVIII

LE DÉCLIN. — ENTRETIEN PLATONICIEN DANS L'OMBRE. — LA DERNIÈRE BALADE. — SELON LA LOGIQUE PARADOXALE DE SA DESTINÉE, GUINOISEAU, QUI A HUIT MILLE RELATIONS ET SIX AMIS, FINIT PAR AGONISER TOUT SEUL PARCE QU'IL EST TROP AIMÉ.

A quelle époque Guinoiseau a-t-il été sérieusement atteint par le mal qui devait le terrasser ? Il est difficile de le préciser. Dès quarante ans, il traîne dans la vie un souffle emphysémateux et se prétend frappé au cœur.

C'est peu de temps après cet anniversaire qu'il manque de se trouver mal un soir, en arrivant chez Pâquis dont il a dû monter les cinq étages, l'ascenseur étant la proie « d'un arrêt momentané ». Il s'affale dans un fauteuil en murmurant : « L'arrêt de l'ascenseur est momentané, mais celui de mon cœur est définitif. »

Ces crises sont pourtant encore assez rares et d'ailleurs souvent exagérées ou même inventées de toutes pièces pour éviter une corvée. Quelques années plus tard, les attaques de rhumatismes paraissent plus fréquentes et deviennent de plus en plus violentes. Il les traite par la suralimentation : viande, gibier, chocolat, bourgogne, marc. Il y eut un matin, en Angoumois, où Abscoc solidement empoigné aux reins, présenta l'aspect lamentable de sa « Revelata » au moment où elle était à moitié dégonflée. Le docteur Pâquis — docteur ès lettres, il est vrai — lui ordonna l'aspirine à laquelle il n'avait jamais pensé et lui rendit sa grâce et sa beauté premières.

Autour de la cinquantaine son fréquent « je suis mal fichu » se précise : somnolences invincibles et prolongées, saignements de nez, maux de tête. Pourtant l'appétit, pendant quelque temps, tient bon. Régime permanent : tripes, gigot, foie gras, échine de porc aux choux, volailles, rôtis, truffes, bourgognes, bordeaux, eaux-de-vie, etc., etc... Ses menus varient à l'infini. L'esprit substantiel en demeure constant.

Cependant Guinoiseau comprend bien que sa paresse — sa charmante et divine paresse, au fond laborieuse à sa manière — se transforme peu à peu en impuissance, en fatigue, en usure. Quand il constate avec Pâquis sa difficulté à travailler, il ne s'irrite plus contre son ami — en réalité contre lui-même — en tranchant aigrement : « J'ai accepté la pauvreté pour avoir le droit de faire ce que je veux. » Non, plus tristement il atteste qu'il a produit une œuvre — bien qu'il ne l'ait pas si-

gnée : « Paresseux !... J'ai quand même écrit plus de trente volumes. Seulement, ayant déjà deux noms, j'ai préféré en choisir quelques troisièmes ! » Cela sent déjà la récapitulation, l'inventaire et c'est triste.

D'autres symptômes accusent de plus en plus que l'heure est grave. Toute sa vie Guinoiseau a maudit tout haut la littérature, a proclamé qu'elle était le dernier des métiers. Malédiction d'amant épris ! Au fond de lui-même il l'a adorée avec ferveur et toute sa rancune contre la misérable existence de l'homme de lettres — et non contre les lettres — n'a jamais tenu devant la joie d'écrire ou de lire une belle phrase bien balancée, bien pleine et bien rythmée. Pourtant, en ce lendemain de cinquantaine, cette noble passion est visiblement à son déclin. Comme il faut assurer sa pauvre existence et que le travail est malgré tout une inéluctable nécessité pour lui, il tire des plans sur le cinéma. Avec son sens très exact des goûts du public que les éditeurs et les directeurs de théâtres n'ont pas su employer et que son indolence l'a empêché d'exploiter, il combine des scénarios où le scaphandre joue un rôle important, le scaphandre qui a toujours hanté sa fantaisie et dont le côté physiquement comique ne lui a pas échappé. Mais quand il parle de ses projets, il ajoute avec une ironie condensée que ses intimes seuls comprennent tout à fait : « Mon idéal d'homme de lettres est maintenant le film. Au moins on n'écrit pas. »

En tout cas, ses Mémoires, qu'il devait commencer le jour de son demi-siècle, ne sont plus au premier plan de ses préoccupations. Dommage ! Ils eussent été savoureux et écrits en français.

Physiquement, sous l'aspect encore confortable, solide, lourdement désinvolte, un œil qui l'aime discerne les premières traces inquiétantes, les fissures : la boursouflure des yeux, l'envahissement du cou, du bas du visage par une graisse grise, la difficulté croissante à

respirer, à marcher. Il avoue que son sommeil devient souvent trop lourd, anormal, qu'il ne peut plus guère écrire que deux pages, deux pages à peine en huit heures de nuit. Le cœur est déréglé, le dos se voûte, l'appétit parfois tourne en fringale, parfois se fait attendre. Il porte le poids de quarante ans d'inactivité physique, de grands vins et de grande cuisine quotidiens, de surmenage vénérien, de nuits blanches, d'apéritifs, d'eaux-de-vie, d'innombrables cigarettes... Les tares,longtemps sporadiques, s'étendent, envahissent tous les organes, tous les tissus et dans le chaos de déchéance générale, le cœur, les poumons et les muscles sont particulièrement touchés. C'est un empoisonnement formidable par l'acide urique qui éclate. Les jambes enflent, les lèvres se violacent, les yeux se bordent de rougeur , les joues tombent, le nez se pince.

Un matin — il a passé la nuit dans son lit, indice des plus sérieux — effrayé de ne presque plus se mouvoir, il envoie sa femme de ménage jeter à la boîte quatre pneumatiques qu'il a péniblement écrits. Le premier est destiné à Pâquis, le deuxième à la fille Lolo. Il les appelle éperdument. Il essaye bien encore d'envelopper son inquiétude dans une blague : « Je crains la congestion d'un enfant du siècle, mais ton vieux Guinoiseau te malaxe quand même la cage thoracique et te serre sur sa vaste poitrine. » Quelle angoisse, quel désespoir, quel tintement de mort Pâquis ne lit-il pas dans ces lignes !

Et comme, suivant son invariable habitude, il se dit que les deux êtres qu'il veut voir, dont il lui importe de tenir la main encore une fois, ont peut-être, cette nuit même, péri dans une inondation ou trépassé sous l'atteinte imprévue du poison, pour être certain de ne pas demeurer seul, il lance aussi deux petits bleus à Battifo et à Liansol. C'est bien le diable si, en même temps que son ami fraternel et sa fille adoptive, ses deux meilleures relations ont été, elles aussi, exterminées dans les mêmes douze heures !

La fille Lolo, Pâquis, Battifo et Liansol sont réunis à quatorze heures dans la sombre chambre de Guinoiseau, autour de cet immense divan-lit qui s'étale dans toute la pièce, laissant à peine une place mesurée à un petit meuble breton, à une table et à un poêle à gaz. Dans cette grisaille obscure de cour un sourire pourtant plane : le portrait de sa mère.

Une nouvelle affiche que ses amis ne connaissent pas encore flamboie au-dessus du lit, lugubre maintenant dans son double sens : « Fais-le bien. »

Le médecin est déjà venu. On demande tout bas à la femme de ménage « qui a tout raté pour rester auprès de Monsieur » ce qu'il a dit. Elle hoche la tête sinistrement, sans répondre. Elle a été chercher les médicaments que le docteur a ordonnés. Elle apporte à son bon maître un verre d'eau dans lequel elle verse une cuillerée d'iodure. Guinoiseau, qui tient à finir en ironiste, puisqu'il ne peut finir en gastronome, regarde péniblement ses amis, entre deux halètements et, après avoir avalé la mixture, murmure de sa voix qu'il ne peut plus rendre gaie : « C'est pour mourir en iodure de sainteté. » Puis il coule un regard désespéré vers Pâquis et vers ses livres. Empoisonné par le médicament, il articule avec effort, en esquissant une grimace de dégustateur déçu :

— Nous n'en sommes plus à la Coulée de Serrant ni à la Romanée de Beaune, vieux !

Mais Battifo a des rendez-vous, Liansol doit aller à son étude. L'agriculteur et l'homme de loi se lèvent. C'est très beau de mourir, mais les affaires...

Pâquis descend avec eux et les arrête sur le trottoir :

— Nous ne pouvons laisser ce pauvre garçon passer la nuit seul dans ce cinquième.

Il baisse la voix, avale un sanglot et ajoute :

— Il est perdu.

Battifo a compris. Liansol aussi. Le premier ne voit plus la nécessité de sortir son portefeuille pour un bouf-

fon hors de service. Mais enfin il faut liquider cette affaire et il n'en est pas à quelques centaines de francs près. Profits et pertes : et puis il y a en lui un côté bon bougre, quand même :

— Je donnerai quelque chose, dit-il à Pâquis. Je marche avec vous.

Liansol pense avec raison qu'il va être question d'argent et, faisant un geste dont il n'est pas coutumier quand c'est lui qui doit payer, hèle un taxi :

— Affaires, client, référé...

Il disparaît. Il veut bien participer à la gloire d'avoir entouré la fin de l'illustre ironiste, mais non pas aux frais qu'elle comporte.

D'accord avec Battifo, Pâquis court à la maison de santé du docteur Verthe, puis, ayant tout préparé, tout arrangé, revient près de son ami. La fille Lolo l'attire à part, dans l'humble cabinet où la mort a trouvé l'écrivain à sa table. Sa pipe est à terre, son courrier non timbré sur le buvard, un verre d'eau est à moitié bu. Les boîtes, les pauvres boîtes, manie et joie d'Abscoc, sont méticuleusement alignées, rangées sous la poussière.

— Je m'absente deux heures. Peux-tu rester là, mon pauvre Pâquis. Je ne peux pas lâcher complètement mon ami. Il faut vivre.

— Dans deux heures, mon pauvre Lolo, notre cher Abscoc sera installé chez le docteur Verthe. La voiture de l'établissement doit venir le prendre.

— Chez le docteur Verthe ?... Mais...

— La galette ?

— Oui.

— Ne t'inquiète pas.

Lolo ne répond mot ; elle embrasse Pâquis en pleurant.

— Permets-moi, je t'en supplie, de donner quelque chose aussi.

Pâquis, malgré son abominable détresse, a un sourire. L'argent de l'autre...

— Non, ma pauvre Lolo, tu n'es pas sa fille à ce point...

Lolo est partie. Pâquis rentre dans la chambre où Abscoc halète, la figure contractée. Il ouvre les yeux et reconnaît le vieux frère de sa jeunesse. Il soulève péniblement ses deux mains inertes et tape doucement à travers les draps sur son ventre :

— Pauvre vieux ! Tu vois bien que la nature à horreur du bide...

Pâquis s'assoit sur le bord du lit. La nuit est presque complète. Dans la blancheur sombre que la petite cour verse par la fenêtre, il ne distingue plus Abscoc que comme une masse confuse et écroulée... Son oreille s'est habituée à la respiration courte et rauque et maintenant qu'il ne voit plus battre le rythme de la pauvre poitrine qu'elle ramone, il ne croit plus entendre que le souffle sifflant d'une machine. Il rêve... Dans l'obscurité se découpent des carrés de lumière, juxtaposés comme les objectifs des panoramas de foire : l'amphithéâtre de la vieille Sorbonne... Un éphèbe barbu et goguenard... Une vieille grand'mère dans une vieille chambre, rue Vauquelin... Une campagne imprécise de printemps, deux jeunes gens, deux jeunes femmes... Des cafés... Un appartement morose... Des rues de province... Le restaurant de Jean... L'hôtel de Belley... Un paysage du Périgord... Une auberge de la Côte-d'Or... Le tout mêlé à une vie mystérieuse et vague d'heures ressuscitées pêle-mêle, sorte de jugement dernier de leurs souvenirs. D'autres remous, d'autres lueurs passent... D'autres figures et d'autres objets disparus... Un coin de rue... Un wagon... Une soirée intime... Une vue de montagnes... Une plage... Des arbres en fleurs. Le temps est aboli : les jours les plus divers, les événements les plus éloignés, les années d'aurore et de crépuscule se rapprochent, se heurtent, se mêlent. C'est le défilé nocturne de leur vie que Pâquis savoure

amèrement avec le goût des larmes qui roulent à travers sa moustache, une ultime fois, pendant qu'il est encore un peu là, lui, le compagnon fidèle et aimé de son passage sur cette terre, qui va s'en aller. Dans quelques heures, toutes ces choses du passé prendront une mélancolie de solitude qu'elles n'ont pas tout à fait encore, même en cette agonie. Leur vie réelle ne mourra qu'avec la sienne.

Pâquis s'est ressaisi et répond fermement, avec une assurance forcée :

— Te soigner, parbleu, te transporter pendant cette crise dans une clinique où tu te remettras...

Abscoc, dans sa voix, hésite et tremble :

— Pas... à... l'hôpital.

— Tu es fou...

Pâquis veut plaisanter :

— Tu n'es pas un poète... il n'y a que les poètes que l'on porte à l'hôpital.

— Je suis foutu, vois-tu, je le sais, je sens bien ce que j'ai...

— Ne te fatigue pas à dire des bêtises.

— Si... si... c'est le moment d'aller voir... Si je ne te quittais pas, ça ne m'ennuierait pas trop de savoir enfin ce qu'il y a de l'autre côté...

— Tu peux te résigner à placer pendant quelque temps encore ta copie de ce côté-ci.

— Pourvu que je n'aille pas sur une planète où je n'aurais pas d'estomac... Comme tu me mépriserais !

La conversation est coupée de gémissements que lui arrache le moindre mouvement.

— Et te retrouverai-je jamais dans ce fouillis de mondes ! Si on allait se perdre et se courir après pendant quelques milliards de siècles...

Le halètement se fait plus sifflant et plus précipité. Puis il tombe une minute de calme :

— Pauvre vieux, c'est la première fois depuis trente ans que nous allons nous quitter sans prendre un rendez-vous.

Pâquis ne peut plus répondre, suffoqué de sanglots.

— Lolo va revenir ?

— Oui, mon vieux, dans un instant. Ne t'agite pas.

— Te souviens-tu quand nous l'avons connue, avec ses cheveux dans le dos ?

Ses souvenirs, à lui aussi, passent pêle-mêle devant ses yeux presque clos :

— Et la rue Vauqulin !... Et Chimène... Et Rouclett ! Vais-je trouver un Rouclett... angélique... Avec des ailes dans le dos ?...

Un long silence. Il continue à se souvenir :

— Et la nuit sur le lac de Genève... Le house-boat de de Rabours... Notre voyage en Savoie ?... Lausanne... L'auto de Junod..., la mère Reverdy à Chambéry !...

Un coup de sonnette retentit brusquement. Abscoc fait un bond, Pâquis entend le sommier qui le reçoit et sa voix qui murmure :

— C'est effroyable... je suis comme un bâton nerveux.

C'est à la fois Lolo et les deux infirmiers du docteur Verthe qui viennent chercher le « client ». Abscoc subit le supplice de descendre dans leurs bras l'étroit escalier. On l'étend sur le matelas de l'auto. Lolo monte pour l'embrasser. Pâquis s'installe à côté d'un des infirmiers. Le second s'assoit près du chauffeur.

L'auto roule, silencieuse, transportant au milieu de la marée parisienne sa cargaison de souffrance. C'est la grande heure de Paris. Hors des magasins géants, des échoppes, des boutiques, des bureaux envahis de nuit, des cinémas, des cafés, coule la foule, oisifs et travailleurs, artisans quotidiens de l'œuvre commune et parasites ennuyés, versés comme par de larges goulots dans le fleuve des chaussées et sur les berges des trottoirs, plongés tout à coup dans la clarté lunaire des globes

d'électricité. La voiture souple, presque désarticulée, se glisse dans la ruée les taxis, des voitures de luxe, des camions, des autobus, passant d'un déhanchement, freinant et stoppant soudain, repartant sans heurt.

Abscoc,alors qu'elle démarrait,rue de Stockholm, avait jeté un dernier et long regard sur la maison où il avait si longtemps vécu ; puis, comme s'il avait voulu garder la vision du décor de ses misères et de ses joies, il avait fermé les yeux. Pourtant, il les entr'ouvre quand, par la fenêtre à moitié baissée, entre une bouffée de Paris. Des flots de senteurs assaillent le moribond, des parfums de femmes, d'ambre, de poussière, de jupes, de crottin, d'humanité en marche : la grande ville se précipite en un dernier élan vers celui qui a tant aimé errer dans ses crépuscules agités, manteau ouvert et canne au dos. Parfois, par la vitre d'avant, la seule qui ne fût pas dépolie, réveillé un peu, l'agonisant aperçoit un tumulte fuyant de plumes, de fourrures, de chapeaux, de pardessus, de lumières ; il entend une rumeur traversée de couaquements, de grincements, de sifflements, de cornements ; il perçoit toute une vie énorme, diverse, complexe dans laquelle il s'est longtemps, délicieusement plongé, hors de laquelle cette auto l'enlève à rapide allure, pour toujours. Et des crieurs semblent encore offrir à sa fenêtre mortuaire la *Liberté* et l'*Intran*... que ce soir, pour la première fois depuis trente ans, il ne lira plus.

Il remarque bien qu'on tourne à la rue Saint-Anne. Alors son visage s'imprègne d'une sorte de joie triste et d'une ironie dernière à l'adresse du destin. Il attend le passage, à l'avant de la voiture, d'une maison chère entre toutes et, pour la mieux voir en un éclair, il trouve la force de se soulever. Le 17, le 15, le 13 défilent rapidement... Tout à coup d'un signe de tête, d'un regard, il indique à Pâquis les rideaux blancs, sous la plaque de marbre noir où s'étale en lettres d'or le nom de JEAN. Jean, sur le pas de sa porte, ne se doute pas que ce rapide

et long véhicule qui glisse à toute allure emporte son meilleur et son plus affectueux client.

Ayant aperçu une dernière fois ce restaurant qui est son œuvre, qu'il a découvert et lancé, où il a connu des heures si belles de gastronomie, de cordialité et de fraternité avec tant d'amis, avec Pâquis qui le conduit aujourd'hui dans sa dernière balade, ayant plongé une suprême fois avec lui, en une seconde lumineuse, dans le récent passé, il ferme de nouveau les yeux. Il ne fait plus un geste. Seulement, comme à la maison de santé on transporte son corps douloureux, Pàquis l'entend murmurer des mots qui depuis longtemps expriment dans sa pensée tout le désespoir humain :

— C'est à se foutre dans les douanes !

Le lendemain, aussitôt après le déjeuner, Pâquis se présenta chez le docteur Verthe en même temps que Lolo. Ils apprirent de la bouche d'un interne de garde que la nuit avait été très mauvaise et qu'il fallait s'attendre assez rapidement à un dénouement fatal. Elle et lui, sans oser se regarder, courbèrent la tête sous la rafale en étreignant leurs mains. Puis, sur la pointe des pieds, comme on marche dans la chambre d'un dormeur que rien ne peut pourtant plus réveiller, ils s'en allèrent, à travers les couloirs, vers le pauvre Abscoc. Tacitement, ils avaient arrangé de le veiller eux deux, en tête-à-tête, ou en se relayant, jusqu'à la fin.

Ils furent assommés de surprise, en ouvrant la porte : à droite du lit Battifo et Liansol étaient installés confortablement comme s'ils étaient décidés à faire en compagnie de Guinoiseau le voyage de l'éternité. A gauche, le gros Fardot rasé, joufflu, rose, sorte de Président Wilson en goguette, pérorait en postillonnant, martelait ses pauvres cuisses et ses fesses infortunées de grands coups de plats de main par où il exprimait ses sentiments. Même, il accompagnait le souffle moribond de bruits divers qui sont toujours malséants, mais qui revêtent une parti-

culière inconvenance quand il prétendent remplacer les musiques mortuaires. Ces messieurs causaient entre eux, sans trop se préoccuper de Guinoiseau. Fardot — cotons et cinémas — s'efforçait, pour mieux l'engluer, d'étonner de ses combinaisons le riche Battifo qui avait tenu à contrôler l'usage qu'on faisait des vingt-cinq louis versés à Pâquis. Naturellement pâle, il devenait verdâtre à escompter mentalement les bénéfices des plantations de macaronis que l'inquiétant et ingénieux tripoteur lui montrait, ondoyant à perte de vue, dans le vent du soir.

Liansol rêvait aux procès inévitables qui naîtraient de cette collaboration comme les vers blancs sur une pustule et il en calculait les profits. Il tint à affirmer encore une fois sa familiarité avec l'ironiste mourant par quelques manifestations déplacées et dont la désinvolture sonnait mal dans cette odeur de morphine et d'agonie ; puis, s'étant dit que Pâquis pouvait fort bien l'entreprendre de nouveau en indiscrètes allusions au sujet des frais de la maison de santé, il se sentit soudain appelé par les affaires en cours. Il était d'ailleurs pressé d'aller raconter à son étude sa visite et la part qu'il prenait aux dernières heures du célèbre chroniqueur.

Abscoc se souleva un peu pour accueillir Lolo et Pâquis. Il paraissait plus apaisé que la veille. Sa souffrance se diluait déjà dans l'au-delà. Il serra les mains et sourit même des yeux et du coin de la bouche... une grimace de bonté :

— Tu es bien ici ? demanda Lolo.

Il répondit d'un signe de tête.

Et Pâquis, espérant ramener son esprit vers le passé gourmand d'hier, ajouta :

— Es-tu bien nourri, au moins ?

— La nourriture ?... Il y en a peu, mais c'est mauvais.

Ces pointes, qui erraient maintenant sur ses lèvres avec sa douleur, ces facettes de son esprit qui déjà ne miroitaient plus qu'à la lueur des cierges, attestaient toute

la lucidité de son cerveau mais jetaient Lolo et Pâquis dans un malaise inexprimable. Assurément c'était pour les deux intrus plantés des deux côtés de sa couche qu'il donnait ce suprême effort. Il voulait devant eux rester jusqu'au bout dans le sens de sa destinée, demeurer pour eux l'Abscoc des jours brillants. Mais qu'aurait-il dit s'il avait été seul avec sa fille et son frère ? De quelle amertume, de quelle rancœur son âme était-elle lourde ! Quelles confidences avait-il à faire ? Quelle vérité à dévoiler ?

Le long Battifo se leva pour offrir au malade de l'eau sucrée.

— Avec mon cachet de digitaline, demanda Guinoiseau en désignant la boîte sur la table.

Il avala et dans un souffle :

— Ce cachet m'est bien personnel.

Lolo et Pâquis bouillaient : Pâquis parce qu'il était naturellement jaloux, en amitié comme en amour ; Lolo, parce qu'il lui semblait, dans son cœur tendre et simple, que le droit de soigner un ami de dix-neuf ans, un père, lui revenait plus incontestablement qu'à Battifo, entré dans la vie d'Abscoc depuis cinq ou six ans seulement, et encore dans l'unique but d'exploiter son esprit et de s'en distraire.

Ces rivalités n'échappaient pas à la perspicacité intacte de Guinoiseau.

Fardot continuait à pérorer, à mortifier ses chairs, à bruire de toutes manières, horripilant tout le monde.

A la fin, Lolo n'y tint plus :

— Taisez-vous donc, hurla-t-elle au gros homme indiscret et mal élevé.

Et elle ajouta tout bas, à son oreille :

— Vous ne voyez donc pas qu'il se meurt et qu'il se fout maintenant de vos cinémas.

Fardot sourit bêtement, tourna son chapeau entre ses

mains paysannes et partit en jurant qu'on l'avait vu pour la dernière fois dans cette « clique de clinique ».

Battifo continuait à faire l'importun et à s'imposer comme « meilleur ami ». Il apportait un mouchoir, relevait l'oreiller, bordait la couverture...

Les nerfs de Lolo et de Pâquis montaient. Ce gros nouveau riche, qui leur avait chapardé tant d'heures de la vie de leur ami, leur volait maintenant sa mort. Ils étaient inutiles dans cette chambre dont le Battifo s'était improvisé le chef, l'ordonnateur, le maître. C'est lui qui berçait l'agonie du pauvre homme de ses soins dictatoriaux, sans pudeur, sans tact ; il bourdonnait, satisfait, indispensable... et inutile autour de ce lit de mort, lui, l'ami récent, au lieu de laisser ces trois âmes, depuis longtemps unies, se mêler un instant encore entre ces murs, dans le silence du passé. Ils n'étaient donc plus rien pour Guinoiseau, eux deux !

Pâquis, pour éviter un douloureux scandale autour de l'oreiller moite d'agonie, tira Lolo à part et gagnant la porte sur la pointe des pieds, il lui glissa à l'oreille :

— Je m'en vais...

— Moi aussi.

Ils enveloppèrent le lit d'un regard désespéré, mais Battifo, debout au chevet, les empêcha de voir une dernière fois le visage aimé. Ils avertirent seulement l'interne de garde, en passant :

— Quand vous jugerez le moment venu, faites appeler un prêtre. M. Abscoc nous a toujours déclaré qu'il désirait les sacrements.

Dehors, Pâquis fit explosion :

— Salaud, idiot, brute, va ! Je lui ai dit adieu pour toujours, à notre pauvre Abscoc... Ces deux types autour de lui... Je ne remets pas les pieds ici... D'ailleurs maintenant... Demain, il ne reconnaîtra même plus ses visiteurs, m'a dit l'interne quand je suis arrivé. Alors... Et après-demain...

Sur le trottoir, dans ce soir pâle de Paris, ce soir ouaté et poussiéreux, ce soir qui ressemblait à tant de soirs où ils partaient côte à côte à la conquête des belles filles et à la recherche des bonnes bouteilles, fraternellement, il cacha sa tête dans ses mains et éclata en sanglots. Puis il se calma un peu :

— Je le laisse à ce grossier personnage. Je ne puis plus supporter...

— Oh ! moi aussi, larmoya Lolo. Je ferais un scandale. Je préfère l'abandonner à ce cochon et qu'il s'en aille en paix !

— Attends-moi !

Pâquis rentra dans la clinique et ressortit un instant après :

— Le secrétaire nous enverra un pneumatique à chacun quand... ce sera fini...

Et plus bas, après une longue hésitation désespérée :

— Pour le jour et l'heure...

Une heure plus tard, Battifo sortait à son tour de la maison du docteur Verthe et, étalé dans son auto, se murmurait à lui-même :

— Ces deux mufles ne m'ont même pas dit au revoir... je les gêne... c'est bien... je ne refiche plus les pieds dans cette boîte...

Le lendemain, Mme Pâquis était obligée d'emmener à la campagne son mari écrasé de chagrin, et Lolo, écroulée, se réfugiait, presque démente, chez sa sœur de Pontoise...

CHAPITRE XIX

Auberge de la Rascasse, par Grimaud, Var.

Vieux frère,

Ça n'a été pour ainsi dire que les bagatelles de l'aorte.

Depuis dix jours que je suis sorti de la clinique du docteur Verthe, je suis installé entre Grimaud et Vidauban, dans la

délicieuse auberge dont tu trouveras l'image au verso de cette carte. — (Garde-la moi pour ma collection.) — On y bouffe une admirable cuisine provençale que tu vas goûter, j'espère, en venant m'y rejoindre dans une quinzaine, après le temps de repos complet prescrit par le docteur. Je fais mettre de côté pour toi quelques bouteilles d'un Château-Neuf des Papes dont je fais mon unique reconstituant avec un marc que tu jugeras toi-même. Et je m'occupe d'une grande découverte : la marche arrière des avions.

Embrasse ta femme et tes gosses. Je te serre sur la poitrine fraternelle de l'Immortel

ABSCOC-GUINOISEAU.

Auberge de la Rascasse, par Grimaud, Var.

Ma fille chérie,

C'est encore de cette planète que je t'écris et d'un coin charmant où je reprends rapidement des forces. Il est à peu près certain maintenant que je ne mourrai jamais. J'ai devant moi une vue admirable, je dors seize heures par jour, je bouffe comme quatre. Je me suis remis au régime des trois viandes à chaque repas — je me réincarne. La patronne a des jambes de premier ordre et flanque la fessée tous les jours à son adorable gamine.

Ton papa raccommodé t'embrasse bien fort

ABS.

MARCEL ROUFF.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTERATURE

Stendhal : *Le Rouge et le Noir*, avec une introduction historique, par Jules Marsan, 2 vol. Edouard Champion. — Stendhal : *Vie de Rossini suivie des Notes d'un dilettante*, préface et avant-propos par Henry Prunières, 2 vol., Edouard Champion. — Stendhal : *Journal*, texte établi et annoté par Henry Debraye et Louis Royer. Tome I, Edouard Champion. — *Stendhal, Etude de H.-H. Dodwell*, traduction de l'anglais et Préface par Constant de Horion, Liége. — Emile Henriot : *Stendhaliana*, Crès — Emile Henriot : *Livres et Portraits*, Plon. — Charles Baudelaire : *Curiosités esthétiques*, Notice, notes et éclaircissements, par Jacques Crépet, Conard. — Georges Armand Masson : *Le Parfait Plagiaire*, « Editions du Siècle ». — Henri Béraud : *La Croisade des Longues Figures*, « Editions du Siècle ». — Albert Thibaudet : *Paul Valéry*, Grasset. — *Sur des Lèvres Japonaises*, par Kikou Yamata, le Divan.

Poursuivant la publication des œuvres complètes de Stendhal, Edouard Champion nous donne aujourd'hui **Le Rouge et le Noir**, en deux volumes, avec une introduction historique par Jules Marsan et une préface par Paul Bourget, **La Vie de Rossini**, suivie des Notes d'un dilettante, en deux volumes également, avec une préface et un avant-propos par Henry Prunières, et le premier tome du **Journal**, texte établi et annoté par Henry Debraye et Louis Royer.

Cette édition nouvelle du roman de Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, est réimprimée d'après le texte revu par Beyle lui-même sur un exemplaire interfolié où, pendant une dizaine d'années, à plusieurs reprises, il nota ses impressions de lecture, essayant de nombreuses retouches, en vue peut-être d'une édition nouvelle. Cet exemplaire, resté à la mort de Stendhal entre les mains de son ami Donato Bucci, appartient aujourd'hui à M. Cladoveo Bucci qui a bien voulu le communiquer à M. Jules Marsan.

En se relisant, Stendhal éprouve parfois, note M. Marsan, une vive satisfaction qu'il exprime d'un mot : « *Very well*, le séminaire », — ou encore : « Ouvert par hasard. Ma foi ! *very well.*

Spirituel sans néologisme ni affectation. »... « De quel style néologique et admiré G. Sand eût traduit tout ceci (la scène silencieuse dans le jardin de Vergy, chap. XIII). Le roman est il une composition essentiellement éph/mère ? Si vous voulez plaire infiniment aujourd'hui, il faut vous résoudre à être ridicule dans vingt ans. »

Stendhal est un peu revenu de son admiration pour le code civil ; dans ses prochains romans, il mettra « plus de nombre », il faudra que le style soit plus expressif et plus animé, qu'il « entre davantage dans l'oreille ».

Ajouter des mots comme 380-388 (T. I, ch. XXX : Julien et Mme de Rénal) pour aider l'imagination à se figurer. L'habitude de brièveté m'a égaré, ainsi que ma haine (*horreur* en surcharge) pour les phrases à la Rota Rota de nos sots diserts.

20 févr. 35.

A rapprocher de cette note, cette observation manuscrite sur un exemplaire d'*Armance* (Biblioth. Bucci) :

1831. Admettre dans le style de Dominique (Stendhal) quelques paroles inutiles pour faciliter l'intelligence. L'horreur pour le bavardage moderne m'avait jeté dans le défaut contraire : sécheresse de plusieurs parties du Rouge. De temps en temps une ligne de description du mouvement physique faciliterait beaucoup l'intelligence. (Note communiquée par M. R. Lebègue.)

C'est dans ce sens, explique M. Jules Marsan, que Stendhal avait entrepris de retoucher le Rouge. Ce travail, dit-il, il l'a, pour certains chapitres, poussé assez loin, mais il ne l'a pas entièrement accompli.

On trouvera ici toutes ces notes et corrections de Stendhal. L'éditeur a adopté comme texte tout ce qui, sur l'exemplaire Bucci « se présentait comme correction définitivement arrêtée par l'auteur, — les notes critiques permettant toujours de retrouver la rédaction primitive. »

A *La Vie de Rossini* s'ajoutent les *Notes d'un dilettante*. En collationnant le texte sur le *Journal de Paris*, nous dit M. Henry Prunières, nous avons constaté que Colomb n'avait pas seulement commis de nombreuses erreurs, mais qu'il avait laissé de côté quatorze chroniques pour l'année 1825, douze pour l'année 1826 et six pour 1827... On sent très bien, note M. H. Prunières, que ces chroniques furent rédigées sur un coin de table dans

le salon même de Mme Pasta et que Beyle y recueillit l'écho de conversations entre la diva et ses familiers.

Voici encore du *Journal* une édition qu'un apport entièrement nouveau — fourni par deux volumes provenant de la collection Cheramy, acquis en 1913 par Edouard Champion — a permis d'établir aussi définitive que possible. On nous avertit que les passages les plus scabreux sont remplacés par des lignes de points. Le texte intégral est enfermé dans une enveloppe encartée à la fin du volume. Ce texte a été composé « de telle façon que le souscripteur peut, s'il le désire, remplacer, en faisant relier son exemplaire, le texte expurgé par le texte original ». Ce que les bibliophiles et moi-même ne manqueront pas de faire.

Cette édition des œuvres complètes est vraiment le plus beau monument que l'on pouvait élever à la gloire de Sthendal.

Voici encore une contribution aux études stendhaliennes, cette traduction de l'**Etude de M. H. Dodwell** sur Stendhal par M. Constant de Horion. Dans sa préface le traducteur constate un « renouveau stendhalien » et il nous donne une liste d'œuvres et d'écrivains sur lesquels Stendhal exerce une influence qui se manifeste par cette passion de l'analyse psychologique « que la critique a souvent célébrée sous le vocable d'introspection stendhalienne ».

Notre époque, écrit M. C. de Horion, a éprouvé comme Stendhal, « qu'il y a dans le conscient et le subconscient de l'homme tout un drame qui se joue. Les sentiments les plus étranges et les plus opposés en sont les protagonistes. Les extraire de leur gangue charnelle, en exhiber les ressorts moteurs et les causes lointaines, c'est l'œuvre que se propose la littérature présente ».

Le signe le plus certain de ce renouveau stendhalien, c'est que, comme l'écrit M. Emile Henriot dans son **Stendhaliana**, l'admiration de Stendhal irrite plus que ne le fera jamais l'admiration d'aucun autre écrivain célèbre. On trouvera dans ce nouveau livre de M. Emile Henriot (qui figure sur la liste des membres du mystérieux Stendhal-Club,) tout un chapitre historique sur ce club secret, « spirituelle fiction », écrivait M. Paul Arbelet. On dirait plus justement « fiction spirituelle », car c'est un lien spirituel qui lie les membres de la franc-maçonnerie stendhalienne.

En un autre recueil d'études très documentées sur la vie des plus célèbres écrivains français, depuis Charles d'Orléans jusqu'à

Jean de Tinan : **Livres et Portraits**, M. Emile Henriot nous parle encore : de la *Chartreuse de Parme*, corrigée par Stendhal, et de Stendhal, Anatole France et le style.

Baudelaire a lui aussi ses fervents et ses réfractaires et,comme pour Stendhal,cette classification est une vraie pierre de touche intellectuelle. M. Jacques Crépet nous donne, des **Curiosités esthétiques** de Charles Baudelaire, une édition d'une parfaite exactitude qui s'appuie sur une fervente documentation. Quel que soit le peintre que Baudelaire étudie dans ses chroniques, la critique dépasse le personnage étudié. Ce sont de véritables essais de critique esthétique, et il y a dans cet ouvrage, très peu connu, de Baudelaire des idées qui pourraient encore vivifier la critique d'art. Victor Hugo écrivait à Baudelaire : « Vous avez en vous, cher penseur, toutes les cordes de l'art ; vous démontrez une fois de plus cette loi que, dans un artiste, le critique est toujours égal au poète ».

V. Hugo pensait sans doute surtout à lui-même en écrivant cela. Mais la formule, qui est juste pour Baudelaire, s'adapte rarement aux poètes.

§

Le **Parfait Plagiaire** de Georges-Armand Masson est une manière de petit chef-d'œuvre. On est émerveillé de la connaissance parfaite des œuvres contemporaines que possède l'auteur pour pasticher avec cette subtile finesse la manière d'écrivains aussi personnels que Paul Claudel, Paul Valéry, Morand, Giraudoux, Maurice Boissard, Pawlowski, etc. « La symphonie pastorale. Troisième et dernier cahier, par André Gide », est un morceau d'excellente critique littéraire sous son masque d'ironie. L'argumentation de cette Symphonie Pastorale s'appuie sur l'épitre aux Corinthiens, dont voici les chapitres et les versets, qui s'adaptent si miraculeusement à la pensée d'André Gide, toujours tourmentée par l'idée chrétienne du péché, et d'un péché vraiment originel chez lui. A ce propos, on lira **La Croisade des Longues Figures** où M. Henri Béraud a réuni les pièces principales du procès littéraire que l'on a appelé « l'affaire Béraud-Gide ». C'est un livre fort amusant.

Critique très fine et très juste de ton aussi, ces variations sur le sonnet d'Arvers, par quelques poètes comme P.-J. Toulet, Paul Valéry, Franc Nohain, Géraldy, Vildrac, etc.

Dans le « Cahier vert » qu'il consacre à **Paul Valéry**, M. Albert Thibaudet voudrait voir dans la *Jeune Parque* le seul poème métaphysique de notre langue, avec le *Satyre*. J'entends, écrit il, « un poème dont l'idée, le mouvement, les figures coïncident avec une genèse du monde, non pas didactiquement comme dans Lucrèce ou Parménide, mais de l'intérieur et en reproduisant par des images l'élan, le rythme de la création. » Pourtant M. Thibaudet, au bout de son analyse, écrit qu'il n'y avait aucune nécessité à ce que Paul Valéry s'exprimât en vers, et il voit très justement en lui « un homme d'essais » dans le sens de Montaigne ; chez Valéry, en effet, l'intuition poétique, l'intuition créatrice pourrait-on dire, semble toujours surveillée par une intelligence critique. Le merveilleux, c'est que cette intuition poétique ne s'effarouche pas de sa nudité contemplée par l'essayiste et ne rentre pas se cacher sous les roseaux du subconscient. Poésie métaphysique, peut-être, mais trop lourde de pensée sous son voile symbolique pour reproduire en un mouvement inconscient le rythme de la création. Paul Valéry, comme Vigny et comme Baudelaire, sont des penseurs qui mettent, après coup, leur pensée en musique. C'est de la poésie orchestrée. Ce n'est pas de la poésie spontanée qui traduit inconsciemment les mouvements de la vie, comme la poésie verlainienne.

En une préface à un petit recueil de poésies japonaises du VIIIe siècle à nos jours : **Sur des Lèvres japonaises** par Kikou Yamata, M. Paul Valéry écrit : « Les petites pièces que vous nous offrez sont de *l'ordre de grandeur* d'une pensée. Parfois cette pensée se réduit si gracieusement à une expression d'une simplicité absolue, qu'elle peut se confondre à quelque frisson, à un murmure, au passage d'un parfum dans le vent. » Et cette remarque serait encore plus sensible si nous pouvions lire dans leur texte et leur musique même, ces petits poèmes dont nous ne trouvons ici que l'image transposée. Voici deux petits poèmes d'une poétesse contemporaine, Mme Katayama :

> Je ne puis garder de pensées impures :
> L'image de celui qui habite mon cœur
> En serait souillée.
>
> Les oiseaux ne chantent pas,
> La journée est toute de tranquillité :
> J'écoute l'écho léger de mon rêve résonner dans le ciel.

Poésie qui sait ne noter que l'essentiel : « passage d'un parfum dans le vent », passage d'une sensation dans la chair, d'un sentiment dans l'âme. Tandis que notre poésie féminine — et la masculine aussi, — en est encore souvent aux résonances répercutées d'échos en échos, aux balancements et aux hasards de la rime, cette escarpolette.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Marie Le Franc : *Les Voix de Misère et d'Allégresse*, G. Crès. — Hilda de Steiger : *L'Autel inachevé*, « Rythme et Synthèse ». — Marie-Louise Vignon : *Le Cœur ardent et grave*, Chiberre. — Thyde Monnier : *Cette vieille Romance...* « les Tablettes ». — Albert Cloüart : *La Sainte à la Source*, s. n. d'édit. — Théron de Montaugé : *Moisson*, H. Didier.— Henri Tilleul: *Les Voyages fervents*, Angers, Société des Editions de l'Ouest. — Yvan Lenain : *La Chambre claire*, Figuière. —Henri Allorge : *Petits poèmes électriques et scientifiques*, préface de M. Edouard Schuré, Perrin.

J'ai souvent pensé qu'il serait intéressant de reconstituer, ne sachant plus rien de leur réelle vie, l'existence des poètes d'après ce qui en apparaît à travers leurs œuvres. Mlle Marie Le Franc, qui vit, qui écrit au Canada, doit être née en Bretagne, de famille humble ; son grand-père était passeur d'eau. Elle a été accueillie, là-bas, aux rives du Saint-Laurent, par

> Des cœurs simples et droits ainsi que des fûts d'arbre,

et, sans oublier la douce terre natale, dont son ardeur rêveuse se vivifiait, et qu'elle voulut revoir, dans ces

> Matins de France, ô doux matins en robe grise,
> Rose humide cueillie aux pierres d'un vieux mur,
> Matins lents à franchir les portes de l'azur,
> Qui sortez de la nuit comme on vient de l'église...

sans renoncer aux douces visions de la terre natale, elle s'est laissée envoûter par l'âpre charme, par la grandeur grave et pensive du grand pays aux doigts de neige, qui est volontaire, rude, puissant et, au fond, très doux, comme s'est fait le cœur du poète, dédaigneux des amours aisées et vaines, discret dans son orgueil et aspirant mystérieusement à une sorte de mystique amour, plus vaste que l'amour, qui prend tout entier et se livre sans rémission.

Le pays dont elle s'est éprise et dont avec ferveur elle comprend

et chante la beauté austère, le vieux pays plus tendre dont la berce la lointaine nostalgie, contribuent à former son âme et à doter d'harmonies songeuses son talent.

Par une autre rencontre il a été mûri, et son ode de reconnaissance *A Verhaeren* révèle étrangement le caractère fougueux, farouche, comme têtu, de cette personnalité inquiète et hautaine. « La beauté de tes vers m'a fait mal », — déclare-t-elle tout d'abord, — elle s'est sentie hallucinée au milieu de l'espace que lui ouvraient les rythmes souverains : son âme, avoue-t-elle, « avait passé ses bornes » ; les mots l'ont exaltée, le souvenir des images et du chant s'est ancré en elle, — et, bientôt, se ressaisissant, elle a tremblé, et de peur et de froid. Est-ce d'orgueil, est-ce d'humilité qu'elle s'est sentie confondue en songeant à ses propres vers ? Elle n'a plus de joie ; ses pensées se trouvent en désarroi, mais elle ne doute pas cependant, elle sait que sa peine sera calmée, et que, dans l'ombre où elle sanglote, un jour elle se sera enrichie d'avoir mieux pénétré sa leçon, et elle pourra être tentée, à son exemple, par les hardiesses d'immenses dérives.

Et le miracle s'est accompli. La première partie du volume, incertaine, cahotée, maladroite, contraste avec la suite à mesure que s'élargissent et s'assurent dans leur élan **les Voix de Misère et d'Allégresse**. Néanmoins, au milieu de tant de vastes et ardents paysages, au milieu de cette atmosphère de résignations fières et d'espérances contenues, souvent défaille encore la conscience d'art, ou plutôt la conception certaine que tout art est, par nécessité, transposition d'émoi ou d'aspiration, et qu'on le rétrécit chaque fois qu'on prétend lui imposer une signification trop précise ou trop particulière. Dans cet étonnant et admirable poème, le plus beau peut-être de ce volume fort beau en dépit de telles trop nombreuses défaillances ou maladresses, *la Maison de Vie*, le besoin d'expliquer tout de suite, de rompre le mystère (« *Ton nom est Vie,... Je parle au maître Vie* ») atténue l'effet. Mlle Marie Lefranc, il est vrai, nous avertit que, vivant dans un monde d'images, chaque idée lui apparaît aussi concrète qu'un visage. Elle ne transpose pas parce qu'elle ne distingue pas sans doute l'abstraction du symbole qui en est le signe palpable et visible.

Mme Hilda de Steiger, du Canada également, nous apporte l'offrande d'un autel dédié aux dieux qui nous sont chers. Il est

là, elle le présente de ses mains ; le grand-prêtre est venu afin de le consacrer ; il prononce dès le seuil les paroles sacramentelles. En vain ; le dieu n'est pas descendu, l'esprit divin ne visite pas cet autel, qui demeure à jamais sans doute **l'Autel Inachevé**. Sont ce, en vérité, des vers, même disposés en lignes courtes selon les arrêts de l'élocution et la rencontre fortuite ou innocente d'assonance simplette, ces premiers mots : « Eveillée je poursuis la transparence ailée de mon rêve qui fuit »...? ou ceux-ci : « La Musique est un conte extravagant : qui s'en va, fouillant le passé, chevauchant un fragment de mélodie. — Les années s'égrènent..., etc. »?

Mes regards s'arrêtent aux lignes initiales qui recommandent le recueil ; elles sont signées de René Ghil, qui y a surpris « une ingénue, une sûre prédestination poétique », une musicalité d'assonances, une certaine puissance de directe suggestion, tandis que je ne parviens pas à y discerner une seule de ses qualités. Ou il s'abuse, ou je m'abuse, et je serais heureux que ce fût moi.

O jeunesse abolie de celles à qui ici-bas tout a manqué, ô sœurs lamentables! Vous étiez nées, autant que d'autres, frémissantes à la vie, à l'espoir, fortes contre la douleur, armées pour animer, guider, chérir et consoler. Mais vos bras n'auront pas connu les étreintes, votre cœur, **le Cœur ardent et Grave** que vous portez en vous, stérile autant qu'ingénu et impérieux, ne vous aura enseigné que la souffrance, le sacrifice, la résignation. O pauvres fronts penchés, qui eussiez rayonné dans l'amour triomphant, dans l'amour douloureux, ô pauvres fronts fanés de celles qui se fussent si fervemment vouées à la gloire d'être maternelles, à qui tout a été refusé. L'amitié s'offre à vous, vous la saisissez d'un espoir un peu inquiet, vous vous donnez à elle. Mais où sont-ils les amis qui ne vivent que par l'amitié ? Votre don total ne rencontre qu'une acceptation partielle, et vous vous en contentez, admirables créatrices d'illusion, qui vous êtes accoutumées à vous nourrir parmi les cendres de vos désirs. La maturité est venue peu à peu, rénovant vos chagrins et vos peines, vos tortures secrètes et infinies. A qui vous confier, hélas! à quel autel vouer vos élans désolés et vos joies si tristes, si humbles, si belles pourtant dans le mystère de vos cœurs, sinon à la sainte puissance, à la lumière éblouissante dé la très divine poésie, qui nous

enchante, nous enlève à nous-mêmes, nous élève par-dessus nos propres espérances ?

Tels les tourments que célèbre le vers, probe, habile, peu varié pourtant, et toujours d'allure sûre et musicale de Mlle Marie-Louise Vignon, en de tendres et généreux poèmes.

Cette vieille Romance... ou histoire, assez banale, d'un amour qui se prend pour « le grand amour », et n'est qu'un désir longtemps attisé, qu'on satisfait, dont on se lasse. Quelques vers chaleureux, une ardeur de volupté parfois un peu cruelle, défiante, ou qui s'abandonne. Mme Thyde Monnier possède une robe rouge et blanche, une robe rose, et ne se souvient de ses amours que par le temps où elle portait une robe d'organdi mauve. Des mouvements, des enlacements de grâce ou de ferveur se mêlent parfois à la musique du vers ; d'autres fois des puérilités ou des expressions désagréables : « ça je refuse, ça je refuse... Ça, je l'aime, ça c'est le baiser du grand air... » Et tant de négligences d'orthographe, sans compter celles qui proviennent des typographes. Mme Thyde Monnier a eu de la passion, c'est probable ; elle possède le don. Si elle songeait un peu, à présent, que la poésie est un art ?

Texte autographe, vignettes — gracieuses — de l'auteur, M. Albert Cloüart, tirage à vingt-huit exemplaires, **la Sainte à la Source** est un récit rimé, ingénu et charmant, d'un art délicat encore qu'un peu désuet, et d'autant, peut-être, plus agréable.

M. L. Théron de Montaugé, mainteneur de l'Académie des Jeux Floraux, a fait, en vers noblement familiers, frappés avec justesse, simples, une belle **Moisson** de poèmes où il présente des *Paysages d'âme* ou entretient saintement *la Flamme du Foyer*. Tantôt il s'inspire des « grandes antiennes », tantôt il fait chanter la terre allégoriquement dans le rêve d'un jeune paysan. Tout ce qui est sain, pur et fervent dans la nature humaine, il le sait douer de voix persuasive par le calme et la sagesse.

Les qualités de grâce tempérée, d'aisance naturelle et de charme qui distinguaient les poèmes du *Florilège*, M. Henri Tilleul les reproduit exquisement dans son nouveau recueil **les Voyages Fervents.** Cette fois, il s'est lassé du séjour tendre au beau jardin de l'Anjou ; la nostalgie du voyage l'a saisi. Mais la beauté des paysages d'Ecosse, qu'il célèbre avec une précision

volontairement vaporeuse, n'empêche qu'il songe parmi eux à Ronsard qui, tout jeune, y a passé, à la reine Marie dont Ronsard était si hautement apprécié, à l'infortuné Chastelard qui mourut en murmurant un hymne de Ronsard le divin. Le voici donc revenu vers l'Anjou, vers Bourgueil, aux bords enchantés de la Maine et de la Loire, où tant de précieux souvenirs le hantent, tant d'aspects délicieux de la Nature, — et puis n'est-ce au cœur des livres, des vieux poèmes aimés que l'on peut accomplir sans lassitude ni regret les voyages les plus fervents ?

D'un poète qu'on peut croire bien jeune les oraisons pieuses balbutient, inquiètes et ferventes, les désirs d'amour, les appels à l'amour ingénu de confiance souriante et limpide, et c'est **la Chambre Claire** de M. Yvan Lenain, où se mêlent les rayons précieux aux ombres défaillantes et parfois lourdes. Le métier rencontre bien, par endroits, ailleurs il manque d'assurance et encore plus de certitude. Puissent les anxiétés de M. Y. Lenain ne pas le détourner de plus de savoir et de la culture de son art.

M. Henri Allorge, avec la connivence de M. Edouard Schuré, appelle **Petits Poèmes électriques et scientifiques** de petits poèmes dont le thème ou le prétexte est choisi parmi les phénomènes électriques ou scientifiques qui nous émerveillent chaque jour. Soit ! Mais encore conviendrait-il qu'ils en respectassent le mystère, qu'ils l'étendissent au besoin. Ils l'expliquent à la façon des savants. C'est leur fonction, elle est utile et grande, mais différente de la mission des poètes, qui est de sentir et de propager des frissons, soit dans l'intelligence soit dans le cœur. Il se peut qu'une poésie *scientifique* soit réalisable, mais le poète en devra subir la hantise redoutable et non l'élucider. M. Henri Allorge se montre dans ses vers habile métricien, mais trop disert et trop précis.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Marcel Boulenger : *Le Vicomte*, Renaissance du Livre. — Henri Duvernois : *Morte la bête*, Arthème Fayard. — Francis Carco : *Rien qu'une femme*, Albin Michel. — Maurice Larrouy : *Le révolté*, Editions de France. — Pierre Guitet-Vauquelin : *L'île exaltée*, Renaissance du Livre. — Raoul Stéphan : *La dévotion à l'amour*, Albin Michel. — Jacques Darnetal : *L'Energumène*, Editions du « Monde Nouveau ». — Mémento.

Le Vicomte, par Marcel Boulenger. Dans un chapitre de *Cosmopolis* qu'il intitule « Une petite cousine d'Iago », M. Paul Bourget définit l'envie — vice si mal étudié, écrit-il, par les moralistes, et qui est pourtant de ceux qui mènent le monde — avec une pénétration psychologique dont je fus autrefois frappé. M. Boulenger, brillant disciple de Stendhal, a-t-il lu ces pages profondes de l'admirateur de son maître, et médité sur les lignes où il dit du péché qui vient tout de suite après l'orgueil dans la hiérarchie du mal, qu'il exerce ses pires ravages entre gens qui s'aiment, d'amant à maîtresse, de frère à frère et jusque de mère à fille ? Sans doute ; sans doute, aussi sait-il à peu près par cœur *La cousine Bette* de notre grand Balzac, à qui M. André Bellessort vient avec tant d'opportunité de rendre un éclatant hommage. Mais ce n'est pas au cœur d'une femme qu'il a logé la dévorante passion : dans l'âme d'un homme médiocre, au surplus vaniteux, parbleu ! point méchant néanmoins, capable même de tendresse, et de la peinture qu'il en a faite, il a composé sa meilleure œuvre, peut être, un très beau roman de caractère, à coup sûr. Adrien Caux de Malaine chérit sa sœur tout en l'exécrant. Enfant, jeune fille, il la protégeait tendrement. Mais la voilà richement mariée, et il est pauvre, quoique intrigant, parce que paresseux, et que la malchance s'acharna contre lui. Du moins, Robert Chamarond, le mari de Thérèse, est-il un sot, qu'elle n'aime pas. Cela met du baume sur la blessure d'Adrien. Qu'elle s'avise d'avoir une passion, et pour qui ? pour un héros italien dont le patriotisme exalté fait le diffamateur de son frère, celui-ci le souffrira t-il ? Non ; ce serait le comble, vraiment, qu'elle eût tout : l'argent et l'amour. Il s'arrange pour que son mari la suprenne en flagrant délit, et redevient pour elle le plus affectueux et le plus dévoué des protecteurs quand l'infortune l'abat. Pas longtemps. A la veille de gagner le procès en divorce qu'il a intenté contre elle, Charamond est tué, en effet, dans un accident d'automobile. Du coup, Thérèse rentre dans sa fortune et reprend ses enfants. C'est plus que n'en peut supporter Adrien à qui, du reste — quelle humiliation ! — l'imprudente (l'impudente, pense-t-il) a eu la malencontreuse idée d'offrir chez elle une place de secrétaire. Il s'expatrie, littéralement ulcéré.

J'ai élagué le roman de M. Boulenger pour n'en présenter que l'essentiel. Mais il est riche d'efflorescences, et les portraits les

mieux venus y abondent. Un tableau de Fiume, sous la régence de d'Annunzio, s'en détache, en outre, avec une exactitude vibrante et la plus nette originalité. M. Boulenger a le style fringant, spirituel, et une élégance ou un détachement qu'on pourrait être tenté de lui reprocher. A bien réfléchir, une certaine impertinence dédaigneuse ne messied pas pour parler du vicomte, de cet Adrien dont le vice n'est qu'à prendre avec des pincettes. Peut-être, cependant, M. Boulenger s'interdit-il trop d'insister dans les situations pathétiques ? C'est qu'il écrit à la façon dont on devait autrefois conter dans les salons, avec des demi-sourires, des fuites ou des détours, l'accent personnel ou la coquetterie de « l'honnête homme » qui ne s'oublie pas devant ses auditeurs et ne veut pas qu'ils l'oublient dans leur émotion...

Morte la bête, par Henri Duvernois. Trois nouvelles — dont deux excellentes, et une moins bonne, ou sur un revirement un peu trop brusque établi (*La fugue*) — composent la nouvelle œuvre de M. Duvernois et me confirment dans mon admiration pour la maîtrise de ce conteur. Je renonce à résumer le sujet des trois nouvelles de M. Duvernois : la moitié des pages dont je dispose, ici, n'y suffirait pas. Tel est son art, qu'il ramasse brièvement tout un drame, ou une comédie, sinon un vaudeville, dans le minimum d'espace et que, quand nous voulons nous remémorer l'aventure qu'il a narrée, le temps de rien, on s'aperçoit qu'elle s'est diluée dans notre pensée avec une complexité subtile et qui défie l'analyse. Il y a du moraliste en cet observateur preste, si étonnamment accommodé aux actuelles façons de dire et de sentir de tout un monde assez mêlé et frelaté qu'on les jurerait de son invention; et son ironie narquoise ne laisse pas de révéler un cœur sensible. On a comparé M. Duvernois à Maupassant ; mais il diffère, justement, du puissant conteur normand par sa faculté de s'émouvoir avec finesse pour ce qu'on pourrait appeler des riens, et par sa fantaisie. De Maupassant, il a recueilli le secret d'empoigner le lecteur et de ne le lâcher qu'au bout de son récit, sur une phrase ou un mot, le plus souvent, qui le font s'esclaffer ou le laissent rêveur ou pantois. Et quelle ingéniosité dans la combinaison des détails et l'enchaînement des circonstances ! A cet égard, il faut lire *Un soir de pluie*, dont le jeu des nuances, à rapprocher du brutal éclat de *Morte la bête*, prend la saveur d'un sous entendu mouillé de larmes et voilé de sourires.

Rien qu'une femme, par Francis Carco. M. Carco, qui est un peu cause que nos élégantes soulignent de cache-nez leurs nuques comme passées à la tondeuse de Saint-Lazare, étudie dans ce roman les ravages du vice chez un jeune homme de la bourgeoisie commerçante, bientôt transformé en souteneur. « Tout oser... » porte la bande qui ceinture son livre. Et M. Carco, s'il « crâne », ne « se dégonfle » pas. Mais je tromperais les lecteurs en ne les prévenant point que les gazes de son style — si gazes il y a — sont de vent tissu... Nous sommes, ici, en plein réalisme. Réalisme sec, d'une sobriété qui se veut classique, mais où l'épithète précise ne fait pas défaut. M. Carco a franchi le passage du XVIIe au XVIIIe siècle. Il est le frère de l'abbé Prévost, et peut-être le cousin de Daniel Defoe que l'auteur de *Manon* connaissait, sans doute. Victime de cette excitation érotique particulière qu'exerce sur l'imagination de certains hommes l'image ou l'idée du plaisir que la femme prend avec d'autres, Claude, le triste héros de M. Carco, s'encanaille avec la servante d'auberge de sa mère, après l'avoir vu serrer de près par un masque, un soir de carnaval. Les infidélités de la fille, sa prostitution agissent sur lui comme autant d'aphrodisiaques, et il cesse d'avoir la passion de son corps le jour qu'elle se range. Peu ou point d'événements dans cette œuvre forte. Le tableau d'une conscience que la luxure enlise, étouffe, aveugle et anéantit enfin, mais qui réagit à peine, semble, au contraire, éprouver de la douceur à s'enfoncer dans la déchéance. M. Carco est un moraliste impitoyable.

Le révolté, par Maurice Larrouy. J'ai un faible pour les histoires de mer et de marins, et celle-ci qui se compose de petits tableaux comme une planche d'Epinal, haute en couleurs, m'a mené vite, ému, ma foi! à son dénouement édifiant. Qu'importe ce qu'il peut y avoir de conventionnel dans ce roman de l'auteur de *l'Odyssée d'un transport torpillé*, où l'honnête lieutenant de vaisseau dompte, puis ramène à de meilleurs sentiments la « forte tête » qui risquait de gâter l'équipage de son torpilleur, et, par-dessus l'indigne capitaine de frégate dont l'ingéniosité à l'exaspérer est inépuisable, gagne l'estime et la sympathie de l'amiral. Ce qui retient et séduit par son pittoresque, c'est le détail, qu'on sent véridique, de la vie mâle, toute d'énergie et de sacrifice, des équipages de nos unités de combat. M. Larrouy a la passion de cette vie, et il l'évoque avec

un entrain gaillard où entre incontestablement de la puissance.

L'Ile exaltée, par Pierre Guitet-Vauquelin. Entre deux femmes séduisantes, mais déchues, celle-ci par faiblesse, celle-là par défi, Jacques Menneville, qui a fait la guerre et en a compris la leçon profonde, se forge avec toute l'ardeur du sang latin, dans le soleil de la Corse, son île natale, un état d'esprit impérialiste. Renforcer les disciplines sociales, c'est-à-dire ne rien laisser compromettre des précieuses conquêtes des élites, telle est l'obligation dont le convainc le spectacle du désordre actuel, de la fureur confuse des appétits. Le mérite de M. Guitet-Vauquelin est d'avoir étudié comme une crise psychologique la formation et la fixation, dans l'âme de son héros, du ferme idéal méditerranéen. Rien chez son Menneville du calme expérimental ou de l'opportunisme pratique des Anglo-Saxons. Une volonté passionnée qui se crispe autour de la certitude qu'impose la raison. Cette foi claire, active, sensorielle, qui s'amplifie jusqu'à devenir sociale et s'harmonise avec l'atmosphère latine évoquée. Ce premier des trois romans que M. Guitet-Vauquelin se propose de publier sous le titre *Les genèses passionnées* est une réussite. Une réussite, aussi, son style qui étincelle, mais sans aveugler.

La Dévotion à l'amour, par Raoul Stéphan. Esprit distingué, nature sensible, M. Stéphan a composé, sur la trame d'un récit solide, le dessin de variations esthétiques et philosophiques un peu précieuses, avec une tendresse rêveuse et passionnée. Que, par ses maléfices, une moderne sorcière, captant, peut-être « pour ses fins perverses, les forces occultes, éparses dans l'univers », retarde l'accomplissement du destin de deux Amants harmonieux, nous n'en conclurons rien contre la conscience de ceux-ci. Mais M. Stéphan n'a pas voulu, sans doute, traiter un sujet psychologique, ni montrer même comment peut s'exercer sur des âmes pures l'influence du mal tentateur. Blanche n'est point responsable de la faute qu'elle commet, ou de l'égarement auquel elle s'abandonne. La force la violente, qui risque de briser entre elle et son fiancé de subtiles affinités. C'est moins, en vérité, un roman qu'a écrit M. Stéphan qu'une sorte de thème lyrique qu'il a développé avec, du reste, un souci de style qui accuse quelque narcissisme. M. Stéphan s'enchante encore de littérature. Mais, si c'est un défaut, il est sympathique quand il n'exclut pas, comme c'est le cas ici, la sincérité.

L'Énergumène, par Jacques Darnetal. Un jeune homme — j'allais écrire un gamin de vingt ans — s'éprend d'une femme de quarante, et sur cette rose d'automne, il fait, avec la violence qui est, paraît-il, le propre des chérubins d'aujourd hui, l'essai de sa férocité. Des mains plus douces cueillent ou recueillent heureusement l'exquise maltraitée, avant qu'elle ne soit plus qu'un haillon, et de désespoir l'énergumène *feint* de se tuer. M. Darnetal a réussi, non sans prétention, peut-être, à la synthèse, un assez bon portrait de Gérald, de l'irritant petit cabotin de l'amour, à demi victime de son cabotinage, et l'on ne saurait nier qu'il révèle des qualités de psychologue, moins rares qu'il ne croit, sans doute. Il écrit à la diable — « genre négligé », comme il est si commodément à la mode — avec cette insouciance de la perfection qui prouve qu'il est jeune, c'est-à-dire en s'imaginant avoir du temps à perdre ou celui de laisser le chef-d'œuvre venir. Il se satisfait d'attraper les images au vol, à la façon dont les enfants attrapaient autrefois les mouches pour les encager, avant que la science eût dénoncé ces porteuses de germes. Il y a des « comme » à foison dans son livre, et cet adverbe de comparaison lui permet les rapprochements les plus imprévus et les plus insolites. Mais il a de la verve et de l'invention. Il serait injuste de ne pas lui faire confiance.

Mémento. — Louable est la volonté de simplification dont témoigne M. Gaston Souli dans la petite histoire de Manon moderne qu'il nous conte avec l'accent de la vérité (*La Fille tendre*, Albin Michel) Mais pour avoir éliminé de son récit l'accessoire, M. Souli n'y rassemble pas que des détails caractéristiques ou d'une très grande originalité. M. Souli ne résiste pas, non plus, au désir de moraliser ou de philosopher. Il a son porte-paroles sous le masque désabusé de qui l'on voit passer le bout de l'oreille du raisonneur des romans à thèse. — M. Marcel Barrière (*Le sang d'Asmodée*, Albin Michel) écrit, comme disent ces dames, « des horreurs », avec un but moral, bien entendu, et dans un style qui révèle la plus étonnante impassibilité. Vertu d'historien. M. Barrière prétend, il est vrai, faire la chronique des luxures particulières à la décade qui précéda immédiatement la guerre. Mais on les pratiqua de tout temps, je crois. Reste la psychologie du drame passionnel où se trouvent, paraît-il, justifiées les théories de Freud. Elle est, mettons, aussi surprenante que la beauté du héros de M. Barrière.

Il faut signaler, aux Editions Baudinière, dans la collection « Les

naîtres de la plume », une réédition de *La paille dans l'acier,* l'une les premières, et sans doute, des meilleures œuvres de M. Marcel Prévost. On y verra que cet historien de mœurs et ce romancier romanesque a réussi là un vigoureux roman réaliste, d'un pathétique sobre, lans la manière de Maupassant.

JOHN CHARPENTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

J.-H. Fabre : *Souvenirs entomologiques*, 10e série, Delagrave. — Rémy Perrier : *La Faune de la France illustrée*, X., Vertébrés, Delagrave. — M. Moliard et Et. Rabaud : *La Feuille des Naturalistes*, Et. Chiron. — Allorge et G. Hamel : *Revue algologique*, Laboratoire de Cryptogamie du Muséum. — Henry Lafosse : *Les Eaux et les Bois*, la Renaissance agricole, Payot. — L. Lindet : *Le Lait et la Science*, la Renaissance agricole, Payot.

Voici le 10e volume, et le dernier, de l' « édition définitive illustrée » des **Souvenirs entomologiques**, de J.-H. Fabre. Les éditeurs ont l'intention de publier un volume supplémentaire qui comprendra la vie de l'illustre entomologiste, de nombreux documents inédits, un répertoire analytique.

Certes, la librairie Delagrave nous a donné une édition de luxe des *Souvenirs entomologiques*, mais autant le texte est vivant, autant les illustrations donnent l'impression de choses dessinées d'après des pièces de collection, fixées dans des attitudes souvent défectueuses. Il est regrettable que les amis de Fabre n'aient pas protesté dès l'apparition du premier volume : sans doute, peu habitués à l'observation de la nature, ce défaut, capital à nos yeux, leur a échappé.

Souhaitons que cette édition « définitive » ne soit pas la dernière.

Au moment de partir pour les vacances, bien des jeunes gens, qui ont le goût des sciences naturelles, tiendront à emporter les deux fascicules déjà parus de **la Faune de la France illustrée** ; le premier, dont j'ai déjà parlé ici, est consacré aux Insectes inférieurs, le second aux Poissons, Batraciens, Reptiles, Oiseaux et Mammifères. Les chasseurs, les pêcheurs, tous ceux qui participent à la vie des champs, y trouveront le moyen de parvenir aisément à connaître le nom des animaux qu'ils sont appelés à rencontrer. A côté des noms latins figurent les noms français et quelques noms vulgaires répandus, à l'établissement desquels la mythologie et le folklore ont curieusement contribué.

Le maniement des tableaux synoptiques accompagnés de 679 dessins originaux est très aisé même pour un débutant. Des indications biologiques accompagnent la description des diverses espèces.

La Feuille des Naturalistes, fondée par Adrien Dollfus, vient de renaître, chez Chiron ; sous la direction de MM. Molliard et Rabaud, elle paraîtra tous les mois. Comme par le passé, la Feuille sera le journal où les naturalistes peuvent consigner au jour le jour leurs observations et leurs expériences, provoquer des échanges d'idées, poser des questions sur l'objet de leurs recherches.

Signalons parmi les articles des premiers numéros : « le rôle des amateurs en géologie », par Paul Lemoine; le « retour au nid des Guêpes », par Etienne Rabaud, « la dispersion en altitude et la floraison d'une Gentiane et du Thym serpolet dans le massif du Pic du Midi », par J. Bouget, « les origines de la faune de la Vigne », par F. Picard, « la comestibilité des Champignons », par Léon Dufour, « deux cas remarquables de virescence florale », par M. Molliard, « les œufs des Dinosauriens », par L. Joleaud.

Tous nos vœux pour ce recueil et aussi pour la **Revue algologique**, dont le premier numéro vient de paraître. MM. Allorge et Hamel qui la dirigent sont, l'un assistant au laboratoire de cryptogamie du Muséum, l'autre chef de travaux au nouveau laboratoire maritime du Muséum à Saint-Servan ; dans un avant-propos, leur maître, M. Mangin, membre de l'Institut et directeur de ces deux laboratoires, montre l'intérêt de la nouvelle Revue.

Peu de végétaux offrent autant de variété que les algues dans leur forme, leur structure ou leurs modes de reproduction. Elles jouent dans la nature un rôle économique de premier ordre, depuis les formes microscopiques qui flottent dans les eaux jusqu'aux géantes qui sont fixées sur les côtes.

La Revue est placée sous le patronage de Thuret et de Bornet. Le professeur Flahaut consacre à ces deux maîtres de l'algologie française une belle notice.

§

M. Henry Lafosse, auteur du livre **les Eaux et les Bois,** inspecteur général des eaux et forêts, signale naturellement les

effets désastreux du déboisement : « ce n'est pas en vain qu'on trouble l'harmonie des forces de la nature » ; il montre aussi la grande importance du rôle économique des forêts. Ceux qui aiment les chiffres et les statistiques seront sûrement satisfaits; je vais citer quelques exemples. Le volume de l'eau qui sert à la formation des tissus des végétaux représente environ 3 mètres cubes par hectare et par an, ce qui est extrêmement peu par rapport à la masse d'eau qui circule dans les plantes pendant la période de végétation ; 2 à 3.000 mètres cubes par hectare et par an pour le blé, plus de 30 tonnes par hectare et par jour quand il s'agit des bois. Les pluies déversent annuellement sur la France 417 milliards de mètres cubes d'eau, tandis que les cours d'eau de notre territoire, au nombre d'environ 60.000, emportent chaque année à la mer 180 milliards de mètres cubes. Nos chemins de fer, pour une longueur totale de 41.000 kilomètres, consomment chaque année, pour l'entretien des voies, plus de 5 millions de traverses, soit plus de 600. 000 mètres cubes. Le nombre total des propriétaires de bois est de 1.528.700 ; 94,5 pour cent possèdent chacun moins de 10 hectares. A la surface du globe, les forêts couvrent une étendue totale de 1 milliard et demi d'hectares. L'Epicéa est l'arbre le plus répandu ; après vient le Pin sylvestre ; parmi les feuillus, c'est le Bouleau. Les forêts du globe fournissent annuellement 3 à 4 milliards et demi de mètres cubes. Malgré cela, un déficit est à craindre. Le mot d'ordre doit être : « plantons », plantons vite, car il faut plus de cent ans pour faire un beau Chêne et un beau Sapin.

Les forêts ont une grande influence sur le climat et sur les nappes d'eau souterraines. Voici deux faits. Les forêts exercent une action réfrigérante, jusqu'à 150 mètres de hauteur, comme l'ont constaté les aéronautes. En dessous des forêts le niveau des nappes d'eau souterraines s'abaisse parfois d'une façon notable (4 à 5 mètres d'eau en Russie, d'après Otolzky).

L'agriculture, l'industrie, le commerce sont liés dans une large mesure au sort des forêts. Les arts aussi. « Le spectacle grandiose des bois, la douce harmonie de leurs formes, de leurs couleurs et de leurs sons ont inspiré bien des artistes : peintres, sculpteurs, musiciens, poètes ». L'auteur déclare, avec quelque regret, semble-t-il, que la beauté est un capital productif d'intérêts dont la valeur ne saurait être chiffrée dans des statistiques : « Le

bien être défie tout calcul, mais on peut affirmer que le profit général est immense. »

§

Dans la même collection, *la Renaissance agricole*, a paru également **le Lait et la Science** par L. Lindet, membre de l'Institut. Dans cet ouvrage bien documenté, l'auteur montre comment la technique laitière a su profiter des diverses sciences, l'agronomie, la zootechnie, l'art vétérinaire, la physiologie, la physique, la chimie, la biologie, l'art mécanique, voire la sociologie. Au sujet des caractères auxquels on reconnaît une bonne vache laitière, on trouvera des considérations sur la sélection. M. Lindet parle ensuite de la physiologie de la sécrétion mammaire et de la « constitution chimico-biologique » du lait ; on sera peut-être étonné d'apprendre que le lait renferme de l'acide citrique. Pour l'auteur, le lait cru ou caillé est avec ses vitamines un « élément vivant » ; voilà un sujet de discussion pour ceux qui discutent de la vie et de la mort. On trouvera pas mal de renseignements sur les maladies des animaux laitiers et sur les microbes du lait et du fromage ; on sait maintenant que la qualité d'un fromage dépend de sa flore microbienne et des acides gras volatils mis en liberté pendant la maturation de la pâte. A propos du contrôle scientifique de la laiterie, M. Lindet indique un procédé pour distinguer les laits de diverses espèces animales : en injectant plusieurs fois à un Lapin du lait de Vache, on parvient à obtenir un sérum qui agglutine exclusivement le lait de Vache, et non pas le lait de Chèvre, de Brebis. Un chapitre fort intéressant est celui relatif aux associations pour l'exploitation de lait en commun ; dans l'Est de la France, Jura, Doubs, les associations laitières datent au moins du XIIIe siècle ; fondées uniquement sur la confiance et la bonne foi mutuelle, sans règlements ni statuts, les « fruitières » avaient pour objectif d'assurer à chacun le fruit de son travail ; en réalité le plus puissant des associés se trouvait avantagé. Aujourd'hui, à quelques exceptions près, les fruitières adoptent l'association intégrale, où tous les produits sont vendus en commun, au prorata des quantités apportées par chacun des sociétaires. L'esprit de solidarité s'est particulièrement développé dans les départements de l'ouest, les Charentes, Vendée, Deux-Sèvres, où l'on compte 126 associations

fédérées entre elles, 15.000 coopérateurs, 188.000 vaches qui donnent 282.000.000 litres de lait par an, 13.000.000 kilos de beurre, d'où un bénéfice total de 195 millions.

GEORGES BOHN.

ÉDUCATION PHYSIQUE

Les Grandes Journées Olympiques. — L'ouverture solennelle des Jeux Olympiques, malgré la prestigieuse présentation dont elle fut l'occasion, n'attira à Colombes, le 5 juillet dernier, qu'une assistance honnête, sans plus. Autour du Président de la République, qui faisait ses débuts officiels dans le monde sportif, des princes de Galles, de Suède, de Roumanie, de quelques ministres et de nombreux ambassadeurs, 25.000 personnes à peine garnissaient tribunes et gradins, et encore les taches les plus sombres, se détachant sur le blanc du ciment, étaient constituées par les groupes compacts d'Américains, de Finlandais, d'Anglais, venus là pour encourager et applaudir leurs compatriotes. Ces supporters mettent dans leurs manifestations la même discipline que leurs délégués sur la piste et sur la pelouse apportent dans la préparation et dans l'exécution de leurs gestes athlétiques. Au demeurant, il est regrettable que cette inoubliable journée n'ait pas connu le grand succès, car le défilé de cette élite de pur sang humains, ne pouvant dissimuler sous leurs costumes seyants les caractéristiques physiques de leur race, exacerbées par un entraînement rigoureux et prolongé, satisfit amplement la curiosité et le désir d'observation des uns, l'enthousiasme et le chauvinisme des autres.

L'affirmation du président Clary, que plus de 7.000 athlètes représentant 45 nations engagées vont « lutter de vitesse, de force et d'adresse sur le stade olympique de Colombes, édifié pour la plus grande gloire du sport, régénérateur des races, bienfaiteur de l'humanité, le champion le plus qualifié de la paix universelle », ne semble d'ailleurs pas avoir suffi à réchauffer la curiosité de nos compatriotes, puisque les journées qui ont suivi n'ont pas vu se combler les vides des gradins et s'augmenter les recettes. J'aurai, dans une prochaine chronique, l'occasion de rechercher les causes de cette abstention. Il est certain, en tout cas, qu'elle ne réside pas dans la médiocrité du spectable qui nous

est offert chaque jour, ni dans le manque d'entrain et de qualité des concurrents. J'ajoute également que les installation matérielles sont dignes de l'importance des épreuves pour la dispute desquelles elles ont été préparées. La piste, les sautoirs, les terrains de lancer sont très au point, et la meilleure preuve de leur valeur réside dans le fait que chaque jour elles permettent d'abaisser quelques records du monde. Le public peut très facilement suivre les épreuves grâce au haut parleur, à un tableau d'affichage bien combiné, à des programmes très précis. Ces Olympiades marqueront un progrès dans les organisations spectaculaires du sport, qui laissaient beaucoup à désirer chez nous. Cette agréable impression que l'on éprouve, une fois installé dans l'enceinte, a, entre autres avantages, celui de faire oublier celle bien fâcheuse que l'on subit à traverser, pour arriver au stade, un amoncellement désordonné de baraques vous laissant croire que vous vous êtes fourvoyé dans une fête foraine, installée sur un terrain vague. Vraiment, il est regrettable que l'on n'ait pas cherché dans notre banlieue parisienne, si séduisante, un coin de verdure tel que les installations volantes n'aient pas suffi à le rendre disgracieux.

Mais revenons à nos moutons qui, en l'occurrence, sont les Paddock, les Rittola, les Myrrha, les Taylor, les Nurmi, les Abrahams... ces prestigieux athlètes dont la renommée emplit chaque jour les colonnes de nos journaux sportifs et dont le nom évoque dans l'esprit de nos jeunes sportifs l'idée de surhommes. Ce sont très certainement les coureurs qui sont les favoris du public. En particulier, la course de 100 mètres soulève un intérêt tel que 17 séries d'éliminatoires dirigées par un starter débonnaire n'arrivent pas à la rendre fastidieuse. Aussi songez avec quelle impatience était attendue la finale qui mit aux prises l'Américain Paddock, court, trapu, se roulant vers le but comme une machine formidable et merveilleusement agencée, et l'Anglais Abrahams, élancé, finement musclé, filant comme une flèche vers l'arrivée, sans effort apparent. Ce fut vraiment la lutte de deux écoles, de deux styles, de deux types physiques antinomiques, et l'Anglais l'emporta nettement, désorientant les pronostics et égalant le record du monde en parcourant la distance en 10" 3/5.

Et pendant que se disputaient les éliminatoires du 100 mètres, nous étions obligés de les délaisser par instants pour suivre les

épreuves du javelot, où nous avons retrouvé triomphant le Finlandais Myrrha, dont j'ai eu déjà l'occasion de décrire dans ces colonnes la sûreté et la beauté du geste, le fini dans le style, acquis par une préparation personnelle de tous les jours, un tâtonnement inspiré. Myrrha lançait à 10 ans un javelot à sa taille ! Et dans la même journée la victoire de son compatriote Rittola qui, dans le 10.000 mètres, bat le record du monde avec un temps incroyable de 30'23'' 1/5, fait hisser une deuxième fois au mât olympique le drapeau blanc barré d'une large croix bleue. Rittola a 34 ans, il est ouvrier charpentier, venu au sport pédestre depuis 4 ans à peine. Comment, avec une préparation aussi courte, cet athlète a-t il pu arriver à cette foulée souple, puissante, rythmée, élégante, qui nous fait penser tout de suite au plus fin des lévriers ? Sans doute était-il doué naturellement. La connaissance des origines et des méthodes de ces deux athlètes de même race nous permet de synthétiser les deux sources de recrutement des virtuoses de l'athlétisme. Le premier est arrivé à la perfection des moyens physiques et du style par un travail constant, par une discipline rigoureuse, par une amélioration progressive et constamment observée : le deuxième n'a eu qu'à cultiver et adapter rapidement les dons naturels que l'hérédité a conférés à ses organes et à ses muscles. Et puisque nous en sommes au lancer, signalons les bonnes performances de nos représentants sénégalais, nullement gênés sur ce stade et dont on dire avec quelque regret qu'ils ont été amenés en France trop tôt ou trop tard. Arrivés depuis quelques semaines seulement, ils n'ont pu suivre un entraînement technique suffisant et, d'autre part, n'ayant pas eu le temps de s'acclimater, ils se sont trouvés dans de moins bonnes conditions physiques qu'à leur arrivée, d'où diminution dans leurs possibilités d'action et leurs performances.

Mais passons maintenant aux courses de haies, où la souplesse et l'agilité doivent marcher de pair avec une puissance hors de pair du cœur et du poumon. Là, nos couleurs furent défendues honorablement par le souple athlète Géo André, auquel l'admiration justifiée de ses camarades sportifs a valu l'honneur de prononcer la formule sacramentelle du serment d'ouverture. Mais dans le 400 mètres haies se confirme la nette supériorité du crack américain Taylor, qui aurait abaissé de deux secondes le record du monde s'il n'avait fait tomber deux haies. Et dans les

sauts, sports de détente, ce sont encore deux Américains qui triomphent ; Hubbard franchit en longueur 7m,445 et Osborne en hauteur 1m.98. Que dire de l'Américain Le Gendre qui, en petit comité, à l'occasion de la dispute du Pentathlon, réussit un bond de 7m, 765, ce qui représente le record du monde du saut en longueur ? Mais dans le 800 mètres plat, l'Amérique, qui escomptait une victoire, est battue par la tactique de l'Anglais Lowe.

§

Décidément, après avoir assisté à ces premières empoignades, on serait tenté de conclure déjà que les Scandinaves excellent dans les courses de fond et les lancers, où la perfection de l'automatisme dans le style joue un rôle capital, que les Américains excellent dans les sports, où la vitesse et la robusticité permettent de parer à la violence de l'effort, que les Anglais s'adaptent mieux aux courses et en particulier au demi-fond, où la souplesse et la tactique dans la lutte sont prépondérantes. Mais ce serait là tirer une conclusion hâtive. Il vaut mieux pour l'instant se borner à constater que la lutte pour les premières places est circonscrite entre ces trois pays, et plus particulièrement entre la Finlande et les Etats-Unis. Et l'intérêt de cette lutte est d'autant plus passionnant que la sélection de l'équipe finlandaise a porté sur trois millions d'habitants, et celle des Etats-Unis sur plus de cent millions. En définitive, quel que soit le vainqueur, il sera intéressant, pour les éducateurs et les dirigeants sportifs français, de s'efforcer de tirer, toutes compétitions closes, les conclusions qui s'imposent. Et peut-être, le calme revenu, pourrons-nous utilement nous demander pourquoi, nous, Français, dont la forme extérieure s'est montrée parmi les plus séduisantes et les mieux venues au milieu de ce défilé des représentants internationaux du muscle, dont les qualités d'énergie, de volonté, de coup d'œil, de décision, qui jouent un si grand rôle dans la compétition sportive, sont universellement reconnues, n'arrivons pas, avec nos 40 millions d'habitants, auxquels s'ajoute l'appoint d'importantes colonies, à faire monter au mât olympique notre pavillon si seyant, si gracieux. Et avant que ne soit ouverte la discussion à ce sujet, je peux bien me permettre de déplorer tout de suite que les éducateurs de tout ordre, dont le rôle en l'occur-

rence est capital, ne se soient vu accorder aucune faveur en ce qui concerne l'accès au stade. L'occasion était très belle de montrer à tous ceux qui se dévouent avec foi et entendement à la cause du juste équilibre entre l'effort physique et l'effort intellectuel, comment la compétition sportive peut être un but sans être un danger, de leur permettre d'étudier, pour le plus grand bien de notre représentation future, la technique de nos visiteurs, de les convaincre de l'importance du mouvement sportif au point de vue social. Vraiment, il est regrettable de constater que, sous le prétexte d'une assurance limitant les entrées de faveur, les services qui sont chargés de l'éducation physique de nos enfants et de nos adolescents ont été *totalement* oubliés. C'est à croire que l'on cherche à élargir encore le fossé qui se creuse actuellement entre les partisans de l'éducation physique pure et les sportifs impénitents. De même que, pendant la guerre, nous avons eu maintes raisons de déplorer la division qui s'était rapidement établie entre l'officier de troupe et l'officier d'état-major, de même actuellement nous devons regretter la mésentente qui se crée entre les dirigeants sportifs et les éducateurs et gymnasiarques. Les dirigeants de la VIIIe Olympiade avaient là une belle occasion d'atténuer ce malentendu. Ils ne l'ont pas saisie. Sans doute ont-ils été absorbés par le souci de réalisations plus immédiates, plus terre à terre. C'est un point sur lequel nous reviendrons quelque jour, avec d'autant plus d'indépendance que le fait de collaborer comme chroniqueur sportif à une Revue littéraire n'a pas contribué à nous attirer les grâces du Cénacle olympique, bien au contraire.

RENÉ BESSE.

HISTOIRE DES RELIGIONS

Baron Descamps : *Le Génie des Religions* ; *les Origines, avec un Essai de protologie scientifique sur la Vérité, la Certitude, la Science et la Civilisation*, Paris, Alcan, gr. in-8° de 712 pages. — Raffaele Pettazzoni : *Dio, Formazione e Sviluppo del Monoteismo nella storia delle Religioni* ; Vol. I : *L'essere celeste nelle Credenze dei Popoli primitivi*, Roma, Société Athenaeum, in-8° de 396 pages. — R. Pettazzoni : *Svolgimento e carattere della Storia delle Religioni*, pet. in-8°, Bari, Laterza.

Il a fallu bien du courage, et tout autant de patience, au baron Descamps pour édifier cet énorme volume où est analysé

ce qu'il nomme le **Génie des Religions**, c'est-à-dire l'ensemble des éléments fondamentaux qui se retrouvent identiques dans toutes les religions, sous la variété presque infinie des apparences et des expressions formelles. C'est d'elles d'ailleurs que l'auteur part, en affirmant très souvent, au courant du livre, qu'on ne saurait traiter de nos jours de la religion comme phénomène global qu'en se plaçant sur le terrain scientifique, et en appliquant la méthode scientifique. C'est par là que ce livre rentre davantage dans cette rubrique que dans celle de la philosophie ou de la psychologie.

La documentation est vaste et solide, mais, par définition même, de seconde main. Par exemple, dans les sections qui m'intéressent personnellement : Tylor, Frazer, Durkheim, Déchelette, Quatrefages, Lagrange, Schmidt, etc. L'inconvénient est que, depuis la publication de ces traités généraux, il y a eu, pour employer un néologisme, un fort décalage. Depuis la guerre ont paru aussi quelques documents nouveaux qui remettent maints problèmes en question, par exemple sur les rapports primitifs de l'organisation familiale et de la religion, ou, problème plus délimité, sur les Aryens, leur race, leur religion et leur patrie primitive. Comme les questions d'origines et de débuts jouent un rôle important dans la synthèse de M. Descamps, ce décalage réagit nécessairement sur la validité de ses conclusions.

Voici le plan général de l'ouvrage : l'auteur considère d'abord le phénomène religieux du point de vue de l'expérience générale et consacre une étude approfondie aux aspects épistémologiques de ce phénomène ; il étudie ensuite les traditions archaïques, les légendes et la mythologie, puis les données de l'anthropologie et de l'ethnographie, celles de l'archéologie préhistorique, de la paléontologie linguistique (c'est ici que s'intercale le problème des Aryens). La section du livre qui étudie les données fournies par l'ethnographie est la plus importante de toutes, parce que cette science apporte des faits relativement primitifs sur lesquels se sont ensuite construits tous les développements ultérieurs. Le titre huitième et dernier étudie « le phénomène religieux à la lumière de la raison ».

Ces prolégomènes permettront à l'auteur de passer ensuite à l'étude impartiale des religions positives (polythéisme, monothéisme, théarchisme, panthéisme). Que si parfois on désirerait

une analyse plus serrée des faits et des théories, il n'en reste pas moins que ce livre marque un progrès certain dans l'étude comparative des religions, et que cet essai de donner à la religion considérée globalement une base rationaliste ne manque ni d'intérêt, ni, dans la période historique actuelle, de portée pratique.

Je faisais allusion ci-dessus à quelques publications récentes : la monographie de Raffaele Pettazzoni sur **Dieu ou l'Etre céleste dans les Croyances des peuples primitifs** aurait obligé M. Descamps à refaire un des chapitres importants de son livre, chapitre presque entièrement conforme aux théories du Père Guillaume Schmidt, S.V.D. dont M. Pettazzoni montre l'inanité.

Le savant professeur italien a repris un à un les documents originaux. Pour l'Australie, je suis heureux de voir confirmées ici mes opinions,qui m'ont valu jadis de la part du Père Schmidt des attaques virulentes,parce que je n'accordais au Dieu-Tonnerre-Eclair-Rhombe aucune valeur primitive. Comme le problème des divinités australiennes est à la base même de toute l'histoire comparée des religions, je conseille à quiconque s'intéresse à cette histoire de lire et de relire le chapitre (p. 185) de M. Pettazzoni. On y trouvera d'ailleurs passés en revue bien des sujets, notamment celui des rapports de la croyance, du mythe et du rite, et celui de la primitivité relative des religions dites naturistes.

Les autres régions du globe ne présentent que rarement des faits aussi primitifs. Sur les divinités des Andamanais, toutes les théories antérieures sont maintenant caduques, comme je l'ai dit ici à propos de la monographie de Brown. Pour les Negritos, je reste sceptique : M. Pettazzoni a fait de son mieux, mais les documents sont rarement utilisables ; il faut attendre que les savants américains aient terminé leurs enquêtes aux Philippines. Sumatra et Bornéo conservent des populations primitives ; en Afrique subsistent des Pygmées ; l'auteur a classé et analysé les documents ; mais pour la plupart, ils sont insuffisants, et il en ressort tout juste que la théorie du monothéisme primitif, soutenue par les savants catholiques, comme annexe à la conception de la Révélation primitive, est sans valeur scientifique aucune.

Les autres populations (Polynésiens, Bantous africains, Américains des trois continents) connaissent aussi des divinités célestes ; M. Pettazzoni les étudie tour à tour. Sa monographie est

donc très utile ; elle est aussi très commode, parce que des index détaillés en facilitent le maniement. Mais il ne conclut pas. Il constate seulement que chez tous les peuples on a placé au ciel une ou plusieurs divinités. Il note, en outre, remarque intéressante, que la divinité qui réside au ciel est la plupart du temps vague et mal représentée, indéterminée comme aspect et comme fonction ; d'où, dit-il, la tendance qui semble universelle à avoir choisi cette divinité céleste comme Dieu par excellence, comme Dieu du monothéisme. Ce serait à voir : car trop souvent cette formation a été conditionnée par l'influence d'une religion supérieure déjà fixée. On espère que le volume suivant, consacré à ces religions supérieures, donnera la clef du problème.

Mais je conseille au lecteur de se tenir sur ses gardes : une monographie comme celle-ci donne l'impression que les dieux qui résident au ciel sont les plus importants. Il faudrait contrebalancer l'impression en ayant aussi sous la main une monographie de même type consacrée aux divinités qui résident dans l'atmosphère terrestre, une autre sur celles qui vivent dans la terre (divinités chtoniques) telles que la Terre-Mère ; une autre encore sur les divinités des eaux, etc. Ainsi la Terre-Mère, liée à la conception de Mère et Fille (Démèter et Korè) ou Fils (Asie Mineure, Christianisme) a présenté aussi une tendance à la suprématie universaliste. Il y a aussi des divinités du feu, du volcan, du cataclysme, qui ont acquis une place supérieure dans certains panthéons. Bref, de ce que le dieu juif des hauteurs et du ciel a fini par devenir chez nous Dieu tout court, il ne faut pas conclure que le processus formatif a été le même partout.

De M. Pettazzoni aussi, une leçon inaugurale à la chaire d'Histoire des Religions à l'Université de Rome, à laquelle il a été nommé il y a quelques mois. Cette leçon traite de **l'Evolution et du caractère de l'Histoire des Religions**. Les spécialistes n'y apprendront pas grand'chose, mais constateront que seuls sont cités des savants anglais et allemands, surtout ceux-ci, mais point de savants français. Même notre De Brosses y fait figure de savant genevois ! Nulle allusion à notre Ecole des Hautes-Etudes, ni à Renan, ni à Loisy. L'invention de l'histoire comparée des religions est attribuée à Max Muller, l'Allemand d'Oxford, qui était avant tout linguiste, et à E. B. Tylor dont toute la méthode est empruntée à Lafitau et à Bastian. Je

suppose que M. Pettazzoni, par ailleurs bon savant, juge que, vu la période actuelle, il serait dangereux de parler de l'esprit critique français dans son pays. C'est de nouveau la mode, en Italie, d'admirer les savants allemands et anglais, et de mépriser les travaux des Français. M. Pettazzoni est jeune encore. Il a le temps de redevenir impartial.

Quand on accuse, il faut être précis : l'homme qui a constitué la science comparée des religions, au sens moderne adopté par M. Pettazzoni, est l'orientaliste célèbre Emile-Louis Burnouf, par un livre paru seulement en 1872, mais rédigé bien avant et suspendu par la guerre, sous le titre *La Science des Religions*. Max Muller n'était jusqu'alors que linguiste ; il était en relations, comme indianiste, avec Burnouf ; c'est celui-ci qui l'a sorti de son ornière et, en bon Allemand, Friedrich Max Muller a délayé à l'infini, repris et tripatouillé les idées simples et claires de Burnouf. Il l'a fait vite, de sorte que son *Introduction to the Science of Religion* a paru en 1873. Quant à Tylor, dans sa préface à la 1re édition de sa *Civilisation Primitive*, il dit : « Je me suis particulièrement servi des livres de Bastian et de Waitz », qui se reconnaissaient eux-mêmes les élèves directs de nos savants du XVIIIe siècle. M. Pettazzoni fera bien de mieux étudier l'histoire de notre science.

A. VAN GENNEP.

HAGIOGRAPHIE ET MYSTIQUE

Claude Champion : *Saint Antoine*, Laurens. — Louis Théolier : *Térèse de l'Enfant-Jésus*, Librairie de l'Art catholique. — Emile Baumann : *L'anneau d'or des grands mystiques*, Grasset. — Mémento.

Les personnes qui ne connaissent saint Antoine que par le livre de Flaubert seront surprises de ne pas retrouver ici le névropathe ahuri sous les traits duquel l'auteur de *Madame Bovary* s'est imaginé qu'il représentait le grand anachorète du IVe siècle. M. Claude Champion, dans son **Saint Antoine**, nous donne un portrait bien autrement véridique du principal fondateur des communautés d'ascètes qui peuplaient la Thébaïde. C'est qu'il s'est surtout servi, pour son travail, des renseignements fournis par un contemporain du Saint, l'apologiste intrépide du Verbe incarné contre l'hérésie d'Arius : saint Athanase. M. Champion donne la raison de ce choix en ces termes :

« Des esprits critiques, imbus de rationalisme, ont émis des doutes sur la réalité des faits rapportés par saint Athanase. Les événements merveilleux qu'il narre avec une foi robuste irritent leur scepticisme. On pourrait leur reprocher, suivant l'expression des Bollandistes, de « vouloir apprécier ce qu'ils ne comprennent pas et qu'ils ignorent ». Le surnaturel échappe à tout contrôle scientifique. Il est possible, d'ailleurs, que dans le récit de saint Athanase se soient glissées d'involontaires erreurs; la méthode historique actuellement en honneur était inconnue au IVe siècle et certains miracles ont pu, en passant de bouche en bouche, s'enrichir de détails plus émouvants que véridiques. Il faut toutefois remarquer que saint Athanase fut le contemporain de saint Antoine dont il fut l'ami, qu'il vécut dans son entourage et que l'élévation de son caractère, la science dont il fait preuve dans ses nombreux écrits, ne permettent de douter ni de sa véracité ni de son intelligence. Sa biographie de saint Antoine donne donc toutes les garanties qu'on est en droit d'attendre d'un ouvrage de cette époque. »

En écrivant ces lignes, M. Champion n'ignorait certainement pas que sa confiance dans le témoignage d'Athanase lui vaudrait le dédain desdits rationalistes qui, aveugles quant au surnaturel, prennent leur cécité pour une lucidité supérieure. Il n'en eut cure. Paisiblement, il a poursuivi sa tâche et, en une soixantaine de pages, il nous a donné un récit des plus substantiels, où les traits principaux de la vie de l'admirable anachorète sont retracés avec la plus grande précision. Un autre mérite de son excellent petit volume, c'est que l'iconographie abondante suscitée par la légende du saint y est appréciée avec un sens de l'art tout à fait remarquable. Des reproductions, choisies avec goût dans l'œuvre d'un grand nombre de peintres tels que Pérugin, Schongaüer, Grünewald, Téniers, Vélasquez, etc., illustrent le livre, de sorte que celui-ci mérite de prendre une place de premier rang dans cette belle collection : *l'Art et les Saints* où l'on eut déjà le plaisir de signaler, ici même, le *Saint Georges* de M. Auguste Marguillier.

La béatification récente de cette Carmélite contemporaine donne un intérêt particulier à l'opuscule du P. Théolier (S. J.) : **Térèse de l'Enfant-Jésus.** Ce n'est point ici une biographie, mais une série de méditations d'après les quelques écrits laissés par cette religieuse appelée à la Vie éternelle alors qu'elle était

encore toute jeune. Ces vers et ces proses transposent, en un style parfois un peu mièvre, la doctrine robuste de sainte Térèse et de saint Jean de la Croix. Térèse de l'Enfant-Jésus l'édulcore non sans quelque agrément. Et c'est sans doute pourquoi elle est en grande faveur parmi les gens du monde, qui aiment assez que la Croix leur soit dissimulée sous des fleurs au parfum atténué. Le P. Théolier fait, au reste, judicieusement remarquer que, si cette aimable Religieuse offre à ses dévots des roses sans épines, elle n'en a pas moins subi les souffrances que Dieu réserve aux privilégiés de la contemplation. Il développe ce thème avec éloquence, mais peut-être avec un peu trop de rhétorique. C'est ainsi qu'on préférerait que sa brochure ne se terminât point par un parallèle entre les obsèques de Sarah Bernhardt et celles de Térèse de l'Enfant-Jésus.

M. Emile Baumann, sous ce titre symbolique emprunté à Ruysbrœck l'Admirable : **l'Anneau d'or des grands Mystiques**, a réuni en volume quelques études consacrées à saint Augustin, sainte Claire, sainte Angèle de Foligno, sainte Catherine de Sienne, saint Jean de la Croix, sainte Marguerite-Marie et Catherine Emmerich. Un chapitre — le plus intéressant du livre — s'intitule : *Dante et le surnaturalisme catholique.*

Dans sa préface, M. Baumann écrit avec raison que « quiconque approche ces âmes de feu les aime et emporte en soi l'ardeur de leur sainteté. Par eux, nous entrevoyons ce qu'il nous est difficile de percevoir nous-mêmes : les prodiges de clartés célestes dans l'intérieur d'un saint... Les mystiques nous laissent l'appétit ou, du moins, le pressentiment d'une perfection insoupçonnée ».

Ces études témoignent donc d'une grande bonne volonté à comprendre et à expliquer les merveilles de la contemplation chez les grands mystiques. Malheureusement, M. Baumann, n'étant pas un mystique lui-même, laisse échapper les plus belles des grâces d'oraison qu'il voudrait nous décrire. La sensualité lourde qui dépare plusieurs de ses romans ne se donne pas carrière ici. Mais elle lui a trop embrumé le sens des choses spirituelles pour que, parlant des Saints, il puisse pleinement concevoir ce qu'il y a de plus élevé en eux. De là des lacunes et des erreurs regrettables. C'est ainsi qu'il n'a pas saisi, dans toute son ampleur, le symbolisme sublime des visions de Catherine Emmerich. C'est ainsi encore qu'il n'a pas su lire l'autobiographie de sainte Marguerite-Marie.

Il prétend qu'elle n'a « su dévoiler que de pauvres linéaments de ses états mystiques ». Rien de moins exact : en ses écrits, Marguerite-Marie a rendu avec une grande profondeur et toute la clarté désirable ce qui se passait en elle. Il y a bien d'autres défauts dans le livre de M. Baumann et, par exemple, ce style incorrect et ces impropriétés de termes qui gâtent, de plus en plus, ses derniers livres. Néanmoins on lira sans ennui ce volume qui donnera l'envie de relire les travaux sur les mêmes sujets des mystiques que sont Huysmans, Hello et Adolphe Retté. Il ne faut pas oublier non plus que M. Baumann a écrit deux beaux livres : *L'Immolé* et *le Baptême de Pauline Ardel* et que, si ses autres romans restent fort inférieurs à ceux-là, il n'en tient pas moins une place fort honorable parmi les écrivains catholiques de second ordre.

Mémento. — Henri Bordeaux : *Saint François de Sales et notre cœur de chair* (chez Plon). — Beaucoup de personnes pensent que M. Bordeaux, polygraphe hâtif et superficiel, fort ignorant de la Mystique, n'a point qualité pour écrire sur les Saints. Elles n'ont pas tort.

La Vie spirituelle (Ascétique et Mystique) ; numéro de juin : Garrigou Lagrange : *Les dispositions à la contemplation*. E. Kulesza : *La doctrine mystique de Richard de Saint-Victor*.

Dans une prochaine chronique, il sera parlé du beau livre du Père Verkade : *Le tourment de Dieu* (1 vol. librairie de l'Art catholique).

ROBERT ABRY.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Camille Flammarion : *Les Maisons hantées*, Ernest Flammarion. — Paul Flambart : *Mémoire sur l'astrologie scientifique*, Henri Durville. — Paul Choisnard : *L'influence astrale et les probabilités*, Félix Alcan. — Mémento.

Le bon Arago — non le politicien, mais l'astronome, — fut naguère l'objet de violentes attaques de la part de je ne sais plus quel obscur et hargneux confrère. Un ami l'interrogeant sur ce qu'il pensait de ces furieuses invectives, reproduites par certains journaux : — « Excusez-moi, lui dit-il, de n'avoir point pris le temps de les lire... J'ai une profession qui, par bonheur, m'oblige à regarder toujours en haut... » J'ignore si notre vénéré maître, Camille Flammarion, contemplateur inlassable des espaces célestes, professe sur l'acrimonieuse variété des opinions humaines la même sérénité hautaine que l'illustre « Aragouin »,

son prédécesseur...Il apparaît peu probable,en tous cas, qu'il ait le loisir ou le goût de s'émouvoir des railleries dont l'abreuvent des esprits terre-à-terre et de se soucier vraiment des clabauderies ou des critiques qui brouhahassent autour de ses travaux psychiques.Il n'est qu'à voir pour s'en convaincre la constante intrépidité qu'il apporte à ceux-ci, depuis bientôt dix lustres, l'alacrité heureuse et l'alerte impatience avec lesquelles, en dépit de l'âge et, infatigable chef de file, il entraîne sur ses pas les autres excursionnistes par les fiévreux sentiers de l'inconnu. Certes, quelques-uns l'ont précédé sur ce terrain d'exploration, à travers les profondeurs touffues de la grande forêt vierge, ou si peu défrichée, des faits métapsychiques, et ont tenté d'élucider, en particulier, cette troublante et tortueuse énigme des **Maisons hantées**. Et il serait injuste de ne pas mentionner, à ce propos, les travaux anciens des Mirville, des de Rochas, des Maxwell, et, plus récemment, l'ouvrage d'Ernest Bozzano, les *Phénomènes de Hantise*,dont il fut ici rendu compte.Mais nul n'avait encore, il faut bien le dire, interrogé avec plus de passion le mystère, serré de plus près l'irritante et déroutante énigme, compulsé avec plus de fougue minutieuse, une logique plus ardente, un contrôle plus rigoureux, la multiplicité, la complexité et l'étrangeté des faits. L'œuvre nouvelle de l'éminent psychiste, bien qu'orientée vers un ordre d'études en apparence si distinct, apparaît néanmoins comme la suite naturelle et le nécessaire complément de sa grande trilogie métapsychique : *La Mort et son mystère*, dont nous avons humblement souligné, en son temps, le haut intérêt et le rôle prépondérant dans le mouvement psychique de notre époque. Le problème des maisons hantées, sous ses aspects les plus déconcertants, ses manifestations les plus déraisonnables, — tranchons le mot : l'incohérence et l'idiotie, en maints cas, de ses données, — met en cause, hardiment, la question, tant controversée, de la survivance. C'est une sorte de « preuve par l'absurde » offerte à notre intelligence, un *credo quia stultum* dont peuvent se croire autorisés à tirer parti en une certaine mesure, combien qu'avec répugnance, les partisans déterminés de l'hypothèse spirite. Parmi les innombrables manifestations dites de l'au-delà, il n'en est point assurément qui soient plus suspectes, qui prêtent davantage à la supercherie et à l'incrédulité; et, néanmoins, il n'est point de phénomènes qui offrent

plus de cas incontestables, qui aient été plus abondamment observés, plus scrupuleusement étudiés, et se trouvent, pour ainsi dire juridiquement, mieux établis... Plus ils semblent inadmissibles aux yeux de la raison, et mieux ils s'imposent aux regards de l'évidence; plus ils sont formels, par le nombre et la qualité des témoins, et se raccordent plus impérieusement à cet ensemble de preuves, reconnues indéniables, dont se compose la certitude humaine... Quelles que soient, en tous cas, les conclusions qu'on veuille en tirer, au bénéfice de l'hypothèse animiste ou d'une hypothèse purement mécanique, — malgré qu'il semble bien que cette dernière soit impuissante à rendre compte de leur caractère spécifique, ou même de leurs modalités, — les phénomènes de hantise sont d'une part trop nombreux, d'autre part trop notoires et trop minutieusement observés à l'heure actuelle, pour qu'on puisse les taxer à la légère et dans leur ensemble de contes imaginaires ou d'inventions diaboliques. De tous les cas, les plus intéressants, en raison de leur valeur probative, sont ceux évidemment qui ont fourni prétexte à une enquête judiciaire. Tel celui, bien connu, de la maison de la rue des Noyers, démolie lors du percement du boulevard Saint-Germain, et qu'habitait un certain Lesage, économe du Palais de justice. Cet estimable fonctionnaire fut en butte plusieurs mois durant à la persécution balistique des... mettons, faute de pouvoir les désigner autrement, des « esprits » sagittaires. Il fut lapidé jour et nuit par une grêle de bûches à demi consumées, de gros morceaux de charbon de terre, qui brisèrent toutes ses vitres, le contusionnèrent à maintes reprises, lui, sa domestique, l'huissier chargé de procéder au constat, et même plusieurs des agents postés en surveillance par le commissaire du quartier, sans que d'ailleurs ce magistrat ni personne, en dépit de longues investigations, ait jamais pu se rendre compte de la provenance des coups. Des faits analogues furent constatés à peu de temps de là rue des Grès, dans le voisinage de la Sorbonne. Une maison inhabitée fut bombardée, des soirées et des nuits entières, par une mitraille de pavés, de moellons, trop pesants et de trop forte taille pour qu'on pût admettre qu'ils étaient projetés de main humaine. D'autres fois, c'étaient des tuiles plates, pénétrant juste à point par la fente d'un volet : prodige de jonglerie, qui se retrouve en beaucoup de circonstances analogues et demeure chaque fois franchement inexplica-

ble. Là encore, il y eut surveillance de police, enquête judiciaire, sans résultat. Et le marquis de Mirville, dans son remarquable ouvrage : *Des Esprits et de leurs manifestations diverses*, se crut presque raisonnablement autorisé à interpréter cette balistique de précision comme une preuve directe de l'existence du diable... Mêmes phénomènes dans le cas, à peine vieux de deux ans, que nous rapporte le maître Flammarion, d'un cultivateur de l'Ardèche, lapidé à domicile et jusqu'à deux cents mètres de sa maison par une mitraille de pierres, de provenance invisible. Enquête, surveillance, toujours sans résultat... Même incidents, à Poitiers, dans la maison du comte d'Ourches, où se produisaient des bruits continuels, comparables à de fortes détonations d'artillerie; dans la maison de la Constantinie (Corrèze), où enquêta le procureur général Maxwell; à la villa de Comeada, à Coïmbre, (Portugal) où sévirent un long temps d'effarantes bacchanales, auxquelles fut mêlé notre confrère Homem Christo et dont il nous a laissé le fantastique récit ; à Fives, près de Lille; au château de T... en Normandie, que des bruits extraordinaires, un vacarme de tous les diables révolutionnèrent des mois entiers, frappant de terreur les nombreux prêtres présents, sans qu'aucun d'eux se trouvât en mesure d'en fournir la moindre explication congrue. J'ai souvenir, personnellement, d'avoir, en 1908, alors que j'appartenais à la rédaction du *Matin*, poursuivi pendant plusieurs jours une scrupuleuse enquête, concurremment avec la justice, sur certaine maison hantée de Beuvry, près de Béthune, infestée de bruits effrayants, d'apparitions de lumières et autres diableries, sans que les investigations des magistrats ni les miennes nous aient à aucun moment permis de découvrir quoi que ce soit qui relevât de la supercherie ou de la simple malignité. Le volume de M. Camille Flammarion expose plusieurs centaines de ces faits, étayés de toutes les preuves d'authenticité désirables, appuyés d'indubitables témoignages. Il ne se passe pas d'années, à vrai dire, où ne surgisse une ou plusieurs aventures de cette sorte. Et la résiliation des baux pour cause de hantise est, incidemment, une occurrence admise par les plus anciennes jurisprudences. En résumé, d'après les constatations accumulées par les nombreux psychistes ou légistes qui ont eu l'occasion d'observer de près cet ordre de faits, on aboutit à ces conclusions, parfois contradictoires :

1° La fraude et l'hallucination ne suffisent pas à expliquer les phénomènes de cette nature, dont certains se produisent fréquemment dans des chambres hermétiquement closes.

2° Ils frappent, en général, par leur banalité et leur absurdité, et revêtent, dans leur ensemble, le caractère, insignifiant en apparence, de gamineries franchement idiotes.

3° Et pourtant, à ces manifestations sporadiques temporaires, ce « jazz band » astral et tintamarresque, se mêlent parfois des manifestations nettement intelligentes, semblant provenir d'une personnalité défunte, et donnant quelque apparence de raison à la vieille croyance populaire des « âmes en peine ».

4° Les lieux où ces phénomènes se produisent ont été parfois le théâtre d'événements tragiques ou marquants.

5° Il est à remarquer qu'à ces manifestations se trouvent très souvent associés, sans qu'on puisse naturellement les soupçonner de fraude, des enfants ou des adolescents, d'une extrême nervosité, ou des médiums, avérés ou inconscients, — une « activité dynamogène », suivant le mot de Flammarion, — dont la présence semble avoir une certaine corrélation avec la production des faits incriminés, et dont l'éloignement provoque presque régulièrement la cessation de tout tumulte.

Quelles conclusions tirer de là ? Il est un fait certain : c'est que la science se trouve, à l'heure actuelle, dans l'impossibilité d'en fournir la moindre explication raisonnable. Qu'il s'agisse d'avertissements délibérés, de signes intentionnels semblant émaner d'une entité disparue, d'une activité survivant à la mort, ou de simple *poltergeist*, de boucan d' « esprits tapageurs », on ne saurait déterminer les causes probables de ces phénomènes, aussi variés que fantastiques, et dont la réalité apparaît cependant hors de doute. La matière inanimée aurait-elle la propriété d'enregistrer, de conserver à l'état de potentiel certaines vibrations physiques ou psychiques, qui réapparaîtraient soudain en tumulte aveugle et désordonné, ou que notre subconscient retrouverait et interpréterait par la suite ? Y aurait-il une mnémonique cosmique comme il y a une mnémonique cérébrale ? Nos paysages familiers, nos maisons et nos meubles possèderaient-ils une ambiance spéciale, capable de se révéler à quelques rares sensitifs, comme le professent volontiers les psychomètres ? Ou bien encore ces bizarres agissements sont-ils le fait d'intelligences invi-

sibles, recourant à n'importe quels moyens, même de basse catégorie, pour secouer notre indifférence psychique, impressionner ceux qui en sont témoins, et nous inviter brutalement à méditer sur la possibilité d'une âme survivant à la mort, avec toutes les conséquences morales et sociales qui en dérivent ? Seuls, les théologiens catholiques et les fervents du spiritisme, en concluant, ici, à l'intervention du Malin, là, à celle des esprits défunts, peuvent fournir une réponse catégorique et qui, à défaut d'autre, a du moins le mérite de la simplicité. Si le maître Flammarion n'invoque qu'avec une certaine prudence la conclusion spirite, du moins tout le monde pourra-t il se rallier sans scrupule à cette déclaration finale, empreinte d'une haute sagesse, et restituant au problème, en l'absence de toute solution positive, sa véritable si gnification :

Tout semble nous prouver que l'explication purement mécanique de la nature est incomplète, et qu'il y a dans l'univers autre chose que la prétendue matière... Ce n'est pas la matière qui régit le monde. C'est un élément dynamique et psychique... Nous ne sommes encore qu'au vestibule de la connaissance. L'être humain n'est encore connu ni des naturalistes, ni des physiologistes, ni des philosophes. Nous ne savons rien d'exact, de précis, d'absolu sur quoi que ce soit, et nous sommes entourés de forces encore inconnues. Bien outrecuidants seraient ceux qui s'arrogeraient le droit, dès à présent, de faire le départ définitif entre le possible et ce qui ne l'est pas, surtout en ce qui concerne les problèmes de la vie et de la mort...

Depuis plus de vingt ans, sous le pseudonyme de Paul Flambart dont il signait jusqu'à présent ses ouvrages, M. Paul Choisnard s'est fait le champion résolu de la science astrologique. Dans son **Mémoire sur l'astrologie scientifique**, présenté il y a un an au 3e Congrès de psychologie expérimentale et édité récemment en brochure, l'auteur nous donne un résumé succinct, mais substantiel, de ses nombreux travaux sur la question. Nous y retrouvons la plupart de ses idées favorites, maintes fois exposées ici même par notre regretté prédécesseur Jacques Brieu, sur le bien-fondé de la science astrologique, procédant des mêmes principes positifs dont s'inspirent les autres recherches d'ordre expérimental. Selon l'auteur, l'astrologie a dévié au point que tout y est à refaire. Il ne s'agit plus, comme pour l'astrologie occulte de naguère, qui ne présente à cette heure qu'un intérêt purement

historique, de divinations arbitraires, basées sur des règles non vérifiées et appliquées sans aucun esprit de méthode : art livré au plus ou moins d'habileté des marchands d'illusion, qui le pratiquent, et où il est bien évident que la science véritable n'a nulle raison d'intervenir. L'astrologie scientifique, de date récente puisque ses travaux ne remontent guère qu'à la fin du siècle dernier, ne se préoccupe en aucune façon de tirer des horoscopes, mais d'établir et de démontrer, par des comparaisons de fréquences, appuyées elles-même de statistiques valables, les correspondances entre les aspects du ciel, d'une part, et, de l'autre, la diversité des événements humains. Sa mise au point nécessite la connaissance du calcul des probabilités, dont le rôle, si important dans les sciences d'observation, n'a été précisé que voilà seulement quelques années.

Dans son dernier ouvrage, **L'Influence astrale et les possibilités,** M. Choisnard revient abondamment sur ce caractère essentiel de l'astrologie telle qu'il la conçoit, science à caractère objectif et numérique et traitée uniquement selon les règles de la méthode expérimentale. Elle n'est pas l'art de prédire le devenir humain, mais simplement de nous éclairer sur lui par des chaînes de démonstrations, suivant la méthode cartésienne, et des comparaisons de fréquences, qui ne sauraient constituer en fin de cause qu'une extrême probabilité, sans revêtir le caractère de fatalité d'un déterminisme absolu. Ces fréquences et ces correspondances, dont il appartient à tout le monde de vérifier ou de discuter les preuves, n'impliquent pas nécessairement une relation causale entre les astres et nous, mais peut-être simplement une relation de concomitance, dont il est déjà intéressant d'essayer de dégager les lois. Pourquoi dénier à l'astrologie cette possibilité de recherches expérimentales et rationnelles, depuis longtemps consentie aux météorologistes ? Toutefois, les correspondances que ceux-ci s'efforcent d'établir entre les événements astraux et les événements humains, n'apparaissent pas à M. Choisnard clairement définies ni suffisamment démontrées. Ce sont, insinue-t-il plaisamment, des astrologues sans le savoir; lisez: sans le savoir qu'exige, selon sa conception, la véritable astrologie scientifique, — dont ils sont, au demeurant, les premiers à nier l'existence et la possibilité. La complexité effrayante des problèmes mis en cause n'émeut point l'intrépidité de l'ancien

polytechnicien, qui se flatte modestement, par la vigueur et la rigueur de sa dialectique et avec la complicité du temps, d'en venir à bout. Il lui semble même que beaucoup des grands problèmes humains s'éclaireront petit à petit par le moyen des recherches astrologiques, — tel, par exemple, celui de l'hérédité. L'auteur pense avoir démontré qu'on naît sous un ciel d'une certaine analogie avec le ciel de naissance de ses parents. Cette liaison entre les ciels de naissance d'une même famille autorise, pense-t il, l'esprit à admettre l'hypothèse, sinon la réalité d'une influence astrale sur l'homme, fait positif et vérifiable, en dehors de toute doctrine traditionnelle. Par sa louable résolution de se cantonner exclusivement sur le terrain expérimental et de justifier de ses procédés devant la discussion, comme on est en droit de l'exiger de toute science d'observation, tirant ses preuves de la multiplicité des cas étudiés et contrôlés, M. Choisnard devait forcément se trouver en conflit d'idées avec nombre de bons esprits, aventurés comme lui par le vaste domaine des recherches psychiques. Ainsi en advint-il naguère, avec le distingué psychiste qu'était notre confrère Jacques Brieu, déjà cité, à propos de cette loi d' « hérédité astrale », qu'il contestait et que M. Flambart s'est efforcé depuis de faire prévaloir ; et, en dernier lieu, sur l'ensemble de ses théories, avec notre excellent confrère René Sudre, l'érudit secrétaire de la *Revue métapsychique*. Une bonne partie de l'ouvrage de M. Choisnard est vouée à la franche exposition, sous les yeux du lecteur, de ces intéressants débats. Sans vouloir entrer dans le détail de cette polémique, il est permis néanmoins de noter la haute valeur des arguments invoqués de part et d'autre et de rendre hommage à la parfaite bonne foi des deux parties en cause. Après avoir résumé en quelques pages d'une belle sincérité le bilan actuel de l'astrologie scientifique et indiqué habilement les raisons — ou, plutôt, la raison unique de sa défaveur auprès des savants officiels : la crainte par ceux-ci d'être compromis en la prenant au sérieux, — l'auteur pose nettement les conditions de son avancement et des espoirs dont elle ouvre le champ d'exploitation presque illimité aux psychologues et aux biologistes. Il ne désespère pas de voir un jour, assurément lointain, l'Académie des Sciences favoriser la création d'une chaire d'astrologie scientifique : pourvu, toutefois, que les savants de cette époque chimérique « aient le courage d'appeler

franchement les choses par leur nom, et assez d'indépendance pour constater simplement la vérité en jeu ».

Mémento. — Signalons plusieurs réimpressions intéressantes autant qu'utiles aux « Editions de la B. P. S. (Bibliothèque de philosophie spiritualiste), 8 rue Copernic. Allan Kardec : *La Genèse, les Miracles et les prédictions selon le spiritisme.* — Gabriel Delanne : *L'Ame est immortelle* (Démonstration expérimentale de l'immortalité). — Ernest Bozzano (traduction de Vesme) : *Phénomènes psychiques au moment de la mort* (Réunion de trois importantes monographies du célèbre psychiste italien : Des apparitions de défunts au lit de mort ; des Phénomènes de télékinésie en rapport avec des événements de mort ; et Musique transcendantale).

Revue métapsychique (janvier-juin.) — La défense de la métapsychique (réponse au docteur Achille-Delmas) par le professeur Ch. Richet. — Des phénomènes métapsychiques au point de vue biologique, par le professeur Hans Driesch, de l'Université de Leipzig (traduction René Sudre). — Vitalisme et métapsychique, par le Dr Gustave Geley. — Introduction à l'étude pratique de la médiumnité par le même. — L'imposture du pseudo-médium Ladislas Lasslo (imitation des phénomènes de matérialisation), par le Dr de Schrenck-Notzing, qui semble insinuer qu'un vaste complot méthodique serait ourdi contre les études métapsychiques, dans le but avéré de les déconsidérer et de les stériliser. Le médium Guzik a fait, de même, cette révélation stupéfiante qu'une somme considérable lui aurait été offerte par un anti-métapsychiste connu et qu'il désigne en toutes lettres, à condition d'avouer publiquement que les manifestations de sa médiumnité seraient de pur truquage. Deux autres médiums très connus auraient été l'objet de propositions identiques. — L'Ecriture presque automatique, par le Pr. Charles Richet. — A propos de la cryptesthésie et de ses modalités, par M. Ernest Bozzano.

Revue spirite (janvier-juin). — Signalons la fondation à Paris, 8, rue Copernic, par les soins de M. Jean Meyer, de la « Maison des Spirites », centre de ralliement des organisations nationales et internationales du spiritisme. — A la recherche de l'inconnu, par Camille Flammarion. — Les observations positives de fantômes, par le même. Socialisme et spiritisme, par Léon Denis. — Les rêves et la folie, par M. Ernest Bozzano. — La trame du destin, par M. Léon Gastin. — Animaux et manifestations métapsychiques, par M. Ernest Bozzano. — La marche de l'humanité, par M. Alfred Bénezech. — Un cas d'identité spirite, par M. Louis Gastin.

Le Voile d'Isis. — L'œuvre de magie, par V.-E. Michelet. — De l'origine occulte des maladies dans les traditions populaires internatio-

nales, par le Dr Vergnes. — Aime-toi toi-même, traduit de Printice Mulford par M. de Chauvigny. — Albert Jounet, par M. Le Leu. — Genèse de l'amour, par V. E. Michelet. — Paul Redonnel : Maisons hantées, télépathie, pressentiments.

Revue scientifique et morale du spiritisme. — Au sujet de l'ectoplasme, par M. Gabriel Delanne. — Zou, le chien qui sait lire et compter, par Mme Carita Borderieux.

Psychic Magazine. — La psychanalyse, par le Dr Marcel Viard. — L'auto-suggestion rationnelle, par M. Henri Durville. — Traitement psychique du mal de mer, par le même. — L'Héroïsme et l'Hypnotisation des animaux, par le même.

Bulletin de la Société d'études de Nancy. — La métapsychique et les récentes expériences des savants, par Gabriel Gobron. — Flirt de l'au-delà, par M. Jules Thiébault.

La Rose-Croix. — Précis d'occultisme, par M. Jollivet-Castelot. — Le Communisme spiritualiste, par le même. — La Révolution chimique, par le même.

Psychisme. — Un cas de réincarnation, par le Pr. Kharis. — Le théâtre ésotérique, par Paul Blanchart.

Le Fraterniste. — La peine du silence, par Gabriel Gobron. — Les Charlatans du spiritisme, par Mme Benoît Robin. — L'Astrologie et l'orientation professionnelle, par M. Gabriel Descamps.

PAUL OLIVIER.

LES REVUES

Revue de l'Amérique du Sud : Souvenirs de M. Gustave Kahn sur Nicanor de Vergalo. — *La Revue mondiale* : M. Gémier parle de MM. Lenormand et Paul Fort. — *La Revue de Paris* : M. H. Bernstein, Dumas fils et la vraie gloire. — *Le Correspondant* : Delcassé et la mission Marchand. — *Le Disque vert* : Le professeur L. Lapicque et les travaux de Freud. — Mémento.

En complément à un article de M. Marius André sur Nicanor della Rocca de Vergalo, que nous avons signalé ici, **la Revue de l'Amérique du Sud** (1er juillet) publie les souvenirs de M. Gustave Kahn sur le pseudo-réformateur de la prosodie française. Il avait rencontré le proscrit péruvien chez un ancien normalien, Ernest Lavigne, délégué par la Commune à la direction de la grande école, et dont le beau-père était Oscar Comettant, le critique musical, farouche anti-wagnérien. M. Kahn parle avec émotion de Vergalo. Il met ainsi les choses au point quant aux intentions de celui-ci :

Il songeait simplement à enrichir la formule parnassienne, à la rendre plus souple et plus flexible, se conformant toujours à l'alexandrin et à ses succédanés binaires, même dans les strophes en losanges qu'il appelait nicarines.

« Il eût pu rentrer en petite stature, en très petite stature, dans la série des poètes maudits », accorde M. Gustave Kahn. Il termine ainsi son article, qui pourrait provoquer des recherches :

Je perdis de vue Vergalo vers la fin de 1879. Je l'avais vu une demi-douzaine de fois. On a imprimé qu'il était mort à Marseille en 1880. C'est inexact. Mais le silence le plus complet se fit sur lui. Pour une raison quelconque, décourageante sans doute, il tira l'ombre sur lui, comme un suaire. Jamais, au moment des luttes symbolistes, il ne se rappela à mon souvenir. Certainement, ni Mendès, ni Mallarmé, ni Dierx ne reçurent de ses nouvelles. Mais il n'était pas mort, car il y a, je crois, deux ans, je reçus un billet de lui, très bref, du ton le plus amical, demandant à me revoir.

Ma réponse fut assez rapide, mais ne trouva plus d'écho.

S'il vit, il serait âgé d'au moins soixante-seize ans. C'est peut-être trop tard qu'il s'avisa de rechercher un camarade de jeunesse. Et tout cela, joint à sa détresse d'autrefois, fait entrevoir une vie assez sombre et de dur renoncement à ce qui fut, à ce qui a toujours été, peut-être, sa passion : la poésie.

§

M. Paul Gsell recueille avec soin les propos de M. Firmin Gémier, comme il fit naguère auprès de Rodin. La **Revue mondiale** (1er juillet) publie ainsi quelques idées du directeur de l'Odéon sur « la Dramaturgie nouvelle ». Il y en a de curieuses sur la simplification du décor et la mission sociale du théâtre : « instruire, guider, ennoblir le peuple en l'amusant, en le captivant ».

Et M. Gémier de dire :

Ces qualités scéniques que possède à un si haut point Lenormand, je les découvre chez un autre auteur dont l'inspiration est tout à fait différente de la sienne, chez Paul Fort, dont je jouerai l'hiver prochain une *Isabeau de Bavière*.

Il est même très curieux de constater comment deux tempéraments qui sont presque opposés comprennent aussi nettement l'un que l'autre les nécessités du théâtre.

On pourrait en quelque sorte résumer les deux aspects de l'art actuel par Lenormand et Paul Fort.

Lenormand, c'est l'analyse psychologique où les Français ont toujours excellé et où la dernière génération, par exemple, a compté deux maîtres, Porto-Riche et Bataille. Lenormand élargit le monde intérieur, puisqu'il a annexé les régions de l'inconscient.

Il renforce l'individualisme moderne en étendant notre domaine secret, en nous invitant sans cesse à nous interroger nous-mêmes, à découvrir les mystères de notre âme.

Et d'un autre côté, voici Paul Fort qui s'attelle à écrire des *Chroniques de France*, où il célèbre, au contraire, les grandes traditions nationales qui nous relient à nos compatriotes et qui nous font plus ou moins semblables à eux. L'idée qui le dirige est constamment la solidarité de notre groupe humain.

Ce sont, vous le voyez, les deux faces de la vie : l'individu et la société.

Et ces deux images de l'humanité, il importe de les montrer à la foule aussi bien l'une que l'autre, afin que chacun se connaisse mieux lui-même et qu'il sente mieux les raisons qui le rattachent à autrui.

L'opinion de M. Gémier devient plus savoureuse, si on la rapproche de propos tenus par M. Henry Bernstein et qui trouvent place dans les « Tableaux de Paris » de M. Albert Flament (**La Revue de Paris**, 1er juillet) :

«... Car je ne suis pas futile... Ah ! Dieu non ! »

Il y a du regret, quand même, dans cette boutade que vient de lancer M. Henry Bernstein.

. . . .

« Nous vivons tous dans une galerie de glaces... »

J'imagine que l'auteur entend par là que c'est notre propre image qui se reflète partout autour de nous. D'ailleurs, il ajoute aussitôt : — Un titre m'aurait convenu, mais il avait été pris par Henry Bataille : *Notre Image*...

Le drame, cette *Galerie des Glaces*, doit être représenté au début d'octobre prochain, au Gymnase. Mais M. Bernstein n'a plus pour le milieu théâtral, ce monde où il s'est si longtemps consumé, les illusions de la première vie.

— C'est une atmosphère évidemment corrompue ! s'écrie-t-il... Comment se fait-il qu'un homme qui fait du théâtre, aujourd'hui, soit de deuxième ordre, par cela même qu'il fait du théâtre ?

« Il y a trente ou quarante ans, après Pasteur, c'était Dumas que l'on présentait à un souverain... Aujourd'hui, on ne le présenterait même pas à... Et, encore, qui présenterait-on ?.. »

Ici des noms... Et l'on rit !

Quels noms ont pu causer cette hilarité ?

Celui de Dumas, qui fut très éclatant, ne représente déjà plus que des œuvres mortes. Son contemporain vaincu, Henri Becque, lui survit glorieusement par des pièces toujours vivantes, parce que *vraies, sincères, écrites en français*, au lieu de ce jargon qui assure les immédiates réussites dramatiques. La production théâtrale des vingt ou trente dernières années disparaît déjà, sauf trois ou quatre œuvres. Et quelque bruit qu'ait mené le boulevard pour produire d'illusoires renommées, Courteline, Porto-Riche, François de Curel, voilà trois auteurs dramatiques dignes du plan où leurs livres ont placé un France, un Loti, un Zola.

§

Le Correspondant (25 juin) achève les souvenirs de la mission Marchand, du Général Baratier. Ils traitent de l'arrivée à Fachoda, du combat qui la suivit, de la venue des Anglais et du sirdar Kitchener, du départ enfin de la mission sur l'ordre du gouvernement. Tout cela est poignant. Entre autres pages, celles qui relatent l'entretien de Baratier avec M. Delcassé laissent une impression inoubliable après le voyage de Marseille à Paris, où, vraiment, Baratier fut escamoté par mesure administrative.

Le 27 octobre, à 8 heures du matin, — écrit le général, alors capitaine — je me présente au ministère des Affaires étrangères; l'huissier m'introduit dans un salon attenant à la chambre de M. Delcassé. J'attends un moment, puis la porte s'ouvre et le ministre paraît. D'un pas rapide, les yeux et les bras levés au ciel, il s'avance vers moi :

— Pourquoi avez-vous été à Fachoda ?

Je réponds simplement :

— Nous avons été à Fachoda parce que nous en avons reçu l'ordre.

— Quel ordre ?

— Celui que nous a donné votre prédécesseur, à la suite d'un rapport établi par le commandant Marchand en 1895, et que vous avez ici dans vos bureaux.

— ????

— Alors, Monsieur le Ministre, je vais vous dire pourquoi nous sommes allés à Fachoda : nous y avons été prendre un gage, afin que, le jour où viendrait le règlement de la question du Nil, la France ait le droit d'élever la voix, de réclamer la neutralité du fleuve, de s'assurer un débouché sur le Bahr el Ghazal ou le Bahr el Djebel, débouché sans lequel notre colonie du Haut-Oubangui ne peut vivre, enfin pour

que la France puisse, au besoin, provoquer la réunion d'une conférence européenne et liquider la question d'Egypte.

— Asseyez-vous, capitaine.

Et lui-même s'assied près de moi, il tourne le dos à la fenêtre, puis il reprend d'un ton plaintif :

— Voyez dans quelle situation vous nous mettez !

Je l'arrête :

— Nous avons exécuté des ordres, Monsieur le Ministre.

— Et vous-même, là-bas, dans quelle situation êtes-vous ?

— Excellente, Monsieur le Ministre.

— Si l'Angleterre nous déclare la guerre, vous, là-bas, vous êtes perdus !

— Oh ! Monsieur le Ministre ! D'abord ce n'est pas prouvé ; et puis je ne pense pas que ce soit la vie de treize Européens et de cent cinquante tirailleurs qui influera sur les décisions du gouvernement, quand les intérêts de la France et son honneur sont en jeu.

Brusquement, M. Delcassé répond :

— Vous ne comprenez pas bien l'honneur de la France.

A ce mot, je bondis, mais je m'arrête ; et je détourne la tête, car l'effort est trop violent : je sens des larmes de rage et de douleur qui me montent aux yeux. Cependant M. Delcassé s'est rapproché :

— Capitaine... Capitaine... Vous ne me comprenez pas...

— Si, Monsieur le Ministre, je comprends.

Et faisant demi-tour, je sors.

Le soir, à 7 heures, M. Jullemier se présente chez moi, avenue de Villars : le ministre des Affaires étrangères a besoin de me voir, il m'attend demain, à 8 heures du matin.

Le 28 octobre, à 8 heures du matin, l'huissier me fait entrer dans le même salon que la veille ; M. Delcassé n'est pas encore là ; il s'excuse et me prie d'attendre. Au bout d'un quart d'heure, il entre. Cette fois il se précipite, les deux mains tendues, prend les miennes et, les serrant avec émotion :

— Le mouvement que vous avez eu hier m'a fait plaisir !

Je m'incline sans répondre.

— Voyez mes cheveux, ils sont devenus blancs depuis un mois. Vous ne pouvez vouloir que nous nous mettions mal avec un Etat aussi puissant que l'Angleterre, quand nous sommes saignants sur la frontière de l'Est !

§

Le Disque vert consacre un numéro spécial à « Freud et la psychanalyse » (sans date). On y voit nettement les savants prêter au « freudisme » moins d'importance que les littérateurs.

Nos lecteurs se rappellent sûrement l'article récent de M. Marcel Boll (*Mercure* du 1er juillet). On peut lui proposer en épilogue la lettre ci-après de M. Louis Lapicque, professeur de Psychologie générale à la Sorbonne, qui déclare bien finement :

Je vous remercie de l'honneur que vous me faites en me demandant, pour le *Disque Vert*, mon opinion sur Freud. Mais je dois avouer que les *idées* du professeur viennois, si elles m'ont amusé assez pour que j'en prenne une connaissance superficielle, ne m'ont pas semblé matière scientifique et je ne me sens pas en mesure de les discuter sérieusement.

C'est bien plutôt un sujet littéraire, un beau sujet pour les romanciers experts à fouiller le cœur de l'homme; de ce côté, qui est le vôtre, j'espère que votre enquête aura du succès et j'en lirai les résultats avec plaisir.

Mémento. — *Revue des Deux Mondes* (1er juillet) : « Le festin des autres », nouveau roman de Mme Colette Yver. — Suite des lettres de Renan à la princesse Julie. — « Les civilisés », par M. André Chevrillon. — « Ravaillac », par M. le duc de La Force.

Revue hebdomadaire (28 juin) : Souvenirs de Mme Brada. — « Notes sur Maurice Denis », par M. Pierre Hepp. — M. A. Fabre-Luce : « Comment Guillaume II se résolut à la guerre. » —

L'Ordre naturel (20 juin) : « La littérature et la paix », enquête. « Il faudra beaucoup de siècles pour démoder la guerre, même quand on l'aura supprimée », déclare M. Henri Barbusse.

La Nouvelle Revue (1er juillet) : « Service de Santé militaire », par M. G. d'Ambert. — « Les Saintes-Maries de la mer et le midi », par M. L. de Montgolfier.

Le Crapouillot (1er juillet) : Le salon des Tuileries. — « La boutique aux souvenirs », par M. René Kerdyk.

Intentions (juin) : Fragment inédit de Novalis. — « Apprentissage de la course », par M. J. Prévost. — Poèmes de M. A. Copperie.

Nouvelle revue française (1er juillet) : M. Paul Morand : « Les amis nouveaux. » — M. G. J. Gros : « Le chasseur diligent. »

La Renaissance (28 juin) : « La guerre qui vient », par M. F. Rondol.

Revue Bleue (21 juin) : M. Suaya-Khan : « Les poètes persans. » — M. Maurice Toussaint : « Jehan Rictus. »

L'Europe nouvelle (28 juin) : « Impressions d'un Français en Russie en avril 1924 », par M. H. de Gueydon.

L'Alsace Française (28 juin) : « Les deux Pasteurs », par M. Lucien Descaves.

L'Endehors (20 juin) : « Remy de Gourmont, homme ultérieur », par M. B. de Casseres.

Revue Universelle (1er juillet) : M. Maurice Denis : « Venise et Padoue. » — « Lady Stanhope en Orient », par Mlle Paule Henry-Bordeaux.

La Chine (15 mai) : M. H. Lecourt : « Premiers éléments de cuisine chinoise. » — « Le commerce en Chine », par M. J.-B. Lin.

Les Amitiés Foréziennes (juin) : M. Ch. Boy : « Le vieux Saint-Etienne ». — Poèmes de M. Ch. Forot. « Conseils », de M. René Martineau.

La Revue de France (1er juillet) : suite du roman de M. Pierre Benoît : « La châtelaine du Liban. » — « En pays scandinaves », par M. Funk-Brentano. — Portraits de « la chambre nouvelle », par M. A. de Tarde et le pauvre Robert de Jouvenel, si loyal, si plein de talent et de vie, qui vient de mourir.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Une lettre inédite de Sully-Prudhomme (Le Journal des Débats, 10 juillet). — *Un carnet inédit de Baudelaire*, (Paris-Soir, 2 et 3 juillet). — *Les timbres qu'il ne faut pas émettre* (L'Intransigeant, 14 juillet). — *A propos de la Propriété du titre* (La Parole libre, 5 juillet).

Le Journal des Débats publie cette longue lettre inédite de Sully-Prudhomme adressée à son ami Albert Decrais, auquel le poète des *Vaines tendresses* avait dédié le trop fameux sonnet du *Vase brisé*.

Dans cette lettre Sully-Prudhomme se montre un poète bien sage et bien content d'apprendre que, dans son rapport spécial sur ses titres au prix (déjà !) que Legouvé a fait à l'Académie, la petite pièce du *Vase brisé* ait été signalée en première ligne. Le mot de gloire effarouche le jeune poète timide, et il faut aimer et admirer cette rare délicatesse et cette timidité, même riche d'une orgueilleuse vie intérieure.

Paris, le 13 août 77.

Pardonnez-moi, mon cher ami, de ne vous avoir pas remercié déjà de vos félicitations si affectueuses et si délicates. J'ai été vraiment très affairé la semaine dernière, je n'ai pas trouvé le recueillement que je désirais pour répondre à l'amitié, selon mon cœur, et je me suis acquitté d'abord des devoirs de pure politesse.

Je réussis donc, et vous en êtes heureux avec moi, cette pensée m'est

très douce, car je n'ai jamais cessé de vous compter parmi ceux que la distance et la vie n'éloignaient que de mes yeux, et que je conservais l'espoir de revoir comme autrefois dans l'intimité. L'intimité gagne beaucoup aux séparations ; ne font-elles pas entièrement apprécier ce qu'on perdait ? et l'expérience que nous faisons des hommes ne nous rend-elle pas nos premiers choix plus précieux ? Pour moi je l'éprouve ainsi et mes relations se sont plus multipliées que mes sympathies.

Vous me parlez de gloire : c'est un bien grand mot ! Mais je vous le passe. Vous avez vu naître ma notoriété, vous en avez été même, pour beaucoup, le père par votre assentiment à mes rêves, quand ma famille n'y souriait guère, il est naturel que vous gâtiez cette enfant et que vous lui donniez le plus beau nom du monde. J'ai plaisir à vous apprendre que, dans le rapport spécial que Legouvé a fait à l'Académie sur mes titres au prix, la petite pièce du *Vase brisé*, dont la dédicace et la date nous lient étroitement, a été signalée en première ligne. Et je remarque, à ce sujet, que c'est le plus souvent aux plus anciennes inspirations qu'on doit le meilleur d'une œuvre et aussi la récompense qui la distingue beaucoup plus tard. Je ne fais plus guère que ruminer mes impressions passées, et avec plus d'expérience je suis moins poète. La curiosité me perd ; je ne sais plus m'en tenir à ce que je vois et sens. Enfin je traverse une crise mentale et nous aurons beaucoup à en causer, dans ce coin que vous revendiquez si cordialement aujourd'hui, et qui vous a toujours été réservé. Mais, hélas ! ce n'est pas la retraite que nous partagerons, je suis beaucoup plus au monde que je ne voudrais, et je doute fort que la politique vous rende longtemps vos loisirs. Je ne le souhaite même pas, tant le besoin d'hommes est grand maintenant. L'élan d'honneur qui vous a fait le premier donner votre démission vous signale plus que jamais à l'espérance publique, et je vous perdrai bien souvent encore. Je n'ai pas d'illusion à cet égard, mais nous jouirons le mieux que nous pourrons ne notre rapprochement. J'ai reçu d'Albert Dethomas de bien gracieuses félicitations. Votre famille est si bonne pour moi que je ne puis assez chaudement vous prier de lui présenter mes affectueux respects ; veuillez tout particulièrement faire mes compliments à Mme Decrais ; je m'imagine qu'elle n'est pas fâchée du repos temporaire que les événements lui accordent ; étant moins à tous, vous êtes encore plus l'un à l'autre.

Je vous embrasse de tout cœur.

SULLY-PRUDHOMME.

La crise dont le poète fait ici l'aveu à son ami est contemporaine de son poème *Justice*, qui parut en 1878, et qui justifie ces lignes :« ... Avec plus d'expérience, je suis moins poète. La curiosité me perd ; je ne sais plus m'en tenir à ce que je vois

et sens » Curiosité la plus dangereuse, en effet, pour un poète : la curiosité philosophique. L'inquiétude philosophique dans l'âme d'un poète, c'est un ver dans un beau fruit. D'ailleurs cette inquiétude se résout toujours chez les poètes en certitudes religieuses. Baudelaire lui-même n'a pas échappé à cette fatalité, ni peut-être Rimbaud. Parce que la poésie, qui est œuvre de vie, est incompatible avec l'analyse philosophique.

Voici à ce sujet quelques notes d'un carnet inédit de Baudelaire que publie **Paris Soir** :

Les Tràducteurs

Dévouement absolu et Langage

Il me faut une combinaison qui me donne 6.000 francs (non pas tout de suite, mais en deux fois). Pour faire du neuf, quitter Paris où je me meurs.

Prière immédiate avant la Toilette et Travail immédiat avant la Toilette.

Le Salut est dans la bonne minute. Le Salut, c'est l'argent, la gloire, la sécurité ; La Levée du C. J., la voie de Jeanne.

Prière, Sobriété. Spiritualité.

Travail. Argent. Chasteté.

ma mère.

Être le plus grand des hommes. Se dire cela à chaque instant.

Avoir de la matière, c'est avoir de l'argent.

Avoir 108.000 francs le 9 juillet-15 août 1865.

Dans la plus longue de ces notes, on trouve le schéma de la Préface des *Poèmes en prose* :

Les dons des fées.

Le gâteau.

à *Houssaye*.

Le titre.

La dédicace.

Sans queue ni tête. Tout queue et tête.

Commode pour moi. Commode pour eux. Commode pour le Lecteur. Nous pouvons tous couper où nous voulons, moi ma rêverie, vous le manuscrit, le lecteur sa lecture. Et je ne suspends pas la volonté rétive au fil interminable d'une intrigue superflue.

J'ai cherché des titres. Les 66. Quoique cependant cet ouvrage tenant de la vie et du kaléidoscope peut bien être poussé jusqu'au cabalistique 666 et même 6.666.

Cela vaut mieux qu'une intrigue de 6.000 pages. Qu'on me sache donc gré de ma modération.

Quel est celui de nous qui n'a pas rêvé une prose particulière et poétique pour traduire les mouvements lyriques de l'esprit, les ondulations de la rêverie, et les soubresauts de la conscience ? Mon poème de départ a été Aloysius Bertrand. Ce qu'il avait fait pour la vie ancienne et pittoresque, je voulais le faire pour la vie moderne et abstraite. Et puis, dès le principe (là, la page tourne et quelques mots ont été oubliés qui sont sans doute : *je m'aperçus* ou *je vis, je sentis*, etc...) que je faisais autre chose que ce que je voulais imiter. Ce dont un autre s'enorgueillirait, mais qui m'humilia, moi, qui crois que le poète doit toujours faire juste ce qu'il veut faire.

Au dessous, écrit en travers du bas de la page:

Note sur le mot célèbre.

Enfin, petits tronçons, tout le Serpent.

Cette dernière note est très importante : c'est la minute où Baudelaire échappe à la versification pour chercher et trouver le mouvement lyrique pur de son esprit, sans cette musique artificielle de la rime, et cet air noté de la cadence traditionnelle. Et c'est vers ce mouvement lyrique pur, individualisé, que semble évoluer la poésie française vieillissante et trop intelligente.

§

On se demande avec inquiétude quels peuvent bien être ces membres du jury chargé de choisir les horribles timbres dont on nous accable à propos de Pasteur, des Jeux olympiques et de l'Exposition des Arts décoratifs. **L'Intransigeant**, qui nous donne une reproduction des derniers projets « primés » écrit sous ce titre : « Les timbres qu'il ne faut pas émettre » :

Ils sont affreux. Ils sont indignes de l'art français.

On remarquera que non seulement les sujets sont de la dernière banalité, mais que les agencements, le dessin sont d'une indigence rare. Sur le timbre de 25 c., portant les vieillottes cornes d'abondance, les chiffres 2 et 5, et en général toutes les lettres, semblent dessinés par un mauvais dessinateur industriel. Et que dire du ridicule de cette Marianne et de cet ouvrier sculptant une pièce d'or ?...

Non, ces timbres humiliants, ainsi que l'a demandé M. André Warnod, ne doivent pas être émis. D'ailleurs, une importante partie des membres des jurys d'admission prépare une pétition pour s'opposer à leur apparition. Il y a en France des artistes admirables capables de composer des timbres originaux et agréables.

Les timbres olympiques qui circulent depuis quelque temps

sont d'une banalité presque égale : ils sont, aussi, indignes de l'art français. Je songe que si l'on demandait à Raoul Dufy de nous composer la série des timbres pour l'Exposition des Arts décoratifs, il ferait de petits chefs-d'œuvre de lignes et de couleurs qui réjouiraient quotidiennement notre cœur.

§

Une question qui intéresse tous les littérateurs : la propriété du titre, je lis à ce sujet dans **La Parole libre** :

Récemment, je signalais quelques livres nouveaux venus qui portaient tout simplement les titres d'œuvres célèbres : *Les Occidentales*, *Elle et Lui*, et je demandais une loi pour réprimer ces pillages.

Voici un nouveau cas, M. Binet-Valmer publie dans *Le Journal* un roman intitulé : *Le Sang*. Or M. Charles Briand, il y a quelques années, a mis en vente un roman sous le même titre.

Il l'a rappelé à M. Binet-Valmer, mais celui-ci n'a rien voulu entendre. « La jurisprudence, dit-il, admet fort bien qu'on prenne un nom quand il n'y a pas composition. » C'est peut-être vrai, mais c'est déplorable.

MM. Descaves, Claude Farrère, Georges Lecomte et Duvernois approuvent, paraît-il, M. Binet-Valmer qui les a consultés. On n'aurait jamais cru les écrivains si respectueux de la lettre des textes de la loi; on pouvait les imaginer plus attachés à l'esprit.

Ce qu'a voulu empêcher le législateur, c'est évidemment la confusion qui égare le lecteur — le client — et cause un préjudice au premier producteur. Il doit en être des titres de livres comme des firmes et dénominations commerciales ou comme des pseudonymes notoires. Il me semble que le scrupule élémentaire devrait suffire à faire éviter l'équivoque. Il n'en est rien. Tant pis !

J'estime que Binet-Valmer, s'il a raison juridiquement, a tort moralement. C'est un galant homme. Je ne comprends pas son geste de mauvaise grâce. Il est si facile de trouver un titre !

Quant à la loi qui permet de tels différends, qui n'assure pas, duran au moins un délai normal, la propriété du titre au premier détenteur, elle est incontestablement mal faite. Elle a besoin d'être revue et précisée.

Je suis tout à fait de l'avis de MM. Binet-Valmer, Descaves, Claude Farrère, Georges Lecomte et Duvernois. Il serait, en effet, vraiment excessif que M. Charles Briand monopolise ce beau titre. Il y aura donc *Le sang* de M. Briand et *Le sang* de M. Binet-Valmer, et d'autres « sangs » encore. Ce n'est pas le titre d'un

livre qui importe, mais le livre lui-même : il y a la *Phèdre* de Racine et la *Phèdre* de Pradon. Mais deux chefs-d'œuvre peuvent très bien exister sous le même titre, sous la même étiquette, et aussi deux livres médiocres ou mauvais. On pourrait mettre en exergue à la plupart des trop nombreux volumes qui paraissent quotidiennement : autant en emporte le vent. Mais les moindres auteurs des moindres romans s'imaginent volontiers que le titre de leur livre est inscrit dans le firmament pour l'éternité. Peut-être que s'ils n'avaient pas ce bovarysme de l'éternité, ils n'écriraient pas. C'est une illusion religieuse qu'il ne faut pas leur ôter.

Je vis un jour pâlir une de nos femmes de lettres des plus connues, à laquelle j'expliquais que tous nos livres actuels, d'une pâte éphémère, s'effondreraient d'ici quelques siècles et qu'il ne resterait rien de nos bibliothèques. Depuis ce jour elle fait tirer de chacun de ses immortels chefs-d'œuvre, menacés de destruction, quelques centaines de pur fil, afin d'assurer à sa pensée au moins une concession perpétuelle.

R. DE BURY.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Louvre : l'esquisse du plafond de François Lemoine pour la chapelle de la Vierge à l'église Saint-Sulpice ; l'esquisse de Delacroix pour la *Bataille de Taillebourg* ; exposition de dessins concernant les sports. — Exposition des Arts de l'Asie au Musée Cernuschi. — L'Exposition de l'Art dans le cinéma français au Musée Galliera. — La sixième « saison d'art » de Beauvais. — Mémento bibliographique.

Le département des peintures du **Musée du Louvre** vient de s'enrichir d'un document précieux à la fois au point de vue artistique et au point de vue historique : l'esquisse originale du peintre François Lemoine pour la décoration de la coupole de la chapelle de la Vierge à l'église Saint-Sulpice représentant la Vierge en gloire au milieu des saints. Commandée à l'artiste en 1731 par le curé de cette paroisse, l'abbé Languet de Gergy, la fresque, commencée en juillet de cette même année, fut, après une interruption de quatre mois, de Noël 1731 au 1er avril 1732, terminée en novembre de cette dernière année. Son auteur, alors âgé de quarante cinq ans, était dans tout l'épanouissement de son talent de décorateur formé à l'école des Vénitiens : il commençait la même année 1731, pour la terminer en 1736, la décoration du plafond du salon d'Hercule à Versailles,

que loua si fort Voltaire et qui reste son chef-d'œuvre. La coupole de Saint-Sulpice ne devait pas servir moins sa renommée, et l'abbé Languet en fut si content que, pour témoigner sa satisfaction à Lemoine, il ajouta une gratification de 200 livres au prix convenu. L'artiste, en retour, lui fit présent de son esquisse préliminaire, celle qui vient d'entrer au Louvre. On ne savait, jusqu'à ces derniers temps, ce qu'elle était devenue. M. l'abbé E. Malbois, historiographe érudit de l'église Saint-Sulpice à laquelle il est attaché, publiant il y a quelques mois dans la *Gazette des Beaux-Arts* (1) un article sur cette décoration de la chapelle de la Vierge, considérait cette esquisse primitive comme perdue et se contentait de reproduire une copie de la fresque par Natoire, conservée au presbytère de Saint-Sulpice. Par une heureuse coïncidence, nous avons eu la bonne fortune de découvrir à ce moment dans une famille parisienne, qui la tenait d'un créancier de Mme de Genlis à qui elle appartenait, la toile de Lemoine et nous avons pu la signaler au Louvre, qui s'empressa de l'acquérir de sa propriétaire, Mme Jouanny. Cette peinture est, en effet, d'autant plus précieuse, qu'il ne reste plus grand'chose, à la coupole de l'abside de Saint-Sulpice, — d'ailleurs plongée dans une quasi-obscurité, — de l'œuvre originale de Lemoine, à cause des restaurations successives qu'elle a dû subir à la suite d'incendies en 1762 et en l'an VII, et de la chute d'un obus allemand pendant le siège de Paris en 1871. On peut en ce moment admirer au Louvre, dans la salle Denon où sont exposées les nouvelles acquisitions, cette composition harmonieuse. Autour de l'empyrée lumineux où la Vierge en extase s'élève, emportée par les anges, sont disposés dans l'arrangement le plus heureux, et dans une lumière blonde où se détachent de place en place les tons rouges, bleus et bruns des vêtements, des groupes de saints, de saintes et d'autres personnages dont les regards et les gestes convergent vers la Reine du Ciel. Le Louvre, qui possède déjà, il est vrai, l'esquisse de Lemoine pour la décoration du salon d'Hercule à Versailles, mais ne peut l'exposer à cause de la forme bombée de cette maquette, offrira désormais à ses visiteurs un des spécimens les plus parfaits du talent de ce beau peintre.

On admirera en même temps, dans la salle Denon, une belle

(1) Livraison d'avril 1924.

toile de Delacroix qui vient de lui être offerte par M. le baron Vitta : l'esquisse de la *Bataille de Taillebourg* du Musée de Versailles. Outre ses qualités artistiques, cette première composition offre l'intérêt de montrer (à l'extrémité droite) des détails et des personnages que l'artiste a supprimés dans la rédaction définitive.

On a installé en outre, dans la salle où l'on nous avait montré cet hiver toute la série des dessins laissés par Bonnat à Bayonne et au Louvre, une exposition toute de circonstance en cette saison de jeux olympiques : une réunion de dessins tirés des cartons du Louvre, relatifs aux sports et spécialement à la chasse et aux joutes d'armes d'autrefois. C'est, tout d'abord, la série des *Chasses exotiques* du peintre Jan van der Straat (dit Stradanus) de Bruges (1523-1615), où il nous montre les méthodes parfois singulières (et sans doute suggérées plutôt par son imagination que pratiquées réellement) pour attraper les fauves et même... une chasse à la licorne! A ces dessins plus curieux que vraiment beaux on préférera les cartons de Bernard van Orley pour les admirables tapisseries des *Chasses de l'empereur Maximilien* du Musée du Louvre (1), puis la série des dessins où le peintre parisien Baullery a retracé les diverses phrases du *Pas des armes de Sandricourt*, un des plus célèbres tournois de la fin du xve siècle, donné en septembre 1493 par Louis d'Hédouville en son château de Sandricourt près Pontoise (2), enfin la nombreuse collection des merveilleux dessins ou aquarelles d'animaux — chiens, chevaux, guépards, faucons, sangliers — dus à Pisanello.

§

L'exposition annuelle des Arts de l'Asie au **Musée Cernuschi**, inaugurée le 5 mai, est consacrée cette fois à l'art chinois ancien et a sur les précédentes du même genre l'avantage de nous offrir, au lieu de pièces anonymes ayant passé par un certain nombre d'intermédiaires et dont la provenance, par suite, n'est pas toujours absolument certaine, des objets d'une origine connue, découverts par leurs possesseurs eux-mêmes. Ceux-ci

(1) V. *Mercure de France*, 16 décembre 1919, p. 780.

(2) Lire sur ce tournoi et les dessins dont nous parlons l'intéressant article que leur ont consacré MM. Pierre Marcel et Jean Guiffrey dans la *Gazette des Beaux-Arts* d'avril 1907.

sont M. Wannieck, vice-président de la Société des Amis du Musée Cernuschi ; M. Oswald Sirén, professeur à l'Université de Stockhlom, et le commandant Lartigue. On trouvera en haut de l'escalier, à la porte de la première salle du musée, dans deux petites vitrines, les objets rapportés par ce dernier de deux localités du Seeu-Tchouan et qui proviennent de tombes de l'époque des Han (IIe siècle avant notre ère-IIe siècle après J.-C.). On y remarque des statuettes d'animaux (bœufs, coq, etc.) semblables à celles que nous a montrées l'exposition de l'an dernier, et des vases à couverte vernissée qui, étant donné leur date, permettent de faire remonter à deux ou trois siècles plus tôt qu'on ne l'avait fait jusqu'ici l'emploi de ces glaçures. — La première salle où l'on entre et celle qui s'y ouvre à droite sont occupées par les objets de la collection Sirén. Provenant de toutes les régions de la Chine, ce sont, pour ainsi dire, des spécimens historiques permettant d'étudier l'évolution de l'art chinois depuis le XVIIe siècle avant notre ère jusqu'au XIIe après J.-C. Les plus anciens sont des ivoires et des os gravés, puis des jades funéraires qu'on plaçait sur les différentes parties du corps, et des jades d'ornementation ; on admirera en outre un certain nombre de très jolies statuettes funéraires en terre cuite dignes d'être comparées aux Tanagra grecques et, dans la seconde salle, un beau portrait peint sur soie d'une dame avec sa servante (époque des Soung, Xe-XIIe siècle), une tête de Bodhisattwa en calcaire des environs de 580, une grande statue d'un saint personnage (époque T'ang), etc. — La dernière de ces trois collections, exposée dans la grande salle centrale et celle qui suit, est la plus importante. M. Wannieck a effectué ses fouilles sur l'emplacement d'une Pompéi chinoise, la ville de Chou-lou-sien, détruite en 1108 par une inondation de vase, et de villes frontières de la Chine et de la Mongolie, dévastées au XIIIe siècle par Gengis Khan, et il en a rapporté une très nombreuse quantité de céramiques appartenant aux époques Soung et Yuan (XIIe-XVe siècles de notre ère) dont plusieurs sont d'un genre tout nouveau et d'une simplicité savoureuse, puis une série d'objets décoratifs en bronze, de style scythique, où dominent les motifs d'animaux et qui montrent l'influence touranienne sur l'ornementation chinoise ; enfin — et c'est le groupe le plus curieux — un ensemble de vases et ustensiles rituels en bronze, qui servirent à l'empereur Ts'in Che-

houang-Ti, il y a vingt-trois siècles, pour sacrifier sur le mont Ho-Chan, une des cinq montagnes sacrées de la Chine. Cachés après le sacrifice dans une grotte de la montagne, ces bronzes ont été rendus au jour il y a quelques mois par un éboulement.

§

Une exposition bien différente, qui nous transporte soudain de ces lointaines et mystérieuses époques en notre siècle trépidant et, lui, sans mystère, est ouverte, jusqu'en octobre, dans un autre musée de la Ville de Paris : le **Musée Galliera**. Son conservateur, M. Henri Clouzot, a eu l'heureuse idée de consacrer l'exposition d'été de cette année à « l'Art dans le cinéma français », et ce programme, d'un intérêt si actuel, a été réalisé de façon très heureuse. Après nous avoir montré les ancêtres du cinématographe : le théâtre d'optique (vers 1780), le « phantascope » de Robertson, le « phénatisticope » de Plateau (vers 1830), le « polyorama panoptique » (1840), le « kinétoscope » d'Edison, le « chronophotographe » de Marey (1890) et autres appareils similaires où la rotation rapide de plusieurs dessins ou photographies décomposant un mouvement donne l'illusion de celui-ci, on met sous nos yeux les appareils actuels, depuis le premier construit par Lumière en 1895, avec leur mécanisme et leurs résultats : photographies successives d'une scène animée ou d'un phénomène naturel, quantité d'épisodes de films célèbres, de portraits des principales vedettes, costumes et accessoires employés, etc. Cet enseignement a été complété chaque semaine par plusieurs conférences, accompagnées de projections, données par des spécialistes pour expliquer les principes, le caractère, les procédés du cinéma et — ce ne furent pas les moins attrayantes de ces causeries — les réalisations obtenues dans le domaine de la géographie, de l'histoire naturelle et de la physiologie : on nous a fait assister à ces spectacles vraiment merveilleux que sont la germination d'une graine, la pousse des feuilles d'une plante, l'éclosion et l'épanouissement d'une fleur, les transformations successives d'un insecte ou d'un têtard, le vol d'un oiseau, la course du sang dans les artères, la lutte impressionnante des globules blancs contre les microbes, etc. (1). Une nombreuse série

(1) Lire le très bel article que Colette, dans le *Figaro* du 15 juin, a consacré à la première de ces séances.

de dessins d'écoliers montrant l'influence heureuse du cinéma sur l'éducation de leur mémoire visuelle complète cette exposition.

§

La sixième « **Saison d'art** » **organisée à Beauvais** par le zélé administrateur de la Manufacture, M. Jean Ajalbert (et qui, ouverte le 23 mai, durera jusqu'au 6 octobre) offre, cette année encore, un vif intérêt. On a voulu, en effet, nous y montrer, à la veille de l'Exposition des Arts décoratifs, l'état général de la tapisserie moderne. A côté des manufactures nationales des Gobelins et de Beauvais, à côté d'Aubusson, il a été fait appel aux initiatives les plus diverses des ateliers privés : ainsi l'on met sous nos yeux des œuvres tissées dans toute la France, à Paris et à Montrosier de l'Aveyron (pour M. Fenaille), à Pau, à Nantes, à Guéret, à Puteaux. Les Gobelins et Beauvais présentent, en collaboration, des tentures et sièges du salon des *Contes de Fées* d'après M. Jean Veber, montés par M. Paul Follot. La Manufacture de Beauvais soumet au jugement de la critique nombre de pièces de sa production récente, d'après MM. Gaudissart, Paul Véra, Tapissier, Séguin, Berthault, Laugé, et un ensemble sur *Les Sports*, d'après M. Maurice Taquoy, monté par MM. Sue et Mare. Avec les tapisseries de Louis XIV à nos jours, prêtées par le Mobilier national, on a donc sous les yeux toute l'évolution de la basse et de la haute-lisse. Pour compléter cette documentation on a installé à la cathédrale deux tentures des *Anciens Rois des Gaules* (XVIe siècle) et de l'*Histoire de saint Pierre* (XVe siècle). Enfin, le maître potier Delaherche expose, comme tous les ans, au musée, les plus belles pièces de sa dernière fournée.

Mémento. — Jamais le public qui s'intéresse à l'histoire de l'art, et dont la soif d'instruction croît, semble-t-il, tous les jours, n'a été aussi gâté : voici que, pour les visiteurs du Louvre, notre confrère *L'Illustration* vient de commencer la publication d'une série de guides-catalogues des salles de peinture, éditée sous la direction particulièrement compétente de M. Jean Guiffrey, conservateur de ce département, et qui donnera en treize fascicules l'étude des œuvres des différentes écoles. Ces fascicules ont été confiés aux spécialistes les plus qualifiés, et le texte savant qui commente chaque peinture est accompagné de reproductions des principales œuvres. Les deux premiers fascicules prêts viennent de paraître ; l'un, consacré aux écoles italiennes des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, est dû à M. Gabriel Rouchès, bibliothécaire à l'Ecole

des Beaux-Arts; l'autre, qui a pour sujet l'école française du XIXe siècle, d'Ingres et de Delacroix à Daumier, a pour auteur M. Paul Jamot, conservateur-adjoint au Louvre (2 vol. gr. in-8 de 78 et 75 pages avec 83 et 85 fig. et 2 planches en couleurs ; 10 fr. chacun). Nous recommandons vivement la lecture et l'usage de ces guides qui, après une étude d'ensemble, donnent ensuite de chaque tableau une description et un commentaire accompagnés de toutes les références historiques et bibliographiques nécessaires pour les mieux comprendre et goûter; les notices dues à M. Jamot sont, en particulier, d'une pénétration et d'une finesse qu'on ne saurait trop louer. Et il faut accorder de non moins chaleureux éloges à l'illustration, très abondante, qui ne se borne pas à mettre sous les yeux les œuvres les plus marquantes, mais donne encore, pour les plus importantes, des reproductions de détail qui les font mieux apprécier. On regrette seulement que ces belles images ne soient pas toujours dans le voisinage immédiat du texte qui les commente.

Voici, d'autre part, la réimpression de deux petits guides qui ont joui d'une grande faveur près du public. L'un, que nous avons déjà signalé autrefois, intitulé : *Le Musée du Louvre, guide à travers les collections* (Paris, éd. A. Morancé ; in-18, 174 p. av. 49 planches, dont 1 en couleurs, et 2 plans ; 7 fr. 50), est dû à M. Paul Vitry, conservateur des Musées nationaux ; il ne prétend naturellement pas suppléer les catalogues scientifiques publiés sur les divers départements du musée que nous avons annoncés ici au fur et à mesure de leur apparition ; il apporte seulement aux visiteurs disposant de connaissances générales un plan pratique de promenades successives à travers cet immense et complexe amas de richesses, de façon à en faire connaître et apprécier les plus belles. Les peintures et les dessins, les antiquités grecques et romaines, les antiquités égyptiennes et orientales, les sculptures du Moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes, puis les objets d'art de ces mêmes époques, enfin le Musée de la Marine, sont tour à tour l'objet de ces visites, qui après quelques indications sur l'histoire de chaque série, leur caractère et leur intérêt général, conduisent le visiteur de salle en salle, en lui faisant admirer dans chacune, avec un bref commentaire, les œuvres les plus marquantes. D'une science très sûre quoique sans pédantisme, extrêmement clair et mis à la portée de tous, ce petit livre est vraiment, pour le grand public, le guide idéal, capable de donner la plus juste idée du Louvre et de ses merveilles. 46 belles planches en héliotypie, et une en couleurs d'après le *François Ier* de Clouet, reproduisent les plus célèbres chefs-d'œuvre.

L'autre guide, plus détaillé, est dû à la plume brillante de notre confrère M. Louis Hourticq : *Musée du Louvre ; peinture, sculpture,*

objets d'art (Paris, Hachette ; in-18, 246 p. av. 281 fig. et 7 plans ; 10 fr.). Nous avons déjà loué ici la partie, éditée en volume séparé, consacrée aux tableaux. Elle occupe les deux tiers du présent guide ; c'est dire que, réduites à se contenter de 80 pages, dont plus de la moitié sont prises par des reproductions, les innombrables œuvres de la sculpture de tous les temps, depuis l'Égypte, la Chaldée et l'Assyrie jusqu'à la France du XIX[e] siècle, et les créations plus nombreuses encore des arts industriels, ne sont que très brièvement et, parfois même, insuffisamment mentionnées et commentées. Certaines même sont oubliées, et, chose plus grave, des salles sont complètement passées sous silence, tels l'ensemble, cependant si important, des collections d'art musulman et des collections d'Extrême-Orient, les salles du « mastaba » et des antiquités proto-élamites et la salle de l'orfèvrerie religieuse (donation Rothschild). L'éditeur ne pourrait-il — dans son propre intérêt — songer à mieux équilibrer ce guide, par ailleurs très attrayant avec ses nombreuses reproductions, en développant cette seconde partie dans les mêmes proportions que la première, et combler les lacunes que nous venons de signaler (1) ?

A son tour le Musée des Arts décoratifs a tenu à donner au public un catalogue sommaire de ses riches collections, et il a fait paraître dernièrement un *Guide illustré* qui, par son plan, sa rédaction et sa présentation, est un modèle du genre (in-16, 191 p. av. 4 plans et 24 pl. ; 5 fr. ; édité par le musée). On ne s'en étonnera pas si l'on apprend qu'il est dû à MM. Paul Alfassa et Jacques Guérin, les zélés conservateurs adjoints du musée. Après une courte notice sur le pavillon de Marsan qui l'abrite, il nous conduit de salle en salle, décrivant sommairement et clairement, en y joignant toutes les indications historiques utiles, les collections que renferme chacune d'elles. Tout l'essentiel est dit avec une clarté et une érudition mise à la portée de tous, qu'on ne saurait trop louer. Une liste des expositions organisées jusqu'ici au musée, et dont nos lecteurs se rappellent l'intérêt, une bibliographie et un index des noms d'artistes et d'artisans cités dans le catalogue, enfin 24 belles planches en photogravure reproduisant les principales séries ou les objets les plus remarquables, complètent cet indispensable guide.

Signalons, en outre, l'apparition du catalogue du musée Toulouse-Lautrec, inauguré l'an dernier à Albi et dont nous avons dit alors l'in-

(1) Il conviendra aussi, dans une nouvelle édition, de corriger bien des fautes d'impression, dont voici quelques-unes : p. 206, « caractères uniformes » (au lieu de *cunéiformes*) ; même page, « Naram-sim » (au lieu de *Naram-Sin*); p. 212, « Myrrhina » (au lieu de *Myrina*) ; p. 217, « Saint-Martin de Sourdeilles » (au lieu de *Soudeilles*), etc. Il y aura lieu également d'enlever des salles de la sculpture moderne la *Velléda* de Maindron, qui a été transportée dans les jardins du Carrousel.

térêt (1). Cette brochure, très élégamment et même luxueusement présentée (en vente au musée d'Albi ; in-16, 37 p. av. 6 planches ; 2 fr. 50), contient une introduction par notre confrère M. Arsène Alexandre, avec le discours prononcé à l'inauguration de la galerie par M. Maurice Joyant, à la libéralité duquel la création en est due, et est accompagnée d'une notice illustrée sur le palais de la Berbie où le musée est installé. Le catalogue proprement dit, très soigneusement rédigé, ne comprend pas moins de 457 numéros : toiles, pastels, dessins, affiches ou albums, donnés en grande partie par Mme la comtesse de Toulouse-Lautrec, et est illustré de six reproductions hors texte, d'après les plus caractéristiques de ces œuvres.

Enfin, nous devons à nos amis de Belgique deux autres excellents instruments de travail : les catalogues, remis à jour, des collections de peinture ancienne et de sculpture du Musée de Bruxelles. Le premier est dû au conservateur en chef du musée, M. Fiérens-Gevaert, l'excellent historien de la peinture flamande que connaissent bien nos lecteurs (lequel l'a fait précéder d'une notice historique très précieuse, résumé de celle qu'il avait publiée à part il y a deux ans) et à son dévoué secrétaire M. Arthur Laes ; — le second a pour auteur Mlle Marguerite Devigne, attachée du département de la sculpture, et est précédé d'une semblable notice historique. Le soin et l'érudition impeccables avec lesquels ces catalogues sont rédigés, leur clarté, la perfection matérielle de leur exécution (notons, en passant, une innovation très heureuse : l'adjonction d'une vingtaine de pages blanches destinées à prendre des notes), enfin les nombreuses planches — 54 pour l'un, 25 pour l'autre — qui les accompagnent et reproduisent les principaux chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture du musée, nous les font recommander chaleureusement aux visiteurs et à tous les historiens d'art.

AUGUSTE MARGUILLIER.

CINÉMATOGRAPHIE

Scénarios américains. — Louis Delluc. — *La Nuit de la Saint-Sylvestre*, par Lupa Pick. —*Polikuchka*, par Alex. Sanine.— Au Musée Galliera.

Il n'est pas de saison où ne s'élèvent, ici et là, de nouvelles protestations contre la pauvreté des scénarios en général, et des **scénarios américains** en particulier. La société des Auteurs dramatiques et la société des auteurs de films ont décidé d'ouvrir un nouveau concours. Ces groupement voient évidemment dans le sujet l'essentiel d'une œuvre. Pour moi, je suis sou-

(1) V. *Mercure de France*, 1er août 1923, p. 794-795.

vent revenu, à l'occasion de l'analyse de nombreux films, dans cette chronique, sur l'importance qu'il convient d'attacher au scénario d'un film descriptif, sur la façon qu'il y a de considérer la forme et le fond, et sur la distinction qu'on doit faire entre l'argument et le scénario proprement dit. Je rappellerai donc seulement mes conclusions, à savoir que ce qui est essentiel, c'est beaucoup moins le sujet lui-même que le choix du sujet et de ses développements cinégraphiques ; l'unité de l'œuvre n'est pas moins obtenue par la représentation plastique et rythmique.

Il faut néanmoins chercher les raisons de l'indigence des auteurs dans ce fait que, même lorsqu'on emprunte à des romans ou à des pièces de théâtre — hérésie — le sujet d'un film, on peut considérer que le créateur original n'existe pas... A plus forte raison lorsqu'on prétend établir un véritable scénario cinégraphique. Considérons, en effet, ce qui se passe en Amérique, puisque aussi bien c'est en Californie que les développements de l'expérience nous apparaissent — extrêmes — comme étant les plus significatifs.

Les scénarios des films édités par la Compagnie Triangle en 1915-16, où travaillaient Thos-Ince, Griffith et Mać Sennett, c'est-à-dire les trois premiers grands noms du cinéma, étaient des œuvres originales conçues ou recréées en fonction des procédés et des moyens spécifiques du cinéma. Exemples : *Pour sauver sa race*, *L'auberge du Signe du Loup*, *la Conquête de l'Or*, pour ne citer que les plus remarquables. *Pour sauver sa race* est du lyrisme cinégraphique pur. Mais, depuis cette époque héroïque, le cinéma étant devenu, en importance, la deuxième industrie des Etats-Unis, tout y a été organisé selon les principes de Ford. Et on s'est mis à fabriquer des films comme on construit en série un type d'automobile populaire. Les moyens artistiques ont vite disparu, sinon les fonctions curieuses de *l'art-director*. Je parle en général, puisque certains cinégraphistes ont eu assez d'autorité pour réserver au moins de temps à autre leur originalité parmi tant de préoccupations uniquement mercantiles.

Sur cette organisation du « département des scénarios » dans les grandes compagnies productrices, je renvoie aux témoignages nombreux des journalistes qui ont fait le voyage d'Europe à Los-Angeles, notamment au *Filmland* de Robert Flo-

rey (1). Mais on trouve dans ce qui est, sans doute, le chef d'œuvre de Jack London : *Martin Eden*, l'explication du procédé quoique appliqué au domaine exclusivement littéraire. Procédé ? plutôt méthode et pratique du *business*. Ecoutez l'humour et l'ironie de Jack London :

Les vingt nouvelles refusées par le syndicat des nouvelles gisaient sous la table. Il les relut, afin de voir comment il ne fallait *pas* les écrire et en découvrit ainsi la formule parfaite. Une nouvelle pour les journaux (on pourrait dire aussi bien un scénario) ne doit jamais avoir une fin malheureuse, ne doit jamais contenir aucune beauté de style, aucune pensée subtile, aucune véritable délicatesse de sentiment. Cependant elle doit être remplie de beaux et nobles sentiments de l'acabit du « Pour Dieu, pour la Patrie, pour le Tzar » et de « Je-suis-pauvre-mais-honnête ».

Ainsi prévenu, Martin consulta *La Duchesse* comme diapason et se mit au travail selon la formule. Cette formule consistait en trois parties :

1° Un couple d'amoureux sont arrachés l'un à l'autre ;

2° Un événement quelconque les réunit ;

3° Mariage.

Les deux premières parties pouvaient varier à l'infini, mais la troisième était immuable. Ainsi, le couple amoureux pouvait être séparé : 1° par erreur ; 2° par la fatalité ; 3° par des rivaux jaloux ; 4° par de cruels parents ; 5° par des tuteurs rusés ; 6° par des voisins cupides, etc., etc. Ils pouvaient être réunis : 1° par une bonne action de l'amoureux ou de l'amoureuse ; 2° par un changement de sentiment de l'un ou de l'autre ; 3° par la confession volontaire ou forcée du tuteur rusé, du voisin cupide ou du rival jaloux ; 4° par la découverte d'un secret ; 5° par la prise d'assaut du cœur de la jeune fille ; 6° par une abnégation sublime du jeune homme, et ainsi de suite. Il était très amusant d'amener la jeune fille à déclarer son amour la première et Martin découvrit petit à petit d'autres trucs piquants et ingénieux. Mais le ciel pouvait s'ouvrir et sa foudre tomber catastrophiquement, le mariage final devait se célébrer dans tous les cas.

La formule prescrivait 1200 mots au minimum et 1500 au maximum (2).

Avant d'être allé très loin dans cet art, Martin se fit une demi-douzaine de schémas qu'il consultait toujours avant d'écrire une nouvelle. Ces schémas étaient semblables à ces ingénieuses tables employées par les mathématiciens, qui peuvent se consulter par le haut, le bas, la

(1) *Cinémagazine*, éditeur.

(2) Nous dirions 1200 et 1500 mètres de film, puisque ce sont les types de films « commerciaux » à l'heure actuelle.

droite, la gauche, au moyen d'une quantité de lignes et de colonnes, et dont on peut tirer sans raisonnement et sans calcul, des milliers de conclusions différentes, toutes invariablement précises et exactes.

Les « départements de scénarios » américains ne travaillent guère de façon différente. C'est le même esprit. Cette pratique dont le fond reste essentiellement le thème de la *poursuite* a gagné certains de nos cinéastes, malgré que ceux-ci — sous l'instigation, souvent, des éditeurs — s'épuisent encore à démarquer romans et pièces « célèbres ». Et encore, ici, les génies trouvent-ils, mais seuls, les moyens de recréer et d'être originaux avec puissance. Un exemple fameux nous en a été fourni par D.-W. Griffith avec *le Lys brisé*, tiré d'une nouvelle très connue en Amérique et dont, tout récemment, sous la signature de Léandre Vincent, *Paris-Journal* (1) a fourni un commentaire singulièrement attachant, dont les parties principales méritent d'être retenues :

Quand il y aura des chaires de littérature cinématographique dans les universités, les écoliers devront tous étudier ce scénario dans leurs manuels...

« ... Aucun sujet n'est plus terrible que celui traité par ce film. Dostoïevsky refusait d'acheter l'harmonie universelle au prix des larmes d'un seul enfant. Dickens consacra d'inoubliables pages d'attendrissement et de colère aux enfants martyrs des écoles de Yorkshire et des crèches paroissiales; que l'on songe au début d'*Olivier Twist* ou au Smike de *Nicolas Nickleby*. Mais ce pur jaillissement de la pitié n'est-il pas brouillé chez Griffith, par un fluide d'excitation sadique ? Le calvaire du Lys ne nous fait-il pas songer à la confession de Stavroguine, le « Possédé », récemment publiée, au cauchemar précédant le suicide de Svidrigaïloff (le « voluptueux » de *Crime et Châtiment*), à l'attraction irrésistible et prenante qu'exerçaient sur Dostoïevsky certains recoins les plus sombres de l'instinct sexuel ? Cette horreur sans nom, l'enfance souillée par la volupté monstrueuse, paraissait fasciner l'imagination du grand Russe.

Cette voix du « sous sol » se fait entendre chez Griffith ; son héros, le Chinois magnanime, en est la preuve. Il désire, en secret, cette enfant apeurée ; et plus que toute beauté, l'émeuvent les traces du fouet sur cette douce chair, les sanglants stigmates de la souffrance. A un moment donné il est prêt à succomber à la tentation ; il la matera pourtant ; et il ne s'enivrera, désormais, que de l'adorable tourment d'un désir inas-

(1) Numéro du 13 juin 1924 : *Griffith et Dostoievsky*.

souvi. Mais combien étrange apparaît cet ascète oriental qui faillit attenter à sa divinité. Le père du Lys aime torturer. Le Chinois aime à être torturé. Au courant de tout le film, il ne sourit qu'une seule fois : quand, par-dessus le cadavre du Lys brisé, il braque son revolver sur le meurtrier.

Telles sont les sources où s'abreuve cet inimitable lyrisme des premiers Griffith, qui, malgré ses sombres fissures et ses enchantements ambigus, fait du *Lys brisé* l'œuvre de poésie la plus véritable qui nous soit venue d'Amérique depuis les odes de Withman.

Ainsi se créera-t-il, sans doute, peu à peu, comme superposée en quelque sorte à la littérature proprement dite, une expression cinégraphique directe et profonde. Sans compter la façon dont le découpage d'un scénario et le rythme visuel, rapide, net, — synthèse puissante, aboutie, influera sur le style de nos écrivains, la plastique spéciale du film sur l'art des peintres, et la mesure visuelle, rythme fixé par la durée ou le rapport-temps des images entre elles, sur la technique des musiciens.

§

Le cinéma a fait récemment une perte considérable. Poète, auteur dramatique, romancier, critique et cinéaste, Louis Delluc est mort à 33 ans. Il laisse trois ouvrages de critique profonde : *Cinéma et Cie*, *Photogénie*, *Charlot*, et un recueil déjà classique des scénarios de ses principaux films : *Drames de Cinéma*. Esprit indépendant d'une rare intelligence, original, sincère, loyal toujours, d'une observation impitoyable, d'une critique vivante, enfin réalisateur à la fois inquiet et sûr de lui-même, son œuvre écrite et son œuvre filmée, surtout avec *La fête espagnole*, *le Silence*, *Fièvre* et *la Femme de Nulle part*, aura eu et gardera longtemps encore une large influence sur la naissance du cinéma à l'art. Et le Club français du Cinéma a justement honoré sa mémoire en organisant en son honneur, au Colisée, une soirée avec la projection de *Fièvre*, de *la Femme de Nulle part*, et de son dernier film, alors encore inédit : L'*Inondation*.

Personne ne saurait oublier que Louis Delluc a créé la critique cinématographique vraie à *Paris-Midi*, au *Film* dont il fut le rédacteur en chef, à *Cinéa* qu'il fonda en 1921. Il mit tous ses dons d'écrivain et d'artiste, toute son énergie et sa foi d'homme jeune, au service de l'art nouveau dont, le premier, en inventant le mot *photogénie*, il révéla les destinées considé-

rables, et il lutta jusqu'à son dernier souffle contre les marchands obtus et les faux artistes, pires ennemis du septième art. Canudo, Delluc : des forces qui meurent...

§

De nouvelles surgissent, tant la vie est sûre d'elle-même.

Cette fois, c'est un cinégraphiste allemand, Lupu Pick, qui nous est révélé par **La Nuit de la Saint-Sylvestre**, film d'une exceptionnelle plénitude d'expression, peut-être jamais égalée encore dans son unité, et qui pèche seulement par construction et non par réalisation plastique.

Ce n'est pas que le réalisme-naturaliste de Lupu Pick, qui nous donna déjà *Le Rail*, premier film sans sous-titres, use jamais des moyens dits expressionnistes (1) chers à Robert Wiene, le créateur du *Cabinet du Docteur Caligari*. Les moyens sont simples, mais combien complets. Il emprunte tous les éléments de sa composition à la vie même, à son mouvement, c'est-à-dire aux faits quotidiens les plus insignifiants en apparence, mais toujours chargés de lyrisme, rassemblés — synthèse — dans un instant particulièrent pathétique. Le thème choisi, en effet, est banal : il s'agit de cette sorte d'incompatibilité d'humeur physiologique qui a servi déjà de prétexte à tant de vaudevilles et qui se hausse cette fois jusqu'à une haine vraie, pour inaugurer véritablement une tragédie nouvelle, le drame domestique surgi entre le mari, la femme et la mère du mari.

Dans l'interprétation, si admirablement homogène, chaque personnage, comme stylisé visuellement, grâce aux déformations cinégraphiques (2), reste asservi par l'autorité du metteur en scène, dominant sans cesse le thème et les éléments complexes de la représentation et ne lui sacrifiant jamais rien d'essentiel, au risque, parfois, de sombrer dans un certain ridicule par une tension excessive du drame. Ainsi, logique, l'interprétation concourt, au même titre que les différentes matières photogéniques soigneusement choisies, au lyrisme de l'ensemble et prête à l'expression des sentiments une force émouvante aussi bien qu'un style très personnel.

(1) L'expressionnisme de Charlot est autrement direct et puissant, mais ceci nécessiterait une longue étude.

(2) J'entends celles obtenues par l'objectif, l'angle de prise de vues, les mouvements de l'appareil lui-même.

Le caractère de l'œuvre elle-même — et ce style — la manière, lente, appuyée, parfois un peu lourde, sont bien allemands. Et je ne m'en plaindrai point, au contraire, puisqu'on continue à parler de la nécessité d'une formule internationale — type, comme idéal cinégraphique, sans doute quelque chose dans le genre du *Kœnigsmarck* de Léonce Perret! Il nous plaît que l'Allemagne se révèle dans ses films comme se sont révélés les Américains et les Suédois, et comme rarement nous nous sommes révélés nous-mêmes, Français.

Nous retrouvons ces qualités de mœurs et de caractère dans **Polikuchka**, le premier film qui nous soit encore parvenu de la République des Soviets et réalisé par Alexandre Sanine, d'après une nouvelle de Léon Tolstoï. La technique employée reste d'une classe singulièrement inférieure à celle de M. Lupu Pick, quoique celui-ci, subordonnant sans cesse le moyen à la fin, fasse justement oublier cette technique. Mais l'émotion profonde qui se dégage de *Polikuchka* n'en atteint pas moins son but. Elle témoigne d'un art véritable qui, maître enfin de ses moyens, pourra atteindre à une exceptionnelle puissance. Il n'y a qu'un premier plan dans le film de Sanine, mais il est inoubliable.

La Nuit de la Saint-Sylvestre marque donc une étape de la cinégraphie, c'est-à-dire qu'un tel film arrive en son temps et à son échelle de valeur après *Forfaiture* de Cécil de Mille (1915), *Pour sauver sa race* de Barker, sous la direction de Thos. Ince (1916), *Les Proscrits*, de Sjostrôm (1917), *Une vie de Chien*, de Charlie Chaplin (1918), *Le Lys brisé*, de D. W. Griffith (1919), *El Dorado*, de Marcel L'Herbier (1921), *Fièvre* de Louis Delluc (1921), *Le Signe de Zorro*, de Fred Niblo, avec Douglas Fairbanks (1921), *Le Cabinet du Docteur Caligari*, de Robert Wiene (1921), *La Roue*, d'Abel Gance (1922), *Cœur fidèle*, de Jean Epstein (1923). Quant à *Polikuchka*, il marque seulement une étape, mais importante, du film russe. Car il serait bien étonnant qu'une Révolution qui a permis, notamment, à l'art dramatique de nous révéler l'esthétique théâtrale d'un Alexandre Taïrof avec le Théâtre Kamerny, ne fournisse pas au cinéma les moyens de s'affirmer de façon originale et indépendante. Les qualités rares de *Polikuchka* en sont déjà une garantie et un témoignage.

§

Nous restons donc en observation, tandis que les efforts se multiplient autant, chez nous, dans un sens que dans l'autre, je veux dire dans le sens du mercantilisme aveugle et destructeur, aussi bien que dans le sens de l'art créateur. Car c'est au moment précis que l'on désespère de la production générale qu'un Lupu Pick se manifeste, et que s'ouvre **au Musée Galliera** une « Exposition de l'art dans le cinéma français », exposition riche surtout d'une signification qu'on ne saurait négliger sans injustice et manque de clairvoyance. Car, à côté de l'intérêt certain qu'éveille une parfaite rétrospective mécanique du cinéma, outre une exposition de matériaux (décors, costumes, accessoires) créés en vue des buts spécifiquement photogéniques, c'est-à-dire fournissant une solution première à des problèmes nouveaux, outre enfin une démonstration éclatante de la force d'enseignement du film en ce qui concerne particulièrement l'enseignement du dessin, la manifestation du Musée Galliera, si excellemment organisée par son conservateur M. Clouzot, confirme notre foi, exalte notre enthousiasme, en inaugurant par des conférences (1), dont l'intérêt n'a échappé à aucun esprit averti, un premier essai d'esthétique cinégraphique.

L'art est proche.

LÉON MOUSSINAC.

ARCHÉOLOGIE

H. Malorey : *Du vieux Tours aux châteaux de la Loire*, Edit. d'Art, H. Malorey, 79, rue Cambronne. — Alfred Hachette : *Le Couvent de la Reine à Versailles*, Laurens. — Louis Amiet, *Essai sur l'organisation du chapitre cathédral de Chartres*, Félix Lainé, rue Rabuan du-Coudray, à Chartres.

Une publication des plus intéressantes, parmi les guides relatifs aux villes d'art et monuments du passé, est le volume publié par M. H. Malorey : **Du vieux Tours aux châteaux de la Loire**. — On sait que Tours apparaît dans l'histoire, surtout avec l'époque mérovingienne. Les noms de Grégoire de Tours et de l'abbaye de Saint-Martin reviennent fréquemment dans les récits de l'époque. Ce fut ensuite la ruée des Arabes,

(1) A ces conférences ont participé MM. Marcel L'Herbier, Coissac, René Blum, Lionel Landry, Rob. Mallet-Stevens et Mme Germaine A. Dulac.

qui vint mourir entre l'Indre et le Cher, au moment d'atteindre les richesses accumulées dans les monastères de la région.

Bientôt, la ville de Tours dut être fortifiée si elle ne l'était déjà, car on sait qu'elle put résister aux assauts des Normands, mais qu'il saccagèrent et brûlèrent l'abbaye de Marmoutier et la basilique de Saint-Martin. Au siècle suivant, nouvelle invasion normande, qui ruina le bourg de Saint-Martin et vingt-huit églises. On fortifia le bourg, qui prit le nom de *Château-Neuf*. Ce fut ensuite la période des luttes féodales, qui dura jusqu'en 1044. Les Plantagenets, comtes d'Anjou et de Touraine, montent sur le trône d'Angleterre, et la province ne redevint française qu'avec la victoire de Philippe-Auguste sur Jean Sans-Terre. Les murailles de la ville avaient été reconstruites en 1308 par le roi Jean le Bon; mais les nouveaux remparts comprirent le bourg de Saint-Martin et d'autres églises de la périphérie. La vieille ville, qu'on retrouve facilement, forme du reste à peu près un rectangle qui s'appuie sur la Loire. Une voie assez étroite la traverse et mène au pont qui enjambe la rivière pour gagner Marmoutier. D'un côté se trouve la cathédrale et le palais épiscopal, l'ancien château dont on retrouve des fortifications dans la cour de la caserne ; l'église Saint Julien-le-Pauvre, etc. Du côté opposé sont les restes de l'abbaye de Saint-Martin, diverses églises, — l'intérieur de l'une d'elles, si j'ai bonne mémoire, décorée de vitraux modernes d'un coloris remarquable, — plusieurs hôtels, et même des rues entières de vieilles maisons.

Le travail de recensement qu'apporte M. H. Malorey guide le visiteur parmi de vieilles choses intéressantes et pour lesquelles il fournit des indications précises. Une très belle illustration du volume, — qui est surtout un recueil de planches, — montre la façade et divers détails de la cathédrale Saint-Gratien, le tombeau célèbre des enfants de Charles VIII, divers aspects du cloître, qui se trouve dans une position spéciale et séparé de l'église par une rue.

Parmi les vieux hôtels cités dans l'album, les plus remarquables sont : l'hôtel Gouin (XVe siècle) rue du Commerce, l'hôtel dit de Tristan l'Ermite (fin du XVe siècle), rue Briçonnet, dont nous nous rappelons divers détails curieux. et qui se trouve reproduit sur plusieurs planches. Ailleurs, c'est un hôtel du XVIIIe siècle, rue Bretonneau ; la maison du Dauphin (XVe siècle),

rue de Lariche. On peut citer encore l'église de Notre-Dame la Riche (xve siècle), à l'angle de la rue Alleron ; la place du Grand-Marché avec la fontaine de Beaune (1511) ; rue du Change, avec la perspective de la Tour de l'Horloge (xii[e] et xiii[e] siècle) qui est un des restes de l'abbayé de Saint-Martin ; une maison des xv[e] et xvi[e] siècles, rue de la Rôtisserie ; l'auberge de la Croix-Blanche, place du Château-Neuf (xiii[e] siècle), l'ancienne église Saint-Denis,etc. On peut ajouter de remarquables planches figurant un délicieux escalier de bois du xvi[e] siècle, rue du Panier-Fleuri ; le cloître Saint-Martin (xvi[e] siècle), d'un art si précieux et qui subsiste rue Descartes ; la Tour Charlemagne (xi[e] et xiii[e] siècles), rue des Halles, qui est encore un reste de l'ancienne abbaye de Saint-Martin, etc.

Après ces promenades à Tours, dont nous n'avons pu mentionner que les principales curiosités, le volume de M. H. Malorey conduit le lecteur dans les châteaux célèbres de la région : Plessis-lès-Tours, qui fut habité jusqu'à Marie de Médicis, mais dont il reste assez peu de chose ; Blois, un des plus admirables décors de la région dans une vieille ville délicieuse ; Chambord, qui est une des constructions les plus heureuses de François I[er] ; Chaumont, forteresse féodale reconstruite sous Louis XII ; le château d'Ussé, le château d'Amboise ; Azay-le-Rideau, Chinon, Langeais, — où se trouvent les ruines du plus ancien donjon de France ; Loches, avec les ruines magnifiques de son château, le tombeau d'Agnès Sorel, les précieux édifices de la ville, etc ; Chenonceaux, dont le très beau site est célèbre, qui a été sans doute bien « arrangé », mais possède encore d'admirables cheminées de la Renaissance.

Le volume de M. H. Malorey peut donc être retenu par les archéologues et les touristes. L'auteur insiste également sur le côté pittoresque des paysages de la Loire. En somme, c'est une remarquable publication, toutefois qu'on puisse faire observer que son format en fait un ouvrage de bibliothèque, plutôt qu'un guide et qu'on regrette la place et le mauvais goût d'un double texte français et anglais. — Mais on ne vit pas « d'eau claire et de l'air du temps », et il faut bien satisfaire une clientèle cosmopolite.

§

Une forte brochure a été consacrée par M. Alfred Hachette au **Couvent de la Reine, à Versailles,** — fondation de Marie Leczinska, qui fut d'ailleurs habitée assez tard et disparut à la Révolution. C'est aujourd'hui le Lycée Hoche. La fondation fut destinée successivement : aux Augustines, Ursulines, Religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, etc... Les anciens bâtiments ont d'ailleurs failli être sacrifiés lors de la construction du chemin de fer de Paris (1838), dont des projets faisaient passer la ligne à travers les constructions.

Les religieuses de Compiègne vinrent les occuper en 1771-1772. La brochure de M. Alfred Hachette comporte un fort nombre d'illustrations, plans, etc., relatifs au Couvent de la Reine, mais d'un art plutôt médiocre, malgré l'emphase des descriptions architecturales, et qui ne devait trouver fin qu'avec Louis XVIII et Charles X.

De M. Louis Amiet j'ai à signaler encore un très curieux **Essai** *sur l'organisation du Chapitre cathédral de Chartres (du XIe au XVIIIe siècle)*. C'était, on peut le savoir, un des plus importants, sinon le premier, des églises de France.

D'après des vieilles traditions invoquées de temps à autre par le Chapitre, l'église de Chartres aurait été fondée, même avant la naissance du Christ. Mais on sait que les premières traces « organiques » du Chapitre ne remontent guère au delà du XIe siècle. C'était d'ailleurs un des plus considérables et nombreux du royaume. A l'origine, il possédait soixante-douze canonicats et dix-sept dignités. Au XIVe siècle, on y comptait soixante-dix-sept prébendes. En cas de vacances, l'évêque devait nommer un titulaire, faute de quoi le chapitre le désignait lui-même ; mais on nous dit que le cas se présentait assez rarement. Le plus certain, c'est que le Chapitre, comme le fait a été constaté bien ailleurs, jouissait d'une véritable indépendance et se trouvait même à l'occasion batailler contre l'évêque dont le rôle n'était pas toujours aisé à tenir. On a cité même des cas où le Chapitre de Chartres fut en opposition avec le Roi. Cependant on sait que certains chanoines étaient nommés par l'autorité royale et que le Chapitre n'avait pas à intervenir ; toutefois, il y avait souvent des récriminations. — Les dignitaires étaient au nombre de

dix-sept : le doyen, le chantre, le sous-doyen, le sous-chantre, le chambrier, le chancelier, le grand archidiacre, l'archidiacre de Dunois, l'archidiacre de Pinserais, l'archidiacre de Blois, l'archidiacre de Dreux, celui de Vendôme, le prévôt d'Ingré, le prévôt de Normandie, le prévôt de Mazengé, le prévôt d'Anvers et le chevecier. D'ailleurs, l'ordre établi entre ces dignitaires ne le fut pas sans contestations.

Le volume de M. Louis Amiet apporte du reste de curieux détails — et c'est une partie fort intéressante de son travail — sur les nombreux dignitaires de Chartres. Le chambrier devait donner le jour de Pâques cinq sous à chaque chanoine pour les jouer aux dés; les clercs du bas chœur recevaient vingt sous pour acheter du vin. Ces redevances furent abolies en 1354, mais le chambrier ne tira aucun avantage de cette suppression, car il dut rétribuer l'évêque chargé de faire un sermon en latin en l'honneur de la résurrection du Christ, et récompenser les chanoines et clercs qui se trouvaient présents. — Le Queux ou cuisinier était un laïc au service des marguilliers ; il ne pouvait se marier ; la provision de cet office appartenait au chevecier ; le queux devait prêter serment et donner caution. Le texte donne d'ailleurs de très singuliers détails sur l'office et les obligations du queux. Les deux « éteigneurs de chandelles » et guetteurs étaient chargés de l'éclairage, même des tours et jubé, et devaient faire la police de l'église, « vider » les malfaiteurs, les mendiants, les ivrognes et les chiens. Ils devaient également faire le guet dans le clocher neuf, où une chambre était disposée pour cet office, et sonner d'heure en heure pour rassurer les habitants. Chaque guetteur avait un revenu annuel de 200 livres, etc...

Le volume de M. Louis Amiet est en somme un intéressant travail d'histoire et mérite d'être placé à côté des publications déjà nombreuses qui intéressent la cathédrale et le diocèse de Chartres.

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Un souper de Monselet. — La jeunesse littéraire d'aujourd'hui est trop coiffée de philosophie pour s'informer d'un

amuseur et d'un artiste et, si elle a mis son nez dans une biographie illustrée de Charles Monselet, la vue d'un bedon piriforme et d'une serviette blanche sous un double menton a dû la faire reculer d'horreur.

Monselet écrivain avait le souci de l'élégance et nullement celui de réformer le monde. Cela fait deux qualités devenues rares et pourtant insuffisantes pour l'empêcher d'être délaissé.

On n'a rien dit de ses critiques dramatiques du *Monde illustré*. Elles sont le plus souvent exquises de bonne humeur et très justes quant à l'avenir des réputations. Monselet ne se laisse pas éblouir par un médiocre tel qu'Emile Augier. Voyez le compte rendu des *Effrontés*. On y devine une grande envie de manifester un mépris égal à celui que montrait Barbey d'Aurevilly. Celui ci, du reste, savait un gré infini à Monselet de ces sentiments.

Monselet avait la reconnaissance de la rate comme il avait celle de l'estomac, et après s'être amusé deux heures durant au spectacle d'une insanité, *La Mariée du Mardi gras*, il commence son feuilleton par ces mots : « Je ne me fâcherai pas, j'ai trop ri ! »

Un Monselet dont on n'a rien dit encore, c'est Monselet poète lyrique, et c'est une injustice. Poète, il n'a pas écrit que le sonnet du cochon et les quatre vers de son épitaphe. Ses poésies complètes (je veux dire le volume qui a pour titre *Poésies complètes*) seraient avantageusement relues par les modernes qui ronsardisent.

L'homme, on l'a jugé à travers sa réputation de Parisien spirituel et toujours pressé. Il fut, en somme, extrêmement réservé, souriant, presque silencieux.

Au café de Suède, où je le vis une fois, il était, pour les raisons que je viens de dire, un peu dépaysé. Il appartenait à un milieu beaucoup plus relevé dans le monde des Lettres.

Le café de Suède, situé boulevard Montmartre, à gauche du petit théâtre des Variétés, a disparu il y a douze ans. Il était fréquenté, au moment de sa disparition, exclusivement par des comédiens.

Avant 1870, il faisait figure de café littéraire. Les acteurs y étaient nombreux à l'heure de l'apéritif. Dans la soirée, quelques boulevardiers venaient aux nouvelles. Nadar et Paul de Cassa-

gnac s'y rencontraient souvent. A la sortie des théâtres, il y avait foule au café de Suède.

On ne pouvait dire qu'il y eût à ce café où les mêmes gens passaient et repassaient quotidiennement des habitués, des clients attitrés, ayant leur table préférée, leur coin et le garçon au courant de leurs manies.

Et pourtant, il y en avait un. Le café de Suède avait un habitué ! Il s'appelait M. Besse.

M. Besse avait paru, pour la première fois, au café en 1864. Il avait à peine trente ans ; il arrivait de La Flèche, où il avait fait des études très complètes au Prytanée, dont il suivait les cours en qualité d'externe, n'étant point fils de militaire. Ayant échoué aux examens d'entrée à l'Ecole centrale, il choisit la profession de boulevardier et habitait avec sa mère, rue Grange-Batelière.

Avec de petites rentes et une réputation d'homme d'esprit qui n'était pas surfaite, il pratiqua le boulevard et le café de Suède jusqu'en 1877, date de sa mort.

Il se levait à midi, déjeunait et, après quelques courses dans le quartier, il arpentait les grands boulevards, ne dépassant guère la Chaussée d'Antin quand il allait vers l'Ouest, ni le faubourg Poissonnière, quand il allait vers l'Est.

Il appelait le Château d'Eau l'Extrême Orient et à quelqu'un qui voulait l'entraîner vers la place de l'Opéra, il répondit : « Non, on doit voir la mer et j'ai toujours détesté ça ! »

Il se trouvait ainsi au café de Suède entre quatre et cinq heures, ne le quittait que pour aller dîner, faisait le bésigue de sa maman Besse et à dix heures revenait au café, où il s'établissait pour jusqu'à la fermeture.

Il avait un visage entièrement glabre, deux yeux de potache éveillé, au-dessus d'un nez court et rond. Très poli, aimable et gai, il s'était acquis la sympathie de tous ceux qui, sans être habitués comme lui, fréquentaient le café de Suède. Monselet auquel il avait été présenté, lui serrait la main et s'asseyait volontiers à sa table.

Un soir dont je ne saurais préciser la date, c'était peu de temps avant la guerre de 1870, M. Besse arriva un peu en retard et accompagné d'un ami de province au devant duquel, contrairement à toutes ses habitudes, il était allé à la gare Montparnasse.

L'ami venait du Mans et apportait dans un sac solidement ficelé des pots de grès contenant des rillettes. Les rillettes du Mans sont fameuses et peuvent rivaliser, on le sait, avec celles de Tours.

Quand les deux jeunes gens arrivèrent au café de Suède, après s'être partagé la fatigue, portant chacun à son tour le pesant sac, Monselet était là.

Il fut tout aussitôt décidé que l'on souperait à minuit. On fit préparer les vins et du pain grillé.

C'est alors que Monselet fit remarquer que les rillettes constituaient un de ces mets que les parisiens ignoraient totalement.

C'était vrai, à l'époque dont je parle. Ce n'est guère qu'à partir de 1880 qu'on en vit dans la plupart des restaurants de Paris. Et encore, en des temps moins reculés arrivait-il qu'un consommateur demandât, en désignant les petits pots du Mans: « Qu'est-ce cela ? »

« Je parie, dit Monselet, qu'il n'y a pas ici deux personnes qui, lorsque nous leur montrerons des rillettes, sauront dire ce que c'est. »

Ainsi s'organisa une petite mystification. A l'heure du souper, on graissa les tartines en assez grand nombre, on les plaça en pile sur des assiettes et les trois convives commencèrent la dégustation.

Des voisins s'avancèrent bientôt, demandant à M. Besse qu'ils connaissaient tous : « Que mangez-vous donc là ? »

Et M. Besse répondait : « Celui de vous qui pourra me le dire aura droit à une tartine. »

On alla chercher d'autres clients du café de Suède et les réponses qu'ils firent donnèrent bientôt raison à Monselet. Piqués au jeu, des amis de Besse sortirent sur le boulevard Montmartre, arrêtèrent des passants en les suppliant d'entrer pour donner leur avis.

Ce fut, en un mot, pendant une demi heure une aventure gastronomique.

Des boulevardiers qui connaissaient Monselet s'approchaient, le suppliaient du regard, baissaient vers lui leur oreille, attendant un mot.

Monselet, souriant derrière ses lunettes, tout en croquant ses

tartines, ajoutait encore à la mystification en feignant l'ignorance.

Il disait : « Chut ! n'ébruitez pas !...

— Comment ?

— Oui, mon cher, c'est honteux, mais je n'ose prononcer une appellation, je ne suis pas assez sûr !

— Vous !

— Moi... chut ! »

Un peu après minuit, un des assistants qui s'en allait dépité rencontra, sortant du théâtre du Gymnase, l'acteur Saint-Germain et lui dit : « Il y a au Suède Charles Monselet et son ami Besse, qui sont en train de manger des choses ignobles, vous devriez aller voir cela... »

Saint-Germain y alla.. Il était connu de Besse qui lui présenta une assiette en disant : « Vous, Saint-Germain, vous allez nous dire ce que c'est ! »

Le comédien réfléchit un instant et reprit : « Je n'en sais rien, mais ça doit être ça qu'on appelle des rillettes !... »

« Bravo! » fit Besse.

Alors Monselet, jouant jusqu'au bout le rôle qu'il s'était donné, ajouta : « Moi aussi, je m'en doutais ! »

RENÉ MARTINEAU.

NOTES ET DOCUMENTS ÉCONOMIQUES

Le rapport des Experts et la question des réparations. — A la suite de l'article de M. C.-J. Gignoux, *Après l'Expertise*, publié dans notre numéro du 1er juillet, nous avons reçu de M. Arnold Rechberg la lettre et la note suivantes :

Berlin, 3 juillet 1924.

Monsieur le Directeur,

C'est avec un intérêt tout particulier que j'ai vu dans le *Mercure de France* un article dans lequel vous mentionnez des propositions faites par moi quant à la question des réparations.

Je suis, en effet, depuis la fin de la guerre, de l'avis que c'est la collaboration des grandes industries françaises et allemandes seule qui peut rétablir la prospérité des deux nations voisines. Cependant je ne peux pas croire qu'on arrivera à cette collaboration industrielle franco-allemande par les propositions des Experts. Une collaboration industrielle

franco-allemande ne peut être établie que par une cession de participations aux grandes industries allemandes.

Etant donné que vous avez mis mes propositions en cause et étant donné qu'il s'agit de questions qui sont intéressantes, ce me semble, pour vos lecteurs, je vous prie, monsieur, de bien vouloir insérer mon exposé ci-joint dans les colonnes de votre revue.

Veuillez agréer, etc.

ARNOLD RECHBERG.

Voici l'exposé de M. Arnold Rechberg :

Selon les propositions des Experts, les industries allemandes doivent émettre des obligations d'un montant de cinq milliards mark or, qui seraient attribuées aux créanciers de l'Allemagne.

Une telle mesure ne paraît, à première vue, pas trop difficile. Elle se démontre, examinée de plus près, presque inexécutable.

D'abord la question se pose quel doit être le caractère précis desdites obligations. Veut-on émettre ces obligations comme un ensemble, dont les intérêts et l'amortissement soient payés par l'industrie allemande entière ? D'après quelle proportion pourrait-on alors répartir ce service d'intérêts entre les différentes entreprises industrielles allemandes ? Il serait impossible de répartir ces payements entre elles selon le capital nominal desdites entreprises, parce qu'il y a des entreprises industrielles dont le capital nominal est considérable et qui ne font, dans la situation actuelle, pas de bénéfices, et d'autres à petit capital dont les bénéfices sont bons. Si on veut charger la première catégorie selon leur capital nominal, on va les écraser, et elles deviendront, en conséquence, incapables à tout payement futur. Si d'un autre côté on veut charger les entreprises industrielles allemandes selon les bénéfices y réalisés, c'est également bien incertain. Les bénéfices industriels sont variables. Une entreprise dont les bénéfices ont été satisfaisants depuis quelque temps peut, de par un simple changement des données économiques d'un jour à l'autre, ne plus faire du tout des bénéfices. Comment serait-il d'ailleurs possible de contrôler dans l'avenir les bénéfices obtenus dans les différentes industries allemandes ?

On pourrait, d'autre part, individualiser les obligations industrielles allemandes, de façon que toute entreprise industrielle aurait à émettre séparément un certain nombre d'obligations dont les intérêts et l'amortissement seraient à payer par cette entreprise seule. C'est alors que les obligations des entreprises qui en pourraient payer régulièrement les intérêts resteraient bonnes, tandis que la valeur des autres disparaîtrait plus ou moins. Qu'est-ce qu'on pourrait faire d'ailleurs, si une entreprise industrielle allemande ou plusieurs de ces entreprises n'étaient plus en état de payer les intérêts des obligations en question ? Il se-

rait impossible de vendre tout un lot d'entreprises industrielles allemandes, parce qu'on n'arriverait pas à trouver des acheteurs.

Toutes ces difficultés pourraient être évitées si — au lieu d'obligations industrielles — des participations aux grandes industries allemandes étaient, comme je l'avais proposé, attribuées aux Français et aux créanciers de l'Allemagne. L'émission de telles participations pourrait d'abord se faire sans aucune difficulté technique, parce que toute entreprise industrielle, quels que soient son capital et ses bénéfices, aurait à émettre des participations d'un montant de trente pour cent de son capital actuel, de façon que chacune soit chargée dans la même proportion. Les Français auxquels le gouvernement français vendrait, selon les propositions faites par moi, ces participations obtiendraient par un tel achat le droit de siéger dans les conseils d'administration des industries allemandes. Chacun de ces Français pourrait donc facilement contrôler aussi bien que tout actionnaire allemand les bénéfices réalisés dans ces industries. Il ne faut d'ailleurs pas oublier qu'il y a, quant aux obligations proposées par les Experts, le risque que ces obligations perdent leur valeur si les industries allemandes font de mauvaises affaires, tandis que les intérêts desdites obligations ne seraient pas plus hauts si les affaires des industries allemandes se développaient favorablement. Il y a donc un risque sans une contrechance. Tout au contraire, les participations offrent aux Français une chance de partager les bénéfices de l'industrie allemande, au fur et à mesure que ces bénéfices s'amélioreraient.

Enfin si des participations aux grandes industries allemandes étaient, comme je l'ai proposé, cédées à titre de réparation au gouvernement français pour que le gouvernement français les vende aux industriels français ou à tout Français qui en voudrait acquérir, ce sera l'établissement de la collaboration industrielle franco-allemande, qui offre d'énormes avantages aux deux nations voisines. Si c'étaient tout simplement des obligations industrielles allemandes qui passaient en France, cette collaboration ne serait nullement réalisée.

ARNOLD RECHBERG.

Nous avons communiqué les documents ci-dessus à notre collaborateur M. C. J. Gignoux, qui nous répond :

Mon cher Directeur,

J'ai pris connaissance avec un grand intérêt de la lettre et de la note que vous a adressées M. Arnold Rechberg, et que vous avez bien voulu me communiquer.

M. Rechberg critique tout d'abord assez vivement le système d'obligations industrielles imaginé par le Rapport des Experts pour faire contribuer l'industrie allemande aux charges des réparations : il se

demande comment elles pourront être « assises » et réparties entre les différents établissements qui en recevront la charge. Je n'ai pas, dans mon article du *Mercure*, abordé cette question, laquelle est du reste en ce moment examinée, comme chacun le sait, dans le détail et aussi dans le secret, par un Comité spécial de la Commission des Réparations.

L'idée que j'ai voulu exprimer, et qui n'est pas finalement très différente de celle que développe M. Rechberg, c'est que ce système des obligations industrielles comporte un « dynamisme », susceptible de fournir un aliment précieux à l'activité des négociateurs.

L'industrie allemande va émettre — si le Reich applique le rapport des Experts — 5 milliards de marks-or d'obligations. Les experts ont prévu que ces titres, préalablement remis à un Trustee, pourraient, en outre de leur destination principale qui est de grossir par leurs intérêts les sommes disponibles pour les réparations, faire l'objet de diverses tractations : rachat en capital par les émetteurs, cessions, négociations contre d'autres avantages, etc...

M. Rechberg, qui continue à préconiser, comme moyen de paiement des Réparations, l'attribution aux Alliés de « participations » dans l'industrie allemande, c'est-à-dire en pratique d'actions à provenir d'une augmentation obligatoire et générale du capital de toutes les entreprises, observe que ces dernières ne pourront pas à la fois émettre les obligations prévues par le rapport des Experts, et les actions prévues par son plan à lui. C'est, en effet probable, et ce n'est pas ce qui est dit dans l'article que vous avez bien voulu accueillir.

Mais on peut parfaitement concevoir, et c'est ce que j'ai écrit, qu'une négociation spéciale entre les Alliés entre eux et avec l'Etat et l'industrie allemands aboutisse à une répartition des obligations des experts entre les créanciers, et, éventuellement, à la substitution d'actions aux obligations, de façon à accroître la valeur de ce moyen de paiement, à lui permettre d'augmenter avec le rendement de l'industrie allemande, et à préparer des arrangements économiques plus importants, que commandent aujourd'hui les événements.

M. Rechberg ne dit pas autre chose, et la conclusion à laquelle j'aboutis ainsi est très voisine de son système : où nous nous séparons, c'est lorsqu'il écrit qu'il y a lieu d'écarter le rapport des Experts pour s'en tenir uniquement à ce système.

A quoi je répondrai à mon tour :

1° Que la question des obligations industrielles n'est qu'une partie du rapport des Experts et que, de ce que l'on songe à interpréter cette partie, il ne suit pas que l'on doive faire table rase des autres ;

2° Et surtout que le Dr Rechberg ne peut ignorer que son système rencontre depuis trois ans dans son pays l'opposition des intéressés,

dont des hommes comme MM. Tietz ou Sorge, Président de la Fédération des Industriels allemands, se sont faits, à diverses reprises, les interprètes. Aujourd'hui, le rapport des Experts, s'il est exécuté par le Gouvernement allemand, les obligera à une émission d'obligations, ce qui n'est pas évidemment la même chose qu'une augmentation de capital-actions, mais en est tout de même voisin. Ils devront entrer dans la voie où ils se refusaient à s'engager d'eux-mêmes. C'est pourquoi j'écrivais le 1er juillet que les ententes industrielles de part et d'autre du Rhin, et la participation française dans telle ou telle industrie allemande en particulier, trouveraient dans le rapport des Experts « un point d'accrochage » qui avait peut-être manqué jusqu'ici.

C'est aussi pourquoi, à mon avis, il n'y a nullement lieu de distraire du plan des Experts telle ou telle partie pour construire un système entièrement nouveau et indépendant du reste de ce plan, mais seulement d'utiliser, je reviens encore sur le mot, le « dynamisme » qu'il contient volontairement, et dont le chapitre des obligations industrielles représente une large part.

Veuillez agréer, etc.

C.-J. GIGNOUX.

CHRONIQUE DE PARIS

Les assassins de Paris. — Provisoirement, il faut l'espérer, c'est une corporation qui tient sa place et qui, chaque jour, fait parler de ses exploits. Cette grande famille se subdivise en classes très différentes les unes des autres, et auxquelles ce titre peut paraître plus ou moins arbitraire. Cela va du crime médiocre au crime mis en scène par le Diable et les comparses terrifiants du corps de ballet et de la nuit du sabbat. Il y a, en effet, deux catégories principales d'assassins : l'assassin qui n'excite pas l'imagination et l'assassin qui excite l'imagination.

Pour la deuxième catégorie, l'Esprit du Mal s'en mêle, en ce sens qu'il choisit le décor, distribue les accessoires et inspire aux meurtriers des gestes surprenants. Il y a des assassinats à tendances littéraires et plastiques, et d'autres qui ne montrent en exemple que l'extraordinaire bêtise humaine qui, parfois, peut atteindre à des résultats qui défient toute comparaison, même avec les formes les plus désarmées du monde animal. Certains criminels sont bêtes, dans une sorte d'exaspération qui les rend fantastiques. De leur personnalité monstrueuse rayonne la lumière du cauchemar, qui n'est pas celle de la lune ou de la lampe

électrique. Les assassins stupides produisent leur lumière, que l'on pourrait peut-être comparer aux émanations lumineuses de certains médiums. Je ne connais pas d'image plus abominable que celle qui représenterait un assassin, complètement idiot, à tête phosphorescente, poursuivant dans une maison à six étages, complètement déserte, une femme de ménage serrant contre sa poitrine un filet à provision d'où dépasse un pain.

La chronique de Paris, durant les années qui suivirent l'armistice, fut particulièrement peuplée de femmes coupées en morceaux. Je n'ai pas entendu dire que l'on ait retrouvé les coupables, et, tout au moins, le nom des victimes.

Les différentes catégories d'assassinats,considérés spécialement sous leur aspect décoratif, n'offrent que des compositions dont les détails se répètent. Le cadavre au coin d'une rue, avec le classique couteau entre les deux épaules, le vieillard de campagne, pendu dans son grenier par ses héritiers, mais maquillé en suicidé, l'assassiné parmi ses meubles éclaboussés de sang, ne peuvent effacer l'horreur qu'inspire à des hommes bien portants la découverte d'un corps humain morcelé, enveloppé dans une toile cirée, trouvé au petit jour dans un terrain vague ou sur les bords de la Seine, dans les herbes au delà des fortifications.

Il faut, tout au moins dans ce cas, manquer totalement de sensibilité pour se livrer à cette opération sinistre. Et les gens qui l'accomplissent ne doivent pas connaître le remords. Le remords ne peut exister que dans l'imagination d'individus qui jouent le même jeu, sans toutefois en respecter les règles. Parmi les assassins, quelques-uns, assez rares, ne jouent pas le jeu de l'humanité. Ils ne parlent vraiment aucune langue en usage sur la terre, et quand la police les confond en présence de leur victime, ils doivent sentir dans leur tête tourbillonner des idées impuissantes. Ils ne doivent rien comprendre aux attentions dont ils sont l'objet, depuis la pose initiale du cabriolet jusqu'au coup d'œil de bas en haut jeté sur la guillotine. Cette race d'assassins est particulièrement désolante. Lutter contre un tel homme, c'est lutter contre une masse de chair animée par un instinct strictement homicide, c'est se cramponner avec deux mains déjà molles aux tentacules inexorables d'un poulpe qui aurait pris l'habitude de vivre dans une cave.

L'assassin de Paris n'appartient pas à cette catégorie qui se

rencontre un peu partout et qui ne varie guère ses effets en changeant de pays. A Paris, le crime est souvent un détail de la rue. Il naît dans le commerce débilitant des filles, prend des forces dans les « boniments » de Pierre et de Paul, et finit dans la prostration à peu près complète de l'acteur, quand il se trouve en présence du juge d'instruction.

Un des assassins de Paris, parmi les plus remarquables, c'est, au goût populaire, le célèbre Landru. Il y a quelques jours, le propriétaire de la villa de Gambais tenta vainement de vendre cette maison, saturée d'images qui ne sont pas encore révélées. Je comprends très bien le peu d'enthousiasme des acheteurs pour cette villa mal débarrassée de ses fantômes. Une telle demeure ne peut être habitée que par une collectivité assez joyeuse pour opposer la force de sa joie aux forces secrètes qui peuvent emprunter le langage du vent, quand il gémit sous la porte ou dans la cheminée. D'autant plus que la mort de Landru n'a pas déchiré le voile du mystère. La vision nocturne de ce petit assassin barbu, ratiocineur, poli et soigneux, est tout à fait suffisante pour gâter les nuits d'un imaginatif quelconque. Une maison, des vêtements prolongent la personnalité d'un homme au delà des limites permises. Si j'étais le propriétaire de la villa de Gambais, je la vendrais toute vive à un entrepreneur de démolitions et, sur l'emplacement de cette sinistre demeure, je ferais pousser des betteraves, car la betterave est une plante mauvaise conductrice des mystères d'origine criminelle.

§

Notre époque éveille souvent en nous des réactions brutales qui s'orientent, heureusement, vers la satisfaction de notre sensualité. Le goût de la vie est un peu le péché mignon des hommes de notre temps, et cela s'explique en ce sens que la vie humaine n'est pas garantie par tous les vieux préjugés sociaux qui, en ce cas, avaient du bon.

Un homme frais, intelligent et bien portant, un homme qui, au surplus, occupe une situation sociale assez encourageante, pense, à peu près sans s'en rendre compte, qu'il ne sera jamais pendu ou fusillé. C'est une grande erreur. La sagesse provisoire consiste à agir selon son intérêt, mais en estimant comme une possibilité le fait d'être pendu ou fusillé. Cela donne de la

saveur au pain que l'on mastique, et, en général, à tous les désirs du corps et de l'esprit. L'assassinat politique, d'esprit classique, un peu exécuté en vue d'une possible interprétation sculpturale, s'entoure en ce moment de complications décoratives qui n'empruntent à la vie moderne que quelques accessoires plus confortables. L'humanité de notre siècle a perdu le respect de la vie humaine, et l'horreur inspirée par un crime provient plus de la façon dont ce crime a été perpétré que de l'immoralité du geste.

Tout ceci donne du piquant, dirait un philosophe, à l'atmosphère cérébrale de Paris. J'ai souvent écrit toute l'admiration que j'éprouve pour les lumières de la rue. Mais plus la lumière est éclatante, plus l'ombre est épaisse. Et c'est peut être parce que l'ombre est impénétrable et surpeuplée que j'aime la lumière. On rencontre toujours, à une certaine heure de la nuit, autour des Halles quelquefois, des figures pleines d'ombre ; les yeux, dans ces faces, sont des hublots sur l'ombre interne et épaisse dont la tête est pleine. Une lampe électrique qui lancerait son jet de lumière dans cette obscurité mouvante y verrait peut être les formes larvaires de quelques projets horribles.

Ah ! nous sommes vraiment les hommes d'une génération accoutumée aux risques de la mort violente, avec ou sans parure !

PIERRE MAC ORLAN.

LETTRES ROUMAINES

J. Nistor : *Istoria Basarabiei*, Ed. Glasul Bucovinei, Cernauti. — Stefan Ciobanu : *Cultura româneasca in Basarabia sub stapânirea rusa*, Ed. Asoc-Uniunea cultur, — biseric., Chisanau ; *Vasile Alecsandri si Basarabia*, Viata romîneasca, XIV, 4. — Lettres inédites de Basile Alecsandri. — Mémento.

Au premier plan des travaux accomplis dernièrement dans le but de faire valoir nos provinces, il nous faut ranger les œuvres patiemment menées à bonne fin par MM. Nistor, professeur à l'Université de Cernauti (ville qui remplit en Bucovine le rôle que Cluj tient en Transylvanie) et Ciobanu, membre de l'Académie.

L'Histoire de la Bessarabie, telle que l'a conçue et réalisée M. Nistor, retrace la vie, sous toutes les formes, d'une région dans ses rapports avec l'ensemble des pays roumains, à

partir des origines de notre peuple jusqu'aux jours de la reconstitution nationale : cela forme une mine très riche et savamment ordonnée d'informations diverses, dont beaucoup n'avaient pas encore été rassemblées et organisées en corps défini (voir, par exemple, le récit détaillé de la délivrance), où l'on puise, en même temps que la connaissance approfondie de la Bessarabie (1), des notions générales sur les vertus et les destinées du roumanisme.

Les investigations de M. Ciobanu portent uniquement sur **La situation intellectuelle des Roumains de Bessarabie durant la domination russe.** A l'aide des documents inédits, actes officiels et papiers intimes, que les archives de l'Etat et des particuliers nous permettent à présent de connaître, il établit, de façon si l'on peut dire matérielle, la continuité de sentiments, de pensée et de langue roumaine en Bessarabie pendant plus d'un siècle d'occupation étrangère. Ainsi, les mémoires et les requêtes des habitants, comme les rapports et la correspondance des chefs et des agents de l'administration, dont M. Ciobanu nous livre copie, témoignent de l'opposition que rencontrait la russification de la part de la population indigène, pour laquelle les ordonnances et les règlements durent être rédigés en roumain. C'est le roumain que l'on persista à vouloir parler et écrire : les écoles, églises et monastères, les livres de classe, de messe et de lecture, les représentations théâtrales, etc., que dénombre M. Ciobanu, en font foi. Il y a eu même, sous l'influence des écrivains des provinces libres, sous l'influence notamment du poète Basile Alecsandri, des essais variés, parfois de qualité, toujours intéressants, de littérature originale (2).

Quant aux relations entre **Basile Alecsandri et la Bessarabie,** M. Çiobanu les étudie dans leurs raisons et conséquences (3). Il en ressort qu'Alecsandri avait exercé là-bas une

(1) Entreprises récentes, de valeur et fortune diverses, tendant au même but : M. George Ginglea s'occupe *de la littérature populaire d'aujourd'hui de la Bessarabie*; M. Basile Hanes nous renseigne sur *l'Ame roumaine dans la Bessarabie contemporaine* (« Biblioteca Basarabiei »); M. Teodoresco-Kirileano publie une série de *Contes bessarabiens* remaniés (« Cultura nationala »); Mlle Hélène Donici, de la famille de l'illustre fabuliste du même nom, transpose en jolis vers français quelques *Chants roumains et poésies populaires de Bessarabie* (chez E. Chiberre, à Paris); etc.

(2) M. Pierre Hanes vient de réunir en volume le cours libre qu'il a donné à l'Université de Bucarest sur *les Ecrivains bessarabiens* (Ed. Alcalay).

(3) V. sur le même sujet : le discours de M. P. Gore paru dans *Renasterea*

espèce de ministère de la foi nationale : très lu, il a créé une atmosphère littéraire, il a inspiré maintes œuvres poétiques, il a surtout entretenu le culte de la langue roumaine et maintenu les traditions intellectuelles et politiques de notre race. M. Ciobanu nous le montre également connaisseur profond des choses et des gens de Bessarabie. L'on s'est même demandé dernièrement s'il n'en était pas originaire (1). Il a dû, en tout cas, être bien lié avec nombre de boyards bessarabiens : M. Ciobanu souhaite que l'on puisse retrouver sa correspondance. Ce grand poète était, en effet, un aussi fécond épistolier. La plupart de ses lettres, rédigées en français, que conservait l'académie, ont malheureusement subi, à ce que nous sachions, le sort du trésor en or de l'Etat : transportées à l'heure où les Allemands marchaient sur Bucarest, chez nos alliés russes à Moscou, l'on attend que les soviets veuillent bien nous les rendre. Comme nous préparions, avant la guerre, leur publication en volume, nous devons à cette circonstance d'en avoir transcrit une cinquantaine (2); de ces **Lettres inédites de Basile Alecsandri** nous jugeons opportun de détacher aujourd'hui un passage concernant la Bessarabie, puisqu'il apporte au débat soulevé par M. Ciobanu la réponse la plus autorisée. Ce passage est extrait d'une lettre en date du 10 mars 1854, envoyée de Paris à Jean Ghika :

Mon cher vieux,

Tu me demandes certains détails sur la Bessarabie, que je suis à même de te fournir.

Les boyards bessarabiens sont les êtres les plus malheureux, les plus humiliés et les plus crétinisés du monde, depuis qu'ils se trouvent sous la domination russe. A leurs yeux la Moldavie est un Eldorado auquel ils aspirent ardemment, et toutes les fois qu'ils peuvent, sans crainte de se compromettre, passer le Pruth, ils le font de bon cœur afin d'y respirer un *air libre*... Plusieurs propriétaires bessarabiens de ma connaissance ont fait des sacrifices immenses pour passer la frontière...

Les Bessarabiens craignent leurs maîtres, mais aussi ils les détestent du plus profond de leur âme, et le jour où la Providence les arrachera à leur esclavage sera salué avec acclamation et enthousiasme...

Les paysans ont conservé intactes et leur langue et leur nationalité, et

Moldovei, II, 6-8 ; et l'article de M. J. Buzdugan de l'*Adeverul literar si artistic*, II. 30.

(1) V. Ramvil, *Renasterea Moldovei*, II, 6-8.

(2) A paraître, par nos soins, cet hiver.

leur costume et leurs usages. Ils sont Roumains, et tellement Roumains qu'ils ne veulent pas même apprendre la langue de leurs oppresseurs. Tout compte fait, boyards et paysans bessarabiens ne demanderaient pas mieux que de voir se lever le soleil de la délivrance (1)...

Si le centenaire de la naissance de Basile Alecsandri, qu'on a fêté l'année dernière, a revêtu partout en Bessarabie autant d'émouvante grandeur, c'est sans doute parce que la province enfin délivrée entendait magnifier sa conscience vivante...

Mémento. — Revues et périodiques :

Vieata noua : des notes très judicieuses de M. Ovide Densusiano sur la France d'aujourd'hui (XIX, 9-10); excellents articles de Mme Mia Frollo sur les poètes fantaisistes de France (XVIII, 7-9) et sur le roman français contemporain (XIX, 4 et suiv) ; étude très documentée de M. C. Petrano sur l'enseignement de l'histoire de l'art dans les universités roumaines et étrangères (XIX, 7 et suiv.)

Cugetul românesc : intéressants souvenirs de M. Jean Bratiano, président du Conseil (I, 6) ; sur la nouvelle littérature (éditorial) (I, 4) version en vers roumains de la préface des *Fleurs du mal* par M. Théodore Arghezi, pamphlétaire célèbre et poète de troublante originalité (II, 4-5) ; la correspondance de D. Zamfiresco publiée par M. Cardas (II, 3 et suiv.) ; inédits de Delavrancea (II, 1) ; traductions en vers de Moréas et Fr. Jammes par M. Pillat (numéros divers).

Viata romîneasca : M. C. Stere commence une longue étude sur la Révolution bolcheviste (XV, 10-11) ; notes de M. Ibraileano sur la poésie nouvelle (XIV, 6) ; articles de MM. Ralea sur Marcel Proust (XV, 8 9) et C. Visoiano sur Jaurès (XVI, 4).

Convorbiri literare passent sous la direction de M. Al. Fzigara-Samurcas, qui publie une vivante analyse de l'art chez les Roumains (LVI, 1) ; dans le même numéro : pages sur la Roumanie, écrites avant la guerre, par S. M. la reine Marie ; vers de MM. Minulesco, Pillat, etc.

Tara noastra : article du poète Goga sur le devoir des écrivains de prendre part aux luttes politiques (IV, 48) et conférence du même sur l'idée nationale (IV, 50).

Gàndirea : Hommage au nouvel académicien, M. Sadoveano, par divers (III, 3-4) ; sur la tradition nationale et l'esprit d'innovation en littérature, par M. P. Seicaru (III, 12).

(1) M. le Dr C. Rakovski, Président de la République des soviets d'Ukraine et ambassadeur bolchéviste à Londres, qui est Roumain d'origine, a qualifié lui-même de « félonie », de « vol misérable », l'annexion de la Bessarabie par la Russie ; ses discours de protestation, prononcés aux meetings populaires de Braïla et de Bucarest, ont paru *in-extenso*, sous sa signature, en tête du journal socialiste *Romania muncitoare*, des 29 avril et 3 mai 1912.

Ramuri : in memoriam Jonel Pavelesco (excellent poète, mort dernièrement ; auteur d'un recueil de sonnets impeccables : *Sceaux d'or*, et merveilleux traducteur de J. M. de Heredia, de Verhaeren, etc.) par le poète N. Crainic (XVIII, 4).

Lamura : pour une politique intellectuelle, par l'académicien-universitaire, M. Jean Simionesco (V, 3-4).

Saptamana entreprend une enquête sur les cinq figures représentatives du peuple roumain (I, 6) ; dans le même numéro : Les journaux régionaux (éditorial).

Ideea europeana : les caractères de l'art roumain par M. Simionesco-Ramniceano (V, 123).

Cele trei Crisuri (Oradea mare, février) : en marge du symbolisme et de la poésie nouvelle, par M. Lovinesco.

Nazainta (Craiova, n° 9) : les contes et les légendes chez Cosbuc, par M. Papadopol.

Cuvîntul liber, nouvel hebdomadaire, très vivant, dirigé par le parfait journaliste, M. Eugène Filotti ; au sommaire du n° 8 : la crise du papier et les nécessités de la culture intellectuelle, par M. Davidesco.

Revista vremii, revue genre *Opinion*, entre dans sa 4e année ; chroniques politiques de MM. Serbesco, Gafencou, Corteano ; littéraires et artistiques de MM. Jean-M. Sadoveano, Camille Petresco.

Se zice : hebdomadaire genre *Cri de Paris*, paraît depuis 2 ans sous la direction d'un vieux parisien, M. Adolphe Clarnet, et obtint un vif et légitime succès ; nombreuses notes et indiscrétions littéraires ; jouit de la collaboration de M. Henri Streitman, journaliste de grand style, prodigieusement instruit et subtil.

Adeverul literar si artistic : hebdomadaire à fort tirage ; abondantes informations du pays et de l'étranger ; matière inédite (contes, poèmes, essais) et pages oubliées, toujours d'une grande variété et d'un brûlant intérêt ; a consacré toute une série de numéros spéciaux : au centenaire de Lazar (IV, 148) ; au cinquantenaire de Saguna (IV, 136) ; au double centenaire de Cantemir (IV, 134) ; au cinquantenaire de Bolintineano (IV, 125) ; à Tautu (IV, 142) ; à Eliade (III, 75) ; à Ispiresco (III, 107) ; à Carageale (III, 81) ; à Gherea (III, 76) ; à St. O. Josif (IV, 136), etc. ; aux écrivains de l'enfance (numéro pour la Noël) et de la nature (numéro de Pâques). Aux derniers sommaires : la littérature de la commune en Roumanie par M. Barbou Lazareano (IV, 122) ; un Romain Rolland de M. Sanielevici (V, 172 et suiv.) ; les idées sociales de M. Anatole France, premier portrait d'une série, par M. Théodore Teodoresco-Braniste (V, 176) ; M. Scarlat Froda y tient la chronique des livres et M. Baïcoulesco celle des périodiques.

Revues spéciales :

Grai si suflet : c'est la revue de « l'institut de philologie et de fol-

klore » de Bucarest, le seul périodique de ce genre que nous ayons. En tête du premier fascicule un article-programme, dont nous avons indiqué les principaux points dans notre dernière chronique ; ajoutons que M. Densusiano y insiste sur la nécessité d'étudier la langue roumaine parlée et écrite du point de vue aussi esthétique et musical, ce qu'on a trop oublié de faire chez nous jusqu'aujourd'hui Importantes études (en cours de publication) par MM. Candrea, Densusiano, P. Papahagi, Rosetti, etc. Riche et sûre chronique (compte rendus, entre autres, des livres de MM. Meillet, Millardet, Ph. Arbos, etc.).

Buletinul institutului de literatura : nous donne une idée de l'heureuse activité que déploie à la faculté des lettres de Bucarest l'éminent critique et universitaire, M. Michel Dragomiresco (qui continue au *Viitorul* ses remarquables et très remarquées « chroniques sur le mouvement intellectuel ») ; on y trouve le résumé des conférences et des discussions faites et soutenues au cours de l'année par des étudiants, consacrées aux œuvres de Brunetière, Hennequin, J.-M. Guyau, J. Benda, etc., (I, 1-9) et de quelques écrivains roumains contemporains (II, 10-13) ; (à signaler : les poètes roumains, originaires de la Macédoine, de langue grecque, par M. Sterie Diamandi).

Arhiva pentru stiinta si reforma sociala (V, 1-2) : la sociologie française contemporaine par M. C. Bouglé ; J.-C. Filitti : l'évolution des classes sociales dans le passé des principautés roumaines ; E. Jonesco, la réforme de l'enseignement.

Revista de filozofie (IX, 3 4) : N. Petresco, Essais de réforme de la logique traditionnelle ; M. Florian, la philosophie comme discipline théorique ; un Pic de la Mirandole par M. P. P. Negulesco.

Cultura paraît à Cluj, en quatre langues (roumaine, française, allemande et hongroise) sous la direction de l'académicien universitaire, M. Sextil Puscariu ; excellent but : la coopération de tous les savants et intellectuels de Roumanie, sans distinction de race et de langue ; fait œuvre de science en même temps que de fraternité humaine. Au sommaire du 3e numéro : coup d'œil sur la Bessarabie par M. Valsan ; Dr G. Popovici : la structure biologique des races habitant la Roumanie ; la fortune de Byron en Roumanie par P. Grimm ; le prosateur roumain Bratesco-Voinesti et les écrivains russes, par M. Dionisiu.

Buletinul cartii : revue bibliographique très soignée des publications roumaines ; renseigne sur l'industrie du livre et le mouvement de la librairie au monde entier ; vient d'ajouter à la partie technique une partie littéraire, rédigée par MM. Bucuta, N. Jonesco, Onicesco et Perpessicius (ce dernier s'est fait remarquer pour ses vers, qui paraissent dans différentes revues, d'une aimable et rare originalité). Au sommaire du n° 2 de la 2e an. : le livre français en Roumanie, par M. Nicolas Jonesco, jeune universitaire très instruit et de sens pratique, directeur

de la maison du livre de Bucarest *Centrala cartii*. M. Jonesco, retour d'un voyage à Paris, y décrit les progrès et le mécanisme de la librairie française, étudie les moyens de la diffusion et de la vente à bon marché des livres français en Roumanie, annonce la mise en pratique prochaine d'une série de mesures et dispositions servant cette cause (dont la publication des catalogues et des bulletins bibliographiques des livres et revues de France) ; c'est de la meilleure propagande franco-roumaine.

Publications récentes :

Bibliographie : le second tome de la très utile *Contribution à la bibliographie roumaine* (1500-1921), par M. George Adamesco ; le catalogue des publications de l'académie roumaine (1867-1923).

Histoire : le 2e et dernier tome de l'admirable *Histoire de la guerre pour l'unité nationale*, par M. Const. Kiritzesco.

Histoire littéraire : Histoire de la littérature roumaine moderne : *les premiers poètes valaques*, par M. G. Bogdan-Duïca ; rappel : la *Littérature roumaine moderne* (2 vol) par M. Ovide Densusiano.

Critique littéraire : *Aspects et directions littéraires*, par M. N. Davidesco ; Etudes, IXe série : *la poésie nouvelle*, par M. E. Lovinesco : rappel : *L'âme latine et la poésie nouvelle* (2 vol.), par M. Ovide Densusiano.

Philosophie : nouvelle édition, définitive, de l'admirable *Philosophie de Plotin*, l'œuvre maîtresse de M. Grégoire Tausan.

Sciences sociales et politiques : *Les doctrines des partis politiques*, recueil de 19 conférences par MM. Gusti, Radulesco-Motru, J.-G. Duca, V. Madgearu, Al. Marghiloman, Moscovici, etc.

Essais : de M. Henri Streitman, sous le titre de *Révisions*, une première série de maximes et de réflexions mélangées de portraits, de dissertations et d'apostrophes, sur la vie et le monde, en général, sur les gens et les choses de chez nous, en particulier : c'est un livre d'un genre rare dans notre littérature, où les dons de l'observation réaliste et de l'analyse psychologique s'allient aux jeux merveilleusement subtils de l'esprit spéculatif, livre empreint d'humour et d'amour, d'une philosophie fière et généreuse ; nous en reparlerons. De M. Grégoire Tausan, un autre journaliste doublé d'un penseur et d'un artiste, belles et sages et humaines *Opinions d'un solitaire*.

Beaux-Arts : Histoires de l'art par MM. Oreste Pafrali et Marin Simionesco-Ramniceano ; de M. Jean C. Bacila : recherches intéressantes sur quelques *Peintres français en Roumanie* (1828-1856).

Varia : *La loi de la propriété littéraire et artistique*, accompagnée d'une préface par M. Const. Hamangiu ; l'*Almanach du Highlife*, publié par *l'Indépendance roumaine* : beaucoup de renseignements pratiques ; l'année musicale, par M. Alfred Alexandresco ; l'*Almanach du Journal America* ; vers et prose par les principaux écrivains du royaume ; sur

« les Roumains d'Amérique » nous sommes renseignés abondamment par le livre de M. Drutzu. L'*Annuaire de la société littéraire Grégoire Alexandresco* (IVe série, pour l'année 1922-3) nous révèle les préoccupations et les aptitudes littéraires des collégiens d'une grande ville de province ; il y a, parmi les élèves du lycée « Unirea » de Focsani, beaucoup d'écrivains en herbe ; il y a, en tout cas, des esprits curieux et instruits, qui non seulement aiment lire, mais aussi savent choisir et expliquer leurs lectures, comme le prouvent les analyses et les sommaires de leurs séances (auteurs français étudiés : Molière, Pascal, Alphonse Daudet, Pierre Loti, Marcel Proust, etc.), que publie leur professeur, M. Jean M. Rascou, esprit très cultivé et libre, poète d'inspiration symboliste, très pur et très original, excellent traducteur du *Polyphème* de Samain, et fervent des lettres françaises. L'activité intelligente et féconde dépensée par M. Rascou est d'un bel exemple ; elle témoigne de l'orientation nouvelle que son illustre maître, M. Ovide Densusiano, a réussi à faire prendre aux meilleurs membres de notre corps enseignant. Invité à présider la grande fête de la « société Gr. Alexandresco », l'annuaire nous apporte également le texte de la conférence que M. Densusiano y a donnée ; il a parlé avec sa distinction coutumière de « la littérature et la vie », du symbolisme et des poètes...

POMPILIU PALTANEA.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Le Président Wilson et le règlement franco-allemand (d'après les documents personnels et inédits du Président Wilson, réunis et commentés par Ray Stannard Baker).Edition française avec un avertissement et des notes par Louis-Paul Alaux, Payot. — Léon Daudet : *Moloch et Minerve*, Nouvelle Librairie nationale. — Bernhard Huldermann : *La vie d'Albert Ballin d'après ses notes et sa correspondance*, préface de M. Félix Roussel, président des Messageries maritimes, traduit de l'allemand par M. Henri Simondet, Payot. — Michel Paillarès : *Le Kémalisme devant les Alliés*, Editions du « Bosphore », 2, rue du Bouloi. — Maria Botchkareva : *Yashka*, Plon. — Belliard et Boyer : *Correspondance* publiée par M. Georges Douin. — Théodore Lascaris : *Notes remises au capitaine Joseph Edmonds*, publiées par le même, sous les auspices de la Société Royale de géographie d'Égypte, Le Caire 1923 et 1924. — Ernest Lagarde : *La reconnaissance du Gouvernement des Soviets*, Payot.

Quand, au mois de décembre 1918, le peuple de Paris fit au **Président Wilson**, qui venait jouer son rôle dans les négociations pour la paix, un accueil si enthousiaste, toutes les personnes qui s'étaient initiées à la pensée du chef de l'Etat nord-américain ailleurs que dans des journaux censurés comprirent le

malentendu qui s'était formé et la crise qui en résulterait. Paris et le Français s'imaginaient recevoir un allié, un ami. Le président Wilson, cependant, accourait à Paris en arbitre. Il était fermement résolu à ne pas laisser faire une paix britannique, ni, surtout, une paix française ou une paix italienne. Convaincu du succès auprès des masses de la doctrine qu'il avait proclamée, très fier de ses quatorze points et, si l'on peut dire, de la religion politique qu'ils résumaient et qu'il croyait appelée à régir désormais les rapports entre les nations, le Président Wilson voyait déjà les plénipotentiaires, ses collègues, regardant vers lui comme vers un maître, applaudissant à ses sentences, acceptant avec déférence ses jugements. On sait à quel point la réalité déçut ses espérances. M. Wilson trouva devant lui, comme interlocuteurs, des militaires, des diplomates et des politiciens, acharnés à faire triompher des thèses strictement nationales. A cette résistance, paraît-il, M. Wilson ne s'attendait pas ; mais il ne renonça point pour cela à son « idéal », à vrai dire singulièrement chimérique. Il accepta la lutte, une lutte acharnée, une lutte de tous les jours, de tous les moments, une lutte d'où il sortit irrité au plus haut point contre l'Europe et navré de l'avoir vue si hostile à son évangile humanitaire. C'est le détail de cette lutte, en ce qui concerne la France et l'Allemagne, que nous révèle M. Baker dans le livre que publie en français l'éditeur Payot et qui n'est qu'un fragment d'un ouvrage plus vaste. Lutte dramatique et tragique ! Nouvelle édition du conflit séculaire entre la chimère et la réalité, entre Don Quichotte et Sancho Pança. Le Président Wilson jouait du reste à bon marché le rôle de Don Quichotte. Ce n'est pas le pays qu'il représentait qui risquait, en cas d'échec, de payer les erreurs d'une paix mal faite. On a beaucoup répété, depuis les déboires consécutifs à la Conférence de 1919, que M. Wilson ne représentait pas l'opinion prédominante aux Etats-Unis, ni même les sentiments en honneur dans son entourage immédiat. Cela est partiellement vrai : le livre de M. Lansing est d'un adversaire décidé, mais M. Baker, qui servit à M. Wilson de secrétaire personnel et qui dirigea son *Bureau de Presse* pendant la Conférence, se montre au moins aussi wilsonien, peut-être même plus wilsonien encore que M. Wilson. Son livre est formé d'abondants extraits des « minutes secrètes » du Conseil des quatre et du Conseil des dix et de la reproduction de nombreux

documents inédits. C'est dire le puissant intérêt qu'il offre. L'antagonisme violent des plénipotentiaires y éclate dès le seuil dans toute sa malfaisance. M. Lloyd George, avec sa versatilité et son « manque de principes », ménagea à M. Wilson une grande déception, mais M. Wilson fut plus déçu encore par les Français. Et M. Baker nous explique pourquoi M. Poincaré et M. Pichon « croyaient vivre encore en plein XVIIIe siècle, ne concevant que combinaisons et groupements, équilibres d'alliances délicatement réalisés, intrigues habiles. » Quant à M. Clemenceau, il semblait avoir pris pour devise ce mot de Clausewitz légèrement modifié : « La paix, dans son idée, n'était qu'une guerre autrement conduite. » Les militaires, enfin, étaient plus « vieux-jeu » encore, plus incapables encore de sympathiser avec M. Wilson et avec M. Baker. Impossible de leur faire comprendre que la France préparait un nouveau désastre par cette « hystérie de peur » qu'elle éprouvait à l'égard de l'Allemagne. Impossible de les amener à saisir l'occasion de fonder « un nouvel ordre de relations internationales », et d'assurer la paix par « un ensemble de garanties mutuelles ». Il est douteux que les lecteurs français partagent l'admiration de M. Baker pour cette doctrine dangereuse qu'il expose et qu'il préconise. Ces négociateurs français qu'il caractérise avec dédain et traite avec insolence voyaient certainement plus clair que M. Baker et son illustre « patron ». M. Baker ne cache pas que M. Wilson a payé de sa santé la lutte terrible et le surmenage épuisant auxquels le contraignit la Conférence de Paris : « Il n'avait ni vie sociale, ni distractions et ne prenait presque pas d'exercice. » On sait, d'autre part, que les interprètes les plus autorisés de la Constitution nord-américaine suppliaient M. Wilson de ne pas se rendre en personne à Paris. Quel malheur pour tout le monde qu'il ait passé outre à ces conseils !

MAURICE MURET.

§

Il n'est pas trop tard pour parler de **Moloch et Minerve** : les résultats des élections, la crise présidentielle, l'avènement du Cabinet Herriot et la déclaration ministérielle ont décuplé la qualité de ce beau livre où M. Léon Daudet condense, avec son

incomparable et habituelle maîtrise, dix années d'histoire politique française.

Moloch, l'idole sanglante qu'Israël en ses jours de colère opposait à la sagesse divine, « c'est, nous dit Léon Daudet, le nombre, la matière, la nature, maîtresse de ce qu'elle ne connaît pas ». Cette définition de la démocratie suffit à expliquer Minerve qui n'est, elle, ni le nombre, ni la matière, ni la nature maîtresse de ce qu'elle ne connaît pas.

L'évocation des périodes convulsives que nous venons de vivre, expliquées par les erreurs dont elles sont issues, survient au moment précis où nous dégringolons les cimes si péniblement atteintes en 1918. Ainsi se meurt l'effort où les vertus nationales s'étaient retrouvées devant le péril.

Ce qui caractérise le talent aux mille facettes de M. Léon Daudet, c'est son aptitude à demeurer historien, philosophe, sans jamais cesser d'être polémiste. Un exemple : dans le chapitre « l'Inutilisation de la victoire », Léon Daudet ne néglige aucune des considérations d'ordre intellectuel pouvant servir à sa thèse. C'est ainsi qu'en vingt lignes, nous voyons Keynes et Bossuet, Rousseau et le Baron Sellière, Clemenceau et Mithridate, Michelet et Finaly, Stuart Mill et Weygand, confrontés, louangés et réfutés, avec une aisance que permet seule une prodigieuse et profonde pénétration des siècles éteints. L'esprit de Léon Daudet respire dans le passé, le présent et l'avenir. Il est plus à l'aise dans l'espace que ne le sera jamais M. Painlevé dans son fauteuil présidentiel. Et voici, succédant à la note grave la note irrésistible :

> J'ai jugé Loucheur un vrai serin, le jour où il a déclaré à la tribune de la Chambre que l'intérêt menait le monde ; alors, les croisades ! C'était sans doute le commerce des oranges et des bananes qui déterminait ce grand mouvement.

Cette magnifique intelligence qui fouille tous les domaines, renverse les préjugés, bouscule les lieux communs, découvre les imposteurs de l'Histoire, a un cœur. Relisez les pages du chapitre « Le grand déménagement des idées ». On ne peut parler des anciens combattants, de leur psychologie, de leurs vertus, de leurs faiblesses avec plus de tendre émotion et d'éloquence pathétique. A ceux mêmes qui se refusent à connaître Léon Daudet autrement que par les verres fumeux de leurs opinions politiques,

ces pages devraient suffire à le leur révéler. Il faut, pour les avoir écrites, les avoir vécues et Léon Daudet qui, lui aussi, a été traversé par la douleur, nous livre là un peu de lui-même.

Mais pourquoi, après avoir si justement exclu le grand Gœthe de tout ce qui, venant d'Allemagne, « se caractérise par la négation brutale d'une pièce essentielle de la personne humaine », rejette-t-il sans contrôle Frédéric Nietzsche, « agitateur germanique » ? On trouve dans *Zarathoustra* autant d'éléments constructeurs de la doctrine d'*Action Française* que put en fournir à Charles Maurras le positivisme d'Auguste Comte. Nous savons bien que l'œuvre du philosophe allemand offre à toutes les opinions de quoi les servir, de quoi les justifier. Pour édifier son système, n'était-il pas contraint d'emprunter à toutes les oppositions ? C'est de ce composé hétéroclite qu'il tire les vraies raisons de son originalité et de son succès. Les Spartiates du Taygète avaient bien avant lui inventé le surhomme! Il n'en demeure pas moins que les principes de force et d'autorité qui dominent la partie saine de son œuvre restent ceux dont peut à juste titre s'honorer l'Action Française.

Léon Daudet, lorsqu'il écrivit *Moloch et Minerve*, avait encore quelques illusions sur Raymond Poincaré « qui, écrit-il, poursuit en Lorrain tenace les buts de l'intérêt français, et a une vue claire du péril allemand ».

L'écrivain royaliste était-il vraiment si convaincu, lorsqu'il les décerna, de la légitimité de ses éloges ? Sans doute pas. Seulement il jugeait qu'il était encore temps de rallier autour de Poincaré qui, à tort ou à raison, symbolisait les droits de la France, les énergies nationales. On sait que depuis le onze mai, le directeur de *l'Action Française* a découvert à ses lecteurs le vrai Poincaré, celui qui, complice, ou maladroit, a laissé le cartel des gauches s'emparer du pouvoir, ce qui, semble-t-il, n'implique pas une vue si claire du péril allemand.

Du moins M. Léon Daudet peut-il reconnaître aujourd'hui à André Tardieu cet avantage sur Poincaré d'avoir prévu pendant des mois les résultats d'une politique sans politique. Aussi regrettons-nous qu'au cap de la Ruhr deux hommes que le leader royaliste tient en particulière estime, Edouard Soulier et Désiré Ferry, n'aient pas réussi à le convaincre de la supériorité de Tardieu sur Poincaré.

Espérons que M. Léon Daudet en conviendra quelque jour; ce sera pour nous l'occasion d'une lecture de choix et pour lui celle d'enrichir notre littérature d'un nouveau joyau.

GEORGES SUAREZ.

§

La vie d'Albert Ballin. — Ce livre, fort intéressant, a été écrit, d'après des notes et une volumineuse correspondance du fameux armateur allemand, par un collaborateur de celui-ci, M. Bernhard Huldermann, pendant dix ans son secrétaire général à la Hamburg-America-Linie. L'auteur a fait un *triage* de ces papiers, afin de ne donner, de son maître et ami, que ce qu'il convenait d'en donner pour le public. Le résultat de ce travail mérite certainement toute notre attention; toutefois il était nécessaire de noter, dès le début, qu'il a été écrit comme une sorte de panégyrique.

Ballin était d'origine israélite, né à Hambourg, ville libre de l'Empire, une des gloires de la vieille Hanse. Son père y dirigeait une agence d'émigration (firme *Morris et Cie*). Ce père mourut jeune; et à dix-sept ans son fils dut lui succéder. Son enfance, entièrement passée dans l'antique maison paternelle où se trouvaient aussi les bureaux, se déroula dans le cadre pittoresque des vieux quais de la ville maritime et s'imprégna, si l'on peut dire, de toute l'essence de cet *esprit de la mer* qui devait envahir si complètement sa vie. Travailleur infatigable, intelligent, perspicace, il conquit de bonne heure une situation importante dans ce trafic *de chair humaine* que la vieille Europe surpeuplée déversait de plus en plus sur le jeune continent américain en quête de main-d'œuvre. Cosmopolite par ses origines, Allemand de naissance et de cœur, Ballin reçut dès ses premiers pas, de son contact avec le monde anglo-saxon, une profonde empreinte qu'il utilisa sans cesse et inlassablement au profit de son pays. Car son commerce le mit bientôt en relations avec les armateurs anglais (et plus tard avec les Américains) que la prospérité rapide de la nouvelle marine allemande étonna d'abord et choqua bientôt. Mais le jeune Ballin, toujours souple quand il le fallait, s'il fut, en réalité, toujours l'adversaire résolu des gens de mer d'outre-Manche, — bien qu'on lui reprochât à Berlin son anglophilie, — était trop supérieur pour ne pas comprendre quelle

merveilleuse école de dressage c'était pour lui que ce monde de vieux marchands rôdant depuis des siècles sur les chemins mouvants des océans, agrippant sans cesse dans leurs nasses les richesses immenses des terres inconnues. Et même dans ce monde fermé aux étrangers, il réussit à se créer d'assez solides amitiés, car sa méthode, répétons le, était toute de souplesse en affaires, bien que son but fût invariable : l'hégémonie allemande. Ses rudes et grossiers compatriotes l'appelèrent *l'homme des compromis*, ce qui après tout, bien compris, aurait pu être pris pour une louange.

Le livre de M. Huldermann est divisé en deux parties. Dans la première est exposé, avec soin, le rôle de *l'homme d'affaires*. C'est la partie technique du livre, faite surtout pour les spécialistes, mais qu'il n'en faut pas moins lire avec attention, car elle est comme la préface un peu longue de la seconde partie, consacrée à *l'homme politique*.

Dans cette première partie, on nous montre comment Ballin, de simple expéditeur d'émigrants, ne tarda pas, après s'être associé avec une maison d'armement de Hambourg pour concurrencer la Hambourg-Amerika, à pénétrer dans cette dernière où il devint d'abord directeur du service des passagers, puis passa rapidement au Comité Directeur. Il avait alors 29 ans. Il monta vite plus haut encore et bientôt dirigea cette importante société, dont il fit rapidement le plus puissant instrument du monde maritime universel. Il organisa des *pools* (associations avec part professionnelles dans les résultats), groupa des Compagnies qui réglaient les prix du fret et répartissaient les bénéfices. En 1892, réunion de 4 lignes de navigation Nord-Amérique qui ne tarda pas à comprendre des Compagnies anglaises, puis, successivement des Compagnies françaises, autrichiennes, scandinaves et russes; et ensuite, en Méditerranée, des compagnies anglaises, françaises, austro-hongroises, italiennes et grecques. A la veille de la guerre, cette extraordinaire organisation était complètement développée. Le monde maritime tout entier était plus ou moins englobé et le centre directeur était en Allemagne. Ce fut alors le *Trust Morgan*. Le jeune monde américain surgissait. Un gros danger, car une entente de ce trust avec les chemins de fer du pays menaçait d'accaparer le trafic vers l'Europe. A tout prix il fallait une entente et Ballin, après de laborieuses négociations, réussit

à s'introduire dans ce monde nouveau au début de 1902. La signature du contrat coïncida avec la présence à New-York du prince Henri de Prusse, venu à bord du *Hohenzollern*. L'empereur Guillaume fit quelque opposition, puis céda. L'Angleterre, on le comprend, eut d'abord une attitude malveillante, hostile même. Un accord intervint cependant, entre les concurrents. Seulement, dans l'intervalle, il y eut la législation américaine contre les *trusts*. C'était une affaire manquée. Mais il s'en était fallu de peu que le trafic transatlantique passât presque en entier au nouveau groupement germano-américain. Ballin, en tout ceci, n'avait eu en vue que le succès de sa compagnie inséparablement liée, dans son esprit, à la suprématie allemande.

La seconde partie du livre sera, pour un grand nombre de lecteurs, sans doute, la partie la plus intéressante. Il reste peu de place pour l'analyser. Mais elle est d'un trop grand intérêt pour être écartée, car elle demeure pour nous la puissante leçon de cette biographie. Ballin fut toujours mêlé à l'action diplomatique de l'Empire allemand de 1908 à la veille de la guerre. Ce n'était pas un agent officiel ; il était à la fois plus et moins que cela. Ses relations nombreuses et spéciales en Angleterre lui donnaient une grande facilité pour suivre de près la marche des événements qui eurent une si grande importance à cette époque. Il ne faisait rien au hasard. Il n'écrit pas une lettre, n'a pas une conversation sans prendre l'avis préalable ou rendre compte à l'Empereur, au Chancelier, à von Tirpitz.

Ses rencontres avec sir Cassel ont un intérêt du premier ordre. Ce banquier, un des plus grands financiers du monde, et Allemand d'origine, avait été l'ami intime d'Edouard VII. Il devint suspect plus tard dans sa patrie d'adoption et fut exclu, comme l'on sait, pendant la guerre, du Conseil secret, ce qui était peut-être prudent. Il n'en avait pas moins des vues d'expérience sur les possibilités d'entente ou de mésentente entre les deux pays.

Ballin comprit bientôt, après des conversations multiples avec Cassel et d'autres grands *businessmen* anglais qu'il serait sage, pour son pays, de conclure, dans les affaires navales, un compromis anglo-allemand. Cette entente, malgré ses avis répétés, ne put jamais se faire et ne pouvait peut-être pas se réaliser. En Allemagne, le vieil esprit prussien et la grande industrie, d'orientations différentes, cependant, convergeaient en un point : la

domination de la planète. De son côté, la Grande-Bretagne ne pouvait qu'être effrayée du développement extraordinaire de ce jeune empire la menaçant déjà dans ses œuvres vives, et d'un appétit qu'elle trouvait un peu exagéré. En cas de conflit entre le monde germanique et la France et la Russie, quelle serait son attitude ? En cette circonstance, comme toujours, sa décision serait celle de son intérêt. Sans doute, les sympathies de la plupart de ses libéraux allaient aux *cousins* ; mais il était visible, même aux yeux les plus prévenus, que la maîtrise allemande serait la conséquence fatale d'un écrasement de la France. Un discours retentissant de Winston Churchill dans lequel il disait « qu'une grande flotte était pour son pays une dure nécessité, tandis que, pour l'Allemagne, c'était une sorte de luxe », exaspéra l'Empereur Guillaume et tout son peuple. Cette phrase malheureuse contenait d'abord une vérité ; mais la manie du pittoresque, qui fait trop souvent partie de l'art oratoire d'outre-Manche, avait ajouté un ornement qu'un homme d'Etat plus prudent eût soigneusement évité. Il y avait à peine un mois que la mission Haldane, venue précisément à Berlin pour un accord naval, avait eu lieu. Ce fut un réfrigérant, on peut bien le penser. Le *Naval Holiday* était bien compromis. On considéra alors en Allemagne cette démarche comme peu sincère. Ballin écrira ensuite « qu'à Londres, le délire de la germanophobie s'est emparé de la nation anglaise. » L'ambassadeur allemand, le comte Metternich, démissionna. Il faut maintenant suivre les événements avec la rapidité qu'exige l'espace restreint. Ballin transmit un jour à *son* Empereur un article resté fameux de la *Westminster Gazette*, qui reflétait l'opinion des milieux libéraux de la Cité, et où il était question, au milieu d'autres réflexions conciliantes, de la tentative d'hégémonie de l'Allemagne sur l'Europe centrale, ce qui excita la verve furieuse de Guillaume, qui s'en donna à cœur joie sur la *Balance of Power* si chère à l'Empire Britannique.

Ce fut ensuite le conflit entre la Monarchie austro-hongroise et la Serbie, que Guillaume, dans une lettre à Ballin (décembre 1912), avait prévu comme absolument inévitable et dont il analysait à l'avance la nécessité. Ballin, envoyé encore à Londres par von Jagow vers le 16 juillet 1914, se rencontra avec Haldane et Churchill et trouva leurs *dispositions pacifiques*. Il admettait alors « qu'un diplomate allemand un peu adroit arrangerait les

choses ». Les choses ne s'arrangèrent point. C'était la guerre et la guerre la plus effroyable que l'on eût jamais vue sur la planète. L'activité de Ballin fut alors consacrée à l'organisation du ravitaillement civil et militaire et il fut aussi chargé de missions officielles à Vienne. Il avait prévu l'échec de la campagne sous-marine. En bon Allemand, il n'avait aucun scrupule à ce sujet ; mais il pensait que le nombre des sous-marins était insuffisant. Cette opinion le rendit suspect à la Cour.

Sa dernière entrevue avec l'Empereur eut lieu, sur l'instigation de Ludendorff, le 23 août 1918. Il essaya, mais en vain, d'éclairer ce monarque délirant, qui sentait venir le vent de la défaite et néanmoins plastronnait encore. Il fut un moment question de lui pour les négociations de paix, mais on l'écarta. On était au 2 octobre 1918. Une semaine après, devant ce qu'il regardait comme l'effondrement de l'œuvre de toute sa vie, il se suicidait.

Il est vraiment extraordinaire de constater que, dans tout ce gros livre, il est à peine question de la France. Çà et là seulement une phrase méprisante. Ballin était cependant trop intelligent pour n'avoir pas compris que, sans nous, la partie était perdue pour les Alliés et que le *courage* français avait tout sauvé. Peut-être faut-il expliquer, en partie, cette attitude absurde par la haine stupide de l'Allemand pour le Welche, mais aussi, avouons-le franchement, par notre étrange aberration pour ce qui concerne les choses de la mer, qui étaient tout pour cet armateur patriote. Pas ou peu de marine chez un peuple qui est la deuxième puissance coloniale du monde ! chez un peuple qui joua un si grand rôle sur cet élément dans le passé. Ce devait être incompréhensible pour lui.

Le livre est précédé d'une excellente préface de M. Félix Roussel, un spécialiste, président des Messageries maritimes. J'en recommande la lecture attentive.

AUGUSTE CHEYLACK.

§

Le volume de M. Michel Paillarès : **le Kémalisme devant les Alliés** a résumé toute la question turque depuis la guerre. C'est un ouvrage abondant, bourré de faits et dont on peut suivre le développement avec un intérêt véritable. « Les Jeunes-Turcs », dit l'auteur, ne veulent « d'aucune immixtion étrangère et l'on sait qu'ils ont fait d'Angora le siège du gouvernement qui

s'est fortifié en Asie Mineure pour résister à l'Europe. On sait aussi que Mustaphal-Kémal a fait la Révolution en Anatolie, et que c'est sous sa bannière que se rangèrent les Jeunes-Turcs lorsqu'ils décidèrent de faire tête à l'Europe. Le volume donne d'ailleurs des détails curieux sur le personnage qui devait jouer un rôle si important dans cette affaire. Mais le mouvement turc est dirigé contre l'Europe victorieuse du germanisme, d'abord, et ensuite contre tous les chrétiens quels qu'ils soient. Petit à petit, Mustapha Kémal avait attiré et groupé en Anatolie tous les éléments de l'ancienne armée impériale. Le gouvernement qui s'était organisé à Angora l'approuvait du reste, afin de pouvoir faire pression, au moment voulu, sur les négociations de paix. A la fin de 1919 toujours est-il, Mustaphal-Kémal avait concentré entre ses mains tous les pouvoirs qui étaient nécessaires à ses agissements et en somme n'en faisait qu'à sa tête. Constantinople finit par demeurer aux Turcs, avec un contrôle international sur les Détroits. Restaient les questions arméniennes et grecques. Les Turcs reprochaient aux Arméniens de s'enrichir à leurs dépens, de chercher à se soustraire à leur domination, enfin d'avoir pendant la guerre secouru les Russes dans le Caucase.

Mais on sait que l'Arménie a réussi à peu près à se tirer d'affaire. Les Grecs avaient occupé Smyrne et toute la région sur la fin de la guerre. C'est contre eux que l'offensive turque fut montée. Battue et rejetée sur la côte, l'armée grecque dut évacuer la ville qu'elle pilla et incendia, s'embarquant en hâte pour regagner l'Europe, — et ce, malgré le secours de la flotte anglaise qui les soutenait mais ne put empêcher le désastre. La raison du plus fort étant toujours la meilleure, la paix dès lors se fit à l'avantage des Turcs. M. Michel Paillarès a noté que les Kémalistes sont d'autant plus dangereux qu'ils s'appuient sur le Bolchevisme et puisent dans les encouragements de Moscou une audace que ne connut nullement l'ancienne Turquie.

Mais il faut surtout renvoyer au volume pour le détail comme pour les conclusions que donne l'auteur. On pourrait épiloguer longuement d'ailleurs sur l'aventure des Turcs et ses conséquences. Mais le plus clair de tout, c'est que l'Europe, cette fois encore, n'a pas fait le nécessaire pour s'en débarrasser.

Un livre bien extraordinaire encore est celui que dicta

Mme Maria Botchkareva, paysanne illettrée, mais qui eut des aventures multiples durant la guerre et la révolution de Russie, et dont M. Michel Prevost a donné une traduction. Ce volume : **Yashka, ma vie de paysanne, d'exilée, de soldat**, offre tant de circonstances et d'épisodes, qu'on en peut dire que c'est un véritable feuilleton. L'héroïne du récit nous raconte que sa mère fut demandée en mariage et séduite par l'offre d'une paire de bottines. Le couple habita Nikolsko et la narratrice naquit en juillet 1889, troisième fille d'un père qui devint bientôt ivrogne et brutal. Le ménage émigra sur la frontière asiatique, mais la misère continua. Après diverses aventures, Maria Botchkareva se maria après une première amourette, mais c'était encore avec un ivrogne et qui la frappait.

Elle eut encore une aventure avec un officier qui l'arrêta pour insuffisance de passeport. Plusieurs fois dans ce récit, la narratrice indique que les fonctionnaires, officiers, etc., sont toujours prêts à profiter des bonnes fortunes que la chance leur envoie. Le fait sans doute n'est pas spécial à la Russie, mais peut-être les choses s'y passaient-elles plus ouvertement qu'ailleurs. Pourvue d'un mari ivrogne et brutal, qui veut encore la forcer à boire, — Maria Botchkareva a de nombreuses aventures, se trouve mariée deux fois, exilée en Sibérie à Irkoust, où elle travaille chez un cimentier et finit par devenir chef d'équipe ; à Nertchinsk où elle va pour voir son second mari arrêté, pour affaires politiques, mais qui se trouve ramené dans la capitale. A Yakoust, dans le nord du pays, où Yashka suit son mari, elle a encore des aventures bien étonnantes, etc. Mais il y a surtout sur les mœurs encore grossières et l'ivrognerie du peuple, dans ce pays de Russie, des récits et observations bien curieuses.

Les brutalités de son mari, les séries de violences qui se succèdent décident enfin Maria Botchkareva à un coup de tête. Avec la mobilisation générale de 1914, elle ne rêve plus que de s'engager parmi les troupes, de prendre le fusil et de se battre. Elle revient à Irkoust, ce qui représente deux mois de trajet ; puis à Tomsk où habite toujours sa mère, et tout en n'étant qu'une « baba », une femme, parvient à s'engager, — du reste avec l'autorisation de l'empereur — et malgré les réflexions narquoises de ses futurs compagnons d'armes.

Equipée bientôt, — on mentionne dans son attirail jusqu'à des

paires de « chaussettes russes » — elle fut acceptée difficilement toutefois par les hommes de troupe aussi bien que par les chefs; mais elle eut bientôt des partisans. Au début de 1915, le régiment dut gagner le front, où elle se trouve blessée dans une des premières rencontres et après avoir sauvé une cinquantaine de ses camarades. Le commandant demanda pour elle une médaille. Il y eut ensuite un combat où le régiment fit aux Boches 2.000 prisonniers. Il y a, parmi les détails donnés plus loin, l'épisode d'un général Walter, général russe d'origine allemande, qui se promène sur le front afin d'en faire repérer les points faibles par l'ennemi, ce qui donne de singulières indications sur la façon dont la guerre a été conduite de ce côté.

Peu après cet incident, la « Baba » fut envoyée en reconnaissance avec un groupe d'une trentaine d'hommes et tua son premier ennemi, un grand Allemand, d'un coup de baïonnette. L'offensive eut lieu ensuite dans la boue, mais dut s'arrêter avec des pertes effroyables. Il y eut après une nouvelle avance où les Russes firent 2.500 prisonniers et enlevèrent 30 mitrailleuses. Mais le général Walter donna l'ordre de reculer. Des combats atroces, qui suivirent et sont connus sous le nom de bataille des Postavy, ne donnèrent pas un meilleur résultat. Yashka se trouva blessée de nouveau et dut passer trois mois à l'hôpital. La guerre continua et l'héroïne rejoignit de nouveau les troupes du front. On arrive en 1917 et aux premières heures de la révolution, qui suscita partout en Russie un formidable enthousiasme.

Mais avec la liberté dans l'armée, ce fut partout l'indiscipline. Il y a chaque jours des meetings et le gâchis comme conséquence. Sur le front, les troupes fraternisent avec l'ennemi et ne pensent plus qu'à terminer la guerre. Yashka, qui a fini par prendre des galons et se trouve accueillie avec enthousiasme par les membres de la Douma, a l'idée bientôt de former un bataillon de femmes, qui donnera aux hommes le bon exemple dont ils ont besoin et sera baptisé *le bataillon de la mort*. Mais le dit bataillon ne doit pas avoir de Comité de surveillance. Son organisation souleva bientôt des protestations, surtout parmi les révolutionnaires.

Le bataillon fut quand même envoyé au front, mais les difficultés sont continuelles avec les autorités militaires qu'influence déjà le bolchevisme. La troupe des femmes entra bientôt en action et dans un combat fit aux Allemands 2.000 prisonniers, ce qui en-

traîna l'attaque générale. Mais après la bataille, l'armée se réunit en meetings et discuta sur l'opportunité de l'offensive. Il y a des épisodes divers et qui amènent la ruine lamentable du fameux bataillon féminin. Yashka, qui avait conquis laborieusement son grade de commandant, se retira chez les siens, mais pour peu de jours. Rappelée par le parti qui luttait opiniâtrément contre le bolchevisme déjà presque partout triomphant, elle fut envoyée vers le général Kornilov, qui tenait encore la campagne sur le *Don*.

Prise au retour et après des aventures variées, elle faillit être fusillée par les Bolchevistes qui l'avaient reconnue, et ne se trouva délivrée, à la minute suprême et au milieu d'un groupe qu'on abattit, parmi des cadavres jonchant déjà le champ de massacre, que par l'intervention d'un des officiers qui s'intéressait à elle et télégraphia au gouvernement pour obtenir un sursis. — C'est l'épilogue dramatique de cette longue histoire, qui s'achève au moment où Yashka se décide à gagner les Etats-Unis, pour y organiser une propagande en faveur des alliés.

Ce volume abondant, mouvementé, attachant, se lit avec intérêt malgré ses longueurs. On pourrait presque dire même qu'il a, répétons le, l'attrait d'un roman-feuilleton, — si toutefois les intéressés, auteur, traducteur et éditeur, voulaient bien le prendre en bonne part — et s'il se trouvait par chance que le roman-feuilleton fût devenu une lecture possible.

CHARLES MERKI.

§

M. Georges Douin, lieutenant de vaisseau, découvrit, il n'y a pas longtemps, l'Égypte, celle qui gît dans les « plis poudreux des vieilles archives ». Du moins se l'imaginait-il. Il fit part de la découverte au « roi » Fouad Ier, et proposa à cette majesté *in partibus* de publier les « documents qui renferment l'histoire si passionnante de l'Égypte sous son « grand » ancêtre !... »

« De leur étude approfondie, assurait-il, sortira enfin, dans tous ses détails, la véritable histoire du règne de Méhémet Ali »...

La parade chatouilla la vanité de Fouad, et S. M. daigna approuver l'entreprise, sans réfléchir que les documents en question recèlent maintes pages sombres, remplies d'horreurs, de turpitudes, de stupres et de crimes, dont la divulgation risquerait fort de compromettre la « dynastie » aux yeux des effendis,

avides de gouverner démocratiquement l'Égypte. Un historien officiel et courtisan s'arrange, il est vrai, pour solliciter les faits, les farder, travestir la vérité, l'étouffer au besoin, et c'est cette considération qui sans doute détermina Fouad à engager à son service M. Douin comme historiographe de la « dynastie », « cheville ouvrière de l'indépendance égyptienne » et de l'Egypte. Il lui fit allouer quelques *bourses* de livres sterling et ordonna à Adolphe Cattaoui qui, quoique bey, n'est pas Égyptien mais Hébreu — et malgré cela secrétaire de la Société Royale de Géographie d'Égypte (1) — de publier le produit des fouilles de ce lieutenant de vaisseau. Celui-ci, pour son coup d'essai, observa, cartes et documents en mains, *la flotte de Bonaparte sur les côtes d'Égypte*; il était là, si l'on peut dire, dans son élément, de même quand il étudia *la campagne de Bruix en Méditerranée*. Et avec le temps, de la lecture, des recherches, de l'application, M. Douin eût pu devenir un la Jonquière marin, si l'ambition ne lui était venue d'élargir son champ d'études et de se mêler de ce qu'il ignorait. La **Correspondance des généraux Belliard et Boyer** (2) ne manquait pas d'un certain intérêt — bien que tronquée et mutilée par égard pour la maison régnante — mais l'introduction trahissait l'incompétence de l'éditeur novice. M. Douin montre, certes, beaucoup de présomption, mais nulle érudition, nulle culture et point de sens critique. — Il est nice : c'est un apprenti qui gâche du papier aux frais du gouvernement égyptien. On ne s'improvise pas historien du jour au lendemain, en quittant le bord pour la terre ferme. Même lorsqu'il s'agit d'éditer des textes, il faut une préparation dont M. Douin ne peut guère se vanter. Un document lui tombe entre les mains : les **Notes remises au Capitaine Joseph Edmonds** (3)

(1) Cette question fera sans doute l'objet d'un prochain débat au « parlement » égyptien, de la part de ces mêmes députés Zaghloulistes qui protestent contre le maintien à la tête de l'armée d'un *sirdar* anglais.

(2) Celui qui édite un texte ne doit pas s'en prétendre l'auteur. Le sous-titre est le véritable titre de l'ouvrage imprimé par M. Douin : *Une mission militaire française auprès de Mohammed Aly*.

(3) Même remarque que précédemment. M. Douin en a sans doute commandé copie de ce document à Londres. Il manque toutefois à son texte pour être complet : 1° la lettre d'envoi de Lascaris au captain Edmonds ; 2° un extrait, qu'il y a joint à l'appui, du rapport de Tallien sur l'administration de l'Égypte, inséré dans le tome IIIe de la *Décade égyptienne*; 3° la transcription du chiffre convenu à la suite du § 5.

par Lascaris ; et le voilà qui s'emballe : l'actualité « rétrospective » de l'écrit lui apparait évidente : on y esquisse, en 1801, un statut d'indépendance. Les effendis Zaghloulistes en seront certainement flattés, et même Fouad — car il sied, en vue des contingences, de contenter tout le monde et... « le Roi », — et l'attention publique se portera sur le lieutenant de vaisseau, égyptomane et érudit de fraîche date. Sans plus tarder, M. Douin bâcle donc une plate préface « France-Égypte », verbeuse et décousue, énonce des lieux communs, entasse sottises sur erreurs, trébuche de gaffes en bévues, la tête haute cependant et ne prenant pas garde, le malheureux, qu'il est en train de se couvrir de ridicule.

De ce ridicule, la Société Royale de géographie d'Égypte et le bey, son secrétaire-général, auront leur part. Pas un seul instant, en effet, M. Douin qui publie sous leurs auspices ne s'est douté qu'il ne tenait entre les mains qu'un fragment du plan conçu par Lascaris en Égypte. Aussi n'a-t-il absolument rien compris à la manœuvre, et telle est sa candeur que, se fiant à la lettre, il tombe dans le piège de ces notes comme jadis le capitaine de la *Pallas*, et prend le compère Yacoub pour l'auteur de la farce. Ce quiproquo est bien amusant en vérité. M. Douin et les Zaghloulistes auront été fort déconcertés d'apprendre que ce « projet d'indépendance » ne visait qu'à placer l'Egypte sous la coupe réglée des Coptes et la « protection » de la France.

Sur Lascaris la documentation de M. Douin est d'une indigence inouïe. L'historiographe du roi Fouad n'a jamais lu le *Voyage en Orient* de Lamartine ! Il ignore la légende du chevalier, telle que l'a contée Fathalla Sayeghir. Il n'a pas consulté les mémoires du général Reynier et le « peu de choses » qu'il connaît du personnage, il le tient de M. F. Rousseau qui lui-même l'a puisé dans le Larousse. Le *Mercure* lui a apporté plus de précisions et peut-être M. Douin est-il étonné de l'étendue de son ignorance. Mais qu'ont dû penser de l'aventure « S. M. » et Joseph bey ?

AURIANT.

§

Dans son livre : **La reconnaissance du Gouvernement des Soviets**, l'auteur, M. Ernest Lagarde, développe cette idée, qui paraît paradoxale, et que M. le professeur

L. Romier, dans la préface qu'il a écrite pour ce livre, exprime ainsi :

Je crois bien que si la France et la Russie tardent à renouer entre elles les liens de droit, c'est qu'elles n'ont cessé, ni l'une ni l'autre, de se sentir plus ou moins vouées par la nature à un rapprochement de fait, qui les dispense de toute hâte diplomatique.

L'auteur, comme son préfacier, estime que le Gouvernement des Soviets est une forme de Gouvernement usurpateur qui non seulement agit contre les intérêts du peuple russe, mais qui, par tous ses actes, se dresse en ennemi du droit des gens et du droit international. Mais M. Lagarde est convaincu qu'avec le temps le pouvoir des soviets, s'ils se maintiennent, doit évoluer et se conformer à la volonté du peuple qui sera appelé à l'exprimer librement. C'est pourquoi il n'est pas partisan d'une reprise immédiate des rapports diplomatiques. Les liens avec la Russie doivent être renoués graduellement et c'est à l'initiative privée qu'il faut tout d'abord laisser le soin de reprendre contact avec les ressortissants du pays des Soviets. Dans sa préface, M. Romier indique assez justement que tous les pays qui, jusqu'à présent, ont renoué les rapports diplomatiques et reconnu le Gouvernement des Soviets l'ont fait parce qu'ils avaient des buts politiques très précis.

« L'Angleterre, dit-il, souveraine asiatique, regardera toujours la Russie comme une rivale. Mais la France ne regarde son ancienne alliée ni comme un concurrent à surveiller, ni comme une dépouille à exploiter. Elle voudrait seulement que le rapprochement futur ne se fît pas par un reniement du passé. »

L'auteur, ayant posé le problème de la reconnaissance des Soviets, l'étudie dans toute son ampleur. C'est d'abord les premiers efforts des alliés pour faire cesser la guerre civile en Russie, et la convocation de toutes les factions en lutte, à la conférence de l'Ile des Princes. Ensuite les conférences diplomatiques — Cannes, Gênes, La Haye — dont le but était le rapprochement des pays occidentaux avec le Gouvernement des Soviets. Il consacre aussi de nombreuses pages à l'étude des conséquences juridiques pour les ressortissants russes à l'étranger, du fait de la non reconnaissance des Soviets par la France :

Il y a lieu de constater, écrit l'auteur, que l'une des principales préoccupations du Gouvernement français a été que le fait de la non-recon-

naissance du Gouvernement soviétique fût aussi peu préjudiciable que possible aux ressortissants russes résidant en France. La thèse du Gouvernement français est que le pouvoir bolcheviste est un simple groupement de force, qui opprime la Russie et l'empêche de manifester sa volonté nationale, et qu'il convient de ne pas confondre ce pouvoir avec la véritable Russie, restée l'amie et l'alliée de la France. Cette manière de voir ressort, de façon particulièrement nette, du fait que le Garde des Sceaux, dans sa circulaire du 30 août 1918, aux Premiers Présidents des Cours d'Appel, comprend expressément les Russes parmi les ressortissants des pays alliés devant, en vertu de l'article 62, § 2, de la loi du 9 mars 1918, bénéficier de la prorogation des baux à loyer : cette qualification, appliqué officiellement aux Russes, conformément aux ententes diplomatiques conclues par le Gouvernement français, est d'autant plus digne de retenir l'attention que les ressortissants roumains, par contre, n'étaient pas autorisés à s'en prévaloir. C'était l'article 3 du décret du 29 août 1918, rendu sur la proposition du ministre des Affaires étrangères en exécution de l'article 62, § 3 de la loi, qui admettait les Roumains à bénéficier des dispositions relatives à la prorogation des baux à loyer, en qualité de ressortissants d'Etats neutres ayant appartenu au groupe de l'Entente, allusion à la paix de Bucarest, qui prouve que les alliés n'eussent pas considéré comme suffisant, pour déclarer illégal le Gouvernement bolcheviste, le fait qu'il avait signé avec les Empires du Centre les traités de Brest-Litowsk.

Le livre de M. E. Lagarde, bourré de faits, contenant de nombreux documents, composé avec clarté et méthode, sera lu utilement par tous ceux qu'intéresse la question épineuse de la reconnaissance du Gouvernement des Soviets.

Le livre de M. Isaac Don Lévine, intitulé **Lénine**, a surtout un caractère biographique, et c'est peut-être la biographie la plus complète qu'on ait du fameux révolutionnaire. Mais si elle est complète, on ne peut pas dire qu'elle est impartiale ; elle semble plutôt un long panégyrique enthousiaste. Même l'éditeur du livre — traduit de l'anglais par M. H. Altiar — dans sa « prière d'insérer » et dans son « avertissement », a presque l'air de s'excuser de faire paraître une édition française de ce volume, car, nous apprend-il, l'auteur, M. Isaac Don Lévine, était le correspondant de la « presse Hearst », à Moscou. Tout le monde sait le rôle joué par la « presse Hearst » pendant la guerre. Violemment anti-alliée, elle s'est toujours associée aux campagnes qui servaient l'Allemagne ; et naturellement, dans son livre, M. Don

Lévine suit les directives de la politique de la presse Hearst. Il traite de fable ridicule que Lénine ait été de connivence avec le Gouvernement allemand, tandis qu'on sait, par les Mémoires de Ludendorf, que l'Etat-major allemand se servait de Lénine et de ses compagnons pour accélérer le mouvement révolutionnaire en Russie. L'auteur nous donne la liste des ouvrages et des articles qu'il a consultés pour écrire son livre. Ce sont des écrits de Boukharine, Kamenev, Zinoviev, Radek, et d'autres chefs et sous-chefs du bolchevisme. Sa documentation est toute unilatérale. Il n'a pas consulté l'ouvrage si remarquable que M. Aldanow a consacré à Lénine. Toutefois le livre de M. Isaac Don Lévine est d'une lecture utile et certaines pages sont particulièrement bien venues, entre autres celles qui sont consacrées à la prise du pouvoir par Lénine et aux discussions qui ont abouti à la paix de Brest-Litowsk. D'autres passages sont surtout pittoresques ; tel celui où l'auteur reproduit le récit d'un certain Pestkovsky qui, en quête d'une occupation, s'en alla voir Trotzky, qui l'informa que ses fonctions au ministère des Affaires étrangères ne seraient pas prolongées après la publication des traités secrets :

J'allai chez Lénine, continue Pestkovsky, et lui offris mes services. Il m'écouta avec attention et sourit quand je lui répétai ce que Trotzky m'avait dit de sa charge. Il me demanda d'attendre jusqu'à l'arrivée de Rykov, qui venait d'être nommé Commissaire à l'Intérieur. J'attendis donc, assis sur un petit banc, dans le hall qui précédait le bureau de Lénine. C'était un endroit favorable pour observer la foule hétéroclite qui encombrait le bureau de Lénine. Bientôt pourtant cette attente m'ennuya. J'ouvris une porte qui faisait face à celle de Lénine et j'entrai : Menjinsky était étendu sur un canapé, paraissant très fatigué, et, près de lui il y avait cet écriteau : « Commissaire aux Finances. » Après m'avoir parlé un instant, il sauta brusquement sur ses pieds, me regarda fixement et déclara d'un ton sans réplique — : « Si c'est comme ça, nous allons te faire directeur de la Banque d'Etat. » La peur me prit et je répondis que je n'avais aucun désir d'assumer un poste pareil, qui n'était nullement dans mes aptitudes. Sans me dire autre chose que d'attendre une seconde, Menjinsky sortit, pour revenir bientôt avec un papier auquel étaient apposées plusieurs signatures, certifiant que j'étais nommé Directeur de la Banque d'Etat.

Les deux derniers chapitres du livre de M. J. Don Lévine sont consacrés à un court exposé du mouvement communiste en Russie et à son caractère. Si, comme nous l'avons dit, l'auteur admire sans

réserve le grand chef révolutionnaire, il montre une certaine réserve à l'égard du Léninisme, mais il croit qu'il évoluera et qu'il était nécessaire à l'affirmation et au triomphe des idées révolutionnaires en Russie et au bien général de l'humanité dans l'avenir. Il ne veut pas voir que toute la doctrine de Lénine n'aboutit qu'à la destruction et à la haine, ainsi que l'avait pressenti le génial Dostoievski, dans son roman *Les Possédés*. Et encore avant Dostoievski, un autre grand génie, Victor Hugo, écrivait dans sa profession de foi comme candidat aux élections de 1848 ces lignes qui pourraient être d'un contemporain envisageant le Léninisme :

.... Deux Républiques sont possibles.

L'une abattra le drapeau tricolore sous le drapeau rouge ; fera des gros sous avec la colonne ; jettera bas la statue de Napoléon et dressera la statue de Marat ; détruira l'Institut, l'Ecole polytechnique et la Légion d'honneur ; ajoutera à l'auguste devise : Liberté, Egalité, Fraternité, l'option sinistre ou la Mort ; fera banqueroute ; ruinera les riches sans enrichir les pauvres ; anéantira le crédit qui est la fortune de tous et le travail qui est le pain de chacun ; abolira la propriété et la famille ; promènera des têtes sur des piques ; remplira les prisons par le soupçon et les videra par le massacre ; mettra l'Europe en feu et la civilisation en cendre ; fera de la France la patrie des ténèbres, égorgera la liberté, étouffera les Arts, décapitera la Pensée, niera Dieu, remettra en mouvement ces deux machines fatales qui ne vont pas l'une sans l'autre : la planche aux assignats et la bascule de la guillotine...

L'autre est la sainte communion de tous les Français dès à présent, et, de tous les peuples, un jour...

De ces deux Républiques, celle-ci s'appelle la Civilisation, celle-là s'appelle la Terreur. Je suis prêt à donner ma vie pour établir l'une et pour empêcher l'autre.

C'est la meilleure réponse qu'on peut faire à M. J. Don Lévine et à tous les propagateurs enthousiastes de la doctrine de Lénine.

J.-W. BIENSTOCK.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Lieutenant-colonel Repington : *La Première Guerre mondiale* (1914-18), t. II, in-8, Payot. — L. Accambray : *Souvenirs et leçons de la Guerre. Qu'est-ce que la République ?* Editions du Monde Nouveau. — Jean Vic : *La Littérature de guerre, manuel méthodique et critique des publications de la langue française, 2 août 1914-11 novembre 1918*, 5 volumes, Les Presses françaises, 16 *bis*, rue de Châteaudun.

Le second volume de la **Première guerre mondiale** du lieutenant-colonel Repington embrasse la période qui va d'août 1917 à la conclusion du Traité de Versailles. Par ses nombreuses relations, par ses moyens d'investigation sans comparaison possible, par l'autorité quasi-officielle que lui donnait sa situation de correspondant militaire du *Times*, le colonel Repington trouva accès auprès de tous les Etats-majors, de tous les gouvernements (sauf peut-être le sien), de tous les grands personnages, auprès du Saint-Siège lui-même. De là cette collection de références de premier ordre, d'une richesse et d'une saveur exceptionnelles — choses vues ou entendues — qui forme le fond de ces souvenirs personnels.

Il s'y ajoute pour nous un charme tout particulier. Les aperçus qu'on nous donne, en quelques touches rapides, de la haute société londonienne, au cours des événements, réflètent un état d'âme extrêmement curieux à connaître. A la vérité cet état d'âme offre une constance remarquable. Rien n'entame ce sang-froid imperturbable, cet équilibre heureux de la raison et des nerfs, ce robuste optimisme qui venait sans doute de ce qu'on n'y avait pas le sentiment, comme chez nous, de jouer la dernière carte. Quelle que fût la dureté des temps, le colonel n'a jamais manqué un *week-end*, et la conscience extrême qu'il apporte à noter une partie de golf ou de tennis nous montre quelle importance il ne cessait d'y attacher, peut être malgré lui. Cela est spécifiquement anglais. Aujourd'hui, à distance, cela paraît fort divertissant. De cette mine inépuisable de notes, d'aperçus, de réflexions, aucune appréciation ne pourrait donner une idée exacte. Mieux vaut, pour en exprimer la saveur, se laisser aller à en donner de courts extraits. Le colonel Repington touche à tout, à l'art militaire, à la politique, aux femmes de la haute société, à la peinture, au théâtre, à la marine, etc.

Ainsi, sur cette dernière, il dit, en causant avec le commodore Tyrwhitt, un des chefs les plus distingués de la marine anglaise :

Malgré sa grande pratique de la mer, le corps naval, dans son ensemble, ne possédait nullement l'art de la guerre ; il n'avait ni préparé un plan d'opérations contre l'agresseur, ni même étudié les évolutions tactiques qui s'imposent au cours d'une bataille navale. Dépourvu de tout corps de doctrine, il n'avait rien produit qui valût d'être lu, dans les hautes branches de la science de la guerre navale. Le commodore

Tyrwhitt reconnut la justesse de mes observations et en conclut que notre situation actuelle dans la mer du Nord était la conséquence de pareille imprévoyance...

En fait l'Amirauté, dont les sottises ne pourraient se compter (voir ce que dit le colonel Repington sur la stupide guerre de mines) n'avait prévu qu'une chose : assurer un abri sûr à son immense flotte, à Scapa-Flow, aussi loin que possible du centre de l'échiquier stratégique. Ce sera l'étonnement des générations à venir. A la date du 3 octobre 1917, le colonel note :

Quitté Boulogne par le train de Paris à 9 h. 10 du soir. Pas de sleeping-car, je dus passer la nuit dans un simple wagon.

Il arrive au Ritz, le lendemain matin vers 7 heures. Il réussit à obtenir un bain chaud ; « mais la baignoire était à moitié vide ». C'est le jour où il va rendre visite à Foch, installé dans les bureaux du Boulevard des Invalides :

Je trouvai Foch plus vif d'esprit que jamais... Il m'avoua qu'il avait espéré, pour cette année, une offensive combinée des armées françaises et britanniques, avançant coude à coude sur un front de 80 à 100 kilm. Il est trop tard maintenant et le projet doit être remis à l'année prochaine, mais si on l'eût exécuté, les Boches seraient déjà rejetés sur la Meuse...

Le colonel Repington va ensuite voir Joffre, à l'Ecole de guerre :

Je l'ai trouvé somptueusement installé, et il me parut jouir d'une excellente santé.

Le Maréchal n'a jamais eu, en effet, l'apparence d'un valétudinaire.

Auprès de M. Painlevé, président du Conseil, le colonel cueille cette précieuse référence :

Il me confirma ce qui m'a déjà été dit, c'est que pas plus les procès-verbaux des séances du Cabinet que les décisions prises par le Comité de guerre ne sont conservés ; ceci, dans le but d'éviter que le gouvernement ne soit, un jour ou l'autre, forcé par un vote du Parlement de divulguer les comptes rendus de ces réunions.

En se rendant chez Clemenceau, le colonel croise le général Mangin qui en sortait :

Clemenceau me dit qu'il apprécie hautement les qualités militaires du général Mangin, et qu'il l'a vivement engagé à ne pas refuser le commandement d'un corps d'armée.

Le colonel ajoute :

Clemenceau mène une vie étrange. Il refuse de dîner en ville, car il se couche à 8 heures et se lève entre 1 heure et 2 heures du matin pour travailler... Je lui fis remarquer que Napoléon réglait pareillement l'emploi de son temps, lorsqu'il était en campagne. Nous prîmes congé l'un de l'autre de la façon la plus cordiale. Mais, que je voudrais que le vieux Tigre prêchât en politique la paix plutôt que la lutte !

A une infirmière, dont les malades se révoltaient en disant que ce n'était pas la peine de se faire tuer pour « un pareil gouvernement et de tels bandits » (affaire Bolo, etc.), le brave colonel conseillait :

Dites-leur qu'ils se battaient pour la France et que, du reste, toutes les Puissances alliées avaient à leur tête des gouvernements qui ne valaient rien.

Voilà un jugement que ratifiera sans doute l'Histoire.

Au Général Pétain, le colonel demande tout à trac :

... Si la dernière boutade qu'on lui prête était vraie. J'avais entendu dire que, quelque temps après notre dernière rencontre, vous auriez dit à M. Poincaré : « Nul n'est mieux placé que vous, Monsieur le Président, pour savoir que la France n'est à cette heure ni gouvernée, ni commandée. » Pétain me confirma l'exactitude de ce propos qui, sur le moment, mécontenta fort Poincaré. Nous examinâmes ensuite la situation sur le front italien...

Voici maintenant une jolie impertinence du Chef d'E. M. G. W. Robertson :

Robertson déjeune jeudi avec Lloyd George ; il demanda ce matin au Premier ce qu'il croyait avoir obtenu, au point de vue général de la guerre, par la prise de Jérusalem.

Plus loin :

Gardner me communique un tas de renseignements sur Lloyd George et son entourage. A mon avis, notre Parlement actuel est, de beaucoup, le plus corrompu qui ait siégé depuis le règne de Georges III. Gardner prétend que cette guerre est le conflit du principe du militarisme avec les gouvernements civils du monde entier...

Hélas ! que de gens n'ont vu cette grande lutte que sous cet angle !

Entre tant de traits, voici une fine répartie du Prince Bibesco à qui l'on demandait qui gagnerait la guerre :

Depuis quatre ans, dit-il, les Boches ont fait tout leur possible pour décrocher la victoire ; ils n'ont pas réussi. Les alliés ont essayé, de leur mieux, de perdre la guerre. Ils échouèrent également. Qui pourrait dès lors prévoir l'issue du conflit ?

Le 3 septembre 1918, Repington rend de nouveau visite à Foch. Il le trouve :

... Plein d'entrain, avec une mine excellente. Il porte un uniforme bleu horizon des plus simples, sans aucune décoration. A table, Foch soutient presque à lui seul la conversation... La bataille s'étend sur un front de 200 kilm. Il estime qu'elle va se poursuivre *environ six semaines encore*, pendant lesquelles, harcelant et martelant sans cesse l'ennemi, le général compte bien ne pas lui laisser le temps de se reprendre.

... Sur la question de nos effectifs, le généralissime me déclara carrément que, si nous ne les maintenions pas, il se verrait forcé de décliner toute responsabilité quant au commandement de nos troupes. Son impression est que, chez nous, non seulement l'armée vient en dernier lieu dans l'ordre des préoccupations, mais que c'est encore l'infanterie qui nous intéresse le moins. Si nous voulons gagner la guerre, observe-t-il, nous devons procéder de façon exactement inverse. L'infanterie a besoin, il est vrai, de canons, de tanks, d'aéroplanes, mais tous ces engins, simples accessoires de la bataille, ne gagnent pas la guerre ; c'est l'infanterie qui gagne la guerre... Il faut vraiment tout ignorer des conditions d'une guerre pour prétendre remporter la victoire avec des tanks et des aéroplanes...

Cette tirade portait à son adresse. Repington avoue lui-même que Lloyd George ne voulait fournir que des machines ; il ergotait, il chicanait, il disputait et il mentait effrontément dès qu'il s'agissait du matériel humain. D'ailleurs, ces *Souvenirs* si nourris, si abondants, que nous ne voulons pas déflorer davantage, mettent en lumière, presque à chaque page, l'exécration que leur auteur a vouée à Lloyd George. Le rusé Gallois malgré ses grandes qualités, fut vraiment l'homme néfaste de la guerre; il est le premier responsable de la rupture du front anglais au printemps de 1918; son rôle n'a pas été moins néfaste pendant les tractations du Traité de paix et pendant la période qui suivit, jusqu'au jour où il fut contraint de se retirer des affaires publiques. Il n'est pas indifférent pour nous qu'un Anglais, d'un nationalisme aussi pur que le colonel Repington, ait mis si crûment en lumière l'œuvre de l'homme qui fut certes le représentant le plus éminent des *businessmen*, mais non celui de la nation anglaise.

M. le député Accambray, après être resté vingt cinq ans dans l'armée, venait à peine d'entrer dans la vie politique, lorsque le grand conflit se déchaîna en 1914. Son sens des choses militaires, sa parfaite connaissance des hommes qui composaient le Grand Quartier Général, lui valurent d'être le premier homme politique saisi de l'angoisse qui en étreignait alors tant d'autres, muets dans le rang. M. Accambray eut le magnifique courage, seul peut-on dire contre tous, au moins au début, de signaler l'insuffisance de notre Haut commandement. Ses efforts répétés, sa courageuse obstination, malgré les colères et les haines, créèrent peu à peu un courant d'opinion, qui aboutit, hélas! trop tardivement — il y fallut plus de deux ans, — à la mise hors de jeu du généralissime. C'est l'exposé de cette émouvante campagne, poursuivie à la tribune de la Chambre, que M. Accambray retrace aujourd'hui dans un livre doctrinaire : **Qu'est-ce que la République** ? dont la première partie, consacrée à ce drame militaire, est seule de notre compétence. Nous y avons retrouvé, non sans quelque émotion, mais aussi avec quelle sensation de soulagement en songeant que tout cela était du domaine du passé, la trace de nos propres angoisses devant l'aveuglement, le faux optimisme de ceux, si nombreux, qui croyaient alors, au plus secret d'eux mêmes, que nous étions sur la pente, que rien ne serait plus capable de nous arrêter, et qu'il importait seulement de ne pas paraître s'en apercevoir. Lorsque viendra le temps des réparations, qui suit, hélas ! de trop loin les grandes convulsions de l'histoire, nul ne songera plus à disputer à M. Accambray le tribut de reconnaissance que nous sommes si peu nombreux à lui accorder aujourd'hui.

JEAN NOREL.

§

M. Jean Vic, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, un de nos plus consciencieux érudits, vient de mettre le point final à la grande œuvre qu'il avait entreprise et qui restera un des monuments de la bibliographie française de ce temps. **La Littérature de guerre** constitue un instrument de travail indispensable pour tous ceux qui auront à étudier l'époque de la grande guerre, et c'est justice que l'Académie française ait réservé une de ses plus hautes récompenses à un ouvrage qui fera l'admiration de tous les spécialistes.

Je n'ignore pas que le *Musée de la Guerre*, sous la très compétente direction de M. Camille Bloch, poursuit aussi la publication de ses catalogues, et que plusieurs volumes ont déjà paru, donnant la bibliographie des ouvrages en langues étrangères sur la période 1914-1918, mais pour être limité à la langue française seulement, l'ouvrage de M. Jean Vic n'en est pas moins un tour de force véritable, quand on voit que ce recueil n'est pas seulement méthodique, mais encore *critique*, et que par suite l'auteur a dû lire, juger et noter quelques 20.000 livres, brochures et articles de revue (les articles de journaux ont été intentionnellement laissés de côté). L'auteur ne s'est pas borné, en effet, à un rôle de pur bibliographe, il a voulu faire l'histoire de l'opinion publique pendant la guerre elle-même, et il a peint ainsi un tableau vivant de la France, au moyen du catalogue de son activité intellectuelle et morale.

L'ouvrage complet se partage en deux parties, correspondant l'une à la période 1914-1916 (2 vol.), l'autre à la période 1916-1918 (3 vol.) Le plan est le même : *Introduction* (histoires générales, collections et périodiques), *Causes de préparation de la guerre* (philosophiques, politiques, diplomatiques), *Les faits de la guerre* (généralités, divers théâtres, pays neutres), *Les conséquences de la guerre* (présentes et futures). On le voit, il était impossible de dessiner un plan plus vaste et plus souple, et le mérite est égal pour l'auteur de l'avoir conçu et de l'avoir rempli.

On pourra encore une fois établir une bibliographie plus complète (celle-ci notamment s'arrête à l'armistice et depuis lors beaucoup de livres sur la guerre ont paru; à vrai dire ce n'est que maintenant qu'on peut écrire des ouvrages solides sur cette époque ; tout ce qui a paru au cours des hostilités était trop près des événements), mais on ne pourra pas en faire de plus lumineuse, de plus judicieuse et de plus ingénieuse. Les qualités de l'esprit français s'y révèlent à merveille, et je serais bien étonné qu'à l'étranger, même en Allemagne, pays des catalogues et des fiches, on puisse mettre au jour un panorama biblio-psychologique aussi vivant et intéressant de cette grande époque.

HENRI MAZEL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Louis Piérard : *La vie tragique de Vincent Van Gogh.* Avec 15 illust. ; Crès. 10 »

Esotérisme

Gabriel Delanne : *Documents pour servir à l'étude de la réincarnation* ; Edit. de la B. P. C., 8, rue Copernic, Paris. 6 »

Ethnographie

Capitan et Peyrony : *L'humanité primitive dans la région des Eyzies* ; Stock. 2 »

Histoire

Jeanne Arnaud-Bouteloup : *Le rôle politique de Marie-Antoinette.* Avec 2 planches h. t. ; Champion. 25 »

Edouard Driault : *Napoléon et l'Europe : le grand empire, 1809-1812* ; Alcan. 20 »

Abbé Louis Kerbiriou : *Jean-François de La Marche, évêque-comte de Léon, 1729-1806,* étude sur un diocèse breton et sur l'émigration. Avec 4 h.t. et une carte : Picard. 15 »

André de Maricourt : *Prisonniers et prisons de Paris pendant la Terreur.* Avec 20 photogravures ; Lemerre. 7 »

A. Mathiez : *La révolution française.* II : *La Gironde et la Montagne* ; Colin. 6 »

Marquis de Noailles : *Le Comte Molé; 1781-1855, sa vie, ses mémoires.* Tome III. Avec 2 phototypies h.-t., Champion. 20 »

Wladimir d'Ormesson : *La première mission officielle de la France aux Etats Unis, Conrad Alexandre-Gérard, 1778-1779.* Avec deux fac-similés; Champion. 7 »

Marquis de Puygreffier : *Louis XVII, l'heure de la vérité* ; Daragon. 2 50

Littérature

Michel Abadie : *Le tombeau de Michel Abadie, 1866-1922,* florilège précédé d'une étude biographique, suivi d'opinions sur le poète, de notes bibliographiques, orné de 4 portraits et d'un autographe ; Cahiers du Centre. 15 »

Léon Bazalgette : *Henry Thoreau, sauvage,* Rieder. 8 75

André Bellessort : *Balzac et son œuvre.* Avec 10 gravures ; Perrin. 12 »

L. Charles-Baudouin : *Le Symbole chez Emile Verhaeren* ; Edit. Mongenet, Genève. » »

Léopold Chauveau : *L'ombre du pantin* ; Au Sans Pareil. » »

Marx et Alex Fischer : *Dans deux fauteuils,* notes et impressions de théâtre ; Flammarion. 7 50

Chagas Franco et Paul Méléar : *Virgile, Dante, Camoëns et l'expansion du génie latin* ; Champion. 5 »

Emile Henriot : *Stendhaliana* ; Crès. » »

Pierre Lièvre : *Paul Valéry* ; Le Divan. » »

Pierre de Nolhac : *Le Trianon de Marie-Antoinette* ; Calmann-Lévy. 6 75

Marcel Prévost : *Nouvelles lettres à Françoise ou la jeune fille d'après-guerre* ; Flammarion. 7 50

P. de Ronsard : *Les Amours,* Tome I : *Introduction de Paul Laumonier. Amours de Cassandre, Amours de Marie.* Tome II : *Sur la mort de Marie, Sonnets pour Hélène. Amours diverses. Pièces posthumes. Pièces retranchées* ; Lemerre. Chaque tome. 3 50

Robert Salomon : *Cheveux longs et idées courtes,* essai de psychologie partiale et déplaisante ; Goulet. 3 »

Léon Treich : *Almanach des lettres françaises et étrangères, 1re année : 1924 (janvier, février, mars)* ; Crès. 15 »

Tsen Tsonning : *La Chine pacifique.*

Préface de M. Herriot ; Leroux. 5 »

La vie extravagante du Comte de Permission, bouffon de Henri IV, racontée par lui-même, et publiée avec une préface et des notes par Bertrand Guégan ; Renaissance du Livre. 12 »

Philosophie

Alain : *Propos sur le christianisme* ; Rieder. 6 »

Daniel Bertrand-Barraud : *Les idées philosophiques de Bernardin Ochin, de Sienne* ; Vrin. 10 »

Daniel Bertrand-Barraud : *Les valeurs effectives et l'exercice discursif de la pensée*, essai d'empirisme psychologique radical ; Vrin. 22 »

Condillac : *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, publié par Raymond Lenoir ; Colin. 7 50

L.-J. Henderson : *L'ordre de la nature*, traduit de l'anglais par E. Renoir ; Alcan. 10 »

Dr A. Hesnard : *La relativité de la conscience de soi*. Préface du prof. G. Dumas ; Alcan. 8 »

Jules Lequier : *La recherche d'une première vérité*, fragments posthumes recu illis par Charles Renouvier. Notice biographique par L. Dugas ; Colin. 25 »

Adolphe Magder ; *L'évolution et la psychologie héréditaire* ; Beresniak. 3 »

V. Rasmussen : *Psychologie de l'enfant. (L'enfant entre 4 et 7 ans.)* Traduit du danois par Mme B Cornet. Préface du Prof. Harold Hoffding. Avec figures ; Alcan. 10 »

Jules Sageret : *La révolution philosophique et la science* ; Alcan. 10 »

Rabindranath Tagore : *Nationalisme*, traduit de l'anglais par Cécil Georges Bazile ; Delpeuch. 6 »

Poésie

Renée de Brimont : *Psyché* ; Plon. » »

Marie Dauguet : *Ce n'est rien, c'est la vie* ; Chiberre. 7 »

Léon Franc : *Girelles et Daurades*, Bois d'Eichacker ; La Criée, Marseille. 5 »

Jean Hytier : *La belle sorcière* ; Le Mouton blanc, Maupré, par Marolles (S.-et-L.). 1 »

Ernest Jaubert : *Roses d'automne*. Préface d'Alexandre Arnoux. Portrait de l'auteur par Louis Legrand ; Lemerre. 6 »

Achille Millien : *Poèmes choisis*. Introduction et notes de Maurice Mignon. Portrait gravé sur bois de J. Guiran, 4 fac-similés et plusieurs pièces inédites ; le Feu, Aix. 12 »

J.-P. Rabaté : *La geste de Marko*. Avec des bois gravés par l'auteur ; Soc. anonyme d'édit. 9 »

Edmond Thomas : *Reflets d'âme*. Préface de Paul Reboux ; Daragon. 10 »

Mathilde Trombert : *Echos et reflets* Impr. Abry, Annecy. » »

Politique

Alfred Fabre-Luce : *La victoire* ; Nouv. Revue franç. 12 »

Karl Liebknecht : *Lettres du front et de la geôle, 1916-1918*, traduit par Francis treat et P. Vaillant-Couturier ; Libr. de l'Humanité. 6 »

Le Programme de l'Internationale communiste, projets présentés à la discussion du Ve Congrès mondial ; Libr. de l'Humanité. 7 »

Th. Ruyssen : *Les minorités nationales d'Europe et la guerre mondiale* ; Presses universitaires de France. 12 »

Questions religieuses

David Berman : *Esquisse d'une doctrine juive* ; Presses universitaires de France. » »

P.-L. Couchoud : *Le mystère de Jésus* ; Rieder. 6 50

Roman

Guy d'Aveline : *Le monstre* ; Daragon. 4 »

Jean-Jacques Bernard : *Les tendresses menacées* ; Flammarion. 7 «

Jean Bertheroy : *Les brebis de Madame Deshoulières* : Grasset. 7 50

Pierre Chanlaine : *Les confessionnistes* ; Fasquelle. 7 50

Antoine Chollier : *Les amours de M. de Pérol, héros candide* ; La Pensée française. » »
Hubert Colin : *Belle jeunesse ou les étudiants dans la réalité* ; Bohrer. 7 50
James-Olivier Curwood : *Le piège d'or*, traduction de Paul Gruyer et Louis Postif ; Crès. » »
Léon Daudet : *La déchéance* ; Flammarion 7 50
Léon Daudet : *Le drame des Jardies* ; Fayard. 7 50
Luc Durain : *La source rouge* ; Nouv. Revue française. 7 50
Jacques Dyssord : *Charlie chasseur* ; Grasset. 7 50
Pierre Enim ; *Eironeia pan eironeia (ironie, tout n'est qu'ironie)*; les Essais. 6 75
Raymond Escholier : *Le sel de la terre*; Malfère, Amiens. 10 »
Jacques des Gachons : *Sur pattes*, contes sur les petits des bêtes, illust. d'Andrée Sikorska : Monde nouveau. 10 »
L. Galimand : *La girouette calée* ; Figuière. 3 »
Maurice Genevoix : *Euthymos vainqueur olympique* ; Flammarion. 7 50
Maxime Gorki : *Un premier amour*, traduit par Dumesnil de Gramont ; Kra. 10 »
Charles-Henry Hirsch : *Voyage de noces* ; Flammarion. 7 50
Maurice Huet : *La IIIe Olympiade* ; Renaissance du Livre. 7 50
Marcel Jouhandeau : *Les Pincengrain* ; Nouv. Revue franç. 7 50
Jean de Kerlecq : *L'Orient rouge* ; France. Edition. 7 »
Edouard de Keyser : *Les diamants de Murat* ; Kemplen. 7 50
Selma Lagerlof :*Les miracles de l'Antéchrist*, traduit du suédois par T. Hammar. Avant propos de Lucien Maury ; Stock. » »
Jean de La Jaline : *Le fantôme sur l'Océan* ; Lemerre. 6 75
Pierre La Mazière : *L'aventure thermale ou la cure interrompue* ; Baudinière. 6 50
Pierre L'Ermite : *La vieille fille*; Maison de la Bonne presse. 3 »
Gaston Leroux : *La poupée sanglante*, roman d'aventures et de mystère ; Tallandier. 6 75
Victor Margueritte : *Le couple*; Flammarion 7 50
Georges Maurevert : *L'affaire du grand plagiat* ; Malfère, Amiens. 10 »
Francis de Miomandre : *La jeune fille au jardin* ; Férenczi. 2 50
H de Montherlant : *Les onze devant la porte dorée* (Cahiers verts n° 41) ; Grasset. 9 »
Maurice Morel : *Babette à Paris* ; Edit. de la Vraie France. 7 »
Louis Morpeau : *L'enterrement de la merlasse* ; Edit. de la Vallée d'Aoste. » »
Pierre Perdu : *Le fou-loup*. Préface d'Henri Bachelin ; Monde Nouveau. » »
Paul Prist : *Le miracle des hommes* ; Kemplen. 7 50
Raymond Radiguet : *Le bal du Comte d'Orgel* ; Grasset 7 50
J.-H Rosny aîné : *Sur les sentiers du tendre* ; Kemplen. 0 75
Emmanuel de Rougé : *Le braconnier*. Préface de Jacques Péricard ; L'âme gauloise. 4 75
André Savignon : *La tristesse d'Elsie* ; Calmann-Lévy. 6 75
D'Or Sinclair : *Les noces de Jade* ; Ollendorff. 4 »
Louis Thomas : *Tentatives* ; Le Divan. » »
Adrien Vély et René Peter : *La plus aimée* ; Albin Michel. 7 50

Sciences

Jean Becquerel : *Cours de physique à l'usage des élèves de l'enseignement supérieur et des ingénieurs*. Tome I : *Thermodynamique* ; Hermann. » »
Stéfan Christesco : *Les ondes fluorescentes dans le substratum de la matière*. Avec 14 pl. ; Alcan. 10 »

Sociologie

Albert Londres : *Dante n'avait rien vu (Biribi)* ; Albin Michel. 7 50
Karl Marx : *Histoire des doctrines économiques*, traduit par J. Molitor. Tome I : *Depuis les origines de la théorie de la plus-value jusqu'à Adam Smith* ; Costes. 8 »

Sports

Les jeux olympiques dans l'antiquité et de nos jours. Avec des illust. ; Edit. Rhéa. 8

Théâtre

Joseph Cruciani : *L'épopée,* pièce en 4 actes, en vers ; Presses universitaires de France. 6 75

Jacques Rouché : *L'art théâtral moderne* ; Bloud. 15 »

Varia

Comm. Lefèbvre des Noettes : *La force motrice animale à travers les âges.* Avec 217 figures sur 80 pl. ; Berger-Levrault. 20 »

MERCVRE.

ECHOS

La commémoration de Verlaine. — Le dîner Mallarmé. — Emile Zola pendant la Commune. — Une lettre du Général Chapel. — Une lettre du général Vouillemin. — Un ami de Casanova : Mr. Murray. — Une lettre de M. Marcel Coulon. — Eugène Boudin, linguiste. — Le Dr Geley et M. Clément Vautel. — Les livres préférés. — Les Cahiers Léon Bloy. — Errata. — La recherche des Cœurs. — Prières d'insérer.

La Commémoration de Verlaine. — C'est la 28e. Des circonstances ayant obligé la Société des Amis de Verlaine à la retarder quelque peu, on avait pu craindre qu'un 20 juillet l'exode traditionnelle aux champs ne fît de grands vides dans l'assistance : la réunion fut plus nombreuse que jamais, et, grâce à la diligence méritoire des gardiens du Luxembourg, jamais le service d'ordre ne fut si parfait.

Dans le silence relatif de la belle matinée (car les oiseaux étaient de la fête, et aussi, hélas ! les autobus de la rue Guynemer), on entendit des poésies de Verlaine, Gustave Kahn, Valmy-Baysse, Mme Anne Armandy, dites par Mme Segond-Weber, Mlles Nyvette Saillard, Jeanine Zorelli, Claire Magnus, MM. Gridcux et Donneaud. M. Jacques Feschotte dit lui-même un poème qu'il avait écrit à la mémoire de Verlaine.

Des discours ont été prononcés par MM. Gustave Kahn, Maurice Monda et A.-Ferdinand Herold. Voici celui de M. Herold :

Mesdames, Messieurs,

Il y a eu, toujours, des hommes à l'esprit morose : ils détestent le temps où le hasard les fait vivre ; c'est dans le seul passé qu'ils trouvent quelque grandeur et quelque beauté. N'entendons-nous pas, aujourd'hui, de tristes voix qui répètent sans cesse : — la poésie est morte ; non seulement, il ne naît plus de poètes, mais les poètes dont autrefois on célébra la gloire sont tenus en un cruel mépris. Oui, la poésie est morte, elle est bien morte.

Je voudrais, pour jouir de sa confusion, qu'un de ces fâcheux se trouvât parmi nous. Comment, après avoir vu cette fête, pourrait-il encore prétendre que la poésie soit morte ? Il ne naît plus de poètes, et nous voyons tant de

jeunes gens se presser, avec une heureuse ferveur, autour du monument de Verlaine ! Pour apporter son hommage à un poète qui fut admirable, ne faut-il pas sentir la poésie au point d'être poète soi-même ? Ces jeunes gens donnent aux détracteurs du présent le plus visible des démentis ; ces jeunes poètes affirment que la poésie est vivante, car ils viennent, avec une joyeuse fierté, célébrer, devant la statue d'un de ses plus nobles prêtres, le culte de la déesse qu'ils adorent.

Verlaine ! Combien de nous, aujourd'hui, gardent dans l'oreille le son de sa voix ? Combien de nous gardent dans les yeux le dessin de son visage ? Chaque année, ils se font plus rares, hélas ! ceux qui ont connu la personne de Verlaine. Mais tous gardent dans la mémoire le rythme souverain de ses vers, tous gardent dans les yeux la vision des pays où il a passé, la vision des personnages qu'il a créés.

Verlaine fut le poète très haut et très pur, le poète qui ennoblit le malheur, le poète qui, de la faiblesse humaine, fait une force invincible. Il va d'abord chantant la bonne chanson; dans les parcs où, près des sveltes jets d'eau, frémissent des arbres crépusculaires, il s'amuse aux jeux des masques. Puis, brusquement, le malheur fond sur lui, le tendre rêveur n'est plus qu'un pauvre homme. Mais le pauvre homme est un grand poète; ce n'est plus de son malheur qu'il nous parle, c'est du malheur, ce n'est plus sa douleur que nous écoutons gémir, c'est toute la douleur, et la faiblesse dont s'échappe le cri n'est plus sa faiblesse, c'est la faiblesse de toute l'humanité.

Et voici qu'une puissance se révèle à lui, puissance redoutable, puissance bienfaisante ; il tremble comme un enfant, et il admire comme un simple. Il s'humilie, il essaie de se relever, il retombe. Sa révolte est domptée par un mystérieux amour qui le ravit et l'enchante. Il s'exalte à dire la fierté qu'il éprouve d'être enfin devenu humble ; mais, parfois encore, il lui souvient des heures anciennes, des heures où la misère et la faiblesse ne lui avaient pas révélé la puissance qui l'a meurtri et qui l'a guéri. Il a cru à sa propre grandeur : s'il allait se reprendre à y croire ? Et, comme Pascal jadis, il mêle de la détresse et de l'angoisse à son adoration éperdue.

O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour
Et la blessure est encore vibrante,
O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour.

O mon Dieu, votre crainte m'a frappé
Et la brûlure est encor là qui tonne,
O mon Dieu, votre crainte m'a frappé !

Et nous connaissons la tendre et rude souffrance de l'âme dont s'est emparé l'amour divin. Verlaine a magnifié la passion de l'âme éprise de la divinité.

Mesdames, Messieurs, la fête annuelle de Verlaine marque l'immortelle splendeur de la poésie. Longtemps, toujours, ô maître, vous recevrez l'hommage ému de vos disciples lointains, vous le recevrez, tel qu'en vous-même enfin l'éternité vous change, ô vous qui êtes noble, ô vous qui êtes sage, ô vous qui êtes saint entre tous les bienheureux qui, par la houle des siècles, ont su donner un sens plus pur aux mots de la tribu.

Une partie de l'assistance se retrouva au café Procope, où, après

déjeuner, à la fin d'une spirituelle allocution, M. Gustave Kahn fit acclamer le vœu qu'une rue de Paris reçut le nom de Jules Laforgue. M. Maurice Monda lut une lettre inédite de Stéphane Mallarmé du temps qu'il était professeur au Lycée de Tournon. Enfin, après un discours de M. Marcel Batilliat dégageant de la commémoration Verlaine sa signification de fête annuelle de la Poésie, Mlle Nyvette Saillard dit avec beaucoup de talent deux poésies de Verlaine.

§

Le dîner Mallarmé. — Le 10 juillet dernier, les Artisans du Verbe (groupement des amis de P.-N. Roinard) ont offert à la Closerie des Lilas un dîner en mémoire de Mallarmé. Ce dîner était présidé par le docteur Bonniot, gendre de Mallarmé, qui prononça les paroles suivantes :

Mesdames,
Messieurs,
permettez-moi d'ajouter : chers amis,

En me confiant l'insigne honneur de présider cette pieuse et amicale réunion, vous avez entendu que ce soin échût à un représentant de la Société Mallarmé. Les circonstances ont voulu que fût désigné pour cet office le plus indigne. J'aurais préféré que d'autres mieux qualifiés que moi vinssent évoquer devant vous la mémoire qui nous est chère. Je le ferai toutefois, en peu de mots, mais avec tout mon cœur.

En fondant la Société Mallarmé, les survivants de ce que j'appellerai l'époque héroïque ont souhaité que se perpétuât dans les esprits non seulement le souvenir, non seulement le nom du Héros, mais encore son exemple. Votre groupement, à le comprendre par la jolie appellation : les Artisans du Verbe, qu'il s'est donnée, et par la qualité des personnalités qu'il honore, me semble continuer, de la façon la plus heureuse, cette tradition.

Vous savez tous quel fut le souci constant de Mallarmé, accorder toujours plus étroitement l'essor magnifique de la pensée à son expression verbale. A tel point que l'Œuvre lui apparaissait sans cesse comme un but sacré jamais atteint, et dont les manifestations écrites qu'il publiait, par temps, étaient en quelque sorte les stations. — Combien diffère ce point de vue de celui qui considère la parution d'un ouvrage, du dernier ouvrage, comme une fin en soi, fermant ainsi bénévolement devant ses yeux un cycle d'horizon, et exigeant dès lors chaque fois un effort renouvelé pour franchir un nouveau cercle de Ciel... ou d'Enfer.

Plus simple mais plus volontaire, la continuité de l'effort qui se connaît connaît ses limites momentanées, et à la fois se borne et s'affranchit.

Tel me paraît, Messieurs, le contact par quoi votre ligne rejoint la vision qui fut celle de Mallarmé.

Pour illustrer cet aperçu, je ne sais rien de mieux que de faire appel au Maître lui-même qui, envisageant d'un coup dans sa jeunesse tout l'espace de vie littéraire à lui dévolu, jeta dès sa vingt-cinquième année les fondations de l'édifice dont il se sentait l'architecte né, pour en terminer sinon la flèche

hélas ! du moins la solide et belle architrave, trente ans plus tard. Je veux parler de ce conte en prose qu'il élabora partiellement de 1867 à 1870 sous le titre d'*Igitur* et que je me suis décidé, malgré le souci qu'il avait du travail parachevé, à faire paraître prochainement.

Conte philosophique, non ; non plus poème en prose : je dirai tout uniment, en conservant le nom de conte qu'il lui avait donné, conte poétique ; dans lequel on trouve déjà les premiers linéaments du *Coup de Dés*.

Mesdames, Messieurs,

Avant de quitter la mémoire du Maître. vous me permettrez d'y associer le souvenir de celle qui naguère à mes côtés entretenait de sa piéte filiale éclairée le feu du culte, et grâce à qui je me trouve ne pas être un intrus au milieu de vous.

§

Emile Zola pendant la Commune. — M. Gustave Simon a évoqué dans *le Temps* (16 juin 1924) une anecdote se rapportant à l'arrestation arbitraire, à Versailles, en mars 1871, d'Emile Zola, lequel se serait trouvé, a-t-on dit, « avec les insurgés ». L'intervention de M. Gustave Simon (dont le père, Jules Simon, était membre du gouvernement de la Défense Nationale et ministre de l'Instruction publique) fit remettre en liberté le romancier. Et celui-ci, une quinzaine d'années plus tard, dans un banquet de journalistes, témoigna sa reconnaissance à M. Gustave Simon en lui disant :

Je vous ai dû la vie. Je ne l'oublierai jamais. C'est vous qui m'avez tiré des geôles de l'Orangerie en 1871.

Commentant ce récit, M. Paul Mathiex (*La Presse*, 28 juin 1924) l'a rapproché d'une lettre à Cézanne dans laquelle Zola omet, volontairement ou non, de parler de l'incident et raconte qu'un peu plus tard, le 10 mai 1871, il se rendit muni d'un faux passeport à Bonnières « passer les mauvais jours ».

M. Paul Mathiex a cru trouver, dans le rapprochement de ces faits, une dissimulation préméditée de Zola qu'il a qualifié d'« ancien insurgé».

Non. Zola n'avait rien d'un insurgé et le mouvement communaliste était loin d'avoir ses sympathies.

On a oublié de rappeler que, s'il se trouvait à Versailles, le 22 mars 1871, c'était en qualité de rédacteur parlementaire à *la Cloche* de Louis Ulbach (qui était l'objet d'un mandat d'arrestation de la Commune). Il suffit de se reporter à la collection de *La Cloche* pour avoir, sur ce point, tous les éclaircissements voulus.

Le compte rendu, par Emile Zola, de l'Assemblée nationale (assemblée de Bordeaux ramenée à Versailles) commence en ces termes dans *la Cloche* du 22 mars 1871 :

Un incident que je ne veux pas raconter m'ayant empêché de me rendre à

Versailles, je ne puis donner ici que les renseignements qui m'arrivent de plusieurs côtés sur la séance tenue hier...

Le lendemain Zola écrit :

Aujourd'hui encore j'ai bien failli ne pas assister à la séance. Cette fois j'étais allé jusqu'à Versailles. Mais, là, à la sortie de la gare, un commissaire a bien voulu me prendre pendant quelques instants pour un homme des plus dangereux. Quand il a eu la délicatesse de me rendre la liberté, la séance était déjà commencée.

On m'a dit, le soir, que ce commissaire venait d'être révoqué pour excès de zèle. Je regretterais cette mesure. Il flairait les gens avec une finesse qui lui promettait un bel avenir.

Inquiété hier par le Comité Central, soupçonné aujourd'hui par le pouvoir exécutif, je me tâte, je fais avec anxiété mon examen de conscience et je demande si je n'agirais pas sagement en faisant mes malles. Ce qui me console, c'est qu'il n'existe pas un troisième gouvernement qui puisse m'arrêter demain. (*Cloche*, 23 mars 1871.)

Ce n'est que sept semaines après ces incidents que Zola se rendit à Bonnières. Il n'y a rien là de mystérieux. En vérité, à cette époque les autorités régulières de Versailles ne montraient pas beaucoup plus de bonne grâce que les autorités insurgées de Paris dans leurs relations avec les citoyens. Louis Ulbach, le directeur de *la Cloche*, était menacé d'arrestation par la Commune ainsi que Glais-Bizoin, l'ancien « patron » de Zola. Celui-ci se voyait empêché par Versailles, puis par le Comité central de remplir ses fonctions de journaliste parlementaire. En cette époque d'inconséquence tout le monde pouvait dire comme certain personnage de la *Tour de Nesles* :

— Ah ça, mais on arrête donc tout le monde aujourd'hui !

On conçoit facilement que dans cette situation, le romancier se soit efforcé de trouver un terrain neutre qui lui permît d'attendre la fin de cette tourmente. — L. DX.

§

Une lettre du général Chapel.

Monsieur le directeur,

Dans le numéro du 1er juin M. Charles-Henry Hirsch, commentant un article du colonel Romain, paru dans la *Renaissance Politique et Littéraire*, a bien voulu appeler l'attention des lecteurs du *Mercure de France* sur mes théories touchant les incendies de forêts. En dépit d'un « coup de patte » aux vieux écrivains militaires, très amicalement relevé par le colonel Romain, la note de M. Charles-Henry Hirsch part d'une intention bienveillante et aidera certainement à la vulgarisation des idées pour lesquelles je combats. Je l'en remercie et lui sais d'autant meilleur gré de son aimable intervention qu'elle m'offre l'occasion de dire à mon tour quelques mots sur le sujet.

Si j'avais connu M. Hirsch autrement que par ses brillants articles de presse, si j'avais pensé qu'il pût s'intéresser à mes études, je n'eusse pas manqué de solliciter l'honneur de sa présence à ma récente causerie (*Sur la Météorologie de demain*, — 27 mai dernier). Il yeût appris comment, et depuis quelle lointaine époque, j'ai été conduit à ces études par mes recherches professionnelles sur la Balistique, puis sur les Explosions de Magasin à poudre et d'Etablissements pyrotechniques, recherches qui, de proche en proche, m'ont conduit à la Balistique astronomique et à la découverte de l'influence capitale qu'ont sur les grands événements météorologiques les « Astéroïdes », ces innombrables fragments de matière cosmique qui sillonnent l'espace interplanétaire et pénètrent dans notre atmosphère avec l'inimaginable vitesse de 12 à 72 kilomètres à la seconde, donnant naissance aux *étoiles filantes*, aux *bolides*, aux *aérolithes*.

Ces idées ont été publiées il y a quelque quarante années, dans un petit livre (*Aperçu sur le rôle des astéroïdes dans la physique du Monde*) depuis longtemps épuisé, qui en son temps a été présenté à un grand nombre de Sociétés savantes en France et à l'Etranger.

Depuis, je n'ai cessé de revenir sur cette thèse et d'en poursuivre le développement. Mais, d'aspect trop original et peu orthodoxe, elle a dû subir les lentes étapes imposées à toute idée nouvelle non consacrée par la science officielle.

Bien qu'encouragée à l'origine par des savants illustres, Hirn, Bertrand, Cornu, Schiaparelli, elle a été, par le plus grand nombre, dédaignée, critiquée ou injustement confondue avec les spéculations fantaisistes de Wells, d'Espiac, de Collonges, etc. Mais le temps, les faits, ma patiente insistance, de récents et précieux concours ont eu raison des obstructions et des résistances de la routine. L'idée entre aujourd'hui dans la phase finale de son évolution : elle a touché le grand public et rencontre de divers côtés l'accueil le plus favorable.

A maintes reprises, et encore dans ma dernière conférence, j'adjurais les savants de revenir à l'hypothèse oubliée de Cornu, attribuant les taches solaires aux astéroïdes : or, voici qu'un professeur éminent a enfin repris à son compte cette thèse si simple et si féconde. Ailleurs, c'est la théorie électrique des tremblements de terre qui reparaît ou celle de la propagation des ondes sonores, lumineuses, électriques et T. S. F., qui est mise à contribution, etc.

Bref, après 40 années de prédication dans le désert, ma trop faible voix arrive à se faire entendre. L'attention est décidément fixée sur le rôle capital que jouent, dans la météorologie et dans la physique du monde, ces deux grands facteurs trop méconnus : ÉTHER, ASTÉROÏDES. Demain, les idées pour lesquelles à peu près seul je livre bataille depuis

[illegible] demi-siècle auront trouvé d'ardents défenseurs, au grand [illegible] de ceux [illegible], de la science et de la vérité.

Veuillez agréer, etc.

GÉNÉRAL CHAPEL.

§

Une lettre du général Vouillemin.

Saint-Bon (Savoie), 7 juillet.

Monsieur le Directeur,

Je m'adresse à votre courtoisie pour l'insertion des rectifications suivantes à l'article que me consacre M. Marcel Boll (1) avec une urbanité toute spéciale.

J'ai exprimé la stérilité des tentatives faites par la Science relativement au problème des origines par cette boutade : L'homme, créé le [illegible] n'arrive pas à savoir ce qui a bien pu se passer au cours des [illegible]. Mon honorable critique prend pour un argument ce que je donne comme une conclusion et encore sous la forme que je [illegible].

[illegible] également lu à l'envers le chapitre que je consacre [illegible] de l'artillerie, car mes références scientifiques sont d'un poids supérieur à celui de M. Boll.

Quant à ses autres critiques, j'en éprouve une réelle satisfaction, [illegible], avec les intentions qu'il relève et caractérise avec l'autorité que je ne lui conteste pas.

Veuillez agréer, etc.

GÉNÉRAL VOUILLEMIN.

§

Un ami de Casanova : Mr Murray. — Casanova a raconté dans ses *Mémoires* (2) quelques-unes des aventures galantes de Mr Murray, ministre résident d'Angleterre, « bel homme, plein d'esprit, savant [illegible] du beau sexe, de Bacchus et de la bonne chère ». Il [illegible] beaucoup d'estime à cet « aimable épicurien » qui, « voltigeant [illegible], avait alternativement les plus jolies filles de Venise ». M. Adam, dans une lettre datée de Venise, 21 décembre 1765, [illegible] nous a laissé de ce singulier Anglais du [illegible] un portrait très nettement brossé :

> M. Murray, écrit M. Adam, ne passe point ici pour un homme supérieur, mais pour un homme de bon sens assez instruit, qui a lu, qui s'exprime bien [illegible]. Ce n'est point un savant, du moins il ne se pique [illegible]. On ne remarque point en lui cette espèce d'entêtement et de [illegible] à l'infaillibilité qu'on n'observe que trop en d'autres personnes [illegible] et souffre que les autres aient quelques [illegible]. Sa conversation est pourtant plutôt amusante que solide. Il est

(1) [illegible]

(2) [illegible]

fort poli et affable, autant que je l'ay pu voir dans quatre ou cinq visites assez longues que je lui ai faites précisément pour le connaître ou que j'en ai reçues et dans lesquelles il a traité avec moi avec toute la prévenance et civilité possibles. On est à son aise avec lui du premier coup, parce qu'en effet il est d'un caractère fort sociable. On le regarde comme un très honnête homme et il n'y a personne qui ne se loue de sa probité et de sa droiture. Il a toujours vécu à Venise d'une manière fort honorable avec éclat et peut-être plus de magnificence que la plupart des ambassadeurs et ce qui est plus rare sans affectation. Il est amateur et même connaisseur en tableaux dont il s'est fait une ample collection que l'on trouve très belle. Il reçoit très bien les étrangers et tient fort bonne table. Il faut cependant avouer qu'il est extrêmement Anglais, et que dans l'occasion il en montre toute la pétulance et fierté : les derniers succès de sa nation l'avaient enflé au point que, dans la concurrence survenue entre les Ambassadeurs et les Résidents à l'occasion des places accordées par le gouvernement aux Ministres étrangers lors de la mort du doge pour voir la cérémonie des obsèques, M. Murray avait formé le projet de forcer l'épée à la main sur la garde au cas qu'on voulût lui disputer l'entrée des procuraties, dans lesquelles ces places étaient marquées. Ce dessein n'eut pourtant point d'exécution par la retraite de messieurs les Ambassadeurs qui prudemment ne parurent point au rendez-vous et lui abandonnèrent le champ de bataille. La confiance téméraire du Résident d'Angleterre en cette rencontre était sûrement fondée sur la faveur dont il jouissait auprès du gouvernement qui ne lui a jamais rien refusé et qui l'aurait probablement supporté. En effet il a toujours été beaucoup aimé à Venise et il paraît qu'on le regrette aujourd'hui très fort. Au reste on ne fait que le payer de retour, car il a toujours été lui-même fort affectionné aux Vénitiens, aux mœurs et coutumes desquels il eut la sagesse de se conformer sans les fronder ou les mépriser comme l'ont fait d'autres ministres, à cet égard moins bons politiques que lui.

Il a fait tout ce qu'il a pu pour lier société avec Monsieur l'Ambassadeur de France et lui a même fait parler par Mme la Comtesse de Durazzo (1) qui passait alors pour sa maîtresse (au Résident, s'entend), mais la rigueur du cérémonial l'a toujours écarté.

Enfin M. Murray aime la table et les femmes autant par air que par tempérament, et l'on prétend même qu'il entre un peu de crapule dans ses plaisirs. Je ne parle point de sa religion pour ne pas dire avec les médisants que la sienne, comme ce n'est malheureusement que trop la mode, est de n'en avoir aucune.

[illegible].

§

Une lettre de M. Marcel Coulon.

Beauvais, 3 juillet 1924.

Mon cher Directeur,

Les contempteurs de J.-H. Fabre, mis au pied du mur par mes articles du 1er et du 15 juin, restent cois. Du point de vue de la prudence, ils n'ont pas tort. Mais ce n'est pas seulement à leur courage que je faisais appel, c'est à leur probité scientifique.

(1) Femme de l'Ambassadeur impérial.

Le lecteur appréciera. Pour ma part, je vous prépare d'ici quelques mois un petit travail intitulé : *Les ennemis de J.-H. Fabre*, où ces messieurs ne trouveront pas de quoi rire,— que ce soit avec leur Commandant Ferton, ou sans lui.

En attendant, je répète que les accusations portées contre l'exactitude de « l'Observateur inimitable » sont de toute absurdité. Elles ne s'expliquent (outre des sentiments moraux assez peu dignes d'éloge) que par la médiocrité du sens critique des accusateurs et par la médiocre connaissance qu'ils ont, encore aujourd'hui, d'une œuvre *dont plusieurs d'entre eux ignoraient même l'existence, il y a quinze ans !*

Par un véritable abus de confiance, bénéficiant auprès du profane de leur titre de savants officiels, les contempteurs de Fabre ont réussi à répandre le bruit que certaines de ses constatations principales ont été reconnues sujettes à caution. C'est là une calomnie grossière, et, notamment, lorsqu'il s'agit des géniales et si conséquentes observations du maître touchant la paralysation, par les hyménoptères, des proies destinées à leurs larves.

Je vous suis très obligé, mon cher Directeur, de m'avoir donné par le canal du *Mercure* le moyen de combattre efficacement une des plus vilaines actions qui se soient jamais commises sur le terrain scientifique. Et, sans parler des nombreux revues et journaux qui ont signalé favorablement ma protestation, je vous prie de me permettre de remercier ici *Les Nouvelles Littéraires*, *Paris-Soir* et *La Vie* qui l'ont, comme *le Mercure*, enregistrée.

Veuillez agréer... MARCEL COULON.

§

Eugène Boudin, linguiste. — Les pages du peintre Boudin, publiées dans le *Mercure* du 1er juillet, comportent des mots bretons qui revêtent en majorité un aspect au moins inusuel. Il y a un départ à faire : 1° mots inexistants, simples erreurs de lecture : « Jubique » pour « Jobique », mieux « Jobik », petit Joseph, — « Facousse », grand père, pour « Tacousse », mieux « Tad-côz », — « Meneham » pour Mene-Hom », — « Plyben » pour « Pleyber «, — « pillon » pour » pillou », — « brayons-bras » pour « bragou-bras », — peut-être aussi « door » pour « dour », eau ; — 2° écritures gauchement francisées : « mame » pour « mamm », mère, — « tarreau » pour « taro » ou « tarv », taureau, — et surtout le fâcheux « porquesse » à propos d'une nouvelle-mariée, p. 338, pour « paour keaz », pauvre chère, pauvre petite ; — 3° formes attribuables à une prononciation locale : « Joisic », petite Françoise, pour « Soazik », — « far gouen » pour « farz guen », fâr blanc, — « gousse » pour « gôz », vieille. — Inversement, p. 331, le mot « palier », qui semble du français, est du breton, à guillemeter, et répond au français vaisselier. — GASTON ESNAULT.

§

Le Dr Geley et M. Clément Vautel. — Le Dr Gustave Geley, qui a trouvé la mort dans un accident d'aéroplane, près de Varsovie, était le directeur de l'Institut Métapsychique international.

Il avait publié : *De l'inconscient au conscient* (1 vol. in-8), *L'Etre subconscient* (in vol. in-16, Alcan), et plus récemment : *L'Ectoplasmie et la clairvoyance* (1 vol. in-8°, Alcan) où il essayait d'établir que la métapsychique « entraîne avec elle des conséquences absolument révolutionnaires pour la biologie et pour la psychologie ».

L'ectoplasmie ne lui paraissait pas merveilleuse, mais analogue à « certains phénomènes de biologie », notamment à « l'histolyse de certains insectes dans la chrysalide, la dématérialisation partielle de leur organisme, la réduction des tissus histolysés à un magma amorphe et la matérialisation consécutive d'un organisme nouveau ». (*Revue métapsychique*, n° 2, décembre 1920).

On ne trouve là, par conséquent, aucune trace de croyance à la survie, ni rien qui rappelle les communications avec l'au-delà du spiritisme.

Néanmoins, M. Clément Vautel, dans *le Journal* du 23 juillet 1924, confondant métapsychique et spiritisme, profite, si l'on peut dire, de cette mort pour écrire un article qui n'est pas seulement d'une regrettable inconvenance, mais encore grossièrement inexact, ainsi qu'on peut en juger par cet extrait :

> J'ai le plus grand respect pour les morts et la fantaisie macabre n'est pas du tout mon fait. Mais le docteur Geley n'avait pas l'habitude de laisser les morts en paix : il les avait mis à son service, il les convoquait à son étrange Institut métapsychique, il les traitait en simples sujets d'expérience et ne s'embarrassait d'aucune espèce de considération sentimentale dans l'officine où il faisait apparaître des spectres...
>
> L'ombre du docteur Geley peut donc être traitée, à son tour, avec une certaine familiarité. Je me permettrai, en tout cas, de lui dire carrément que le moment des expériences vraiment décisives est arrivé.

On sait que M. Clément Vautel se glorifie de ne pouvoir lire Stendhal. Ces quelques lignes prouvent qu'il n'avait pas lu non plus les ouvrages du Dr Geley. Toutefois, ce n'était pas une raison suffisante pour étaler, avec ce macabre sans-gêne et un aussi révoltant manque de tact, une orgueilleuse ignorance. — GASTON DANVILLE.

§

Les livres préférés. — Reprenant pour les écrivains anglais l'enquête qui fut menée ici, en 1914, par *l'Intransigeant*, un hebdomadaire anglais, *John O'London's Weekly*, a demandé aux auteurs les plus en vue de Grande-Bretagne quelles sont, parmi leurs œuvres, celles qu'ils préfèrent.

M. George Shaw s'en est tiré avec une pirouette. «Il n'y a pas de favoritisme dans ma boutique », a-t-il répondu, et il s'est empressé d'ajouter : « Mes droits d'auteur sont les mêmes pour toutes mes pièces. »

G.-K. Chesterton juge « déplorables » tous ses romans; il déclare cependant qu'*Orthodoxy* lui a donné quelque satisfaction.

Joseph Conrad aime tous ses livres,chacun pour des raisons différentes. Si, cependant, il est parmi eux un préféré, « c'est là, dit-il, un secret que j'emporterai dans ma tombe ».

Moins discrets se sont montrés sir Arthur Conan Doyle,qui confesse sa prédilection pour *Sir Nigel* et *The White Company*, Jérome K. Jerome qui ne dissimule pas son affection pour *Paul Kelver*, « au prix de ma vie cependant, écrit-il, je ne saurais dire pourquoi », ou encore le célèbre romancier John Galsworthy qui estime fort *The Forsyte Saga. The Dark Flower, Five Tales, The Country House* et *Fraternity*.

Plus modeste, le critique J.-L.Squire a simplement répondu : « Mon livre préféré, c'est celui qui n'est pas encore écrit. » Ce sentiment si naturel avait été exprimé, dans les mêmes termes, par plusieurs écrivains français au cours de l'enquête de 1914.

§

Les Cahiers Léon Bloy. — Quelques amis et admirateurs de Léon Bloy ont formé le projet de fonder une revue qui lui sera uniquement consacrée : *Les Cahiers Léon Bloy*. Cette revue publiera des inédits, des portraits, des autographes, des dessins, des miniatures, etc., du grand écrivain. Elle rendra compte des rares articles et ouvrages qui lui seront consacrés ; elle remettra au point les erreurs et les insinuations malveillantes qu'on publie parfois sur son compte ; enfin, elle s'efforcera de recueillir tout ce qui pourra faire plus de lumière autour de telle ou telle partie de son œuvre.

Les Cahiers Léon Bloy paraîtront six fois par an, à raison de un fascicule de 24 pages tous les deux mois.

Le prix de l'abonnement est fixé à 15 francs.

Le premier fascicule paraîtra dans le courant de septembre 1924.

Adresse : M. J. Bollery, 24, rue Admyrauld, La Rochelle (Charente-Inférieure).

§

Errata. — Dans les poèmes de M. Alphonse Métérié, publiés dans notre dernier numéro, un mastic a défiguré, p. 355, les derniers vers de la première élégie. Les restituer ainsi :

— Pareils à l'eau du puits qui s'égoutte en lumière,
Pareils au rucher gris qui s'épuise en douceur,

Pareils au sang des cœurs qui s'épanche en prière,
Et pareils à vos yeux de princesse et de sœur.

— Aux échos du même numéro, p. 571, l. 17, au sujet de Lascaris et du voyage de Lamartine en Orient, lire « édition de 1865 » au lieu de « édition de 1875 ».

§

La recherche des cœurs. — Cette fois il s'agit de l'Angleterre et du cœur de Sir William Temple, diplomate distingué du XVIIe siècle (1628-1698). Il négocia la triple alliance avec la Hollande et la Suède en 1668 et représenta son pays comme ambassadeur au Congrès de Nimègue. Fatigué de la diplomatie et de la cour, il se retira d'abord à Sheen, près de Richmond, et ensuite, pour de bon, dans sa belle propriété de More Park, près de Farnham, dans le Comté de Surrey. Là, il cultiva son jardin, comme Candide, et de plus s'adonna aux lettres. Disciple de Gassendi et de Saint-Evremond (décédé à Londres en 1703), il écrivit un élégant et agréable essai sur *les Jardins d'Epicure, ou le Jardinage en l'année 1685*. Il était lié avec Jonathan Swift, auquel il légua cent livres sterling par un codicille à son testament.

Par cet instrument, il exprima le désir que son cœur fût enterré à six pieds de profondeur au sud-est du cadran solaire « dans mon petit jardin de More Park ». Mais quant au lieu de sépulture, la tradition nous donne plusieurs versions. Ainsi Switzer, dans son *Histoire du Jardinage*, était d'avis que le cœur se trouvait dans les jardins de Sheen. D'autre part, Daniel Defoë, en 1748, indique bien More Park « près du cadran solaire ». Plus tard, William Cobbett (né et décédé à Farnham 1762-1835), l'inlassable pamphlétaire, auteur de *Rural Rides* et d'une grammaire anglaise assez originale, ainsi que d'une grammaire et d'un dictionnaire de la langue française, dit que le cœur se trouvait à More Park sous un banc de pierre près d'un mur « maintenant tous deux disparus ».

L'affaire du cœur de Sir William Temple est donc un nouvel exemple du mystère qui peut s'attacher à la sépulture indépendante de ce viscère lorsqu'il est séparé du corps.

La plupart de ces détails se trouvent dans l'Introduction, à la fois charmante et pleine d'érudition, de A.-F. Sieveking à *Sir William Temple upon the gardens of Epicurus, with other XVIIth Century Garden Essays* (Londres, chez Chatto and Windus, 1908).

Dr G. P. (de Londres.)

§

« Prières d'insérer... » — Les « prières d'insérer » sont, on le sait, des textes joints aux volumes destinés aux services de presse et dans lesquels les éditeurs attirent l'attention des critiques sur les ca-

ractéristiques du livre nouveau. Ces textes sont, le plus souvent, rédigés par les auteurs eux-mêmes... (On n'est jamais si bien servi...) Aussi n'est-il pas rare d'y lire que le dernier roman de M. X... est une étude « remarquable, vigoureuse et vraie de l'ambition ; rien n'a été écrit de plus remarquable depuis Balzac et Stendhal ». Ou encore que, par son premier ouvrage, Mlle Y..., « qui a vingt ans, donne la plus prodigieuse assurance d'un talent dont l'avenir doit attendre beaucoup... »

Ces innocentes apologies commencent à provoquer d'amusantes réactions Déjà pour leur *T. S. V. P.*, « petites histoires de tous et de personne », MM. Bienstock et Curnonsky rédigeant leur « prière d'insérer » s'étaient moqué de leur propre livre et avaient poussé l'exagération satirique jusqu'à dire (ce qui était notoirement injuste) : « C'est un recueil d'histoires et d'anecdotes ramassées comme des bouts de cigares dans toutes les poubelles des deux mondes. » Un peu plus tard l'auteur (ou les auteurs) du *Gazetier Littéraire* avait avoué plaisamment que ses indiscrétions appelaient de justes répliques de la part des « victimes »...

Enfin, aujourd'hui, pour son excellent recueil de pastiches : *Le parfait plagiaire*, M. Georges-Armand Masson a rédigé une « prière d'insérer » où le critique pressé trouvera, contenus dans une accolade, les termes pouvant servir à exprimer l'éloge, l'indifférence ou le mépris.

Exemple : Voici un livre bien { amusant. / instructif. / stupide... etc. }

Il n'y a qu'à biffer les termes inutiles et à envoyer à l'imprimerie.

La leçon est donnée avec une joyeuse ironie ; toutefois il est probable que M. X... et Mlle Y... diront à peu près comme la dame du sonnet d'Arvers : « Quelle est donc cette... blague ? » et ne comprendront pas. — L. DX.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CLXXIII

—

CLXXIII N° 627 1er AOUT

BULLETIN FINANCIER

La Bourse a fondé de grandes espérances sur la conférence de Londres, et, aidée dans son ptimisme par d'énormes disponibilités que viennent de renforcer les coupons de juillet, le a déjà rectifié ,les cours de pas mal de valeurs qui avaient subi une dépréciation pusive. Oh! certes, il n'y a aucun emballement (et c'est tant mieux) mais la reprise qui effectue avec sagesse semble maintenant bien amorcée et avoir pour cela quelque ance de durée.

Nos rentes conservent leur fermeté antérieure, ainsi que les obligations du Crédit tional et nombre de valeurs à revenu fixe ; la bonne tenue de ce groupe présente à eure actuelle un intérêt indiscutable. En fonds étrangers nous trouvons en baisse les ntes brésiliennes affectées par les troubles de l'insurrection qui a éclaté à Sao Paulo. On te le 4 o/o 1889 à 137.50 ; de même les événements qui se déroulent au Maroc pagnol ont leur répercussion sur l'Extérieure d'Espagne qui fléchit à 218.50.

On constate quelque progrès sur le groupe bancaire : Banque de Paris, 1555; Comptoir Escompte, 990 ; Union Parisienne, 1030. Aux banques étrangères, l'action du Crédit ncier d'Autriche, qui vient de réapparaître à la cote, s'est inscrite à 82 fr. Le Foncier yptien à 2231, la Banque Ottomane à 781, profitent de la tension des changes.

Après plusieurs mois de négociations, la conférence anglo-russe aboutit à un véritable hec, ce qui suffit à expliquer la tenue médiocre du compartiment russe ; rentes et eurs industrielles subissent des régressions assez importantes: Consolidé 4 o/o, 12.60 ; rth Caucasian, 73.50, Platine, 827.

Nos charbonnages, les valeurs de produits chimiques et d'électricité se distinguent par r animation ; les Constructions électriques de France notamment réalisent une ivelle avance à 275 que légitiment les ordres nombreux que possède en carnet cette iété qui est fournisseur du Midi, du P.-L.-M. et du P. O. Voici qu'à leur tour les ires de textiles ont retrouvé une grande activité ; il convient de signaler particuliè- ment l'envolée de Dollfus Mieg à 3760 et la reprise plus modeste bien qu'importante Comptoir de l'Industrie linière à 1260. Fermeté des valeurs de ciment, entre autres Poliet et Chausson à 1410 l'action et 5700 la part.

Au marché en Banque ainsi qu'au Parquet, les Phosphatières ont un marché brillant escompte la réouverture prochaine des débouchés en Allemagne: Phosphates tunisiens , Phosphates de Constantine 479. Les perspectives de l'industrie du Caoutchouc présentent sous un jour plus favorable; nous assistons en ce moment à un renver- ment de la tendance plutôt pessimiste qui existait ces dernières semaines. La Finan- re cote 164 ; Padang, 382 ; les Terres Rouges, 248. Parmi les valeurs de pétrole, la yal Dutch est bien tenue à 25000 ; Shell sans grande variation à 343 ; Franco- onaise, 650. Les Mines sud-africaines bénéficient du renchérissement de la livre : Beers, ex-droit de souscription de 4 fr. aux actions nouvelles, 1050 ; Rand Mines, ; Transvaal, 85. Mines de cuivre soutenues : Tharsis, 324 ; Montecatini, 215.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)
R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an	60 fr.	Un an	75 fr.
Six mois	32 »	Six mois	40 »
Trois mois	17 »	Trois mois	21 »

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr 50 : tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259,31*; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259-31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris,* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les **Abonnements étrangers**, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier.